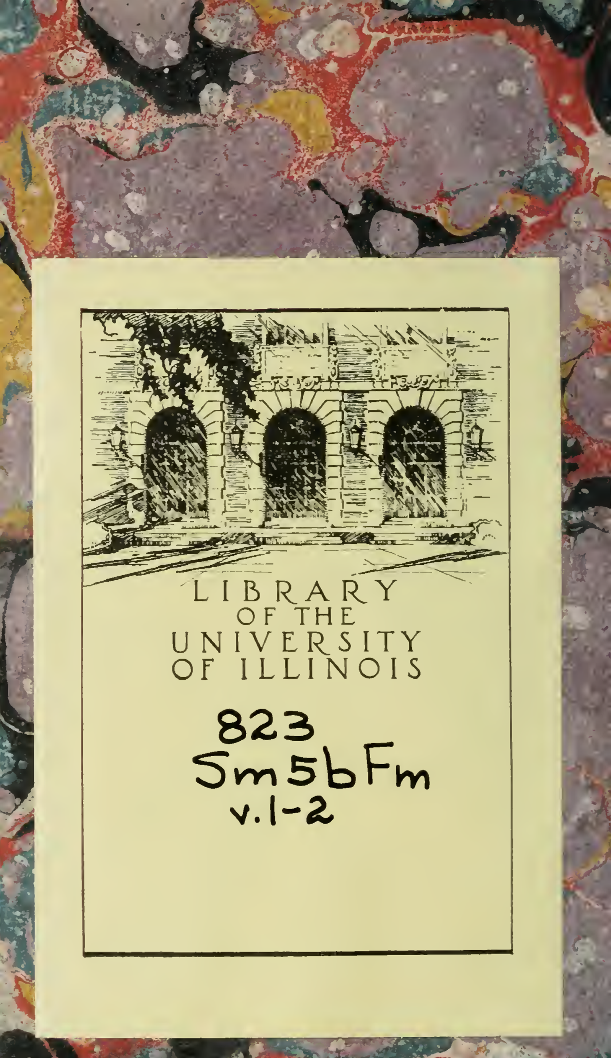
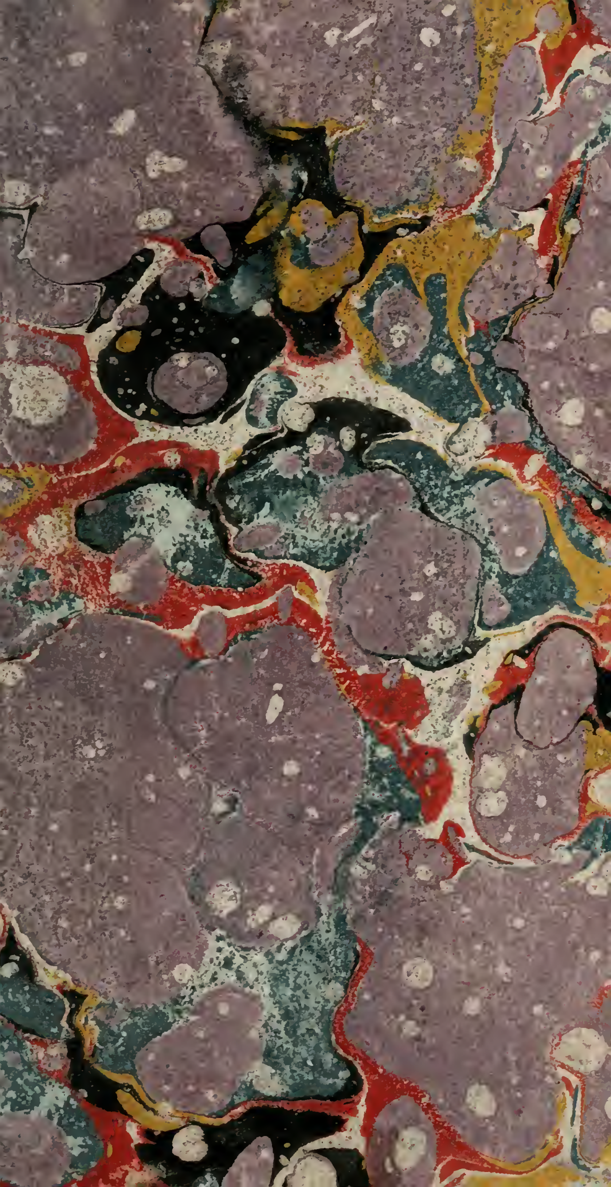




LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS



Joan I. Puig

LE PROSCRIT.

TOME PREMIER.





Puisse le Ciel vous recompenser!

F Huot inv. & del.

LE PROSCRIT,

PAR

CHARLOTTE SMITH,

Auteur d'Emmeline, d'Ethelinde, de Célestine, de Montalbert, des Promenades champêtres, etc., etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Sur la Seconde Édition;

Par feu L. Antoine MARQUAND.

TOME PREMIER.

« Et, de vrai, la nouvelleté couste si cher,
» jusqu'à cette heure, à ce pauvre état ;
» . . . .
» qu'en tout et par-tout, j'en quitte
» le party. » Montaigne.

PARIS,

Chez LE NORMANT, Impr.-Libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XI. — 1803.

AVANT-PROPOS.

En annonçant au public cette traduction comme œuvre posthume de L. A. Marquand, je satisfais à la déclaration que m'impose ma qualité d'éditeur, en même temps, qu'aux souvenirs amers qu'entraîne avec soi cet acte pénible pour le cœur d'un ami, je sens se renouveler en moi le sentiment cruel d'une perte irréparable.

Sans prétendre ici rendre le lecteur confident de ma peine profonde, et lui faire partager de trop justes regrets, je dois aux témoignages de vérité que réclame la mémoire de mon ami, de dire, qu'aux plus aimables qualités, aux vertus douces et paisibles d'une

âme pure et peu commune, L. A. Marquand unissoit le germe d'un talent distingué. Il est avantageusement connu par les traductions de Walsingham, Dusseldorf, Alvaro, etc.; les fautes légères qu'on pourroit y remarquer, ne doivent être considérées que comme l'effet d'un travail précipité, d'un travail dont le produit ne pouvoit être trop tôt utile à sa mère, à qui il étoit entièrement consacré. Les personnes qui l'ont connu particulièrement, et à qui il a communiqué différens plans d'ouvrages plus importans, ont été à même de reconnoître que s'il s'est quelquefois trop abandonné aux élans impétueux d'une imagination ardente, on rencontre souvent dans ses pensées et dans son style de ces traits heureux qui décèlent l'hom-

me d'esprit et le judicieux observateur.

Forcé par un concours de circonstances malheureuses à chercher dans l'exercice de ses facultés intellectuelles des moyens d'existence, qu'autrefois, lui et sa famille avoient possédés abondamment, et que, dans le court espace de quelques années, avoit moissonnés entièrement la faulx de l'adversité, L. A. Marquand, dès l'âge de 17 ans, risqua ses premiers pas dans la carrière des lettres. Il porta en lui-même un regard scrutateur, et analysa avec le plus d'impartialité qu'il lui fut possible, les qualités et les défauts de son esprit. Une pente presqu'irrésistible le portoit vers l'étude de la philosophie; il y céda, et les livres des sages développant, éclairant, fortifiant même sa pensée, firent briller à ses yeux le flambeau

de la raison et de la vérité. Mais bientôt, il ne sentit que trop, combien il falloit d'années, d'étude, de réflexions et d'expérience avant d'oser s'élancer dans la route difficile tracée par le génie. Il se pénétra de cette observation mentale, et dès-lors il prit la ferme résolution de ne s'y hasarder que lorsqu'un travail opiniâtre sur lui-même, et une profonde initiation dans les mystères de la nature, lui permettroient enfin de prétendre au titre honorable de philosophe. Jusques-là, il devoit se borner à des travaux moins importans quoique encore fertiles en obstacles et en difficultés; l'examen qu'il s'étoit imposé le convainquit que son esprit avoit, en général, plus d'énergie que de justesse, et qu'il possédoit plus d'imagination que de sens et de logique;

mais, en même-temps, il lui apprit que ses malheurs prématurés lui avoient inculqué une assez profonde connoissance du cœur humain, tandis que des épreuves particulières l'avoient mis à même d'étudier la génération et les effets des passions, soit en masse, soit individuellement, ainsi que les différentes classes de la société. Il falloit donc, en attendant que la réflexion et des efforts continuels eussent rectifié la pente excentrique dont j'ai parlé plus haut, qu'il embrassât un genre de composition où les qualités prédominantes de son esprit jouassent le premier rôle.

La carrière du roman fut celle qui offrit à sa pensée la perspective la plus flatteuse; et bien loin de partager l'opinion de certaines gens qui affectent de

rabaisser cette sorte d'ouvrages, persuadé qu'elle forme une partie intéressante de notre littérature, il s'appliqua avec ardeur à en connoître l'esprit et les règles.

Fortement pénétré de ces principes, il est à croire que ses efforts pour les mettre en pratique eussent été couronnés du succès, si une mort prématurée ne fût venu mettre un terme aux espérances qu'avoit fait concevoir l'aurore de son talent.

Ce seroit singulièrement errer que de s'imaginer que le mérite de cette espèce de composition soit futile et arbitraire. Beaucoup de personnes semblent aujourd'hui partager cette erreur, et paroissent s'être persuadé qu'il n'y a rien de plus facile à faire

qu'un roman; il en est même qui, prétendant fournir une preuve authentique et irrécusable de la validité de leur opinion à cet égard, se hâtent de prendre la plume. Mais le sort de leurs prolixes et insipides productions, leur existence moins qu'éphémère, justifie assez mon observation, et ajoute encore à la conviction où est tout bon esprit, que s'il est aisé de *brocher* un mauvais roman, pour en composer un bon, il faut encore posséder des connoissances assez nombreuses, avoir de l'imagination, de la chaleur, avoir étudié le monde et analysé avec discernement les nuances infinies des différens caractères qui s'y rencontrent; et qu'enfin on doit appliquer au roman comme à tout

autre ouvrage de littérature, le précepte d'Horace :

Scribendi rectè, sapere est et principium et fons.

De toutes les compositions de l'esprit humain, les romans sont celle qu'on voit le plus universellement répandue, le plus universellement goûtée. La raison en est simple : leur lecture n'exige, en général, aucune connoissance préliminaire, aucune tension d'esprit ; elle est également à la portée du savant et de l'apédeute, et des différens âges de la vie. Dans l'adolescence, on s'y attache avec ardeur, parce qu'ils nous peignent un monde, des sentimens que nous ignorons encore, et qu'un mouvement se-

cret nous fait désirer de connoître. Dans la virilité, nous aimons à y retrouver les situations dans lesquelles nous sommes placés nous-mêmes, la peinture des passions dont notre cœur est lui-même le foyer; et l'aimable et intéressante héroïne nous devient chère parce qu'elle nous offre l'image de l'objet adoré, dans lequel se concentrent toutes nos espérances, tous nos désirs et toutes nos jouissances. Enfin, dans la vieillesse, jeunes encore du souvenir de notre jeune âge, nous nous plaisons à remonter le torrent de la vie, à nous transporter avec le romancier à ces premiers instans si purs, si enchanteurs, si fugitifs, où l'âme vierge encore sommeille doucement, tandis que les passions orageuses se taisent : nous nous rap-

pelons ensuite avec un sentiment amer et délicieux à-la-fois, ces heures brillantes que coloroit le flambeau étincelant de l'amour. Notre pensée se repose avec une volupté sentimentale sur ces momens consacrés dans les fastes du cœur par un premier aveu, par un premier baiser; et perdant l'idée des longues années qui nous séparent de ce temps dévoué au délire du bonheur, il nous semble vivre encore auprès de notre bien-aimée, de celle qui, par sa présence, nous révéla la première l'existence d'un nouvel être, entendre vibrer à notre oreille le son de cette voix qui remuoit si puissamment notre âme, et fixer encore nos regards sur ses yeux, sur ces yeux éloquens où nous lisions nos plaisirs et nos peines.

Depuis quelques années, les presses de Paris ont gémi sous le poids de nombreuses traductions de romans anglais que se sont empressés de publier des gens très-souvent étrangers à toute espèce de littérature, et par-conséquent incapables d'apporter dans le choix de leurs originaux un goût sûr et une saine critique. De cette façon, nous fûmes inondés de romans, la plupart mauvais en eux-mêmes, et rendus plus mauvais encore par la manière informe dont ils étoient traduits. Il suffisoit qu'un ouvrage de ce genre fut d'origine anglaise pour que le public le lut avec avidité. Des productions insignifiantes qui, dans leur pays natal, accueillies par le mépris universel, avoient été, dès le premier instant de leur existence, reléguées au

sein d'une profonde obscurité, par suite de cette manie, se trouvèrent, dans le nôtre, produites avec éloge dans le monde littéraire, et étalèrent avec orgueil, aux yeux éblouis du lecteur, une préface pompeuse dans laquelle le traducteur promettoit pour le moins, le pendant de Clarisse. Nos petites maîtresses, nos hommes du jour, le croyoient *sur parole*, trouvoient l'ouvrage *divin*, *délicieux;* et l'homme de goût pénétré des beautés immortelles de Richardson et de Fielding, déploroit l'aveuglement du public, et reprenoit avec un nouveau charme, la lecture de ces lettres où le génie offrit dans deux cadres également vastes, le tableau des vices brillans d'un Lovelace et celui des vertus héroïques d'un Grandisson, et de cet

autre écrit, où recouvrant avec art la morale de la philosophie du voile diaphane de la gaîté, une main ingénieuse peignit pour la postérité, et le bon Alvorthy et l'aimable Tom Jones, et l'intéressante Sophie.

D'un autre côté, certaines personnes tombant dans un excès opposé, proscrivirent sur la simple inspection du titre, tout roman traduit de l'anglais, et affectèrent de révoquer en doute la supériorité que cette nation a généralement sur la nôtre dans ce genre de littérature. Tel est le sort de l'esprit humain : rarement se donne-t-il la peine de faire aucune distinction; il blâme, il loue d'une manière générale, et par-là, s'expose à ne porter que des jugemens injustes ou du moins hasardés.

Pour nous, tâchant de garder un juste milieu entre ces deux extrêmes, nous dirons qu'en Angleterre comme en France, et par-tout ailleurs, il y a de mauvais auteurs et parconséquent de mauvais ouvrages, et qu'il n'est pas plus raisonnable de s'imaginer que tous les romanciers anglais sont des Richardson, qu'il ne l'est de conclure que toutes leurs productions sont médiocres ou détestables, parce qu'il a plu à d'ineptes traducteurs d'éprouver notre patience en transportant dans notre langue d'impertinentes rapsodies, dont, à Londres, le mépris public avoit déjà fait justice.

Que ceux donc qui se dévouent à l'emploi plus difficile qu'on se l'imagine (1), de faire participer la France

---

(1) Parmi les gens de lettres qui se

aux richesses de la littérature anglaise, en ce genre, s'étudient à ne faire choix que d'originaux estimés, et apportent à les traduire, ce soin et cette correction qui peuvent seuls en donner une idée; alors l'admiration des uns sera justifiée, et la prévention des

---

sont livrés depuis peu à ce genre d'occupation, dont le public apprécie rarement le mérite et l'utilité, je dois citer avec éloge les citoyens Deschamps, auteur de plusieurs vaudevilles pleins de véritable esprit et de l'excellente traduction de *Simple histoire;* Lamarre, à qui nous devons celle du *Moine*, qui a su tellement dégager son style des entraves dont le charge d'ordinaire la différence des deux idiômes, que beaucoup de personnes ont cru que cet ouvrage avoit été originairement écrit en français; et Ducos, élégant traducteur de *Henry*.

autres s'évanouira, faute d'aliment pour la nourrir.

De cette façon, ne restera-t-il pas un champ assez vaste aux travaux des traducteurs? L'Angleterre est remplie d'auteurs de mérite dont nous ne connoissons pas le quart des ouvrages, et qui apportant à cette sorte de composition une connoissance profonde du cœur humain, une saine philosophie et de grandes lumières, gravent leurs écrits sur l'airain, tandis que nous traçons les nôtres sur un sable mouvant. En effet, il me seroit facile de nombrer une foule de romanciers estimables dont se glorifie la Grande-Bretagne : et dans la vaste carrière de la littérature française, j'en compte à peine quelques-uns, qui malgré leurs rares talens, sont loin

loin de remplir le vide immense qu'elle éprouve à cet égard.

Mistress Charlotte Smith tient un rang distingué parmi les romanciers célèbres dont je viens de parler; ceux de ses ouvrages qui ont été traduits dans notre langue, suffisent pour justifier mon assertion; et le Proscrit me paroît mériter un accueil non moins favorable que celui qu'ont déjà reçu en France, Emméline, Célestine, Ethelinde, etc. Peut-être même, aux yeux de beaucoup de personnes, le sujet en aura-t-il encore plus d'attrait.

Le titre a dû faire pressentir que le héros du récit est un émigré, et il est facile de s'imaginer combien un individu, placé dans des circonstances pareilles, doit éprouver de vicissitudes et courir de dangers. Je n'examinerai

point si ces vicissitudes et ces dangers ne seroient pas une juste punition de ses torts envers sa patrie; mais j'observerai qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver de l'intérêt pour un être qu'accable l'infortune, lors même qu'il a des torts à se reprocher.

La manie de tout généraliser est un fléau destructeur de la félicité sociale : elle a produit éternellement des maux incalculables en relâchant, en brisant les liens qui unissent l'homme à l'homme, et en endurcissant son cœur contre ces sensations si douces qu'inspirent la bienveillance universelle.

L'esprit de parti n'est jamais juste : dès qu'on ne considère pas l'individu, mais la classe, la situation dans laquelle il se trouve, on l'apprécie rare-

ment bien. S'il est reconnu que dans la nature aucun objet n'est exactement semblable à un autre, de quel droit, téméraires mortels, osez-vous donc outrager ses loix suprêmes en assimilant l'être vertueux au scélérat, parce que tous deux tiennent dans la société un rang pareil ?

Tous les amis de la vertu sont frères, les distinctions créées par l'orgueil et l'ostentation ne peuvent détruire cette fraternité : la différence des opinions religieuses et politiques, cette vaine barrière élevée par les préjugés, s'évanouit devant l'œil de la philantropie. La vertu est une et immuable. Dès que ses loix ne sont pas outragées, le pacte qui unit les hommes entr'eux ne sauroit être rompu :

le sage juge chacun d'après lui-même, et non d'après les circonstances.

Voilà, je crois, des principes qui me sont communs avec mistress Charlotte Smith, et je pense qu'ils doivent être une apologie suffisante pour l'ouvrage (qui me paroît avoir été composé dans cet esprit), dans le cas où quelques-unes des opinions qu'il contient viendroient à choquer une partie de ses lecteurs.

Après ces considérations générales et particulières sur le mérite et l'intérêt puissant que présente le Proscrit, je ne dirai plus qu'un mot sur la version qui en est offerte aujourd'hui au public.

La traduction est le plus souvent

aux compositions littéraires ce qu'est la gravure à la peinture : l'œil y retrouve les mêmes situations, les mêmes personnages, mais dépourvus de ce coloris animateur qui prêtoit à l'original un charme si délicieux.

Qu'il me soit permis de croire que celle de L. A. Marquand ne sera point trouvée inférieure à l'ouvrage de mistress Smith.

Puissent mes vœux à cet égard être remplis ! j'en retirerai la douce satisfaction d'avoir été le premier à l'apprécier. — Puissé-je, dans l'amertume des regrets que me cause la perte irréparable que je viens de faire, voir le suffrage du lecteur s'unir aujourd'hui au douloureux tribut que mon cœur

ne cessera de payer à la mémoire du plus chéri des humains et du meilleur des amis !

B.....Y. DE G......E.

LETTRE *à B.......y. de G......e. qu'on peut regarder*, ad libitum, *comme une* Dédicace *ou une* Préface.

TANDIS, mon ami, que tu suis avec constance la carrière dramatique, je continue, sans me décourager, à parcourir celle du roman : tous deux portés par goût à la littérature, les deux genres que nous avons adoptés sont réellement mitoyens, et il seroit même aisé de prouver qu'ils sont homogènes. La seule différence qui les distingue, c'est que la comédie est la vie humaine en action, et que dans le roman elle se trouve en récit. Du reste, le véritable roman n'est qu'une espèce de drame qui, au lieu de ne contenir qu'un court espace de vingt-quatre heures, embrasse des mois et des années. La comédie présente un trait détaché de la vie d'un

personnage; le roman offre la vie toute entière de ce même personnage. Il en résulte donc qu'unis depuis notre naissance par une amitié, qui, je l'espère, ne finira qu'avec nos jours, nous le sommes encore par la conformité de nos travaux ; et d'ailleurs, une réciprocité d'avis et de conseils utilise pour nous ces deux rapports littéraires ; je trouve en toi les secours qui me manquent, et tu les trouves de même en moi.

C'est au seul être à qui je puisse véritablement accorder le nom d'*ami*, au seul dont j'aie éprouvé constamment le flatteur et sincère attachement, c'est àtoi, B.......y, que je dédie cette production, à toi, dont la judicieuse amitié captiva souvent, par la puissance de la raison, les élans fougueux de mon imagination vagabonde ; c'est sous tes auspices que je soumets à l'examen du public cette traduction de l'intéressant ouvrage de mistress Smith.

Mistress Charlotte Smith est très-avantageusement

tageusement connue dans la république des lettres sous la double qualité de poète et d'auteur de romans. Le premier recueil de poésies qu'elle a publié, a obtenu six éditions dans un très-court espace de temps ; et il n'est aucun de ses romans qui n'ait été réimprimé un grand nombre de fois, tels qu'*Emmeline*, *Célestine*, *Ethelinde*, *Desmond*, *le jeune Philosophe* ; *le vieux Manoir* (traduit sous le titre de *Roland*, ou *l'Héritier vertueux*), et *Montalbert*. Des succès aussi soutenus ne peuvent appartenir qu'à un talent réel ; et les personnes qui auront lu ces différens ouvrages, ne craindront point, en ouvrant le *Proscrit*, d'y trouver des aventures invraisemblables, des sentimens forcés, ou une intrigue mal conduite. Je n'hésite pas à assurer que les romans de mistress Smith sont de de tous les temps et de tous les lieux : la raison, la vertu, la morale et la philosophie s'y montrent parées des couleurs les plus douces et les plus séduisan-

tes; ils respirent tous une philosophie ardente et réfléchie; ils peignent la société, les mœurs, les passions avec la plus grande vérité; on y distingue à chaque page une connoissance approfondie des hommes et des choses; enfin ils possèdent l'avantage précieux de parler presque toujours au cœur, en même temps qu'ils occupent agréablement l'esprit et qu'ils satisfont la raison : aussi, les a-t-on rangés en Angleterre parmi les ouvrages classiques; honneur bien mérité, mais auquel on ne sauroit prétendre que lorsque l'on s'est pénétré, comme mistress Smith, de toute l'importance des devoirs du romancier.

Ces mêmes personnes à qui les écrits de mistress Smith ont procuré des jouissances si parfaites, ne se doutent pas cependant que l'auteur de ces compositions touchantes et remplies d'intérêt, qui si souvent ont charmé leurs loisirs, les a écrites, courbée sous le poids de l'adversité et même de la misère. — Elles ne savent pas

que depuis quinze longues années, victime de l'improbité d'autrui, le cœur déchiré par la persécution et la douleur, réduite enfin à pourvoir seule, par un travail forcé, aux besoins d'une nombreuse famille; elle n'a jamais trempé sa plume que dans les larmes!.... Telle est pourtant l'exacte vérité; et fréquemment je me suis étonné que dans la position cruelle où mistress Smith se trouve depuis tant d'années, elle ait pu imprimer à ses productions ce caractère de supériorité qui les distingue; mais cet étonnement a cessé lorsque j'ai réfléchi que sa plume étoit dirigée par la plus sublime de toutes les passions, l'amour maternel! — alors l'admiration a succédé à la surprise, et je me suis prosterné en idée devant le plus bel ouvrage de la nature, une bonne mère!

Les âmes sensibles trouveront encore dans le Proscrit cet autre motif d'intérêt, et ne remarqueront pas sans émotion que mistress Smith s'y montre, pour ainsi dire,

de profil sous le nom de mistress Denzil; et cette légère esquisse de son histoire, tracée avec ce sentiment qu'on ne peut feindre, suffiroit seule pour arracher des larmes à-la-fois douces et amères.

Le Proscrit n'est du genre d'aucun des ouvrages du même auteur qui l'ont précédé ou suivi; il tient à-la-fois du genre noir, du genre sentimental et du genre à caractères : on y trouve des scènes lugubres et effrayantes, qui cependant ne sortent point des bornes de la vraisemblance; des scènes attendrissantes dont néanmoins l'amour est rarement le mobile; enfin on y rencontre des caractères d'une vérité si frappante qu'on s'aperçoit aisément que cet ouvrage est moins un roman qu'une relation historique, et que l'auteur a une profonde connoissance du cœur humain et de la société, qu'elle a acquise à l'école de l'adversité.

Sans contredit, abstraction faite de toute considération politique, il seroit difficile d'imaginer une position plus susceptible

d'émouvoir la sensibilité, et de donner lieu à des développemens vastes et touchans, que celle d'un homme banni de son pays natal, privé de ses parens, de ses amis, de sa fortune, et condamné à errer dans un profond isolement sur la surface du globe, l'objet du mépris des uns et de la haine des autres, continuellement assiégé par l'idée de ce qu'il étoit autrefois et de ce qu'il est maintenant, enfin n'ayant pas même, pour l'aider à supporter les maux présens, l'espoir d'un avenir plus heureux. Et lorsqu'une telle position, loin d'être un jeu de l'imagination, est au contraire celle de plusieurs millions d'individus, lorsque ces individus sont nos compatriotes, et que les événemens qui les ont exilés de leur patrie sont intimément liés avec les grands intérêts qui touchent chacun de nous, il est indubitable que nous ne pouvons manquer de considérer ce fonds comme le plus riche, le plus fécond, le plus intéressant qu'on puisse nous offrir.

D'un autre côté, si l'auteur qui s'est emparé de ce fonds, a eu l'art de le faire valoir avec avantage et d'en augmenter considérablement l'intérêt par le judicieux emploi qu'il en a fait, on ne sauroit disconvenir que l'ouvrage résultant de cette adroite combinaison de la fiction et de la réalité, ne doive produire la plus vive sensation, et exciter d'autant plus la curiosité du public, que les incidens qui en forment la base se sont passés sous nos yeux, et que la plupart d'entre nous en ont été froissés.

Or, je me crois fondé à affirmer que le roman de mistress Smith se trouve exactement dans le cas que je viens d'indiquer, et un pareil jugement ne doit point paroître suspect de ma part, en ce que je sais rendre justice à mon auteur, sans en être enthousiaste; qu'en l'admirant, je me réserve le droit de le juger; et qu'enfin, à beaucoup d'égards, je diffère d'opinion avec mistress Smith.

J'avoue donc franchement que, malgré le mérite réel du Proscrit, il ne me paroît nullement exempt de défauts; il en est un entre autres qu'offrent pareillement plusieurs autres ouvrages du même auteur, tels qu'Emmeline, Marchmont; c'est la brusquerie du dénouement. Mistress Smith semble toujours impatiente de terminer, et ramasse dans un seul chapitre une foule de détails, qui demanderoient souvent à être développés davantage, et en omet quelquefois qu'on regrette de n'y pas trouver. Il est un autre défaut que j'ai rencontré dans le Proscrit, et que je m'abstiendrai d'indiquer, parce que j'ai tâché de le faire disparoître dans ma traduction (1), me réservant de déduire mes

(1) Ce changement consiste principalement en ce que Dubosse, qui, dans la traduction, devient par l'effet de ses remords, le libérateur de son frère, continue au contraire dans l'original, à s'en montrer le persécuteur, et semble ne différer la mort de d'Alonville que parce qu'il juge qu'il est plus profitable à ses intérêts et aux circonstances, de le faire servir d'instrument à ses pro-

raisons, si quelqu'un, après avoir lu l'original, se trouvoit disposé à me blâmer du changement que je me suis permis d'y faire.

On remarquera sans doute que quelques-uns des principes politiques qui se trouvent dans cet ouvrage, auroient besoin d'être considérablement modifiés; mais on voudra bien se rappeler que l'auteur écrivoit dans un temps (en 1794) où malheureusement il n'étoit pas possible, en parlant de la France, d'exprimer autre chose que des regrets. Au surplus, ceux que cette considération ne suffiroit pas pour réconcilier avec les opinions que j'ai en vue,

---

jets, de manière à ce qu'il ne puisse s'en douter, et que d'ailleurs il conserve toujours l'espoir de lui faire embrasser sa cause.

On sentira aisément combien est plus morale la résolution que le traducteur prête à Dubosse. Quant aux autres motifs particuliers qui ont pu l'engager à supprimer quelques détails accessoires, je ne me permettrai pas de les examiner, n'ayant eu aucune connoissance de son opinion à cet égard.

(*Note de l'Editeur.*)

pourront

pourront aisément se convaincre, par la lecture des ouvrages précédens de mistress Smith, et sur-tout de *Desmond* ou l'*Amant philantrope*, que, dès l'aurore de la révolution, personne n'avoit embrassé avec plus d'ardeur qu'elle le parti des généreux novateurs, et que jusqu'à l'époque fatale où commença cette sanglante tragédie connue sous le nom de *Régime de la terreur*, elle avoit plaidé de tous ses moyens la cause auguste de la liberté.

Du reste, je me suis efforcé de rendre, avec le plus de fidélité possible, *la manière* et les idées de mistress Smith. Dans cette intention, j'ai préféré traduire en prose les deux pièces de vers qui se trouvent, l'une à la fin du deuxième volume, et l'autre dans le courant du quatrième : mes vers n'eussent offert qu'une foible imitation de ceux de mistress Smith ; et loin de satisfaire mes lecteurs, je n'aurois réussi qu'à exciter leurs regrets.

Je souhaite que l'enthousiasme que

m'inspire l'auteur du Proscrit et ses ouvrages, ait pu contribuer à rendre jusqu'à un certain point ma traduction digne d'elle et de l'ami à qui j'en fais hommage. Mais je n'ose m'en flatter; c'est sur-tout en traduisant ses écrits et et ceux de mistress Marie Robinson, que je me suis pénétré de la difficulté de faire passer d'une langue dans une autre des pensées pleines d'énergie ou de douceur, et l'un de mes principaux regrets est de ne pouvoir donner à mes lecteurs français une idée assez parfaite du style enchanteur de l'original.

Ne considère donc pas, cher B.....y, l'exiguité du présent que je te fais; songe seulement à l'intention dans laquelle je te l'offre : et si tu la saisis bien, tu la regarderas comme un témoignage sincère de l'inaltérable amitié que je t'ai vouée.

L. A. MARQUAND.

Paris, ce 28 nivose an 9.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Je ne doute pas que les personnes qui donnent tout à l'esprit de parti et rien à la raison, ne m'accusent d'avoir voulu, en publiant cet ouvrage, attaquer le gouvernement républicain. Comme il seroit possible que ceux à qui mes principes ne sont point connus, me prêtassent une pareille intention, soit en me louant, soit en me blâmant de l'avoir conçue, je me crois obligé de la désavouer d'avance. Personne ne respecte plus que moi le gouvernement de mon pays, mais je hais autant l'intolérance révolutionnaire que l'intolérance despotique et religieuse : je ne pense pas que la différence d'opinion doive anéantir l'estime d'un individu pour un autre, et je ne trouve pas plus juste de persécuter, d'emprisonner et de fusiller, au nom de la liberté, que de pendre, de rouer et de brûler, au nom du trône et de la religion. Mon dessein, en publiant la présente traduction, est de rappeler à mes concitoyens, dont un grand nombre ne l'ont que trop oublié, que pour être émigré on ne cesse pas d'être homme ; que celui qui doit son existence, son bonheur à un roi, n'est

pas dispensé de la reconnaissance, parce que son bienfaiteur est un *roi*, et qu'enfin il n'est point coupable de le défendre au péril de sa vie. Ceux de qui je suis connu, ne trouveront point cette assertion suspecte de ma part. Ils savent que je leur ai dit souvent, comme manuel : Je n'aime point les rois ; mais ils savent aussi que l'injustice et la tyrannie, de quelqu'espèce qu'elles soient, m'ont toujours révolté, et que je ne trouve rien de plus injuste que le préjugé général qui stygmatise indistinctement tous les émigrés, et de plus tyrannique que les loix qui, depuis quelques années, ont toujours régné contre eux (1). LE TRADUCTEUR.

(1) La scène est aujourd'hui, heureusement, changée : la confusion de tous les élémens politiques a cessé de réaliser la fabuleuse image du chaos ; nous jouissons des douceurs d'une paix d'autant plus honorable qu'elle n'a point été achetée aux dépens de notre liberté. Le génie réparateur qui veille maintenant sur les destinées de la France, n'a point voulu laisser son grand œuvre imparfait ; les émigrés, rappelés dans le sein de leur pays, par un acte de générosité, basé sur les loix immuables de la justice et de l'humanité, sont enfin rendus à leurs parens, à leurs amis ; et leur empressement à se rendre à la voix de la patrie, prouve assez que si quelques-uns d'entr'eux ont à se reprocher un instant d'égarement, ils n'ont jamais nourri dans leur cœur l'odieuse pensée de ternir l'éclat du nom français, ni de briser les liens sacrés qui unissent leurs intérêts à ceux de la grande famille.

(*Note de l'Editeur.*)

LE PROSCRIT.

CHAPITRE PREMIER.

C'ÉTOIT dans une soirée nébuleuse du mois d'octobre, 1792 ; l'orage qui, durant toute la journée n'avoit pas cessé un seul instant, continuoit à mugir autour du château de Rosenheim ; et la nuit qui s'approchoit, communiquoit une horreur nouvelle à cette scène effrayante. La baronne de Rosenheim et madame d'Alberg, sa fille, ainsi que tous leurs domestiques et leurs vassaux, quoique épuisés par une anxiété prolongée, n'avoient point encore songé à prendre du repos depuis le matin. Ils n'avoient cessé d'entendre le bruit du canon, que le vent qui souffloit avec impétuosité, leur apportoit des fron-

tières de la France, dont ils étoient éloignés de dix-sept milles. Dans le courant des vingt-quatre dernières heures qui s'étoient écoulées, ils avoient reçu la nouvelle certaine que l'armée française poursuivoit dans leur retraite les troupes autrichiennes et prussiennes, et qu'elle ne tarderoit pas à entrer sur les domaines de l'empereur. Le baron de Rosenheim, attaché, en qualité de général, au service impérial, étoit alors à Vienne; et, retenu comme il l'étoit dans cette ville par l'obligation de rester en personne auprès de son souverain, madame de Rosenheim savoit que, quelque danger que pussent courir ses propriétés, elle ne pouvoit raisonnablement s'attendre à son retour. Ne voulant point cependant donner l'alarme par son exemple, ni abandonner le château aux soins de ses domestiques, et toutefois répugnant également à attendre l'arrivée de l'armée ennemie, elle avoit envoyé plusieurs jours auparavant, un exprès à son mari, pour

l'engager à lui indiquer le parti qu'elle devoit prendre. Elle attendoit à chaque instant le retour du courier, qui ne pouvoit guères tarder plus long-tems, à moins qu'il ne fût tombé entre les mains des Français ; ce qui, malheureusement, n'étoit que trop probable. Le tems s'écouloit ; mais le messager ne paroissoit point, et à tout moment la crainte et le découragement faisoient de nouveaux progrès dans l'esprit des habitans du château de Rosenheim, qui, outre le nombre ordinaire des domestiques, contenoit alors autant de paysans qu'il avoit été possible d'en distraire des familles dont étoit composé le village attenant. On montoit régulièrement la garde dans l'enceinte des murs ; et, tandis que la nuit approchoit, chacun questionnoit son camarade sur les événemens auxquels il paroissoit falloir s'attendre pour le lendemain : quelques-uns affectoient, pour le danger, un mépris qu'ils étoient loin d'éprouver réellement ;

et d'autres s'excusoient des craintes qu'ils ne pouvoient s'empêcher de manifester, en fixant l'énumération des cruautés que, selon leur appréhension, les Français ne manqueroient pas d'exercer envers leurs prisonniers. Le château, situé sur une éminence, et naguères très-bien fortifié, ne pouvoit plus maintenant opposer qu'une foible résistance aux troupes qui forçoient les armées de l'empereur et du roi de Prusse à battre en retraite; plusieurs de ceux qui sembloient avoir dessein de se défendre, se disoient mutuellement à l'oreille que si les Français paroissoient, on ne sauroit se rendre trop tôt.

Madame de Rosenheim, joignant à un jugement très-sain et à une grande connoissance du monde une présence d'esprit peu commune, ne se laissoit point abattre par l'idée de la perplexité à laquelle étoient en proie tous les gens qui l'entouroient. Elle savoit qu'elle avoit pris toutes les précautions possibles contre

le malheur qui la menaçoit ; et dans cette persuasion elle attendoit l'événement avec tout le courage d'une âme élevée. Sa fille, par un motif différent, écoutoit avec un calme apparent l'expression des diverses craintes de ses vassaux et les lamentations des femmes de sa suite. Son âme, absorbée toute entière par l'idée du danger que couroit son mari, lieutenant-colonel dans l'armée qui battoit en retraite, étoit trop profondément affectée pour éprouver aucune inquiétude sur sa situation personnelle. L'espérance de le revoir bientôt, ou du moins d'apprendre lorsqu'il traverseroit le pays, qu'il étoit vivant et bien portant, l'avoit soutenue jusqu'alors ; mais la dernière nouvelle qu'elle avoit apprise lui donna lieu de craindre qu'il ne fût du nombre de ceux qui avoient succombé aux ravages de la maladie, dans les plaines de la Champagne. Aucune lettre n'arrivoit de sa part, quoiqu'elle eût envoyé un paysan pour lui

en porter une en quelque endroit qu'il pût être. On n'avoit point encore entendu parler de cet homme, qui auroit dû être revenu depuis plusieurs jours ; les clameurs de sa femme et de sa mère, qui venoient quelquefois au château, et qui, durant tout le jour, s'étoient livrées au désespoir, avoient entièrement abattu les esprits de madame d'Alberg. Ce fut en vain que sa mère s'efforça de détourner un instant ses pensées du père, pour les fixer sur les enfans. Plus ils lui étoient chers, plus elle craignoit de perdre leur protecteur naturel. Ils étoient encore trop jeunes pour se faire une idée de la situation dans laquelle ils se trouvoient ; cependant, les innocentes questions des deux petites filles (qui étoient jumelles, et âgées de près de trois ans), avoient contribué, pendant la journée, à accroître l'affliction de leur mère. Son fils, quoiqu'encore à la mamelle, étoit l'objet de sa plus tendre affection; mais il lui devenoit presque impos-

sible de veiller à la conservation de ces êtres chéris : laissant donc ce soin à la baronne, elle passa cette affreuse et sinistre soirée à marcher de chambre en chambre ; tantôt s'asseyant un moment près du lit de ses enfans endormis, tantôt, lorsque l'orage se calmoit pendant quelques instans, prêtant l'oreille avec attention, dans l'espoir d'entendre revenir le courier que sa mère avoit envoyé à Vienne ; mais le retour du paysan étoit pour elle l'objet d'une sollicitude bien plus vive et bien plus ardente.

La baronne de Rosenheim fit de nouveaux efforts pour ranimer les esprits abattus de sa fille, tandis qu'elles soupoient tristement dans la grande salle gothique où elles avoient coutume de prendre leurs repas. L'aumônier du château étoit seul avec elle ; et lorsque madame de Rosenheim s'efforçoit de réunir tous les sujets de consolation qu'elle pouvoit offrir à sa fille, il l'exhorta, par un discours plein de piété, à dégager son esprit de toute espèce de

considération terrestre, et à le diriger uniquement vers le bonheur spirituel, ajoutant que c'étoit là l'unique manière de se fortifier contre les craintes auxquelles elle étoit maintenant en proie. Blessée par la manière dure et insensible dont il lui avoit donné cet avis, et importunée par l'obstination avec laquelle il sembloit se complaire à le répéter, madame d'Alberg lui répondit à la fin qu'elle étoit charmée qu'il eût découvert l'efficacité de cette entière résignation, et qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne le mît à l'abri de toute espèce d'alarme, quelque chose qui pût arriver. Ce qu'il y avoit de certain, cependant, c'est que lorsqu'on avoit reçu la nouvelle de la retraite des Allemands et des progrès que faisoient les Français, personne dans le château n'avoit si mal réussi que l'abbé Heurthofen à cacher ses appréhensions. Comme la baronne avoit coutume de parcourir elle-même les cours, afin de voir chaque nuit si tout le monde étoit à son

poste, madame d'Alberg, aussi-tôt que le souper fut fini, prit congé d'elle, sous prétexte qu'elle alloit se mettre au lit. Sa mère lui recommanda tendrement de ne pas manquer de le faire; car sa contenance pâle et languissante l'avoit vivement alarmée. Madame d'Alberg, pour calmer ses craintes affectueuses, lui promit de faire tous ses efforts pour se tranquilliser; puis se retirant dans son appartement, auprès duquel étoit la chambre de ses enfans, elle ordonna à sa femme-de-chambre de se coucher, ajoutant qu'elle-même ne liroit pas cette nuit, comme elle avoit coutume de le faire. Le calme le plus profond régna dans tout le château; mais madame d'Alberg cédant à l'anxiété qui la tourmentoit, et qu'elle étoit hors d'état de réprimer, ne put se déterminer à se mettre au lit. Il y avoit dans sa chambre à coucher trois fenêtres extrêmement larges et élevées; deux d'entr'elles donnoient sur la grande cour du château. Elle en ouvrit

une, et à travers l'obscurité répandue dans toute l'atmosphère par la tempête, elle apperçut la lumière que projettoit la lanterne de la sentinelle, placée près de la grande porte, laquelle se reflétoit foiblement sur le mur opposé et rendoit moins affreuses les ténèbres qui régnoient à l'entour. La pluie tomboit avec une violence redoublée, et le vent la dirigeant du côté de madame d'Alberg, elle ferma la fenêtre; et sans trop savoir dans quelle intention; mais pourtant dans la foible espérance que son messager pourroit encore arriver, elle se mit à l'autre croisée, pratiquée dans la partie du bâtiment que défendoit un fossé très-profond, derrière lequel étoit un parapet. Les torrens de pluie qui s'échappoient du ciel, et qui se précipitoient en écumant du sommet élevé des montagnes voisines, murmuroient maintenant dans le fossé, et joignoient leur bruit monotone et lugubre à celui du vent qui mugissoit parmi les créneaux. Plongée dans cette

torpeur qui dérive trop souvent d'une espérance long-tems déçue, madame d'Alberg resta quelques instans à la fenêtre; enfin elle s'imagina entendre un gémissement, sinistre expression des angoisses d'un être infortuné! Alarmée, elle écouta plus attentivement: le vent s'étoit momentanément appaisé, la pluie avoit cessé de tomber. Quelques minutes s'écoulèrent, et n'entendant point répéter le son qui avoit frappé son oreille, elle s'imagina que peut-être étoit-ce un jeu de son imagination, ou que quelques-uns des hommes de garde avoient fait un peu de bruit que ses craintes avoient aussi-tôt transformé en un gémissement plaintif. Cédant aux atteintes du froid, abattue par la douleur, elle quitta la fenêtre; mais incapable de tranquilliser ses esprits, elle ne put se résoudre à se coucher; ajoutant seulement quelques morceaux de bois à ceux qui étoient déjà dans son âtre, et s'efforçant de ranimer son feu presque éteint, elle se jetta toute

habillée sur son lit. La fatigue du corps et de l'esprit triompha pendant quelques instans de l'agitation et de l'inquiétude dont elle étoit tourmentée ; mais à peine y avoit-il un quart-d'heure qu'elle étoit assoupie, qu'elle se leva en sursaut, croyant entendre d'une manière plus distincte, le même gémissement étouffé qui l'avoit auparavant effrayée. Elle demeura un instant plongée dans la consternation ; puis revenant à elle-même, elle s'efforça de dissiper ses craintes, en se persuadant qu'un songe seul, produit par un sommeil agité, avoit abusé ses esprits ; mais tandis qu'elle appuyoit intérieurement cette opinion de tous les argumens que pouvoit lui fournir la raison, ce son plaintif et lugubre se répétant avec plus de force, la convainquit enfin de sa réalité. Elle entendit ensuite une voix humaine, prononçant quelques paroles d'un ton bas et douloureux : cette voix sembloit partir du bord du fossé qui entouroit les murs du château. Stupéfaite

et respirant à peine, elle courut vers la fenêtre ; elle porta ses yeux sur l'espace qui s'étendoit au-dessous d'elle ; mais les épaisses ténébres d'une nuit orageuse, ne permettoient de discerner aucun objet. L'eau continuoit à murmurer avec un bruit sourd et effrayant ; et si quelque personne étoit dans ce lieu, il y avoit à craindre que les torrens qui découloient du haut des monts et se précipitoient dans le fossé, ne l'engloutissent dans leur course rapide. Madame d'Alberg en plaçant sa lumière en-dehors de la croisée, tâcha d'éclairer les objets inférieurs ; mais la distance qui se trouvoit entre la fenêtre et le fossé, absorbant cette foible clarté, tout au-dessous d'elle demeuroit enseveli dans des ténèbres profondes.

A la fin, cependant, elle distingua avec plus de certitude la voix d'une personne qui, probablement épuisée par la douleur, exhaloit d'un ton défaillant quelques plaintes entrecoupées ; tandis qu'une autre,

en proie aux craintes les plus vives sur le sort de l'individu souffrant, sembloit s'efforcer de calmer les douleurs aiguës qui arrachoient à ce dernier les pénibles gémissemens dont avoit été frappée l'oreille de madame d'Alberg. Dans ce moment, elle entendit prononcer distinctement en français, les paroles suivantes : « S'il y a dans ce bâtiment quelqu'un à qui puissent parvenir mes tristes accens, je le supplie d'envoyer du secours à mon père. » Madame d'Alberg parlant le plus haut possible, assura la personne qui venoit de prononcer cette supplication, qu'elle alloit lui procurer aussi-tôt de l'assistance. Elle tira alors une grosse sonnette, placée au chevet de son lit ; mais craignant que les domestiques qui habitoient une partie éloignée de ce vaste édifice n'eussent de la peine à l'entendre, elle prit une chandelle et entre dans la pièce adjacente, où couchoient sa femme-de-chambre, la nourrice et ses enfans. Elle eut quelque peine

à éveiller la première, qui, malgré toutes les craintes qu'elle avoit témoignées la nuit précédente, étoit tombée dans un profond sommeil. « Il y a des Français sous le mur du château, » lui dit madame d'Alberg. Cette femme se voyant ainsi éveillée en sursaut, et entendant prononcer le mot *français*, en conclut que les *Sans-Culottes* étoient dans le château ; et les yeux égarés, elle commença à faire des signes de croix et à appeler à son secours tous les saints du calendrier. « Vous vous alarmez mal-à-propos, » reprit madame d'Alberg ; « ces personnes paroissent être dans une situation très-pénible, et devoir exciter notre pitié plutôt que nos appréhensions : d'après cela, levez-vous, et tâchez d'engager les hommes de la maison à se joindre aux sentinelles pour secourir ces infortunés, qu'il est même étonnant que ces dernières n'aient pas entendus. » — « Moi, madame ! traverser le château toute seule pour les éveiller ! Seigneur ! je

ne le ferois pas quand on me donneroit je ne sais combien. Je tirerai la cloche si vous voulez ; car certainement il faut donner l'alarme aux sentinelles ; je parie bien qu'elles sont endormies, et nous serons tous massacrés. » — « Que j'ai besoin de patience » ! s'écria madame d'Alberg : « tandis que vous hésitez, et que vous vous abandonnez à des craintes puériles, peut-être ces infortunés expirent sans secours ! Grand Dieu ! que sais-je si d'Alberg ne se trouve pas loin de moi dans une situation pareille ! » Sur ces entrefaites, la nourrice s'éveilla, et, plus raisonnable et plus humaine que sa compagne, elle s'habilla aussi-tôt et courut éveiller quelques-uns des domestiques. Lorsqu'elle fut partie, madame d'Alberg retourna à la fenêtre. « Je vais, j'espère, vous envoyer du secours, mes amis, dit-elle. Puis-je vous demander vos noms, et par quel accident vous vous trouvez dans une position aussi déplorable ? »

rable ? » — « Puisse le ciel récompenser votre bonté madame, qui que vous soyez » ! répondit la même voix qui avoit déja parlé ; « et puissent vos intentions généreuses être effectuées à l'instant, ou bien il sera trop tard ! Hélas ! mon père est déja froid et inanimé ! Je ne sais s'il vivra assez pour recevoir l'assistance que nous promet votre charité. » Le ton avec lequel ce peu de mots fut prononcé, exprimoit tellement la douleur et l'agitation de la personne qui parloit, que madame d'Alberg, plus que jamais intéressée en sa faveur, et impatiente de voir que personne ne sembloit se préparer à aller au secours des infortunés étrangers, se rendit elle-même à la porte de l'appartement de sa mère. La baronne de Rosenheim étoit dans une trop grande anxiété d'esprit, pour qu'il lui fût possible de se livrer aux douceurs d'un sommeil calme ; s'éveillant au premier bruit, elle se leva et ouvrit sa porte. Madame d'Alberg lui raconta aussi

brièvement qu'elle put la raison pour laquelle elle troubloit ainsi son repos ; la baronne qui sentoit que, quels que pussent être ces étrangers, il étoit nécessaire d'user de prudence et de précaution avant de les admettre dans le château, passa immédiatement une robe-de-chambre, en disant à madame d'Alberg qu'elle alloit descendre elle-même. « Nous devons néanmoins, lui dit-elle, nous devons nous tenir sur nos gardes. Ce pourroit être quelque feinte employée par l'ennemi pour s'introduire dans le château. » — « Sans contredit, cela pourroit être, répondit madame d'Alberg ; mais d'après leur manière de s'exprimer, ces personnes me paroissent être des gens comme il faut : dans une situation aussi affreuse, et qu'il seroit bien difficile de feindre, je suis persuadée qu'en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvons nous dispenser de leur accorder de l'assistance. »

La sentinelle de la grande porte, à qui

la baronne parloit alors, accompagnée de deux domestiques, étoit d'une opinion différente. C'étoit un flamand grossier, qui avoit une aversion décidée pour tout homme d'une nation autre que la sienne; quoiqu'il ne s'embarrassât que d'un seul individu de cette même nation, et cet individu, c'étoit lui-même. Il s'étendit sur le danger d'ouvrir la porte à une pareille heure. « Que savons-nous, s'écria-t-il, si l'ennemi n'est pas en force au-dehors, et prêt à fondre sur nous? » — « Vous devriez savoir le contraire », répondit madame d'Alberg, offensée de ces soupçons qui dénotoient la cruauté et la lâcheté, « puisque voilà quatre heures que vous êtes en faction. Un corps considérable d'ennemis, quelque précaution qu'il prît, auroit beaucoup de peine à s'approcher la nuit sans qu'on l'entendît; et bien loin d'avoir *entendu* rien de pareil, il me semble que les cris de ces êtres

infortunés ne sont pas parvenus jusqu'à vous. »

« Bien, bien », dit la baronne, qui sentoit combien il seroit impolitique d'affoiblir le courage de sa petite garnison, par une défiance apparente, « puisque maintenant on les a entendus, tâchons de les secourir s'ils souffrent réellement, sans néanmoins perdre de vue notre propre sûreté. » Pendant ce tems, environ trente hommes, soit domestiques, soit paysans, qui avoient été admis pour la garde du château, s'étoient assemblés sous les armes; la baronne ordonna à trois d'entr'eux de se rendre à l'endroit où l'on supposoit que devoient se trouver les personnes blessées; mais saisis des mêmes craintes et des mêmes soupçons que venoit d'exprimer la première sentinelle, il n'y eut que l'intendant qui se détermina à y aller. Les autres, sans refuser précisément d'obéir, hésitoient à le faire, et chacun

s'efforçoit de trouver une raison sans réplique, qui prouvât qu'en agissant ainsi, l'on compromettroit la sûreté du château. Madame d'Alberg qui avoit suivi sa mère jusques au corps-de-garde, malgré l'orage qui continuoit avec une extrême violence, éprouva la plus vive impatience de ces funestes délais. « O ciel ! s'écria-t-elle, tandis que nous délibérons, ces infortunés périssent ! Que peut-on avoir à craindre de deux fugitifs, blessés, et peut-être mourans ? Donnez-moi une lumière, continua-t-elle en prenant la lanterne d'un d'entr'eux, et je vous montrerai que, toute femme que je suis, je rougirois que des craintes aussi pusillanimes m'empêchassent de secourir un de mes pareils dans le malheur. » — « Non, dit la baronne, cela ne peut pas être ; Adriana, vous n'avez déja que trop exposé votre santé. Allons, continua-t-elle, si, *moi*, je n'ai aucune appréhension, à-coup-sûr, mes amis, vous ne pouvez en avoir non

plus. Que trois de ceux qui l'oseront, me suivent. » Alors elle ordonna au principal gardien du château et à ses camarades d'ouvrir les portes et de baisser le pont-levis. Les hommes obéirent avec répugnance ; quelques-uns d'entr'eux murmurant assez haut pour que madame d'Alberg pût les entendre, et disant que les étrangers, sur-tout les Français, intéressoient toujours leurs maîtresses, et qu'un Allemand ne seroit pas aussi heureux. » — « Vous vous trompez, s'écria madame d'Alberg ; je m'efforce toujours d'agir envers les autres comme je désirerois qu'on agît envers moi ; je me représente le comte d'Alberg implorant lui-même à la porte de quelque autre la compassion que vous voudriez refuser ici à ces malheureux étrangers. » Cette idée glaça ses sens ; l'image de son époux, blessé, mourant, s'offrit tout-à-coup à son imagination. Quatre ou cinq hommes armés avoient reçu l'ordre de se placer à la porte pour

protéger la retraite des habitans du château, dans le cas où quelque danger les menaceroit réellement. Madame d'Alberg se mêla parmi eux, pour écouter; mais il y avoit un grand détour à faire, et à peine entendoit-on les pas de ceux qui cotoyoient le fossé, quoique le vent se fût encore une fois appaissé, pendant un court espace de tems. Elle fixa ses yeux sur une prairie enfoncée, située sur la gauche et plantée de vieux arbres qu'on avoit ordonné d'abattre depuis qu'il y avoit sujet de craindre que le château ne fût attaqué. L'aspect en étoit maintenant sombre et sinistre : des spectres sembloient se glisser à travers la profonde obscurité qui couvroit tous les objets. Combien ce spectacle étoit différent de celui que présentoit cet endroit, lorsque, dans un sentier pratiqué par son ordre, au milieu de la prairie, M. d'Alberg, dans les premiers tems de leurs amours, avoit coutume de marcher à ses côtés, et de cueillir pour elle les fleurs sauvages qui

croissoient avec profusion dans les enfoncemens semés de rocailles; tandis qu'un petit ruisseau murmurant à travers les troncs vieillis des arbres, se perdoit ensuite dans une source plus considérable qui sortoit des terreins montueux qui dominoient sur le château. Pendant qu'elle faisoit ainsi comparaison des jours heureux qu'elle avoit passés, avec les jours pénibles et agités qui lui sembloient désormais réservés, elle entendit quelqu'un s'aprocher précipitamment. La garde recula; quelques-uns sembloient effrayés, d'autres s'efforçoient de montrer du courage, lorsqu'un jeune paysan (de ceux qui avoient suivi la baronne), parut, respirant à peine, tant il avoit marché avec vîtesse. « Qu'y a-t-il ? s'écria-t-on unanimement ? l'ennemi est-il sous les murs? » — « Non », répondit le paysan, aussitôt qu'il eut reprit haleine; mais il faut à l'instant apprêter un lit ou un matelat pour le gentilhomme blessé. — Quand je dis

dis blessé, peut-être bien est-il mort; car, pour moi, je crois que tout est dit. Dépêchez-vous: madame la baronne est impatiente. » Madame d'Alberg courut alors au château et s'empressa de préparer ce qu'elle jugea convenable pour y transporter le malheureux étranger. La bienveillance de son cœur ne lui permit pas de se laisser plus long-tems arrêter par le mauvais tems, ou par l'idée du danger que les domestiques s'efforçoient encore de lui faire craindre. Elle n'écouta point leurs observations, et ordonnant à trois d'entr'eux, particulièrement attachés à son service, de la suivre et au paysan de revenir avec elle, guidée par ce dernier, elle se rendit à l'endroit où étoit sa mère; et où la scène la plus touchante s'offrit à ses regards. Elle vit, assis sur la terre, un jeune homme d'environ vingt ans, dont la figure étoit couverte de sang et de poussière, et qui, quoique foible et épuisé, soutenoit sur son sein la tête d'un vieillard vénérable, de

soixante ans à-peu-près, qui sembloit succomber à ses douleurs. Son visage, d'une pâleur livide, paroissoit couvert de la sueur froide de la mort; ses yeux étoient tournés du côté de son fils. Il s'efforça de parler, dans le dessein apparent de lui donner sa bénédiction; tandis que ce dernier, d'une voix inarticulée, s'adressoit à la baronne, qui frotoit pendant ce tems avec des eaux spiritueuses, les tempes du vieillard et lui en faisoit avaler quelques gouttes; ce qui l'avoit ranimé à un tel point, qu'il ouvrit les yeux et parut avoir repris toute sa connoissance, quoiqu'il lui fût encore impossible de parler. « Il n'y a pas un moment à perdre, s'écria la baronne aussitôt qu'elle vit paroître madame d'Alberg; il n'y a pas un moment à perdre pour transporter ce malheureux gentilhomme au château, et le coucher dans un lit bien chaud. Retournez-y, ma chère Adriana, veuillez en faire préparer un, tandis que nous tâcherons de l'y conduire le plus

doucement possible. » — « Puisse le ciel vous récompenser ! s'écria le jeune Français. Mais comment le transporter, si ses blessures recommencent à saigner ? C'est la fraîcheur de la nuit, plutôt que mes foibles efforts, qui a arrêté le sang ; le moindre mouvement le fera couler de nouveau et mon père mourra. » — « Où est l'abbé Heurthofen ? demanda la baronne ; il a quelques connoissances chirurgicales ; pourquoi ne le vois-je pas ici ? Qu'on l'avertisse ; mais en attendant, tâchons de porter votre père au château. » Ces hommes, quoique accoutumés à des scènes sanglantes, la plupart d'entr'eux étant militaires, ne purent voir la contenance de l'étranger mourant, ni le violent désespoir qu'exprimoit celle de son fils, sans éprouver pour tous deux un vif intérêt. Les appréhensions qu'ils avoient eues d'un stratagême de la part de l'ennemi, étant maintenant appaisées, ils cédèrent à l'impulsion de l'humanité ; cha-

cun, encouragé par la baronne et madame d'Alberg, s'occupa de transporter le vieil officier ; et, tandis que le jeune homme tenoit un mouchoir sur la blessure que son père avoit dans le côté, ils commencèrent à marcher ; mais lorsque ce dernier s'efforça de s'avancer en remplissant ce pieux office, il se trouva si foible qu'il seroit immanquablement tombé, si l'un des gens qui n'étoit point occupé ne se fût empressé de le soutenir.

Ce lugubre cortège atteignit bientôt le corps-de-garde, où l'on déposa le blessé ; le jeune homme se jettant à genoux près de lui, s'écria d'une voix animée : « Mon père ! parlez-moi, de grâce ! dites-moi que vous vous sentez mieux . . . ! Le ciel soit loué ! Le sang paroît totalement arrêté, puisque le mouvement ne l'a pas fait couler de nouveau. Il me reconnoît ! ajouta-t-il en s'adressant à la baronne d'un air égaré ; il me reconnoît, mais il ne peut me parler ! »

Sur ces entrefaites, madame d'Alberg revint avertir qu'une chambre étoit préparée ; la baronne ordonna qu'on y conduisît le blessé avec les mêmes précautions qu'auparavant.

« Où est Heurthofen ? » demanda-t-elle de nouveau lorsqu'on y fut arrivé. « S'il n'est pas encore levé, dites-lui que je désire qu'il se rende ici le plutôt possible. » Au même instant l'abbé, la tête couverte d'un bonnet de nuit fourré et enveloppé dans une robe-de-chambre ouatée, entra dans la chambre. « La charité, mon bon abbé, lui dit la baronne, ne vous a pas communiqué beaucoup d'activité, ce me semble. Voici un gentilhomme blessé, auquel il faut tâcher d'être utile. »

L'abbé jetta un regard de mécontentement sur l'étranger souffrant qui gissoit étendu sur le matelas posé sur le plancher. « Si ces événemens arrivent souvent, madame, dit-il, nous ne tarderons pas à avoir besoin dans le château

d'un meilleur chirurgien que moi. Si ce gentilhomme est un royaliste français, comme je le suppose, d'après l'ordre que je vois à sa boutonnière, nous ne lui rendrons aucun service, et nous ne ferons que nous exposer à un danger plus grand, en le recevant dans le château. Encore un jour, et les patriotes vont nous surprendre. En vérité, rien n'égale à mes yeux l'extravagance de rester ici, que celle d'y admettre des gens qui augmenteront de beaucoup le péril que nous courons. » — « Allez, monsieur, si vous avez de pareilles craintes, répondit madame d'Alberg, veillez à votre sûreté personnelle. Le prêtre et le lévite, nous ne le savons que trop, sont sujets à abandonner le voyageur blessé. » Réduit au silence par cette apostrophe, l'abbé qui n'osoit point répondre comme il s'y sentoit disposé, se prépara à secourir le blessé qui continuoit à demeurer, en apparence, privé de tout sentiment. Les dames ayant quitté la

chambre, on parvint à mettre le vieillard au lit, avec une peine et des précautions infinies.

CHAPITRE II.

Hors d'état de se livrer au repos tant que le sort de leur hôte blessé demeureroit incertain, la baronne et madame d'Alberg se rendirent dans la grande salle, où plusieurs de leurs gens s'étoient de nouveau rassemblés. L'aumônier vint enfin les joindre. Madame de Rosenheim s'informa avec empressement de l'état du vieil officier. « Il vit, répondit l'abbé ; mais il y a tout lieu de présumer que, d'ici à midi, il n'existera plus ; ses blessures n'auroient pas été mortelles, à ce que je crois, si elles avoient été pansées à tems ; mais il a perdu une si grande quantité de sang, et il paroît dans un tel état d'épuisement, qu'il me semble impossible qu'il en revienne. » — « Et le

jeune homme, son fils » ? demanda madame d'Alberg. — « Il a refusé toute espèce de secours, répondit Heurthofen, quoique j'aie cru m'appercevoir qu'il a reçu au bras une blessure qu'il le fait considérablement souffrir. Il m'a prié, mesdames, de vous demander de sa part, la permission de venir vous remercier de votre humanité envers son père. »

« Pauvre jeune homme! s'écria madame d'Alberg, combien sa tendresse filiale m'intéresse en sa faveur! Ne ferions-nous pas mieux, madame, de nous rendre auprès de lui, ajouta-t-elle en se tournant vers sa mère, et de tâcher de l'engager à prendre quelque soin de lui-même. »

La baronne y ayant consenti, elles retournèrent ensemble dans la chambre où il se trouvoit. La porte étoit ouverte; les rideaux du lit l'étoient aussi; et près du chevet paroissoit le jeune homme, à genoux, et prêtant l'oreille aux paroles que prononçoit son père, d'une voix affoiblie.

Elles l'entendirent répondre : « Mon père ! ayez de la pitié pour moi, si vous n'en avez point pour vous-même ! Tout n'est pas encore perdu pour nous. »

« Non, jamais ! jamais ! dit avec un soupir profond ce père infortuné. Le trait acéré de l'ingratitude a déchiré mon cœur. Votre cruel frère, c'est lui, d'Alonville, c'est lui plutôt que mes blessures, qui est cause de ma mort ! »

« Ne pensez pas à cela, mon père, répondit d'Alonville. Souffrez que je vous conjure de chasser de votre esprit toutes ces cruelles réflexions, et de vous efforcer de vivre. »

« Ah ! que me serviroit de vivre, maintenant ? Ne suis-je pas exilé, réduit à la misère ? A mon âge, d'Alonville, se voir fugitif, proscrit ! Non ; le vicomte de Fayolles n'a plus besoin sur la terre ! Mais vous, fils infortuné ! vous, vous qui, à la fleur de votre âge, voyez s'ouvrir devant vous une perspective si différente ! »

« Au nom du ciel, mon père ! cessez de parler ainsi. Si vous m'aimiez réellement, ne feriez-vous pas tous vos efforts pour conserver une vie qui m'est si précieuse ? Ah ! mesdames ! continua-t-il en appercevant la baronne et madame d'Alberg, qui, vivement affectées, s'étoient doucement approchées de lui pendant qu'il parloit ; votre généreuse humanité a sauvé mon père, s'il veut seulement tâcher de vivre ; mais il s'abandonne au désespoir et je cours encore les risques de le perdre. »

« Tranquillisez-vous, mon cher monsieur, dit madame de Rosenheim ; vous êtes maintenant dans une maison où l'on fera pour vous tout ce qu'il sera possible de faire. Permettez seulement que je vous conjure de vous calmer, quand ce ne seroit que pour qu'on pût engager ce jeune homme à s'occuper de sa santé pendant quelques instans. » Le chevalier d'Alonville tourna ses yeux vers elle ; ils exprimoient bien plus éloquemment que

des mots, les extrêmes angoisses qui déchiroient son âme. « Je ne puis, madame, vous témoigner toute ma reconnoissance. » Il n'en put dire davantage. « Mon aumônier, monsieur, m'a appris que vous étiez blessé, reprit madame de Rosenheim : maintenant que votre père se trouve beaucoup mieux, souffrez que l'on visite vos blessures, et consentez à vous mettre au lit. »

« J'accepterai, si vous le voulez bien, un matelas sur le carreau, à côté de mon père ; car, véritablement je me sens très-foible et très-fatigué ; mais je ne puis le quitter. Quant à ma blessure, c'est peu de chose : je l'avois même oubliée. »

Madame d'Alberg quitta la chambre pour lui faire porter le seul secours qu'il parût disposé à accepter ; comme sa tête étoit alors posée sur la main de son père, que celui-ci avoit étendue sur le drap, madame de Rosenheim resta quelques minutes auprès de lui en gardant le silence. Soudain d'Alonville tressaillant comme s'il

revenoit subitement à lui, dit d'une voix basse à la baronne : « Avez-vous reçu aujourd'hui, madame, quelque nouvelle des frontières de France ? Savez-vous à quelle distance d'ici sont ces misérables qui usurpent le nom de patriote ? »

« Parlez plus bas, répondit madame de Rosenheim, qui apperçut les yeux du vieillard, quoique déja obscurcis par l'approche de la mort, s'ouvrir languissamment lorsqu'il entendit prononcer ces paroles ; parlez plus bas, ou plutôt ne pensez pour le moment qu'au danger le plus voisin. » Quoi qu'il en soit, ses propres craintes l'empêchèrent de suivre elle-même l'avis qu'elle donnoit ; elle ajouta aussi-tôt : « Certainement, ils ne sont pas assez près pour qu'on puisse s'attendre à les voir arriver cette nuit. — « Nous étions, répondit le jeune étranger, avec un détachement d'Autrichiens qui engagea le combat avec leur avant-garde, ce matin à midi, à quinze milles d'ici, tout au

plus. » Un profond soupir que poussa monsieur de Fayolles, ramena sur lui les pensées de la baronne. « Si vous voulez me faire le plaisir, monsieur, de m'accorder un moment de conversation, dans la chambre voisine, » dit-elle à d'Alonville. De Fayolles agita foiblement la main, pour l'engager à suivre la baronne; il se leva dans ce dessein. Sur cette entrefaite, madame d'Alberg revint avec deux domestiques qui commencèrent à dresser un lit sur le carreau. La baronne ne voulant point alarmer sa fille par le détail d'un combat qui, peut-être, n'auroit que trop sujet d'ajouter à son affliction, la quitta et accompagna d'Alonville dans l'appartement adjacent. Elle apprit alors que dans une affaire qui avoit été fatale à presque tous les royalistes français qui s'y étoient trouvés, ainsi qu'à plusieurs Allemands, le vicomte de Fayolles avoit été blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille; que son fils, le chevalier

d'Alonville, faisant partie d'un autre détachement posté un peu plus loin, et qui n'avoit pas donné, n'avoit pas plutôt vu revenir sans le vicomte, les foibles restes du peloton qui avoit été repoussé, et appris qu'il étoit resté derrière, ou mort ou blessé, que, accompagné de deux domestiques, il étoit retourné pour le chercher. Les sans-culottes avoient déja poussé en avant; mais les misérables qui suivent l'armée pour se livrer au pillage et satisfaire leur avidité, étoient occupés à dépouiller les morts et les mourans étendus sur le champ de bataille. D'Alonville, en décrivant cette scène d'horreur, sembla ressentir de nouveau toutes les émotions qu'il avoit éprouvées dans ce moment. « A peine, dit-il, avois-je fait vingt pas, que j'apperçus mon père. Il vivoit; mais il gissoit couché sur la terre; il étoit appuyé sur un de ses bras, et portoit ses regards autour de lui, lorsqu'à l'instant même où je m'approchois de lui d'un côté, deux de ces

femmes hideuses, dont le carnage est l'élément, s'avancèrent de l'autre ; l'une d'elles, sans faire attention à moi, ou peut-être croyant que j'étois de leur parti, se prépara à le poignarder ; car elles voyoient qu'il étoit un officier de distinction ; la pitié n'avoit aucun empire sur leur barbare cœur. Etant à ma première campagne, je ne me doutois pas de leur dessein ; je ne savois pas que la terre portât des monstres pareils. Hélas ! je vis bientôt tout ce que j'avois à craindre pour les restes d'une vie si précieuse. Je me jettai au devant de mon père, et, aidé d'un de mes domestiques (car l'autre m'avoit déja abandonné), je parvins à le délivrer des mains de ces êtres sanguinaires : nous le transportâmes hors du champ de bataille ; je le plaçai sur un cheval, et je l'y soutins jusqu'à ce qu'il me fût permis d'espérer que nous serions hors de danger. Nous nous cachâmes pendant quelques heures parmi les roseaux et les branchages qui couvroient

vroient un marais fangeux, dans l'intention d'y rester jusqu'au soir ; nous attachâmes nos chevaux dans un endroit où nous espérions qu'ils échapperoient aux détachemens que nous entendions continuellement passer ; mais notre espoir fut déçu. Aussi-tôt que l'obscurité commença à s'épaissir, n'entendant plus aucun bruit hostile, nous envoyâmes le domestique chercher les chevaux ; car la faim, la fatigue et la perte de son sang avoient tellement affoibli mon père, que je pressentois avec douleur qu'il périroit infailliblement, si je ne lui procurois pas quelque secours. Il n'avoit pris autre chose qu'un peu d'eau, et son corps épuisé ne pouvoit se soutenir plus long-tems. Hélas ! il me fallut bientôt renoncer à la foible espérance de pouvoir le transporter dans quelque endroit où l'on panseroit ses blessures, et où il fût à portée de prendre un peu de nourriture et de repos ; mon domestique revint après une longue ab-

sence, durant laquelle j'avois redouté mille fois de ne plus le revoir; il revint pâle, tremblant, terrifié. Il me dit que n'ayant pas trouvé les chevaux, il avoit espéré qu'ils s'étoient seulement dégagés de leur attache pour brouter l'herbe, et qu'il les trouveroit dans l'un des champs voisins, ou dans un bois qui n'étoit pas loin de là, vers lequel il se glissa en faisant le moins de bruit possible; car il avoit vu de la fumée s'élever à l'entour, il craignoit de retomber parmi un parti de sans-culottes ou de maraudeurs. En s'approchant, à la faveur des broussailles et de la bruyère, il apperçut nos deux chevaux attachés avec quatre ou cinq autres; malgré ses précautions, il se trouva lui-même dans le danger le plus imminent; car de tous côtés, autour de lui, étoient répandus des groupes composés de trois ou quatre soldats et autant de femmes, qui se préparoient à passer la nuit sous l'abri que présentoit ce petit bois; quelques-uns dressoient les tentes,

tandis que d'autres apprêtoient le repas.
Ils sembloient être environ trente en tout ;
comme ils erroient de côtés et d'autres
pour ramasser de quoi entretenir leur feu,
ce fut avec une extrême difficulté que
mon domestique put leur échapper ;
toutefois, il y réussit en se traînant sur
ses mains et ses genoux, au milieu des
broussailles et des touffes de fougère qui
couvroient ce terrein inégal, et qui le
dérobèrent à la vue de ces êtres indisci-
plinés, mille fois plus formidables, du
moins selon ce que j'en ai vu et ce que
m'en a dit mon domestique, qu'une
troupe régulière et réglée. D'après ce
récit, je ne sus s'il ne vaudroit pas mieux
me remettre à leur discrétion et im-
plorer leur pitié, que de m'exposer à
ce qui, de toute autre façon, paroisoit
malheureusement inévitable, à voir ainsi
périr mon père, foible, épuisé comme il
étoit. Je m'imaginois qu'il n'avoit enten-
du que peu de chose du récit de mon

domestique; mais lorsque je commençai à discuter ce sujet avec ce fidèle serviteur, la force et la présence d'esprit semblèrent lui être revenues soudainement. Il me prit vivement la main, tandis qu'à genoux auprès de lui, je lui soulevois la tête pour l'empêcher de tomber sur la terre, ou plutôt sur le marais; car elle étoit à demi-couverte d'eau; il me saisit la main, et s'efforçant de parler, quoiqu'il eût une peine infinie à articuler, il s'écria : « Non, d'Alonville, jamais! non, jamais! J'aimerois mieux mourir mille fois que de devoir la vie à ces monstres infâmes. Je recevrai avec joie le trépas, un trépas honorable! Laissez-moi périr dans vos bras, mon fils; mais que la vue de ces êtres exécrables, rebut de ma malheureuse patrie, vils instrumens des scélérats plus puissans qui ont causé notre ruine, n'empoisonne pas mes derniers momens! Promettez-moi, » ajouta mon père en me serrant la main plus fort encore

qu'auparavant, et avec une sorte de mouvement convulsif; « promettez-moi que vous me laisserez mourir ici. Ce moment ne tardera pas à arriver, d'Alonville ! et alors vous pourvoirez à votre sûreté ; promettez-le moi ! » — « Je le jure, mon père ! » Je prononçai ces mots, sachant à peine ce que je disois ; alors, comme si tous ses désirs étoient remplis, mon père tomba dans une stupeur que je crus être l'avant-courière de la mort. Cependant il sembloit plus à son aise ; il ne paroissoit point souffrir. Je m'assis sur la terre, soutenant sa tête vénérable. La nuit étant froide et humide, j'ôtai mon habit pour l'étendre sur lui. Mon domestique, presqu'entièrement épuisé par la fatigue, l'inanition et le désespoir, étoit couché à côté de nous. Il m'offrit ses vêtemens ; mais les souffrances physiques de cet être estimable paroissoient plus vives que les miennes, je refusai absolument d'accepter sa proposition. Toutefois, ce n'étoit ni sur lui ni sur moi

que se fixoient mes pensées; mon père seul, mon père blessé et mourant captivoit toute ma sollicitude.

» Tout étoit maintenant enveloppé dans une ombre épaisse; tout étoit calme autour de nous: le vent qui agitoit les roseaux, ou la pluie qui tomboit de tems en tems, quoiqu'elle fût peu considérable, rompoient seuls l'affreux silence qui régnoit dans ce lieu désert et désolé. Je levai mes regards vers le ciel; j'appelai ses bénédictions sur l'auteur de mes jours. A travers le sombre rideau dont la tempête nocturne couvroit l'horison, je distinguai quelques étoiles qui scintilloient isolées; j'adressai mes vœux ardens au suprême arbitre de l'Univers; je le suppliai d'écouter les prières d'un fils désespéré, en faveur de son père mourant. J'avois maintenant le tems de réfléchir sur la triste situation dans laquelle nous nous trouvions; mes méditations ne servirent qu'à me convaincre que, mon père survécût-il

jusqu'au matin, nous tomberions inévitablement entre les mains du détachement auquel avoit échappé mon domestique, ou de quelqu'autre du même genre, qui étoient répandus dans le pays en si grand nombre, qu'il n'y avoit aucune possibilité de les éviter. J'avois le loisir de repasser dans mon esprit tous les plans qu'il pouvoit me suggérer, mais aucun d'eux ne me parut praticable. Quoi qu'il en soit, mon père sembloit pour le moment insensible à ses souffrances; je me voyois dans la nécessité de demeurer dans cet endroit, sans faire aucun effort pour le soustraire au danger qu'amèneroit infailliblement l'approche du jour. Je crois qu'il étoit environ neuf heures, lorsqu'à travers le silence de la nuit je crus entendre marcher parmi les roseaux. J'écoutai. — Il n'étoit que trop vrai. Les pas approchoient quoique lentement; ils sembloient être ceux d'une personne qui, ou désiroit en surprendre quelqu'autre, ou craignoit

elle-même d'être surprise. La première de ces suppositions étoit la plus vraisemblable ; je me préparai à défendre mon père de mon mieux, quoique certain que toute résistance seroit inutile, et que la seule chose qu'il me fût possible d'espérer étoit de vendre notre vie le plus cher possible. Je ne parle que de moi ; car mon père étoit tellement privé de forces, qu'à peine pouvoit-on dire qu'il existât, et mon domestique, accablé par l'excès de la fatigue, étoit tombé dans un sommeil si profond qu'il m'auroit été impossible de l'éveiller, sans faire plus de bruit que ne le commandoit la prudence, puisqu'il étoit probable que, quelles que fussent les personnes, ou la personne (car je crus qu'il n'y en n'avoit qu'une), qui approchoient, elles ne pourroient nous découvrir, si je demeurois tranquille ; les roseaux que nous avions foulés dans notre marche étant peu capables de noust rahir dans l'obscurité, comme il est à croire que cela feroit

arrivé s'il eût ſait jour. Je regardai autour de moi, autant que j'en trouvai le moyen ; mais outre que dans quelques endroits les branchages qui nous cachoient, s'élevoient au-dessus de ma tête, les ténébres étoient trop profondes pour me permettre de discerner aucun objet. Les pas avançoient toujours de plus en plus : à la fin, une voix de femme parlant bas à une autre personne, dit : « Je crois que c'est ici l'endroit. » Soudain, je distinguai devant moi une paysanne, tenant dans sa main une petite lanterne qu'elle avoit cachée jusqu'alors, et accompagnée d'un enfant de douze à treize ans. Plus alarmée de me voir que je ne l'avois été en l'appercevant, elle resta un moment immobile. Je profitai de cette stupéfaction pour lui offrir de l'argent, et la supplier de nous conduire à quelque endroit où mon père pût trouver un abri et prendre quelque nourriture. Tentée par l'argent que je lui montrai, et par la

promesse que je lui fis de lui en donner davantage, elle parut désirer de nous être utile, tout en m'assurant néanmoins que, loin d'être en état de me promettre un asile, on avoit déja visité leur chaumière ; qu'ils avoient caché dans ce marais ce qu'ils avoient pu réussir à sauver de la rapacité des pillards, et qu'elle et son fils venoient maintenant chercher ces foibles restes, dans l'intention (exposés comme ils l'étoient chaque jour à de nouvelles incursions et à des déprédations plus grandes que les premières) de se réfugier dans quelque ville fortifiée, avec le peu qu'ils avoient soustrait à ces scélérats. Peu leur importoit de se soumettre à tel ou tel parti, pourvu qu'ils fussent en sûreté.

» La somme que je lui offrois étant plus que suffisante pour la dédommager de toutes les pertes qu'elle pourroit éprouver, puisque sa vie et celle de sa famille étoit à-peu-près la seule chose qu'elle eût

maintenant à garantir, cette ſemme n'hésita pas à nous aider, moi et mon domestique, à conduire mon père, ou plutôt à le porter à la petite cabane où elle faisoit sa demeure, ce que nous eûmes beaucoup de peine à exécuter, le trajet étant de plus d'un mille. Plus d'une ſois durant cette marche longue et pénible, il parut à l'article de la mort; sa blessure à laquelle il avoit été impossible d'appliquer aucun remède convenable, menaçoit, par ses suites fatales, de déjouer tous mes efforts pour préserver cette précieuse existence.

» Sur une misérable couchette, où quelques haillons tenoient lieu des matelas qui avoient été brûlés ou pris, fut déposé mon père; on lui administra tous les alimens que pouvoit contenir la cabane. Il mangea un peu, et sembla se ranimer à un certain point: la fatigue et l'épuisement de ses organes empêchoient son esprit d'éprouver ces vives sensations qui lui auroient montré dans toute son horreur, la

situation dans laquelle il se trouvoit : il s'assoupit plutôt qu'il ne dormit ; il sembloit être moins calme et à son aise, qu'insensible aux douleurs. Le point du jour arriva sans amener aucun changement remarquable. Je crus cependant m'appercevoir qu'il respiroit avec moins de difficulté : lorsque je lui parlai, il me reconnut ; je lui fis prendre la nourriture qu'il étoit possible de se procurer, et qui consistoit seulement en une petite quantité de mauvais vin et de pain noir. Mais cette suspension dans ses souffrances, ranima en moi l'espoir de le sauver, si seulement je pouvois parvenir à le conduire dans un un asile où il fût en sûreté. Vers le midi il parut se trouver beaucoup mieux ; et je commençai presque à ne plus douter de lui conserver la vie. Mais les inquiétudes que j'éprouvois à son égard étoient loin d'être terminées. Des paysans des environs, fuyant avec précipitation, annoncèrent à nos hôtes épouvantés qu'un autre détache-

ment très-considérable de Français approchoit, et les força de hâter l'exécution du projet qu'ils avoient auparavant conçu, c'est-à-dire, de chercher leur salut dans la fuite. Rester où nous étions, c'eût été nous dévouer à une mort certaine : cependant, comment transporter un homme dans l'état où se trouvoit mon père ? Aussi-tôt qu'il apprit la cause de l'alarme qu'il voyoit régner autour de lui, il m'appela, et réunissant toutes ses forces, m'ordonna de le quitter : « Allez, mon fils, s'écria-t-il, puisque notre mauvais destin nous poursuit ainsi, empressez-vous de pourvoir à votre sûreté, et ne me laissez pas du moins, mourir tout entier. Je vivrai encore en vous, d'Alonville ; et les chétifs restes de mon existence ne sont pas dignes de vous occuper un seul instant. Comme émigré je serai immédiatement délivré de toutes mes peines par les misérables qui vont arriver bientôt. Que j'aie la consolation, mon fils, de savoir

que vous n'êtes point en leur puissance ; quelque haïssables qu'ils soient à mes yeux, je me soumettrai sans murmure à mourir de leurs mains. » Je refusai positivement de quitter mon père ; tout ce qui nous restoit à faire étoit de tâcher de l'éloigner de ce lieu. Au prix de tout ce qui nous restoit, à l'exception de mes armes et d'un sabre, dont je ne voulus pas souffrir que mon domestique se défît, nous obtînmes un mauvais cheval à demi-éreinté, sur lequel nous réussîmes enfin, quoique avec beaucoup de difficultés, à persuader à mon père de se laisser placer ; nous partîmes avec plusieurs êtres infortunés qui quittoient leurs demeures sans savoir où porter leurs pas. Des mères avec des enfans en bas âge, des filles avec des parens infirmes. Quel cortège funèbre ! A mesure que nous avancions il diminuoit sensiblement. Quelques-uns abattus par la lassitude, ne pouvoient aller plus loin ; d'autres demeuroient dans l'attente de

trouver un réfuge parmi leurs connoissances qui se trouvoient sur la route; pour nous, totalement étrangers dans cette partie de la France, notre seul espoir étoit d'atteindre avant la fin du jour quelque ville ou village dans les domaines de l'empereur; mais lorsque je jettai les yeux sur le visage pâle et défait de mon père, lorsque je vis avec quelle difficulté il se tenoit à cheval, le découragement recommença à s'emparer de moi. Cependant nous continuions à avancer lentement. A environ un mille d'ici, à ce que je puis croire, mon père m'assura qu'il ne pouvoit aller plus loin, et me supplia de le mettre à terre et de le laisser mourir tranquillement. Je regardai autour de moi si je ne découvrirois pas quelque endroit qui pût nous offrir un abri contre l'orage qui nous avoit assaillis durant tout le jour, et qui sembloit alors redoubler de violence; mais aucun toit hospitalier ne s'offrit à mes regards. La continuité des pluies

avoit rendu les routes presque impraticables ; et le malheureux cheval, quoique je l'eusse ménagé le plus possible, paroissoit tout-à fait épuisé. Autour de nous étoient de vastes enclos, terminés par des bois ; quand même il y auroit eu près de là quelque village, il auroit été difficile et même impossible de le découvrir. Dans cette occurrence, il ne me restoit aucune alternative ; je n'avois d'autre parti à prendre que de céder à la nécessité, et de tâcher de passer la nuit sur la terre. Nous quittâmes donc la route que nous suivions, et nous entrâmes dans un taillis voisin, mais dont les arbres presqu'entièrement dépouillés de feuilles, ne nous offroient qu'un abri bien insuffisant ; ce fut alors que je vis avec une douleur poignante que, d'après l'état dans lequel étoit mon père, il périroit infailliblement avant le retour de la lumière, si, d'ici à ce tems, il ne recevoit du secours. Et cependant il paroissoit impossible de lui en procurer.

Oh ! combien mes réflexions étoient amères et douloureuses ! Si je le quittois pour chercher un asile, je craignois qu'il n'expirât pendant mon absence, et il étoit même très-incertain que je le retrouvasse à mon retour. Mon domestique, quoique honnête et fidèle, ne possédoit ni assez de courage, ni assez de sagacité pour une telle entreprise. Il étoit en outre abattu par la crainte, la faim et la fatigue ; à peine en état de se soutenir, il ne pouvoit guères me servir dans la tâche si difficile de trouver un lieu qui pût nous abriter, dans un pays absolument inconnu, à une heure aussi avancée et dans une saison aussi rigoureuse. Cependant, n'appercevant aucun expédient préférable, je me déterminai à l'envoyer, après qu'il auroit pris une heure de repos, à la recherche de quelque endroit où nous pussions rester à couvert, du moins pendant le reste de la nuit. Il avoit plus de bonne volonté que de forces. Je partageai avec lui le morceau

de pain dont je m'étois muni, et il nous quitta, en promettant de revenir au bout de deux heures, soit qu'il eût trouvé un abri, soit qu'il eût été hors d'état d'en découvrir aucun à notre portée, et en m'assurant qu'il remarqueroit avec attention le chemin par lequel il passeroit, afin de pouvoir nous rejoindre.

» Deux heures s'étoient écoulées ; la troisième s'avançoit et il ne revenoit point. Au milieu de l'obscurité, exposé à la fureur de l'orage, soutenant dans mes bras mon père expirant, que ma situation étoit affreuse ! Certain que si nous restions où nous étions, au bout de quelques heures il auroit cessé de vivre, je résolus de faire un dernier effort pour le sauver, en retournant sur la route que nous avions quittée, et où il étoit possible que je visse passer quelques créatures humaines; car, quelque horreur que m'eût inspirée auparavant l'idée de tomber entre les mains des ennemis, ce sort me sembloit maintenant préférable à

la longue et douloureuse agonie d'une mort qui, de toute autre façon, étoit inévitable. J'eus néanmoins une peine extrême à décider mon père à quitter l'endroit où il étoit. Mais ayant renoncé à attendre l'arrivée de mon domestique, le désespoir me donna le courage de renouveler mes sollicitations. Je lui donnai tout ce que j'avois réservé de nos très-minces provisions; je le plaçai de nouveau sur le cheval, et je regagnai la grande route, dont nous ne nous étions éloignés que de très-peu; mais nous ne retirâmes aucun avantage de l'exécution de ce projet; nous étions isolés, désespérés comme auparavant, et il n'y avoit plus guères de probabilité que le hasard vînt à notre secours.

» Il y avoit à peine trois quarts-d'heure que nous suivions la grande route, lorsque, prêtant l'oreille, dans un intervalle où l'orage s'étoit calmé, animé par la foible espérance de voir revenir mon domestique, j'entendis un bruit confus de voix d'hom-

mes et de hennissemens de chevaux, qui me paroissoit peu éloigné. Il faisoit trop obscur pour discerner les objets; mais notre condition déplorable n'admettoit aucune délibération. D'après cela, sans tâcher de savoir si les personnes qui s'approchoient étoient des amis ou des ennemis, j'appelai à haute voix. Ils s'arrêtèrent, et vinrent ensuite vers nous. Je ne sus point alors qui ils étoient réellement ; mais leur but principal sembloit être le pillage. Je leur exposai notre situation, et je les suppliai, s'ils ne pouvoient eux-mêmes nous accorder un abri dont nous avions si grand besoin, de nous conduire du moins dans quelque endroit où nous puissions passer la nuit. Un d'eux qui sembloit avoir le plus d'autorité, me répondit qu'ils étoient des gens de la campagne, se rendant chez eux, à une grande distance de là, et que tous ce qu'ils étoient en état de faire pour nous, étoit de nous accorder un d'entre eux pour nous guider jusqu'au village

voisin; mais, il ajouta qu'il falloit que je le payasse de cette peine. Sachant qu'il leur étoit facile (et j'étois bien convaincu qu'ils ne manqueroient pas de le faire) de me prendre mes pistolets et mon épée, puisque j'étois entièrement en leur pouvoir, je jugeai préférable de leur offrir ces armes, à condition qu'on nous conduiroit sûrement au village de Rosenheim, où probablement l'on consentiroit à me recevoir. Leurs manières me firent craindre qu'ils ne s'emparassent de la rétribution proposée, sans s'embarraser de remplir les conditions. Cependant j'étois forcé de m'en rapporter à eux ; et leur ayant abandonné tout ce qui me restoit, étant en outre convenu que je leur laisserois notre misérable cheval aussi-tôt après notre arrivée à Rosenheim, l'un d'eux mit pied à terre; il plaça mon père devant lui, tandis que je suivois à cheval, et nous atteignîmes enfin un groupe de maisons, que je pouvois appercevoir à travers l'obscurité, et

qui, me dit-il, faisoient partie du petit hameau en question. Il se prépara alors à prendre congé de nous, comme ayant rempli son engagement; je le suppliai de rester jusqu'à ce que nous eussions obtenu d'être admis dans quelque maison; mais il me fut impossible de l'y décider, et je n'avois aucun moyen de l'y forcer. Il nous quitta. Mon père vivoit encore, mais c'étoit tout; car, chaque moment menaçoit d'être le dernier de son existence. Malgré mes prières et mes représentations, notre insensible guide avoit tellement précipité sa marche, que le mouvement du cheval avoit fait de nouveau saigner les blessures; et je vis l'instant où tous mes efforts alloient être inutiles. Nous étions cependant à portée de faire entendre nos cris; je conservois encore l'espoir d'obtenir du secours avant qu'il fût trop tard. Je couchai mon père mourant sur la terre, et je m'approchai de la porte de la chaumière la plus proche; mais tous mes efforts fu-

rent inutiles, pour me faire entendre de ceux par qui elle étoit habitée, supposé cependant qu'elle le fût. Je cessai mes tentatives infructueuses, et je m'avançai vers la cabane voisine; après avoir long-tems frappé aux portes et aux fenêtres, je vis enfin paroître à une ouverture pratiquée dans le toit, une femme, qui, d'une voix altérée par la frayeur, me demanda ce que je voulois. Je tâchai de lui peindre notre position, et d'émouvoir sa compassion, en lui représentant l'état cruel dans lequel se trouvoit mon père; mais sans m'écouter davantage, elle ferma précipitamment son vol, et et disparut, me laissant faire la même tentative auprès de deux ou trois autres maisons, avec tout aussi peu de succès. A l'une, on me dit qu'on ne savoit pas si je n'étois point un ennemi, et qu'on feroit feu sur moi si je ne me retirois immédiatement. A une autre, une femme me répondit qu'il lui étoit impossible d'admettre aucun étranger; mais

que si j'étois réellement ce que je me disois, et dans l'extrême détresse dont je me plaignois, je pouvois être sûr d'obtenir du secours et un abri au château. Je la priai de m'indiquer comment je pourrois gagner cet endroit. « Il y a, me répondit-elle, un peu sur la gauche, une élévation de terre d'où il vous sera facile de distinguer la lumière du château ; ce sera là votre meilleur guide. » Je m'empressai de suivre ces directions, et en effet, de l'endroit qu'elle m'avoit indiqué, je découvris des lumières sur la colline boiseuse qui domine le village. Comme il n'y avoit nulle probabilité de nous procurer du secours à aucune de ces chaumières, je me déternai à tâcher de gagner le château. Avec une peine infinie, et au risque de voir mon père expirer à chaque pas qu'il faisoit, nous en atteignîmes les murs, comme par miracle ; mais je manquai le sentier qui conduisoit à la porte, et nous nous trouvâmes dans un endroit, où un fossé

rempli

rempli de l'eau qui se précipitoit avec violence du sommet des montagnes, sembloit m'interdire toute espérance de pouvoir me faire entendre. Le découragement le plus pénible s'empara alors de mon âme. Je regardai la mort de mon père comme très-prochaine, et je me reprochai de n'avoir fait que prolonger et augmenter ses souffrances. Telle étoit la position déplorable dans laquelle nous étions, lorsque madame votre fille nous entendit, et que vous nous accordâtes toutes deux des secours si généreux. »

Le jeune étranger ayant raconté en ces termes les événemens qui l'avoient amené lui et le vicomte de Fayolles, son père, au château de Rosenheim, et dans une situation si extraordinaire, sa bienveillante hôtesse parvint à le décider à se reposer sur le matelas qu'on lui avoit préparé à côté du lit de son père, qui continuoit à demeurer dans un état d'affaissement qui ne laissoit aucun espoir.

CHAPITRE III.

L'AUMONIER Heurthofen qui avoit été présent à la dernière partie du récit, n'avoit point cessé de fixer des regards scrutateurs sur madame d'Alberg, comme dans le dessein de pénétrer l'effet que ces détails avoient produit sur elle, et l'espèce d'intérêt qu'elle prenoit au narrateur. La baronne avoit quitté l'appartement pour donner quelques ordres ultérieurs à l'égard de ses hôtes infortunés; mais madame d'Alberg demeura plongée dans une profonde rêverie, et appuyée contre la boiserie; elle en fut tirée par l'aumônier qui s'écria : « La touchante histoire ! Ce jeune Français, ce me semble, est vraiment un moderne Enée. » — « Je ne sais, répondit madame d'Alberg, ce que vous

entendez ici par un Enée. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un jeune homme doué de mille qualités recommandables, et que sa piété filiale le rend extrêmement intéressant. » — « Oh, oui ! répéta Heurthofen extrêmement intéressant, à-coup-sûr. » — « Sa malheureuse situation, reprit madame d'Alberg, lui donneroit des droits à l'intérêt de tous les bons cœurs, quand même il seroit dépourvu de mérite. » — « Sans contredit, répliqua Heurthofen, avec le même ton d'ironie; ces étrangers intéressent les habitans de ce château, qui doivent naturellement prendre part à des malheurs qu'ils sont sur le point de partager; car vraisemblablement, avant demain au soir, nous recevrons la visite de ses compatriotes qui nous enverront chercher des aventures pareilles à celles que ce jeune homme nous a racontées : l'ailleurs, deux émigrés qu'on sait avoir orté les armes, étant trouvés dans le châhu, cela ajoutera un peu aux hostilités

auxquelles nous devons nous attendre. » — « Et, d'après cela, s'écria madame d'Alberg avec indignation, vous auriez donc refusé un asile à ces malheureux fugitifs? » — « Je l'aurois refusé à tout le monde. Consulter d'abord sa propre sûreté, c'est la première loi de la nature. » — « Dans ce cas, monsieur, allez consulter la vôtre en quittant Rosenheim; et sachez, de *ma* part, du moins, qu'un homme dont les sentimens sont pareils aux vôtres, n'y sera jamais bien venu. »

A ces mots, madame d'Alberg quitta la chambre, et retournant dans la sienne, s'efforça de faire succéder quelque repos aux alarmes de la nuit, et de regagner assez de force pour supporter celles que le jour suivant menaçoit d'amener; mais il lui fut impossible de dormir. La certitude que le colonel d'Alberg étoit dans une armée qui, après avoir souffert mille dommages, fuyoit maintenant avec précipitation devant un ennemi qu'enivroient de

succès inattendus, auroit suffi pour l'agiter beaucoup ; mais le récit du jeune étranger avoit éveillé en elle des sensations plus aiguës, une anxiété plus douloureuse, en lui offrant le tableau fidèle des nombreux dangers, des hasards accablans auxquels, dans ce moment même, son époux chéri étoit peut-être en butte. Née d'une famille dont les chefs avoient suivi de père en fils la carrière militaire, liée avec des personnes d'une profession semblable, depuis sa plus tendre enfance elle avoit appris à considérer l'homme comme né seulement pour acquérir de l'honneur, ou mourir avec gloire sur le champ de bataille ; mais lorsqu'elle vit en réalité les maux de la guerre, dont elle n'avoit connu jusques-là, que la pompe et la splendeur ; lorsqu'elle vit exposé à ces mêmes maux son époux adoré : lorsqu'enfin, elle se le représenta, au même instant, errant seul et abandonné, assailli par la tempête nocturne, mourant peut-être, sans goûter

la consolation de périr les armes à la main, toutes les autres calamités de la vie lui semblèrent nulles en comparaison; et le danger même qu'Heurthofen représentoit comme si près de fondre sur sa mère, sur ses enfans, sur elle, ne put que l'alarmer foiblement.

Quoi qu'il en soit, madame de Rosenheim étoit occupée davantage du péril dans lequel ils étoient ; mais tout aussi indécise sur les moyens à prendre pour y échapper. Elle fit doubler la garde qui veilloit autour du château, quoiqu'elle sentît l'impossibilité de résister à une attaque régulière. Elle visita ensuite ses hôtes infortunés. Le vicomte de Fayolles étoit retombé dans cette stupeur, effet ordinaire d'une extrême foiblesse : son fils redoutant toujours que chaque soupir qu'il entendoit ne fût le dernier, n'avoit pu se résoudre à chercher un repos dont il avoit si grand besoin; mais, les yeux fixés sur la contenance morne et abattue de son

père ; avec une expression vraiment déchirante, il épioit, à la lueur vacillante que jettoit la lampe qui brûloit à côté de lui, les mouvemens convulsifs que son déplorable état lui faisoit éprouver. La baronne de Rosenheim, d'une voix basse, le supplia de consentir à prendre quelque repos ; mais secouant seulement la tête, il demeura dans un douloureux silence. Elle jugea convenable de le quitter ; s'étant assurée qu'il y avoit dans la chambre tout ce qui pouvoit contribuer à soulager le malheureux blessé, elle regagna son appartement. Néanmoins, le jour commençoit à poindre, et ses esprits étoient dans un si grand trouble qu'elle n'essaya point de dormir ; mais gardant deux de ses femmes auprès d'elle, elle leur ordonna de rallumer le feu dans l'âtre, et de ne point la quitter ; puis elle s'occupa avec elles de rassembler de la manière la plus facile pour les transporter, les effets les plus précieux du château. Le jour, en se levant,

au milieu d'un horizon nébuleux, la trouva occupée de ce pénible office; elle se préparoit à se rendre auprès de sa fille, dont la santé étoit l'objet de ses vives sollicitudes, lorsqu'elle rencontra le chevalier d'Alonville, dans la galerie qui conduisoit à sa chambre. Les yeux de ce dernier sembloient entièrement obscurcis par les larmes: d'un air égaré il saisit vivement la main de la baronne, et la conduisit auprès de son père. Madame d'Alberg qui y étoit déja, contemploit avec attendrissement le vieillard expirant qui gissoit dans le lit; car le vicomte de Fayolles touchoit évidemment à son dernier instant, quoique le sentiment ne l'eût pas encore abandonné. L'aumônier Heurthofen lui administra les sacremens. Tout le monde, excepté lui, gardoit le silence. D'Alonville paroissoit privé de la parole et près de perdre l'usage de ses sens.

Cette triste solemnité étant achevée, de Fayolles sembla recueillir toutes ses forces

pour

pour exprimer sa reconnoissance à madame de Rosenheim, et donner à son fils sa bénédiction dernière; mais à peine put-il, d'une voix basse, tremblante et inarticulée, témoigner sa gratitude envers ses hôtes bienveillans, et la douleur qu'il éprouvoit en se séparant pour jamais de son malheureux fils; « du reste, ajouta-t-il, je quitte sans regrets un monde où je parois n'être plus nécessaire; et je péris sous les ruines de la France. D'Alonville, » continua-t-il en se tournant vers son fils, « je meurs avec le sentiment consolateur de n'avoir jamais violé le serment de fidélité que j'ai fait à mon roi. Souvenez-vous que, quel que soit le sort auquel vous êtes destiné, le dernier espoir de votre père, est *que vous ne déshonorerez pas son nom.* » Alors, la voix lui manqua totalement. Les dames incapables de supporter un si triste spectacle, se retirèrent; au bout de quelques instans, le vicomte de Fayolles exhala son dernier soupir.

A peine madame de Rosenheim et sa fille avoient-elles donné à un événement aussi déplorable les larmes qu'il ne pouvoit manquer d'exciter, que leur propre danger devint trop imminent pour leur permettre de se livrer sans réserve à leur sensibilité. Le messager que depuis tant de jours on attendoit de Vienne, revint sans ses dépêches, et son extérieur témoignoit quelles difficultés extrêmes il lui avoit fallu surmonter pour pouvoir revenir. Il avoit été retenu plusieurs jours par un parti de sans-culottes, au pouvoir duquel il étoit tombé; ils l'avoient dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui ; et il n'étoit parvenu à s'échapper qu'à la faveur d'une escarmouche qui ne leur avoit pas permis de veiller sur leurs prisonniers. Ensuite il s'étoit trouvé au milieu de l'avant-garde de l'armée française qui, voyant qu'il étoit à pied et sans armes, l'avoit pris pour un paysan, et l'avoit laissé passer sans l'inquiéter. — Madame de Rosenheim lui

demanda avec empressement quelles étoient les intentions du baron, espérant que, quoique les lettres fussent perdues, le messager pouvoit en connoître le contenu. Cet homme répondit que le baron l'avoit chargé de dire à madame, que dans dix jours il se rendroit au château; mais que si, durant cet intervalle, il survenoit quelque événement qui la forçât à s'éloigner avec sa famille, il s'en rapportoit à elle pour la manière dont il faudroit agir. La baronne s'informa alors à quelle distance étoit l'armée, et quel étoit à-peu-près le nombre des hommes qui formoient le détachement entre les mains duquel il étoit tombé? Le courier répondit qu'il ne pouvoit dire au juste combien ils étoient, mais qu'ils sembloient en très-grand nombre; qu'ils se trouvoient alors à onze milles du château, et qu'ils avançoient rapidement; qu'ils n'inquiétoient point ceux qui paroissoient vouloir adopter leurs principes; qu'ils professoient une grande modération

et beaucoup de générosité envers ceux qui consentoient à les accueillir. — Heurthofen qui avoit écouté la relation du messager avec tous les symptômes d'une extrême terreur, hasarda, aussi-tôt qu'il entendit ces derniers mots, de conseiller qu'au lieu de faire la moindre résistance, ce qui, disoit-il, seroit se dévouer à une destruction infaillible, on se préparât à recevoir comme amis, ceux qu'il étoit impossible de repousser comme ennemis. « Dépêchons, ajouta-t-il, des personnes sûres à la rencontre du commandant de l'avant-garde. Faisons-lui représenter que nous le recevrons avec plaisir, ainsi qu'une partie de sa suite ; et prions-le d'envoyer prendre possession du château, afin de nous mettre à l'abri des insultes d'une soldatesque effrénée. » Madame de Rosenheim le regardoit avec étonnement pendant qu'il tenoit ce discours ; tandis que le maintien de sa fille exprimoit un mélange de mépris et d'indignation. « Est-ce là

positivement votre avis, monsieur ? » demanda la première. — « Sans contredit, madame, et quel autre parti voudriez-vous prendre dans la situation où nous sommes ? » — « Je mourrois plutôt sous les ruines du château de Rosenheim, s'écria la baronne, que d'y recevoir les hommes qui se sont révoltés contre leur roi, qui l'ont emprisonné, et ont assassiné, sous différens prétextes, des milliers de personnes innocentes ; ces hommes contre lesquels combattent mon mari et mes fils, et qui ont causé la mort de quelques-uns des êtres qui m'étoient le plus chers au monde ! » — « Que l'abbé Heurthofen, madame, aille au-devant de ces monstres, dit madame d'Alberg ; qu'il traite avec eux s'il lui plaît, pour sa sûreté personnelle ; mais nous, avisons aux moyens de défendre notre château contre leurs attaques. » — « Non, répondit la baronne, quittons-le, puisqu'il le faut. L'abbé Heurthofen est libre de pourvoir à sa sûreté de

telle manière qu'il jugera convenable. Allons, Adriana, ajouta-t-elle, occupons-nous des enfans et de nos gens : il n'y a pas un moment à perdre. » Alors elle quitta précipitamment la chambre, et madame d'Alberg alloit sortir par une autre porte, lorsqu'elle vit paroître le chevalier d'Alonville. « Quelles sont, madame, les intentions de la baronne ? » lui demanda-t-il ; « puis-je vous être de quelque utilité ? Employez-moi, je vous en supplie ; que j'aie du moins la consolation de mourir en défendant les seules personnes qui prennent maintenant quelqu'intérêt à moi sur la terre. » — « Nous allons partir à l'instant, répondit madame d'Alberg ; mais je ne sais encore où nous irons. » — « Ne me permettrez-vous point, s'écria d'Alonville d'une voix également agitée, ne me permettrez-vous point de vous accompagner ? Accordez-moi, continua-t-il en s'arrêtant et se recueillant, accordez-moi un seul instant : je n'ai pas encore rendu

les derniers devoirs à mon père ; je ne puis laisser ses cendres à la merci de ses persécuteurs. Votre bienveillance, ô la meilleure des femmes, ne lui donnera-t-elle pas un petit coin de terre pour y reposer à jamais ? » — La voix lui manqua. Madame d'Alberg, accablée par ses propres appréhensions, ne pouvoit être insensible à un chagrin de cette nature ; mais elle n'avoit aucune consolation à lui offrir ; elle n'étoit pas dans une situation qui lui permît de le tenter. « Allez voir ma mère », fut tout ce qu'elle put dire. Elle savoit qu'à une sensibilité égale à la sienne, madame de Rosenheim joignoit une présence d'esprit beaucoup supérieure. D'Alonville lui obéit, quoique sachant à peine ce qu'il faisoit. Il trouva la baronne assise au milieu de ses gens, et donnant à chacun d'eux, avec un calme apparent, les ordres nécessaires. Lorsque le plus grand nombre se fut éloigné, d'Alonville approcha, puis se jettant à ses

genoux, il lui prit les mains et les baigna de larmes. Vivement affectée, la baronne lui fit entendre les doux accens de la consolation; elle s'efforça de lui faire envisager dans l'avenir, la perspective de jours plus heureux ; mais sa bouche refusa d'exprimer des espérances que ne pouvoit adopter son esprit. Au milieu des sanglots qui oppressoient sa poitrine, d'Alonville tâcha de parler. « Je viens vous demander, lui dit-il, la permission de donner la sépulture à mon père, et ensuite de vous suivre, madame, si je puis vous être de quelque utilité ; si mon foible bras, . . . si je puis être employé à vous défendre. » Il ne put continuer ; cependant, après une courte pause il reprit : « Dans mon malheur, madame, vous avez été pour moi plus qu'une mère. Hélas ! je n'ai plus maintenant aucun parent ! Souffrez que je vous nomme mon amie, ma mère ! Cependant pourquoi vous importunerois-je de mes douleurs ? Malheureux exilé ! . . . je

dois me soumettre à mon sort ; sans asile ; sans patrie, sans un coin de terre même, dans lequel je puisse déposer les restes de mon père ! » La douleur étouffa de nouveau sa voix. Madame de Rosenheim s'arma de tout le courage dont elle étoit susceptible. « Vous serez toujours le bienvenu, mon cher monsieur, lui dit-elle, et libre de rester avec nous, en quelque lieu que nous soyions, et aussi long-tems que cela pourra s'accorder avec votre sûreté. Ne vous abandonnez point à un désespoir qui vous empêcheroit d'y veiller. Prenez quelques-uns de mes gens pour vous aider le plus vîte possible, car le tems presse ; et que ces tristes et derniers devoirs soient remplis aussi convenablement que les circonstances le permettent. Je vais ordonner à mon aumônier de vous accompagner. » A ces mots, madame de Rosenheim le quitta. D'Alonville retourna à la chambre où gissoit le corps du vicomte de Fayolles. Après l'avoir enveloppé dans

les habits que le vicomte portoit lorsqu'il arriva au château, et recouvert ensuite d'un drap mortuaire, le malheureux d'Alonville, aidé de quelques paysans qui étoient dans la maison, transporta ces déplorables restes dans le jardin, où, tandis qu'on creusoit une tombe aussi profonde que le permettoit le peu de terre dont on pouvoit disposer, Heurthofen, non sans quelque répugnance, récita suivant l'usage, l'office des morts. Il se retira ensuite avec les paysans; la tombe étant comblée, d'Alonville se jetta à genoux, et s'abandonna pendant quelques instans à tout l'excès de sa douleur. Il se leva ensuite, et regardant autour de lui, il marqua cette place consacrée pour lui par un souvenir si auguste et si saint. A quelques pas de là, étoit une longue allée d'ormes à demi-dépouillés et un petit nombre d'antiques sapins. Deux ou trois lauriers croissoient immédiatement à côté de l'asile où l'infortuné vicomte venoit enfin de trouver

le repos. « Je reviendrai visiter ce lieu ; s'écria d'Alonville ; je reviendrai verser les larmes d'un regret éternel sur la terre qui recèle les restes du meilleur des pères ! » — Il étoit prêt de retomber dans une de ces douloureuses angoisses qui écartent de l'esprit de l'infortuné l'idée de tout ce qui le concerne particulièrement, et le rendent incapable de songer à sa propre situation ; mais il fut tiré de cet état d'anéantissement, funeste effet d'un violent désespoir, par un domestique qui vint de la part de madame de Rosenheim, le prier de se rendre auprès d'elle, parce que tout étoit déja préparé pour le départ. Il se rendit au château, où il trouva la troupe affligée qui n'attendoit que lui pour quitter l'antique édifice ; il suivit à cheval, avec Heurthofen et quelques domestiques. La voiture contenoit madame de Rosenheim, madame d'Alberg, deux femmes destinées à leur service et les trois enfans.

CHAPITRE IV.

La voiture allemande, pesamment chargée, s'avançoit lentement à travers un pays dans lequel il est toujours impossible de voyager avec célérité, et dont les routes étoient maintenant rendues encore plus impraticables par les pluies continuelles qui avoient inondé plusieurs lieues de terreins, sur les bords de la Moselle. D'Alonville, auquel avant de quitter le château, l'on avoit donné une paire de pistolets et un sabre, suivoit pensivement la voiture, ne se sentant nullement porté à s'entretenir avec Heurthofen qui, de tems en tems, lui lançoit des regards dans lesquels il étoit aisé de lire le sentiment de malveillance dont il étoit animé à son égard. L'antipathie est ordinairement réciproque: quoique dans l'état d'agitation et de cha-

grin où avoit été d'Alonville, jusques-là, il n'eût fait que peu d'attention aux manières repoussantes de l'aumônier envers lui, le peu d'humanité et de sensibilité qu'Heurthofen avoit témoigné vis-à-vis de son père, d'une façon si prononcée, ne lui avoient point échappé ; sa vue ne pouvoit lui inspirer que de pénibles ressouvenirs. D'après cela, il ne s'établit entre eux aucune conversation qui pût détourner, même pour un instant, les pensées de d'Alonville de la contemplation de la situation dans laquelle il se trouvoit ; situation, qui, dès qu'il commença à y songer avec attention, lui parut insupportable. Jusqu'alors ses tendres sollicitudes pour son père, ses foibles espérances et ses craintes alarmantes avoient absorbé toutes ses pensées, et détourné son esprit de sa propre position ; mais à présent il avoit perdu cet objet si sincèrement chéri, et toutes les horreurs de sa destinée vinrent assaillir son imagination.

« Que suis-je ! où vais-je ! que deviendrai-je ! et quels sont mes droits à l'amitié de ces étrangers ! Combien de tems dois-je encore contracter des obligations que je ne crois pas être jamais en état de reconnoître, quand même ils auroient la volonté et le pouvoir de me les continuer ? » Telles étoient les réflexions qui se succédoient dans son esprit ; la peine qu'elles lui causèrent étoit si profonde, que, presque entièrement passif, et pliant sous le poids de ses chagrins, il continuoit machinalement sa route, parce qu'il l'avoit entreprise. Le tems qui, dans la matinée avoit paru s'éclaircir, s'obscurcit de nouveau, lorsque le soleil commença à décliner derrière l'horison. Un vent impétueux et une pluie abondante rendoient la marche si difficile et si lente, qu'il devint impossible que la voiture gagnât l'endroit où madame de Rosenheim avoit projeté de s'arrêter pour dîner, et qui étoit situé à neuf milles au-delà d'une

vaste forêt, au milieu de laquelle nos voyageurs se trouvoient alors. A une de ses extrêmités, une misérable chaumière, sur le mur grossier de laquelle une enseigne offroit aux regards le nom pompeux d'auberge, pouvoit leur fourniroit un asile contre la fureur de l'orage qui, plus d'une fois, avoit menacé de déraciner les arbres, près desquels ils cheminoient, et avoit déja jetté autour d'eux les grosses branches qui s'en détachoient. Madame d'Alberg trembloit pour ses enfans succombant à la fatigue; les chevaux ne pouvoient avancer plus loin; une halte de quelque tems devenoit indispensable. Il fut donc décidé par les dames qu'on entreroit dans cette humble cabane, et qu'on y prendroit quelques rafraîchissemens que contenoit la voiture. On plaça les chevaux sous un hangar voisin, où ils trouvèrent la nourriture et le repos dont ils avoient si grand besoin. Il n'y avoit dans cette chétive

chaumière qu'un seul endroit qu'on pût nommer une chambre, au rez-de-chaussée, et un à-peu-près semblable au-dessus. Madame de Rosenheim, sa fille, leurs femmes et les enfans prirent possession de cette dernière pièce, tandis que d'Alonville, Heurthofen et les domestiques mâles, se rassemblèrent dans l'autre; madame d'Alberg possédoit, non-seulement cette bonté de cœur qui rend sensible aux maux des infortunés, mais aussi cette délicatesse exquise qui s'efforce d'émousser dans autrui le trait aigu de l'affliction, dont sentent si vivement l'atteinte ceux qui ont toujours tenu le premier rang parmi les différentes classes de la société. D'après cela, aussi-tôt que sa mère et ses enfans se trouvèrent un peu remis de la fatigue que leur avoient causée les secousses de la voiture et le long trajet qu'ils avoient fait dans des routes inégales et difficiles, elle descendit l'espèce d'escalier, ou plu-

tôt d'échelle qui conduisoit à la chambre inférieure ; elle s'informa du chevalier d'Alonville.

Le chevalier, quoique ses habits fussent traversés par la pluie, et qu'il eût besoin de restaurans autant qu'aucun des voyageurs, s'étoit si peu embarrassé d'en demander, que les domestiques entièrement occupés d'eux-mêmes, n'avoient nullement songé à lui, et s'étoient réunis autour d'Heurthofen, occupés à manger, à boire et à lui faire des questions sur les événemens qu'il croyoit devoir arriver au village de Rosenheim, et sur leur destination future; car, quoique la baronne eût résolu de se rendre d'abord à Coblentz et de-là à Vienne, si, comme il n'étoit que trop probable, elle voyoit l'impossibilité de retourner au château, ses intentions étoient encore un secret pour ses gens. Oublié d'Heurthofen, dont il avoit au moins droit d'attendre les égards qu'un homme bien élevé témoigne ordinairement à son

à son semblable, d'Alonville, le dos appuyé contre un trou pratiqué dans le mur, en guise de fenêtre, et à travers lequel la pluie fouettoit avec violence, quoiqu'il parût ne point la sentir, les bras croisés et les yeux fixés sur le plancher, méditoit, ou plutôt sembloit méditer sur sa triste destinée ; car son esprit, bouleversé par mille idées confuses, étoit plongé dans une espèce de cahos. En s'entendant nommer il tressaillit ; et aux questions que madame d'Alberg lui fit sur sa santé, il répondit qu'il étoit on ne peut pas mieux. — « On ne peut pas mieux, s'écria-t-elle ; je crains bien que non. Avez-vous pris quelques rafraîchissemens ? » ajouta-t-elle, dans la supposition qu'il pourroit s'offenser si elle paroissoit le grouper avec les domestiques ; « peut-être préféreriez-vous partager le repas moins solide que nous allons faire ici dessus. Venez, monsieur Heurthofen, nous avons de la place pour vous et pour le chevalier :

venez, répéta-t-elle, vous mangerez avec nous. » — « Je crois, répondit Heurthofen avec un déplaisir évident, je crois que nous n'aurons plus guères le tems de songer à manger, à moins que vous ne soyiez dans l'intention, madame, de coucher ici. » — « Dans le cas où cela seroit, répliqua madame d'Alberg, je suppose, monsieur, que l'incommodité de ce gîte ne sera pas plus grande pour vous que pour nous. » Alors lui tournant le dos, sans chercher à déguiser le mépris qu'il lui inspiroit, elle s'adressa de nouveau à d'Alonville, et du ton de la bienveillance et de l'amitié, l'invita à la suivre dans la chambre supérieure. D'Alonville craignant d'abuser de sa bonté, désiroit s'en excuser ; il s'efforça de parler et fondit en larmes. « Vous êtes trop bonne, vouloit-il dire » ; mais il lui fut impossible d'articuler une seule parole ; l'accent doux et consolateur avec lequel madame d'Alberg lui parla, ne le tira de l'état de stu-

peur où le jettoit son désespoir; que pour lui faire sentir plus vivement la rigueur de son sort, et éprouver en même tems un sentiment d'admiration pour la femme céleste qui lui témoignoit un intérêt si généreux. « Allons, allons, dit madame d'Alberg en affectant une gaité qui étoit loin de son cœur; allons, mon jeune ami, considérez-moi comme votre sœur aînée, ma mère comme la vôtre propre, et à ce titre, accordez-nous à toutes deux le droit de vous prêcher un peu. Suivez-moi, continua-t-elle en lui présentant la main, et là-haut, nous vous ferons un beau sermon pour vous exhorter au courage. » D'Alonville, de la manière la plus respectueuse, porta à ses lèvres la main qu'elle lui avoit tendue, et la suivit en silence.

Madame de Rosenheim le reçut avec cette bienveillance qu'elle lui avoit témoignée à leur première entrevue. Elle l'engagea à prendre sa part du repas qu'elle,

sa fille et ses femmes, se disposoient à faire à la hâte; il parut tranquille et gai, quoique son agitation fût extrême, et qu'il lui fallût appeler tout son courage pour cacher la situation réelle de son esprit. D'Alonville ne voulant point paroître insensible à ses flatteuses prévenances, cependant hors d'état d'y répondre, ne pouvoit exprimer que par ses gestes l'impression que sa bonté faisoit sur lui; il but le vin qu'elle lui versoit, et s'efforça de manger des mets qu'elle plaçoit devant lui. En la fixant, et en remarquant les regards qu'elle jettoit sur sa fille et sur ses enfans, il s'apperçut de l'inquiétude qu'elle ressentoit à leur égard, et fut à portée d'apprécier dans toute son étendue, cette véritable bonté de cœur qui, dans une situation pareille, s'étendoit jusques sur un étranger, dont la seule recommandation auprès d'elle étoit ses infortunes.

Il y avoit à peine quelques minutes que d'Alonville étoit dans la chambre, lors-

qu'Heurthofen y entra, quoiqu'il eût semblé refuser l'invitation de madame d'Alberg ; et faisant plus d'honneur que d'Alonville aux provisions étalées sur la table, il commença à faire des représentations à madame de Rosenheim sur la longueur de leur séjour dans ce lieu, quoiqu'il n'eût encore duré guères plus d'un quart-d'heure. « Je m'arrête seulement, répondit madame de Rosenheim, jusqu'à ce que l'orage soit calmé, et que les domestiques et les chevaux se soient un peu rafraîchis. » — « Quant à l'orage, reprit Heurthofen avec encore moins de civilité qu'il n'en avoit jusques-là montré à madame de Rosenheim, il n'y a guères lieu de croire qu'il s'appaise de si-tôt ; car vous voyez qu'il est plus violent que jamais ; à l'égard des gens et des chevaux, ils sont tout aussi en état de marcher à présent, qu'ils le seront dans une demi-heure, à moins que vous ou madame d'Alberg, ajouta-t-il en fixant cette dernière avec une expression singu-

lière, n'ayiez des raisons pour désirer de passer la nuit ici ; je pense que vous ne pouvez donner trop tôt des ordres pour le départ : il fait déja presque nuit. Si nous ne nous hâtons, quel endroit pourrons-nous atteindre avant qu'il fasse tout-à-fait obscur, dans lequel nous ayions l'espérance de trouver des lits, ou de nous procurer des chevaux pour continuer notre route ? »

Il y avoit dans la manière dont ces paroles furent prononcées, plutôt que dans leur signification apparente, quelque chose qui parut très-extraordinaire à madame de Rosenheim ; mais ce n'étoit pas le moment de réprimer l'impertinence d'Heurthofen, ce qu'elle avoit déja été obligée de faire dans d'autres occasions. Ses services pouvoient maintenant être nécessaires, et sa mauvaise humeur ne feroit que rendre plus désagréable encore un voyage qui ne l'étoit déja que trop ; ce qu'il disoit avoit d'ailleurs un air de

vérité ; d'après cela, quoiqu'elle se sentît blessée du peu de respect avec lequel il lui avoit parlé, elle se contenta de lui ordonner froidement de presser les domestiques, elle et sa fille étant prêtes. Heurthofen jettant sur d'Alonville un regard de malveillance (qui n'échappa point à madame d'Alberg), sortit alors de la chambre ; quoique la pluie tombât plus fort que jamais, on attela les chevaux, et nos voyageurs quittèrent leur chétif asile dans le même ordre qu'ils y étoient arrivés. Mais avant qu'ils eussent fait un mille, l'obscurité devint si épaisse que madame de Rosenheim fut tentée de se repentir de n'être pas demeurée plus long-tems dans la cabane, qui, quelque misérable qu'elle fût, leur offroit du moins un abri contre les rigueurs de la tempête. Elle savoit que la route qu'ils alloient parcourir étoit moins praticable encore que celle par laquelle ils étoient déja passés ; que les chevaux étant peu remis de leurs fatigues,

il

il devenoit de toute impossibilité d'atteindre, avant qu'il fit tout-à-fait nuit, l'endroit où elle avoit d'abord projetté d'arrêter pour dîner. — Quoi qu'il en soit, aucun remède ne se présentoit ; la seule espérance qui lui restât étoit que, lorsque la nuit seroit entièrement close, les nuages pourroient se dissiper, et que la lune qui, selon ses remarques, devoit se lever sur les huit heures, leur dispenseroit alors une clarté suffisante pour les guider vers ce lieu, sans éprouver d'autres inconvéniens que l'inégalité et la difficulté des chemins ; inconvénient que n'accompagneroit aucun danger, tant qu'ils seroient en état de discerner leur route.

La quantité d'eau et de boue dont les pluies et les débordemens avoient couvert ces chemins, avoit tellement épuisé les chevaux qui traînoient le carosse, que chacun des pas qu'ils faisoient sembloit devoir être le dernier. Ils avançoient lentement, lentement; alors leurs conducteurs

étoient obligés d'arrêter ; puis ils faisoient encore un quart de mille et s'arrêtoient de nouveau. De cette façon, à peine faisoient-ils un mille par heure : et ils n'étoient pas encore parvenus à la moitié du chemin pénible qu'il falloit parcourir, lorsqu'ils furent soudain empêchés d'aller plus loin, par le débordement d'une petite rivière qui se jette dans la Moselle. L'inondation paroissoit s'étendre beaucoup plus loin qu'aucune de celles qu'ils avoient déja trouvées sur leur route ; mais les domestiques sembloient croire qu'on pouvoit sans crainte passer outre, et Heurthofen s'approchant de la portière, assura madame de Rosenheim qu'il avoit souvent passé dans cet endroit, lorsque les eaux étoient beaucoup plus hautes, et qu'il n'y avoit pas le moindre danger. Malgré ces assurances, madame de Rosenheim avoit peine à se le persuader, et les appréhensions de madame d'Alberg étoient encore plus vives. La première dit en conséquence,

qu'il valoit mieux attendre que la lune, qui commençoit alors foiblement à se montrer, jettât assez de clarté pour leur permettre de distinguer les indications que dans ces endroits on a coutume de placer, pour diriger les voyageurs, lors des débordemens. Les domestiques, et Heurthofen sur-tout, y consentirent avec répugnance; comme le vent et la pluie sembloient conjurés ensemble pour rendre cette pause fort désagréable, ils devinrent bientôt impatiens, et recommencèrent à s'étendre sur la possibilité de traverser sans courir aucun risque. Madame d'Alberg, à la lueur de la lune (qu'obscurcissoient à demi des nuages épais), contempla la vaste étendue d'eau trouble et agitée que le vent poussoit contre les roues de la voiture, et tremblante à l'idée seule d'exposer ses enfans à y être engloutis, elle supplia sa mère de rester plutôt où l'on étoit que de se hasarder à aller en avant. D'Alonville voyant son extrême

agitation, s'avança et conjura madame de Rosenheim de souffrir qu'avant tout, il essayât de passer. « Si j'arrive de l'autre côté sans danger, continua-t-il, je reviendrai pour guider la voiture; sinon, j'aurai perdu à votre service une vie qui pour moi n'est qu'un fardeau. » — « Non, monsieur, s'écria Heurthofen d'un ton grossier, vous savez qu'il n'y a aucun danger. Il vous est aisé de voir qu'il n'y a que très-peu d'eau, et d'après cela, votre *Don-Quichotisme* est parfaitement inutile, et ne peut servir qu'à faire perdre du tems et multiplier les difficultés. En avant, postillon; je suis sûr qu'il n'y a pas le moindre risque. » — « Non, non, s'écria madame d'Alberg, n'avancez point; je ne passerai pas l'eau, à moins d'avoir, pour croire qu'il n'y a pas de péril à courir, d'autres raisons que les assurances positives de monsieur Heurthofen. » — « Puisque vous êtes si persuadé que nous n'avons aucun accident à craindre, dit ma-

dame de Rosenheim en s'adressant à l'aumônier, je n'hésite point à vous prier de passer le premier, afin de dissiper les terreurs de ma fille. Vous avez un bon cheval, et vous dites connoître parfaitement la route ; d'après cela vous n'avez aucune objection à faire ; vous étant une fois assuré que nous pouvons passer sans rien redouter, il vous sera facile de nous faire signe de vous suivre, quand vous serez arrivé à l'endroit où l'eau est moins profonde. »

Heurthofen, après un silence de quelques minutes, qui témoignoit combien peu cette proposition lui plaisoit, répondit qu'il ne demandoit pas mieux ; qu'il feroit certainement avec le plus grand zèle tout ce que désiroit madame la baronne, c'est-à-dire, si elle jugeoit que cela fût absolument nécessaire; mais qu'il étoit maintenant très-facile de distinguer les poteaux placés pour marquer la hauteur de l'eau, et qu'on devoit être parfaitement certain que la

voiture pouvoit avancer en toute sûreté. « Eh bien! répondit madame de Rosenheim, puis qu'il en est ainsi, Heurthofen, si ma fille consent à ce qu'on poursuive, allez devant avec deux des domestiques; le chevalier d'Alonville restera par-derrière avec les deux autres, immédiatement auprès de la voiture. » Madame d'Alberg témoigna de nouveau ses appréhensions; mais la lune commençoit à jetter une lumière considérable, et comme non-seulement Heurthofen, mais le postillon et un des gens, déclaroient qu'ils connoissoient parfaitement la route, elle consentit enfin, quoiqu'à regret, à ce qu'on avançât. Heurthofen alla devant avec deux domestiques. Pendant un tems considérable, la voiture avança sur une sorte de chaussée élevée d'environ un pied au-dessus de la bourbe qui s'étendoit de chaque côté du ruisseau, jusqu'à près d'un quart de mille. L'aumônier se voyant alors presqu'au bout de la chaussée, et se croyant

en droit de se glorifier de la bonté de son avis et de la bravoure qu'il avoit montrée, piqua son cheval fatigué, afin de gagner tout de suite la terre ferme; mais soudain on le vit plonger dans l'eau et disparoître, trop tard toutefois pour préserver le carrosse du danger que la baronne avoit eu dessein de prévenir, en l'envoyant en avant. Les deux premiers chevaux tombèrent aussi-tôt dans cet abîme; comme on n'eut ni le tems ni l'idée de couper les traits, les deux autres chevaux les suivirent à l'instant, et la voiture fut renversée au milieu de l'eau.

Ce fut dans ce péril imminent que d'Alonville sembla recouvrer à-la-fois sa résolution et sa présence d'esprit. Oubliant le danger qu'il couroit lui-même, il se jetta à bas de son cheval, et détacha avec son sabre l'impériale (1) de la voiture

(1) Les voitures allemandes sont faites en partie comme un cabriolet français; une espèce d'impériale se projette en avant, et forme pen-

qui n'étoit pas encore tout-à-fait à moitié sous l'eau ; puis il saisit le premier objet qui se trouva sous sa main (c'étoit le fils de madame d'Alberg) et le donna à l'un des domestiques, qui, voyant qu'il s'étoit jetté dans l'eau, étoit comme lui descendu de cheval. D'Alonville parvint ensuite à sauver un autre enfant. Les domestiques retirèrent la nourrice qui tenoit le troisième dans ses bras; tandis qu'ils les portoient hors de l'eau, d'Alonville s'efforça de dégager la baronne et madame d'Alberg. Une de leurs femmes qui étoit encore dans la voiture, obéissant à la première loi de la nature, fit si bien qu'elle réussit à en sortir, et se précipitant dans le courant de l'eau, elle gagna la terre ; mais les deux dames étoient à demi-mortes, lorsqu'avec l'aide de tous les hommes, excepté d'Heurthofen qui ne parut point,

---

dant l'hiver un devant de carosse, tandis que l'été on la baisse pour avoir de l'air.

on parvint à les porter sur le bord ; l'endroit le plus profond de l'espèce de cavité où la voiture étoit tombée, ne l'étant pas assez pour qu'elles eussent eu de l'eau passé les épaules. — Le danger extrême auquel d'Alonville voyoit ses bienfaitrices exposées, lui avoit inspiré une force et un courage qui faillirent l'abandonner lorsqu'il s'apperçut de l'inutilité de ses efforts, et qu'il crut leur perte certaine. Sans aucun moyen de les secourir, il s'abandonna au désespoir, et fut pendant quelques instans dans un état voisin de la démence. La femme-de-chambre de la baronne qui avoit souffert le moins de toutes, se voyant une fois en sûreté, commença à songer à sa maîtresse ; tandis que la nourrice s'efforçoit de faire revenir un des enfans, le seul qui eût avalé beaucoup d'eau, elle s'occupa de donner à madame de Rosenheim et à madame d'Alberg, les secours qui étoient en son pouvoir. La baronne reprit la première l'usage de ses sens ;

mais ses idées étant encore confuses, elle crut se trouver luttant contre le torrent, et s'écria d'une voix foible : « Sauvez ma fille et ses enfans. » Aussi-tôt que sa femme-de-chambre l'entendit parler, elle redoubla de soins et d'activité pour lui faire recouvrer entièrement ses esprits, et l'exhorta à se tranquilliser, en lui assurant que madame d'Alberg et ses enfans étoient sains et saufs. Elle devint bientôt plus calme; mais lorsqu'elle vit sa fille étendue sur la terre, dans une immobilité semblable à celle de la mort, sa raison, dont le retour n'étoit que lent et progressif, menaça de l'abandonner de nouveau. Quoi qu'il en soit, ranimée, au bout de quelques minutes, par l'idée du danger que couroient des êtres qui lui étoient si chers, elle commença à donner tous ses soins à sa fille et aux innocentes créatures, qui, quoique soustraites au danger de se noyer, couroient maintenant celui de périr de froid. « Grand Dieu! s'écria-t-elle, que deviendrons-nous ? Où

pourrons-nous obtenir du secours? N'y a-t-il aucune maison près d'ici? » En vain la lune, parvenue au milieu de l'horison, versoit sur la scène environnante sa pâle clarté, madame de Rosenheim n'appercevoit de tous côtés qu'un affreux marais, sur la surface duquel ne paroissoit aucune habitation humaine. Madame d'Alberg continuoit á demeurer insensible, quoiqu'elle respirât encore; sa mère pressant alternativement contre son sein les enfans de cette fille chérie, croyoit leur mort inévitable, et qu'elle ne les avoit vus sauvés du milieu des eaux que pour les voir ensuite périr d'une manière encore plus affreuse sur le rivage. Au même instant, portant ses regards mélancoliques sur le vaste marais qui s'étendoit à l'entour, elle vit se mouvoir une lumière à une certaine distance. Elle approcha bientôt; d'Alonville parut accompagné de cinq paysans, deux hommes et trois femmes, lesquels apportoient avec eux tous les secours que pouvoient pro-

curer des gens de cette classe. On bassina avec de l'eau-de-vie les mains et les tempes de madame d'Alberg; et l'un des hommes ayant ramassé quelques broussailles, y mit le feu. La chaleur opéra presque immédiatement sur l'enfant pour lequel on craignoit davantage; madame d'Alberg, aussi, reprit soudain ses sens. — Elle tressaillit et s'efforça de parler, mais en vain; tandis que sa mère, ranimée par l'influence magique de l'espérance, continuoit à employer les moyens qui avoient produit ces heureux changemens; ne doutant pas alors qu'elle ne réussît à sauver sa fille si elle pouvoit la faire transporter dans quelqu'habitation, elle s'informa avec empressement s'il y avoit près de-là un abri quelconque. Les paysannes se formant une très-haute idée du rang et de l'importance des personnes qu'elles étoient assez heureuses pour secourir, répondirent que leur chaumière étoit à environ un mille de-là, cachée par une petite éminence. Il

restoit à savoir comment l'on pourroit y transporter madame d'Alberg, à laquelle il étoit de toute impossibilité de marcher. Toutefois, comme il y avoit là d'Alonville et six paysans, la discussion fut bientôt terminée par un d'entr'eux qui déclara qu'il leur seroit facile de porter madame d'Alberg jusques-là. Cette proposition fut exécutée aussi-tôt ; madame de Rosenheim, quoique sa foiblesse et le poids de ses habillemens imbibés d'eau la forçassent de marcher lentement, rappela tellement tout son courage, qu'elle arriva à la cabane peu de tems après sa fille, qui, déja placée auprès d'un bon feu, ayant entièrement repris ses sens, tantôt embrassoit ses enfans, tantôt s'informoit vivement de sa mère qu'elle ne crut réellement échappée au danger que lorsqu'elle la vit paroître. Les larmes vinrent au secours de toutes deux. La mère et la fille pleurèrent pendant quelques instans dans les bras l'une de l'autre. La première recou-

vrant bientôt sa sérénité ordinaire, s'occupa alors des préparatifs nécessaires pour pouvoir passer la nuit dans la chaumière ; et avec l'aide des femmes, elle se procura bientôt des vêtemens secs et un matelas qu'on étendit pour les enfans, devant le feu. Ces arrangemens étant pris, la baronne et madame d'Alberg, au lieu de songer à elles-mêmes, s'informèrent de leurs gens, dont elles craignoient que quelques-uns n'eussent péri ; mais elles apprirent que tous se trouvoient sains et saufs : les deux femmes s'étendirent avec chaleur, en éloges sur le compte de d'Alonville, auquel elles déclarèrent qu'on devoit entièrement le salut de toute la famille ; elles décrivirent, autant que la confusion dans laquelle tout le monde étoit alors leur avoit permis de le remarquer, la manière dont il les avoit sauvées toutes. « Ce fut mon cher petit maître qu'il prit le premier, tandis que je m'efforçois de le tenir le plus haut possible au-

dessus de l'eau, » dit la nourrice. Madame d'Alberg baisa son fils, et bénit sincèrement son sauveur. « L'excellent jeune homme! s'écria sa mère; quelles obligations nous lui avons! mais où est-il? mon cœur surchargé par la reconnoissance se soulageroit en la lui témoignant. » Les hommes s'étoient retirés de la chambre; une des femmes informa madame la baronne que, lorsque le chevalier d'Alonville avoit vu tout le monde en sûreté dans la maison, il étoit retourné sur ses pas, pour aider les domestiques à retirer la voiture; ce qui n'étoit nullement facile, les efforts des chevaux pour se dégager l'ayant enfoncée beaucoup plus que lorsqu'elles en étoient sorties.

D'Alonville et les hommes revinrent enfin avec la voiture, qu'ils étoient parvenus à tirer avec des cordes et le secours d'autres chevaux: lorsqu'on fit l'appel de toute la petite caravane, il se trouva que

personne ne manquoit, à l'exception d'Heurthofen, que chacun jugea devoir être noyé.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

LE lendemain matin de bonne heure, la voiture étant réparée suffisamment pour qu'on pût espérer d'arriver dans une ville située à environ cinq milles de-là, nos voyageurs encore souffrans, se mirent en route, avec les chevaux que purent leur fournir les paysans. Les dames avoient souffert davantage de leur frayeur que de leur chute; mais les enfans paroissoient entièrement remis. Tandis que la voiture avançoit, madame de Rosenheim ne parla que du courage et de la présence d'esprit qu'avoit si heureusement montrés le chevalier d'Alonville. Madame d'Alberg s'étendit moins sur ses louanges ; mais elle sembloit tout aussi pénétrée des obligations que chacune d'elles avoit au jeune étranger.

Les femmes ne tarissoient point sur son compte ; en parlant de son mérite, elles n'oublioient point de faire mention de ses agrémens personnels. « C'est un si beau jeune homme ! » s'écria l'une ; « Quel charmant garçon ! » répondoit l'autre. Puis elles ajoutoient : « Quel fils affectionné ! Le pauvre gentilhomme, comme il regrette son père ! Oh ! celui-là a un bon cœur ; je peux bien en répondre. » En prodiguant ces éloges aux vivans, ces bonnes femmes ne songoient nullement aux morts ; et le pauvre aumônier Heurthofen étoit aussi complettement oublié que s'il fût trépassé depuis dix ans. A dire le vrai, quoiqu'il y eût quelque tems qu'il fît partie de la famille, il n'y avoit jamais été fort aimé. Il dépendoit originairement d'un ministre d'état, à Vienne, lequel, par suite d'un ancien attachement pour sa mère, ou pour toute autre raison, l'avoit fait élever en France, dont il parloit la langue avec autant de facilité que la sienne propre ; mais

son protecteur ayant été disgracié, sa chute avoit entraîné avec elle tous ses projets d'avancement. Dans cette occurence, il crut devoir accepter, en attendant mieux, une place de confiance au château de Rosenheim, que son patron étant très-lié avec le baron, réussit à lui faire obtenir, en y ajoutant même de sa poche une certaine somme qui lui seroit payée annuellement. Il y avoit trois ans qu'il s'étoit soumis à regret à l'occupation uniforme de gérer les affaires du baron, quoiqu'il se crût au fond digne par ses talens, de figurer dans une sphère plus élevée. On eut tout lieu de croire qu'il avoit terminé sa carrière. La bonté naturelle de madame de Rosenheim la portoit toujours à bien juger des gens, jusqu'à ce qu'ils lui eussent donné lieu de changer d'opinion à leur égard. Heurthofen n'étoit pas un homme pour lequel elle pût éprouver beaucoup d'estime; cependant, comme, quels que fussent ses défauts, il avoit trouvé

le moyen de les lui cacher, elle se contentoit de réprimer le seul qu'elle eût remarqué en lui, — un désir immodéré de dominer en l'absence du baron: et elle s'exprimoit sur son compte avec son indulgence ordinaire: d'après cela, sa mort ne put que l'affliger beaucoup, d'autant plus qu'elle sembloit avoir été causée par son acquiescement au désir qu'elle avoit manifesté. Madame d'Alberg s'unit à sa mère pour plaindre le sort d'Heurthofen; mais ce fut avec une froideur qui sembloit annoncer qu'elle sentoit moins de regrets de sa perte que ne lui en auroit inspiré celle d'un étranger qu'elle auroit vu périr devant elle. Le courage des voyageurs se ranima entièrement, lorsqu'on atteignit la ville où ils avoient eu dessein de s'arrêter le premier jour de leur voyage. Ils se préparèrent à y passer la nuit. Madame de Rosenheim remarqua avec une vive inquiétude que d'Alonville sembloit totalement épuisé par le chagrin et la fatigue excessive

qu'il avoit endurés depuis tant de jours ; elle venoit de le placer à côté d'elle, à souper, et l'engageoit fortement à prendre quelque chose, lorsqu'un des domestiques entra dans la chambre, et annonça à sa maîtresse, d'un air qui annonçoit beaucoup plus de surprise que de plaisir, que l'aumônier étoit vivant, et montoit l'escalier dans le moment même. Heurthofen parut aussi-tôt, et madame de Rosenheim le reçut avec les démonstrations d'une satifaction réelle. Les autres gardoient le silence, et écoutèrent sans paroître y prendre beaucoup d'intérêt, le récit qu'il fit de la manière dont il étoit parvenu à se sauver. Soit qu'il remarquât cette froideur, ou qu'il se crût véritablement offensé, il continua de raconter les miracles de son voyage involontaire, répétant fréquemment dans le cours de sa relation : « Quand on m'abandonna ainsi, — lorsqu'on me laissa ainsi lutter seul contre le danger. — Dans cette cruelle situation, sans espérance d'échapper à la

mort, poursuivit-il, la rapidité du torrent m'entraîna quelque tems avec mon cheval. A la fin, rappelant toute ma présence d'esprit, je jugeai qu'il vaudroit mieux me débarrasser de cet animal qui étoit à demi-mort. C'est pourquoi, l'abandonnant à son sort comme on m'avoit déja abandonné au mien, je m'efforçai, en nageant, ce dont je m'acquitte assez bien, de gagner le rivage. Mais le torrent dans lequel je m'étois si imprudemment plongé pour complaire à vos désirs, madame, étoit toujours trop rapide pour moi; et, jugez quelles furent mes sensations, lorsque j'entendis le murmure des eaux que je savois provenir du courant d'un moulin ! » — « Il est vraiment singulier, interrompit madame d'Alberg, qu'au milieu du mugissement du torrent contre lequel vous vous débattiez alors, il vous ait été possible de distinguer le bruit du courant d'un moulin. » — « Point du tout, madame, reprit Heur-

thofen ; mais pour en revenir à ce que je vous disois, je ne doutai pas que je ne fusse jetté contre la roue du moulin, et peut-être mis en pièces. Privé de tout secours, comme je l'étois, affoibli par ma longue et vaine lutte contre le torrent bouillonnant, je me regardois comme perdu; néanmoins, faisant un dernier effort je criai le plus haut que je pus. Heureusement ma voix fut entendue; un meunier parut avec une lanterne. Il me tendit un pieu que je saisis, et il parvint enfin, mais avec une peine infinie (car ses forces n'égaloient pas sa bonne volonté) à me tirer jusqu'au rivage. Alors je remontai sur mon cheval. » — « Sur votre cheval ! s'écria madame d'Alberg, il me sembloit que vous l'aviez abandonné et qu'il étoit noyé. » — « Non, madame, répondit Heurthofen, je n'ai point dit cela. Parce que je l'ai quitté, il ne s'ensuit pas qu'il soit noyé. Il — il — nagea jusqu'au rivage, bien avant le moulin, et fut amené là, je ne sais par

qui. » — « Mais, reprit madame d'Alberg, puisque vous étiez si épuisé, puisque vous aviez tant souffert, n'auroit-il pas mieux valu entrer dans le moulin pour vous remettre un peu? » — « Je n'en eus pas la liberté, répliqua Heurthofen après avoir gardé le silence pendant un moment; car à peine l'homme qui m'avoit sauvé et un autre qui étoit venu l'aider, m'eurent-ils regardé en face, qu'ils déclarèrent que j'étois un espion, et se sentirent tentés de me replonger dans l'abîme écumant dont je sortois. » — « Un espion »! s'écria madame d'Alberg; quelles idées extraordinaires ces gens ont-ils donc des espions, pour croire que l'un d'eux, par un tems pareil, et au milieu de la nuit, se fût avisé de voyager à la nage? — « Je ne sais point quelles sont leurs idées à ce sujet, répondit Heurthofen; mais ce que je n'ignore pas, madame, c'est que, grâce à cette absurde opinion, je fus sur le point de retomber dans la situation déplorable à laquelle

quelle je venois d'échapper si miraculeusement. » — « Pauvre Heurthofen » ! dit madame de Rosenheim, qui, quoiqu'elle vît qu'il exagéroit dans ce moment, n'en eut pas moins pitié, à cause du danger réel qu'il avoit couru et de la confusion dans laquelle il étoit. « Ce pauvre Heurthofen ! En vérité, il paroît qu'il a été bien plus exposé que nous. » A ces mots, elle s'efforça charitablement de détourner la conversation ; mais sa fille n'étoit pas disposée à l'en tenir quitte à si bon marché. — « Eh bien ! monsieur, reprit-elle, puisque vous avez excité notre curiosité à ce point, ayez seulement la bonté de nous dire comment vous vous tirâtes des mains de ces extravagans personnages. » — « Je leur échappai, répondit Heurthofen, qui s'étoit remis pendant ce tems, en piquant mon cheval, et en le faisant aller le plus vîte possible, malgré l'impénétrable obscurité de la nuit. » — « Doucement, doucement, dit l'incrédule madame d'Alberg,

en l'interrompant de nouveau : la nuit n'étoit pas si obscure que vous voulez bien le dire. Ne vous rappelez-vous pas qu'il faisoit clair de lune ? » — « Cependant, répartit Heurthofen, il n'y a pas d'obscurité pareille à celle des bois dans lesquels je m'enfonçai. » — « Dans quel dessein ? » lui demanda madame d'Alberg. — « Dans le dessein, répondit Heurthofen, de regagner le fatal endroit où j'avois laissé la voiture, espérant, quoique bien foiblement, je l'avoue, de parvenir à sauver votre famille. » — « Ah ! vous étiez, en vérité, trop bon, dit madame d'Alberg. Heureusement pour nous, le chevalier d'Alonville étoit près de la voiture, et nous devons la vie à son courage et à son activité ; sans lesquels il est très-probable que nous l'eussions perdue, avant que vo r scos esau milieu des *torrens impétueux et des sombres forêts* vous eussent permis de venir à notre secours. » Heurthofen lança un regard courroucé à d'Alonville ; mais il n'eut

pas le tems de faire la réponse que sa colère lui eût immanquablement suggérée; car, au même instant un domestique entra, et annonça qu'une personne désiroit parler à l'abbé Heurthofen. Il ne se sentoit pas trop disposé à se déranger : il demanda avec assez d'humeur quelle étoit la personne qui pouvoit avoir quelque affaire avec lui ? » Le domestique répondit qu'il croyoit que c'étoit un meunier; Heurthofen se levant précipitamment, sortit sans faire aucune autre information, tandis que madame d'Alberg observoit qu'elle craignoit que ce ne fût un des hommes qui l'avoient pris pour un espion, qui s'avisât de le poursuivre.

« Vous traitez trop durement Heurthofen, dit madame de Rosenheim à sa fille, lorsqu'il fut sorti de la chambre ; vous voyez, ma chère amie, qu'il est disposé à se prévaloir des dangers qu'il a courus. » — « A-coup-sûr, répondit madame d'Alberg, il fait très-bien de s'excuser de son

mieux de nous avoir abandonnées ; mais il ment si mal-adroitement, qu'il m'ôte toute pitié pour lui. » — « J'avoue, reprit madame de Rosenheim en souriant, qu'il s'est oublié à-peu-près comme le faisoit Cervantes, en parlant de l'âne de Sancho ; mais, j'ose dire qu'il a considérablement souffert. » — « Je n'ai, s'écria madame d'Alberg, aucune compassion pour les souffrances de cet homme égoïste. Après que le danger est passé, et que nous sommes tous en sûreté dans une auberge, il nous rejoint, avec un visage aussi calme et aussi rayonnant que s'il avoit passé son tems à manger et à dormir, il vient nous narguer par un récit invraisemblable des dangers qu'il dit avoir courus, mais auxquels il est trop prudent pour s'être exposé. Je suis très-sûre que si nous pouvions savoir la vérité, nous verrions qu'il s'est facilement retiré de l'eau ; que, comme cette route lui est familière, il se sera réfugié dans quelque maison qu'il connoissoit auparavant ; enfin

que ces tourbillons écumeux, ces ennemis et ces sombres forêts, n'existent que dans sa tête, et n'ont été évoqués que pour exciter votre pitié. » — « Vous le jugez bien sévèrement, ma chère Adriana, » dit la baronne. — « Vous verrez, madame, que je ne me trompe pas, » répliqua sa fille. — L'aumônier ne revint point ; les voyageurs se séparèrent pour la nuit. D'Alonville s'étoit occupé, d'après le désir de madame de Rosenheim, de faire promptement réparer la voiture, et de se procurer des chevaux pour continuer le voyage.

Lorsque madame d'Alberg se retira dans la chambre qui lui avoit été préparée, sa femme-de-chambre, la tête remplie de tous les événemens des jours précédens, commença à l'en entretenir. « Certainement, dit-elle, il n'y a pas une famille qui ait été obligée de fuir aussi précipitamment. Rien que d'y penser seulement, cela me donne le frisson ; à-coup-sûr, il est encore fort

heureux si nous sommes tous en vie. » — « Sans contredit, répondit sa maîtresse. Mais avez-vous appris l'histoire bien plus miraculeuse du pauvre Heurthofen, et savez-vous qu'il a été près de se noyer, en revenant pour nous sauver ? » — « *Lui*, près de se noyer, madame ! Vous l'a-t-il fait accroire ? » Madame d'Alberg raconta alors à quels dangers effrayans l'aumônier disoit avoir été en butte. — « En vérité ! s'écria cette femme, je ne reviens pas de l'effronterie de certaines gens ! Bien loin d'avoir couru tous ces dangers, je suis persuadée qu'il est sorti de l'eau tout près de ce trou dans lequel il est tombé, et qu'avec toute son assurance il auroit dû connoître mieux, quoique je ne doute pas qu'il n'ait eu grand peur, et qu'il n'ait été très-content de se voir sain et sauf. Il prit soin de ne pas s'exposer davantage en venant à notre secours, et galopa jusqu'à un moulin, à environ deux milles delà, où il vous dit qu'il a été surpris par la nuit, et qu'il

a manqué de se noyer. Le meunier le reçut, et lui donna un lit bien chaud et un bon souper. L'homme qui avoit pris soin de son cheval ne s'étant pas trouvé là ce matin lorsqu'il partit, étant passé par hasard ici avec sa charette, et ayant appris que l'abbé Heürthofen y étoit, est venu lui demander de l'argent pour la peine qu'il avoit prise de soigner son cheval. Le pauvre animal est vraiment dans une triste situation; car il a été blessé en tombant; mais quant à l'abbé, le fait est qu'il a eu plus de peur que de mal. Le meunier a conté tout cela à nos hommes. » — « Je voudrois, dit madame d'Alberg, qu'on pût l'engager à nous le répéter demain, lorsque nous monterons en voiture; car on aura de la peine à persuader à ma mère qu'Heurthofen, au lieu de revenir nous secourir, a prudemment gagné le large, ne consultant que sa propre sûreté. » — « Ah! madame, à-coup-sûr il mériteroit que la vérité fût connue; mais madame la ba-

ronne est tellement aveuglée sur le compte de l'aumônier, qu'elle ne peut croire aucun mal de lui. Quant à votre projet d'information, il a pris grand soin de renvoyer l'homme en question; et d'après cela, nous ne pourrons jamais en savoir davantage que je ne viens de vous en dire, et on sera tenté d'applaudir à toutes ses fanfaronnades. » — « Heurthofen, répondit madame d'Alberg, paroît n'être pas en grande faveur auprès de vous? » — « Non, en vérité, madame; je n'ai pas beaucoup lieu de l'aimer. » Madame d'Alberg étoit trop fatiguée pour rechercher alors les causes qu'avoit sa domestique pour ne pas aimer Heurthofen; c'est pourquoi elle lui dit de la laisser, et s'efforça afin de calmer ses esprits de goûter un repos dont elle avoit si grand besoin.

Le lendemain, nos voyageurs continuèrent leur route, et le jour suivant ils atteignirent Coblentz, sans qu'il arrivât aucun événement remarquable, si ce n'est

la mauvaise humeur d'Heurthofen, dont la malveillance envers d'Alonville, augmentoit d'une manière sensible. — D'Alonville s'embarrassoit fort peu de son mécontentement, et songeoit à peine qu'il existât un tel individu. Madame de Rosenheim et sa fille éprouvèrent quelque difficulté à se procurer un logement dans une ville déjà remplie de personnes qui, comme elles, forcées d'abandonner les frontières, étoient venues y chercher un réfuge. Enfin, cependant, une de leurs amies, dont le mari étoit absent, leur donna un appartement dans son hôtel; mais d'Alonville ne voulant pas leur être plus long-tems à charge, eut recours à ses compatriotes, parmi lesquels il trouva un maréchal de camp, de la famille de sa mère, lequel, quoique bien loin lui-même d'être dans l'abondance, étant cependant parvenu à sauver quelques débris de sa fortune, lui fournit de l'argent pour son existence journalière, et lui donna un

petit logement dans la maison qu'il occupoit.

Il étoit naturel qu'il fût très-assidu auprès des personnes auxquelles il avoit de si grandes obligations ; la gratitude aussi bien que l'estime que lui inspiroient leurs qualités, l'attachoient de jour en jour davantage à la baronne de Rosenheim et à sa fille. Il considéroit l'une comme une mère, l'autre comme une sœur, et il ne cherchoit point à cacher l'affection qu'il éprouvoit pour elles, leur avouant, au contraire avec franchise, que le seul adoucissement qu'il éprouvât alors à ses infortunes, provenoit de la liaison amicale qu'il entretenoit avec elles: de leur côté, toutes deux étoient également enchantées de lui ; plus elles le connoissoient, plus l'intérêt qu'elles prenoient à son sort, devenoit vif et sincère. Madame d'Alberg qui avoit reçu l'assurance que son mari étoit sain et sauf, et ne tarderoit pas à la rejoindre, reprit alors sa sérénité ordi-

naire, et attendit sans inquiétude les instructions que devoit leur faire passer le baron, pour diriger leur conduite future. Madame de Rosenheim sembloit persuadée qu'il leur écriroit de se rendre à Vienne, auprès de lui. Comme elle désiroit continuer d'être utile à leur jeune ami, elle avoit déja eu plusieurs conférences avec sa fille sur les moyens de retenir d'Alonville avec elles, sans blesser l'orgueil que sa haute naissance et ses notions exaltées sur l'honneur lui inspiroient à juste titre. Heurthofen qui ne cherchoit même pas à cacher la haine qu'il portoit au chevalier, faisoit rarement partie de la compagnie que la baronne rassembloit chez elle. Il se contentoit de remplir froidement et d'un air mécontent, ses devoirs dans la famille, et passoit le reste du tems dans des sociétés qu'il s'étoit faites; mais il témoignoit hautement aux domestiques combien il désaprouvoit la conduite que tenoit la baronne en attirant autour d'elle un si grand nombre

d'émigrés français ; ajoutant qu'il espéroit qu'on partiroit bientôt pour Vienne, et qu'alors on seroit débarrassé de tous ces fats; car il ne pouvoit prendre sur lui de donner un nom moins offensant à des gens dont il étoit trop vain pour reconnoître la supériorité, quoiqu'il la sentît intérieurement. Heurthofen étoit un homme d'un caractère très-singulier ; la vanité et une haute opinion de lui-même en formoient la base. Placé par la naissance dans une situation fort différente de celle à laquelle aspiroient ses désirs, et condamné selon toute apparence (puisqu'il avoit pris les ordres dans l'église catholique), à rester à jamais dépendant de son protecteur , ou à devenir le curé de quelque village d'Allemagne , son esprit ambitieux s'élançoit au-delà de l'état obscur qui étoit son partage. Egalement dénué de principes et de sentimens délicats, il étoit capable d'employer toute espèce de moyens , quelque hasardeux , quel-

qu'immoraux qu'ils pussent être, pour parvenir à ses fins. Sa tête étoit froide et son cœur entièrement endurci ; il n'avoit aucune de ces passions qui trahissent et déjouent si souvent les projets des plus grands politiques. Incapable d'éprouver pour personne de l'amitié ou de l'amour, il avoit cependant une si forte dose de vanité, qu'il étoit persuadé que son mérite le plaçoit infiniment au-dessus des autres ; qu'aucun homme qu'il avoit résolu de tromper ne pouvoit le démasquer ; et qu'aucune femme dont il s'étoit mis en tête de captiver les affections, ne pouvoit lui échapper. Il n'avoit ni assez de goût, ni assez de discernement pour admirer les talens, les vertus et les grâces dont madame d'Alberg étoit douée ; mais il avoit fait tous ses efforts pour lui plaire, considérant d'avance, avec ivresse, combien il seroit glorieux pour lui qu'une femme d'un jugement aussi supérieur, n'eût pas été capable de résister à ses artifices et à son

éloquence. La hauteur et la fierté avec lesquelles madame d'Alberg avoit continuellement repoussé ses avances, et le dégoût marqué qu'elle ne cessoit de témoigner pour lui, l'avoient mortifié sans le guérir de son extravagante présomption. Il demeuroit persuadé qu'avec de la persévérance et en saisissant l'occasion favorable, il ne manqueroit pas de recevoir un accueil plus flatteur. Sur ces entrefaites, l'apparition du chevalier d'Alonville vint alarmer sa vanité, en lui prouvant que, tandis que madame d'Alberg le traitoit *lui*, avec une réserve hautaine, et le tenoit à une distance mortifiante, elle recevoit et considéroit comme un égal ce jeune homme qu'on ne connoissoit que par ses malheurs; tandis que *lui*, ne paroissoit dans les sociétés de la baronne qu'en qualité de *dépendant*. La rage et la haine fermentoient dans son cœur et stimuloient son génie malveillant et intrigant, à punir les auteurs du tourment qu'il éprouvoit, en

même tems qu'il recherchoit plus ardemment que jamais les occasions de s'élever au-dessus de l'état humiliant de dépendance où il étoit, et qui lui sembloit opposer perpétuellement une barrière fatale à des talens, qui, placés dans un jour plus avantageux, ne pouvoient manquer de lui donner sur les autres un ascendant irrésistible.

CHAPITRE VI.

Cette famille qui avoit été forcée de quitter si précipitamment le château de Rosenheim, ne s'étoit pas plutôt vue en sûreté à Coblentz, que la baronne avoit envoyé un exprès à Vienne, pour instruire son mari du lieu où elle se trouvoit, et lui demander ses intentions pour l'avenir. Le messager revint à l'époque où on l'attendoit, et rapporta une lettre du baron de Rosenheim, dans laquelle il exprimoit sa vive satisfaction de ce que sa famille étoit échappée à tant de périls, et assuroit son épouse qu'il ne tarderoit pas à se rendre près d'elle. Il ajoutoit : « Je crains presque de vous demander si, dans ces instans de trouble et de terreur, vous avez songé à emporter ces papiers et ces actes qui

étoient

étoient déposés dans une armoire pratiquée vers le milieu du mur, près de la chapelle, et dont Heurthofen devoit prendre, et a sans doute pris soin. Il savoit qu'ils étoient dans cet endroit ; il n'ignore pas de quelle conséquence ils sont pour moi et encore plus pour ma fille ; ils sont en vérité si importans que je préférerois mille fois voir Rosenheim détruit, à les perdre : sans ces actes, elle et ses enfans ne pourroient succéder à la plus grande partie de mes biens. Lorsque je quittai Rosenheim, je redoutois si peu aucune incursion de la part des Français, que je ne songeai pas à vous en parler ; mais je vous envoyai la clef de la porte de fer de l'armoire qui les contient, par le messager qui fut entièrement dépouillé en retournant au château : ce qui, joint à ce que vous ne m'en parlez pas en me détaillant les effets que vous avez apportés avec vous à Coblentz, me fait craindre que ces papiers importans n'aient été oubliés ; mais dans ce cas même,

comme ils ne pourroient être d'aucun usage aux maraudeurs qui ont peut-être pillé ma maison, et que par conséquent il n'est nullement probable qu'ils s'en soient emparés ou qu'ils les aient détruits, comme, d'ailleurs, la petite porte de fer est très-peu visible, et n'auroit pu être ouverte qu'avec beaucoup de difficulté, il est tellement vraisemblable qu'on parviendroit à retrouver ces parchemins, que si malheureusement ils ont été oubliés, je vous prie d'envoyer quelques-uns de vos domestiques qui connoissent les lieux, pour tâcher de les recouvrer. Si, comme j'ai lieu de le croire, il y a une garnison française à Rosenheim, je n'hésiterois pas à écrire au commandant, ni même à offrir de l'argent, pour obtenir la permission d'emporter ces papiers qui ne peuvent servir qu'à moi. Dans le cas où mes appréhensions se trouveroient vérifiées, et où ils auroient effectivement été oubliés, il n'y a pas un moment à perdre pour s'efforcer

de les aller chercher ; je vous supplie de vous en occuper immédiatement, et de vous rappeler de quel prix ils sont pour ma fille. Il est bien malheureux que dans ce moment, mes devoirs publics et mes devoirs particuliers soient si incompatibles, qu'au moment même où vous avez le plus grand soin de moi, je ne puisse pas être avec vous. »

En lisant la lettre du baron, madame de Rosenheim qui connoissoit parfaitement toute l'importance de ces papiers, fut consternée et éprouva le chagrin le plus vif. Elle envoya aussi-tôt chercher Heurthofen : on ne put le trouver ; la baronne n'étoit que trop certaine qu'il avoit entièrement oublié d'emporter ces actes précieux. Lorsqu'il arriva, il répondit très-froidement à ses questions. Il lui dit qu'il avoit été constamment occupé à prodiguer ses soins à l'émigré mourant et à son fils ; que si elle vouloit se rappeler ce qui s'étoit passé lors de leur départ précipité du château,

elle lui rendroit la justice d'avouer qu'elle ne lui avoit pas laissé le tems d'exécuter les ordres du baron : qu'il n'avoit pas la clef ; et que n'ayant jamais été dans l'habitude de veiller à ces parchemins, il n'étoit pas étonnant qu'au milieu de la confusion qui régnoit alors, ils lui fussent entièrement sortis de la mémoire. Madame de Rosenheim, livrée à une extrême perplexité, lui demanda alors s'il pouvoit lui indiquer une personne à qui elle pût se fier, et qui voulût entreprendre de tâcher de les recouvrer ; mais du plus grand sang-froid, il refusa de s'en mêler, ajoutant qu'en conscience il lui étoit impossible de proposer à un homme qui tient un peu à la vie, de se charger d'une commission si périlleuse et, selon lui, si inutile. Au même instant madame d'Alberg entra dans la chambre, accompagnée de d'Alonville : elle n'eut pas de peine à s'appercevoir de l'inquiétude dans laquelle sa mère étoit plongée ; et détestant déja Heur-

thofen, elle ne put laisser échapper l'occasion de témoigner son impatience, et l'éloignement qu'il lui inspiroit. « Je suis surprise, madame, dit-elle, en s'adressant à madame de Rosenheim, que cette affaire vous embarrasse un seul instant. A-coup-sûr, monsieur Heurthofen, ce brave champion, qui a eu l'héroïsme de lutter contre des torrens impétueux pour nous sauver, n'hésitera pas à retourner chercher ces papiers dont il connoît toute l'importance. Outre cela, continua-t-elle (en donnant à sa voix une inflexion plus ironique encore), il a peut-être quelque affaire à traiter avec messieurs les sans-culottes, dont je sais de bonne part qu'il n'est pas éloigné d'adopter les principes. » Il étoit fort aisé de voir qu'Heurthofen étoit partagé entre la confusion et la rage ; il se mordit les lèvres, et sembla renfermer avec peine en lui-même la réponse qu'il se sentoit tenté de faire. Madame de Rosenheim, quoique vivement affectée de la

perte de ces papiers, et du peu d'espoir qui paroissoit devoir lui rester de les recouvrer, étoit plus disposée à se blâmer elle-même qu'à s'en prendre à Heurthofen; elle le congédia, en conséquence, en le priant d'aviser au moyen de réparer leur oubli. Lorsqu'il fut sorti, elle observa doucement à sa fille qu'il lui sembloit qu'elle jugeoit trop sévèrement Heurthofen : « Après tout, ma chère amie, ajouta-t-elle, il n'est pas tant à blâmer que moi. C'est moi qui aurois dû songer à emporter ces papiers; et si, comme je ne le crains que trop, nous ne pouvons jamais les recouvrer, je serai uniquement responsable de toutes les conséquences désagréables et même affligeantes qui pourront s'en suivre. » D'Alonville, qui ignoroit encore le sujet de cette conversation, demanda alors si on voudroit avoir la complaisance de lui expliquer ce dont il s'agissoit. Madame de Rosenheim lui lut la partie de la lettre de son mari qui avoit rapport à ces

actes importans, et lui parla des reproches qu'elle se faisoit à elle-même pour les avoir oubliés. — D'Alonville se rappela qu'au milieu des soins nombreux qu'elle avoit à prendre à l'égard de sa propre famille, et dans ces instans de trouble et de danger, ses attentions bienveillantes pour lui et son infortuné père avoient absorbé une grande partie de son tems et de ses pensées; il fut affecté presqu'au point de répandre des larmes, en songeant combien cette généreuse pitié envers des étrangers, paroissoit devoir être un jour funeste à la famille de cette femme respectable. Comme il n'entroit pas dans son caractère de se contenter de déplorer les malheurs de ses amis sans faire quelques efforts pour les alléger, et persuadé qu'il avoit été en grande partie la cause de l'inquiétude qui accabloit dans ce moment sa bienfaitrice, une impulsion irrésistible le porta à tâcher de se procurer ces précieux papiers; il ne put s'empêcher d'exprimer aussi-tôt son dessein, en

déclarant avec chaleur que si l'on vouloit lui donner des instructions qui le missent en état de trouver l'endroit où ils étoient déposés, il s'y rendroit lui-même, et s'efforceroit de réparer une perte dont il n'ignoroit pas qu'il avoit été cause. Madame de Rosenheim fut frappée de la générosité de cette offre et du zèle avec lequel d'Alonville la lui faisoit ; mais l'entreprise lui paroissoit si hasardeuse, et le succès si douteux, qu'elle le pria de ne pas y songer. Elle s'efforça ensuite, du ton le plus affectueux, de lui persuader que cet oubli ne provenoit en aucune façon des soins qu'elle avoit eus pour son père et pour lui ; tant qu'ils demeurèrent ensemble, elle affecta de glisser légèrement sur une circonstance qui, néanmoins, lui causoit intérieurement une vive sollicitude. La baronne ayant quitté la chambre pour quelques momens, d'Alonville obtint de madame d'Alberg l'aveu de la vérité. Elle lui dit que son père n'ayant pas d'enfant mâle,

mâle, une portion très-considérable de ses biens, seroit dévolue après sa mort à un parent éloigné, sans ces actes dressés par ordre du grand-père du baron, lequel avoit pris les précautions nécessaires pour les conserver à ses héritiers, de quelque sexe qu'ils fussent; droit néanmoins que le parent en question paroissoit tellement disposé à disputer, que maintenant même il étoit en procès avec le baron, et que le jugement de l'affaire dépendroit de l'exhibition de ces parchemins. D'Alonville, plus que jamais confirmé dans la résolution de les recouvrer à quelque prix que ce fût, s'abstint cependant de faire part de ses idées à madame d'Alberg; au bout de quelques minutes il la quitta pour chercher Heurthofen. L'aumônier, comme à son ordinaire, fut introuvable; il paroissoit avoir formé depuis peu de nouvelles connoissances avec lesquelles il passoit la majeure partie de son tems; et l'on ne le voyoit à l'hôtel qu'habitoit madame de Ro-

senheim, qu'aux heures où il falloit qu'il fût présent pour remplir ses fonctions de chapelain. D'après cela, d'Alonville ne put le voir qu'à l'heure du souper. Sans se laisser rebuter par l'air froid et chagrin que l'abbé affectoit envers lui, il le suivit lorsqu'il sortit, et l'accostant dans la rue, le pria de lui accorder un moment de conversation dans le café voisin. — « Avec moi ? monsieur le chevalier, répondit l'aumônier ; je ne me serois pas douté que nous pussions avoir aucune affaire ensemble. De quelque nature que soit celle dont vous avez à me parler, il est probable qu'elle est assez légère pour qu'il nous devienne aisé de la terminer dans le lieu où nous sommes ; que ce soit promptement, si vous le voulez bien, parce que j'ai un engagement, et je suis pressé. » D'Alonville méprisoit trop Heurthofen pour témoigner aucun ressentiment de son impertinence et de sa grosièreté ; c'est pourquoi, entrant aussi-tôt en matière, il le pria de l'informer de ce qu'il savoit à

l'égard du volume et du nombre des parchemins qui étoient d'une si grande conséquence, et de lui décrire, aussi exactement qu'il lui seroit possible, l'endroit où pourroit les trouver toute personne qui voudroit tâcher de les recouvrer. — « Tâcher de les recouvrer ! s'écria Heurthofen : et qui est-ce qui voudra se charger d'une telle commission ? » — « Je l'essaierai, » répondit d'Alonville. — « Vous ! monsieur le chevalier ; en vérité, j'ai toujours eu lieu d'admirer et de respecter vos prouesses pour servir les dames ; et sérieusement, une pareille entreprise prouve que vous êtes le chevalier le plus intrépide et le plus entreprenant qu'il y ait au monde ; je ne doute pas que vos hauts faits, ou du moins, ceux dont vous vous vantez, n'obtiennent bientôt la récompense ordinaire en pareil cas . . . . . les sourires et les faveurs de la beauté. »

« Qu'entendez-vous par cela, monsieur ? » dit d'Alonville incapable de se

contenir plus long-tems : « Je vous demande des informations qui peuvent devenir utiles à la famille au service de laquelle vous êtes. » Heurthofen l'interrompit : — « *Au service !* » répéta-t-il avec indignation.

« Oui, monsieur, » répondit d'Alonville, avec encore plus de chaleur, « au service. Vous êtes, si j'en crois vos manières, domestique dans la famille de M. le baron de Rosenheim ; et, comme tel, votre devoir vous oblige à me donner les renseignemens que je vous demande. »

« Et, qui êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur ? et de quel droit *me* demandez-vous ces renseignemens ? de quel droit vous mêlez-vous des affaires du baron de Rosenheim ? Je ne vous donnerai aucune information ; je ne vous connois pas. Vous pouvez être ou n'être pas celui pour lequel vous vous faites passer. Vous dites que vous êtes un noble français émigré. »

« Si je n'en étois pas un, dit d'Alon-

ville en l'interrompant ; si je pouvois un seul moment m'abaisser jusqu'à un individu de votre espèce, vous recevriez aussitôt le châtiment que mérite votre insolence. Quoi qu'il en soit, je ne me hasarderai pas à vous parler plus long-tems, de peur que je ne finisse par me dégrader, et oublier le respect que je dois à madame de Rosenheim, dont le domestique est, comme tel, à l'abri de ma vengeance ; mais vous ne vous imaginez pas, sans doute, que cette affaire doive en demeurer là. » — « Tout comme il vous plaira, monsieur le chevalier, » répondit Heurthofen en s'éloignant. D'Alonville se sentit tenté de le suivre, et de le punir au même instant ; mais quelque impétueuse que fût sa colère, il avoit assez de présence d'esprit pour se rappeler que l'entreprise dans laquelle il s'étoit engagé souffriroit plutôt qu'elle ne gagneroit, s'il se livroit à ce premier mouvement, et que d'ailleurs il ne seroit ni convenable de sa part de frapper

un homme attaché à madame de Rosenheim, ni prudent à un individu de sa nation de s'engager, au milieu des rues de Coblentz, dans une querelle dont il lui seroit impossible d'expliquer la véritable cause. D'Alonville laissa en conséquence partir le prêtre, sans lui donner, comme il l'eût si bien mérité, aucune marque ultérieure de son ressentiment; mais il se sentit extrêmement offensé en réfléchissant qu'il avoit été contrecarré dans ses recherches par l'insolence d'un homme pour lequel il avoit une antipathie décidée, et qu'il n'avoit pu obtenir aucune des informations qu'il désiroit si ardemment. Toutefois, s'efforçant de réprimer pour le moment son indignation; il commença à examiner s'il ne lui seroit pas possible d'obtenir ces mêmes informations de quelqu'autre domestique. Il avoit observé que la femme-de-chambre de madame d'Alberg étoit babillarde et communicative, extrêmement attachée à sa maîtresse, et douée d'un ju-

gement sain. Il savoit que, comme elle étoit jeune et assez jolie, en tâchant d'obtenir une entrevue particulière avec elle, il pourroit exciter sur son propre compte, des soupçons très-éloignés de la vérité ; mais il se détermina à s'y hasarder. Le lendemain il se rendit de bonne heure à l'hôtel qu'habitoit la famille de madame de Rosenheim ; s'étant assis dans la chambre où les dames se réunissoient ordinairement après le déjeûner, il étoit occupé à lire, lorsque madame d'Alberg envoya sa femme-de-chambre chercher le livre même qu'il avoit dans les mains. D'Alonville, saisissant cette occasion avec empressement, lui adressa aussi-tôt la parole ; il lui dit qu'ayant quelque chose de très-important à lui communiquer, il la prioit de s'asseoir et de l'écouter. Cette jeune femme qui se nommoit Bessola, et qui étoit un peu coquette, témoigna la plus grande surprise. « Mon Dieu ! monsieur, s'écria-t-elle, en s'efforçant de retirer sa

main dont d'Alonville s'étoit saisi, je ne conçois pas ce que vous pouvez avoir à me dire : il m'est absolument impossible de rester, monsieur; je vous prie de me laisser aller, parceque madame m'appelle, j'en suis sûre; de grâce, monsieur le chevalier, donnez-moi le livre. » — « Volontiers, répondit d'Alonville, si vous voulez me dire où je pourrois avoir une demi-heure de conversation avec vous. » — « Seigneur! monsieur, il est impossible que vous ayez quelque chose à me dire; outre cela, monsieur le chevalier, ma maîtresse penseroit si mal de moi. Et puis, quand même, comment me seroit-il possible de vous voir, lorsque je ne doute pas qu'elle ne m'en voulût toujours, si, lorsque nous sommes tous chassés de chez nous, et dans des tems aussi malheureux, je désirois sortir pour mon plaisir! ... Je ne vais jamais autre part qu'à vêpres. »

« Et vous irez à vêpres, ce soir, n'est-ce pas, ma jolie Bessola? au couvent où

va ordinairement votre maîtresse? Est-ce là que vous allez faire vos dévotions ? » — « Quelquefois, répondit Bessola, mais de tems en tems je vais à l'église des Cordeliers, de l'autre côté de la grande place. » — « C'est là que vous serez ce soir ? » interrompit vivement d'Alonville. — « Mon Dieu ! comme vous êtes pressant ! » reprit Bessola ; en vérité, je ne puis vous le dire ; — peut-être pourrai-je y aller. Mais madame s'impatiente, je suis sûre, de ce que je reste si long-tems. » Au même instant un valet-de-pied entra dans la chambre ; Bessola prenant le livre des mains de d'Alonville, lui dit adroitement : « Monsieur, je dirai à madame que vous l'avez fini. » D'Alonville contrarié de ce délai, n'étant pas sûr, d'ailleurs, que Bessola consentît à venir le trouver, et, d'un autre côté, incertain si, dans le cas même où il pourroit l'entretenir, elle seroit en état de lui donner les renseignemens dont il avoit besoin, retourna chez lui ; mais des ré-

flexions ultérieures l'ayant confirmé dans son dessein, il résolut, au risque de voir sa conduite mal interprêtée, de faire tous ses efforts pour voir Bessola, qui, si elle n'étoit pas à portée de l'instruire de ce qu'il désiroit savoir, pourroit du moins, à ce qu'il pensoit, lui enseigner les moyens d'obtenir de quelqu'autre domestique, mieux instruit qu'elle, les détails qui lui étoient si nécessaires.

~~~~
~~~~

CHAPITRE VII.

A l'heure fixée, d'Alonville se rendit à l'endroit où Bessola lui avoit si adroitement fait entendre qu'il pourroit la voir. Il la trouva à la porte de l'église, et parvint à l'engager à faire un tour avec lui dans un autre quartier de la ville. Il ne la tint pas long-tems en suspens sur le dessein qu'il avoit eu en sollicitant d'elle cette entrevue. Bessola qui s'attendoit à une déclaration d'amour, parut très-mortifiée en voyant que le chevalier ne songeoit qu'à prendre des renseignemens sur un paquet de vieux parchemins. Lorsqu'il lui exprima toute la peine qu'il ressentoit de ne pouvoir rien apprendre sur un sujet qui touchoit de si près sa maîtresse, elle lui répondit: « J'en suis très-fâchée aussi, mon-

sieur ; je désire à ma maîtresse tout le bien possible ; mais j'ose vous assurer que ces actes, comme vous les appelez, ne sont autre chose que les généalogies du vieux baron, qui font remonter sa race jusques par-delà le déluge. Si c'est-là tout, je suppose qu'il n'y auroit pas grand mal quand ils seroient perdus. L'abbé Heurthofen m'a dit quelquefois en confidence, que, selon lui, ces grandes familles ne sont pas plus que nous, et que la dépendance dans laquelle nous sommes. . . . . » — « L'abbé Heurthofen ! s'écria d'Alonville en l'interrompant ; il professe donc une pareille doctrine ? » — « Oh ! oui vraiment, monsieur, reprit Bessola ; il dit bien d'autres choses encore dont vous ne vous douteriez jamais. Quoi ! monsieur, il nous disoit, ces jours derniers . . . . » D'Alonville écoutoit attentivement, très-curieux d'apprendre ce qu'avoit pu dire Heurthofen, lorsque Bessola fut interrompue dans son discours par Heurthofen lui-même, qui sortit sou-

dainement de l'allée d'une maison de peu d'apparence, devant laquelle ils passoient alors. L'aumônier paroissoit aussi peu curieux qu'eux-mêmes de se laisser voir; mais il étoit si près d'eux, que, des deux côtés, il leur fut impossible de s'éviter. Il parloit avec quelque chaleur, et sans paroître faire attention aux personnes qui se trouvoient sur son chemin, à deux ou trois hommes d'une étrange figure, enveloppés dans d'énormes manteaux, et qui s'éloignèrent. Heurthofen, jettant un regard très-significatif sur d'Alonville et sa compagne, s'empressa de se soustraire sur-le-champ à leurs regards, en s'enfonçant dans un passage obscur, voisin de la place. D'Alonville qui savoit que cette conférence avec Bessola pourroit être suspectée, n'étoit inquiet que pour elle; il fut encore plus mortifié, en voyant qu'elle-même sembloit fort alarmée, et redouter beaucoup la tournure maligne qu'Heurthofen pourroit donner à cette promenade noc-

turne avec le chevalier d'Alonville. Tous deux à-peu-près également trompés dans leur attente, ils se séparèrent avant d'arriver à l'hôtel de madame de Rosenheim. Bessola, à qui d'Alonville avoit rendu toute sa bonne humeur en lui prodiguant des louanges, lui promit néanmoins, avant de le quitter, de tâcher d'obtenir de la nourrice qui étoit depuis plus longtems qu'elle dans la famille, quelques détails sur l'objet de ses recherches. D'Alonville fut obligé de se contenter pour lors de cette promesse, et se détermina à partir le lendemain, à tout événement. Le désir de visiter encore une fois le lieu où étoient déposés les restes de son père, s'unissoit à l'empressement qu'il éprouvoit de témoigner sa gratitude à la famille de madame de Rosenheim ; ces deux motifs etoient assez puissans pour lui faire affronter tous les dangers qu'il pourroit courir dans l'exécution de ses desseins. Quoi qu'il en soit, il désiroit trop ardemment de réus-

sir, pour omettre aucune précaution capable de faciliter l'accomplissement de son projet. Le matin il sortit de bonne heure pour se procurer un habit de paysan flamand : il n'eut point de peine à trouver ce qu'il souhaitoit, et après avoir fait cette emplette, il venoit de rentrer chéz lui, lorsqu'au même instant la domestique de madame d'Alberg, qui étoit chargée du soin des enfans, entra dans son appartement. Cette femme, plus âgée que Bessola de quelques années, et d'un caractère bien différent, fournit à d'Alonville un grand nombre de renseignemens. Elle lui dit, qu'étant chargée de veiller sur les deux petites filles que le baron aimoit passionnément, elle les avoit souvent suivies dans la chambre de leur grand-père, lorsqu'il étoit occupé à mettre ses papiers en ordre; que, tandis que les enfans couroient après lui, elle l'avoit vu déposer des paquets de papiers dans une armoire de la chambre qui précédoit la chapelle, et qui commu-

niquoit à son étude par un passage secret ; de laquelle armoire il gardoit toujours la clef sur lui. Cette chambre étoit tendue d'épaisses tapisseries qui cachoient l'armoire ; mais d'après les directions de Thérésa, et les marques qu'elle traça sur une carte que d'Alonville lui donna, il se flatta de s'être formé une idée assez nette de l'endroit où devoient aboutir ses recherches, et il conçut même l'espérance que, dans le cas où, comme il y avoit tout lieu de le croire, le château de Rosenheim seroit tombé au pouvoir des Français, ce lieu auroit échappé à leurs déprédations. Thérésa lui ayant dit tout ce qu'elle savoit à ce sujet, employa alors son éloquence à lui décrire les nombreux dangers auxquels l'exposoit une pareille entreprise. Il lui répondit qu'elle se trompoit, en croyant qu'il eût intention d'y aller en personne ; mais qu'à la vérité, étant convaincu combien le recouvrement de ces papiers étoit important pour la fa-

mille

mille à laquelle il avoit tant d'obligations ; il songeoit continuellement aux moyens de parvenir à les ravoir ; il pria l'éloquente Thérésa de ne rien dire à ses maîtresses des informations qu'il avoit prises auprès d'elle, parce qu'il se réservoit de leur expliquer lui-même ses raisons ; sans quoi cette démarche pourroit leur paroître extraordinaire. Thérésa, dans l'esprit de laquelle d'Alonville avoit toujours été en grande faveur, lui promit de se conformer exactement à ses désirs, et partit pleine d'admiration pour ce brave jeune homme qui étoit, elle n'en pouvoit douter, décidé à s'exposer à un péril imminent pour obliger ses bienfaitrices. En revenant à l'hôtel, elle pesa tout ce qu'il lui avoit dit, et elle se détermina, malgré sa promesse, à informer les dames qu'elle soupçonnoit que le chevalier d'Alonville avoit l'intention de retourner au château de Rosenheim. Elle ne manqua pas d'exécuter ce projet, racontant beaucoup de choses qu'il lui avoit

dites, et encore plus qu'elle avoit imaginées. Madame de Rosenheim étoit convaincue que si d'Alonville persistoit dans cette résolution, il courroit à la mort, et sacrifieroit, sans qu'il en résultât aucun bien pour elle, une vie qui pouvoit par la suite devenir utile à son pays et honorable pour lui-même : elle se consulta donc avec madame d'Alberg sur les moyens de prévenir l'exécution de ce projet téméraire; elles décidèrent que le plus convenable étoit de l'envoyer prier au même moment de venir les voir. Mais à peine leur domestique venoit-il de sortir de l'hôtel, qu'on remit à madame d'Alberg une lettre et une petite boîte. La lettre contenoit ce qui suit :

« Madame,

» Lorsque vous lirez ces mots, j'aurai
» déjà fait quelques milles sur le chemin
» de Rosenheim. Je n'ai pu apprendre
» combien les intérêts de votre famille
» seroient compromis par la perte de ces

» papiers, que votre généreuse sollici-
» tude pour mon père et pour moi, vous
» y a certainement fait oublier, sans re-
» garder comme un devoir indispensable
» de ma part de faire tous mes efforts
» pour les recouvrer. Si j'échoue dans
» mon entreprise, l'idée d'avoir agi
» comme je le devois, me consolera des
» rigueurs d'une prison, ou même de la
» mort : si je réussis, j'aurai du moins
» fait un effort pour vous exprimer, autre-
» ment que par des paroles, la gratitude
» éternelle dont mon cœur est pénétré, et
» le respect et la vénération avec lesquels
» j'ai l'honneur d'être, madame, votre
» très-humble et très-dévoué serviteur,

» Le chevalier D'ALONVILLE. »

P. S. « La boîte que je prends la li-
» berté de commettre à vos soins, con-
» tient la croix que portoit mon père, et
» un petit collier garni de diamans, que
» j'avois coutume de porter à mon cou
» dans mon enfance : il est de peu de va-

» leur; mais il est d'un grand prix à mes
» yeux, parce qu'il est tressé avec des
» cheveux de ma mère. Comme il est né-
» cessaire que je me déguise en paysan,
» je ne veux pas m'exposer à être décou-
» vert en portant ces objets sur moi:
» entre vos mains, ils seront plus en sû-
» reté. Si d'ici à deux mois je ne suis pas
» de retour, vous pourrez conclure que
» j'ai échoué dans mon entreprise, et que
» ma malheureuse existence est terminée.
» Dans ce cas, oserois-je vous prier, si
» cela vous étoit possible, d'envoyer ces
» derniers restes d'un frère et d'un neveu
» qu'elle aimoit, à madame de Mont-
» Basile, la sœur unique de mon père? »

Cette lettre causa à la baronne et à madame d'Alberg un chagrin indicible. La première chérissoit ce jeune et intéressant étranger, comme s'il eût été son fils; elle ne pouvoit songer, sans éprouver une terreur et un regret extrêmes, au danger auquel il s'exposoit. Madame d'Alberg, quoi-

qu'elle exprimât moins ouvertement l'intérêt qu'il lui inspiroit, ressentoit une inquiétude pareille à celle de sa mère; mais il n'y avoit aucun remède, et elles furent obligées d'attendre l'événement avec patience. Peu de jours après le départ de d'Alonville, le comte d'Alberg arriva; toute la famille dont Heurthofen faisoit encore partie, se mit en route pour Vienne. Dans les instans qui suivirent immédiatement le retour du comte, madame de Rosenheim lui raconta toutes les circonstances de leur retraite précipitée de Rosenheim, et le danger qu'ils avoient couru pendant la route. Il écouta avec la générosité et la sensibilité qui faisoient partie de son caractère, la partie du récit qui avoit rapport à d'Alonville. Il exprima un vif intérêt pour le jeune homme qui avoit fait preuve d'une si grande tendresse envers son père, et de tant de courage pour le service de ses amis; il s'unit de bon cœur à madame de Rosenheim pour souhaiter de le voir

revenir sain et sauf, ajoutant qu'il emploieroit tout son crédit pour lui être utile. Un jour ou deux après, ces impressions favorables semblèrent totalement effacées. Son air devenoit froid et même soucieux, chaque fois qu'on faisoit mention de d'Alonville ; à la fin, il donna des marques visibles d'impatience, lorsqu'il arrivoit à madame de Rosenheim de parler de lui. Madame d'Alberg, s'appercevant de ce changement, et croyant deviner la source d'où il provenoit, cessa entièrement de prononcer le nom de d'Alonville. Malgré cela, madame la baronne que les caprices d'autrui n'avoient pas le pouvoir de détourner de ce à quoi elle se sentoit obligée envers son jeune ami, ne quitta pas l'hôtel qu'elle occupoit à Coblentz, sans y laisser une lettre pour lui, dans laquelle elle lui donnoit des renseignemens sur l'endroit où il pourroit la retrouver à Vienne, en y ajoutant l'invitation la plus pressante de venir les y re-

joindre, et l'assurance que le baron de Rosenheim trouveroit un plaisir infini à pouvoir lui être de quelque utilité.

D'Alonville, durant ce tems, s'avançoit seul et à pied, vers Rosenheim. Comme il avoit étudié au collège à Douai, et avoit ensuite été en garnison à Lille, il connoissoit le patois des frontières de France et d'Allemagne. Animé à un point voisin de l'enthousiasme, par l'espoir de réussir dans son entreprise, la difficulté dont elle étoit accompagnée ne servoit qu'à la lui faire poursuivre avec beaucoup d'ardeur et de prudence. Le second jour de marche, il se trouva dans un canton où étoit campée l'armée des soi-disant patriotes français. Il tomboit continuellement parmi des détachemens qui en faisoient partie; mais en sa qualité de paysan, ils le laissoient passer; non, toutefois, sans faire de fréquens efforts pour s'attacher ce jeune homme dont la taille et la prestance promettoient un excellent soldat. Dans deux ou trois de ces ren-

contres, d'Alonville parla parfaitement le jargon du pays, et chaque fois qu'on l'interrogeoit, il répondoit par quelque histoire plausible, de façon qu'aucun obstacle important ne l'arrêta dans sa marche. Le cinquième jour de son voyage, il arriva enfin, sur le midi, dans un village qu'il crut se rappeler devoir être le premier que la famille de Rosenheim et lui avoient traversé en quittant le château. C'est là que le pays présentoit le plus lugubre aspect et le plus affreux tableau de tous les maux de la guerre. Le bourg dans lequel il se trouvoit alors, venoit d'être évacué par un détachement de sans-culottes qui avoient à peine laissé aux malheureux habitans, d'autres biens que la vie : quelques-uns ne sachant de quel côté porter leurs pas, étoient demeurés dans leurs chaumières ruinées; l'effroi, la consternation, le désespoir étoient empreints sur leur contenance. D'Alonville, accablé de fatigue, et impatient d'acquérir quelque information

formation sur l'état du château, avant de s'y rendre, obtint d'une veuve infortunée qui étoit restée avec ses enfans, dans son habitation détruite et dévastée, la permission de se coucher pendant quelques heures sur un peu de paille humide, étendue sur le parquet de l'une des chambres; unique lit que l'avidité soldatesque eût laissé à ces êtres infortunés. Il lui dit qu'il ne demandoit qu'à se reposer un peu, afin de pouvoir continuer ensuite son chemin, et qu'il lui paieroit le plus qu'il pourroit les secours qu'elle lui fourniroit. Elles ne consistoient que dans le lit de paille, un morceau de pain noir, quelques racines et un peu d'eau; ces mets grossiers furent transformés pour lui, par son appétit et son épuisement, en un repas succulent. Son hôtesse, la seule auprès de qui il osât prendre des informations, lui dit que le village et le château de Rosenheim étoient à environ deux lieues de distance; qu'elle avoit entendu dire que les Français

y avoient établi un détachement ; mais qu'elle n'en savoit pas davantage ; et probablement, le poids de ses propres calamités avoit tellement accablé son esprit, qu'elle n'avoit pas eu le tems de s'informer de celles qui pouvoient être arrivées aux autres. D'Alonville dormit quelques heures : à son réveil, déterminé à s'approcher de Rosenheim, à la faveur de l'obscurité de la nuit, il paya son hôtesse, et poursuivit sa route. La nuit vint avant qu'il eût pu faire une lieue ; mais elle n'étoit pas encore fort épaisse, excepté dans les bois qui, dans cet endroit, sont en très-grande quantité. Ils bordoient la grande route de chaque côté ; d'Alonville la suivit sans qu'aucune créature humaine vînt s'offrir à sa vue ; enfin il se trouva dans une petite plaine : la clarté mourante du crépuscule lui fit appercevoir que ce lieu avoit été très-récemment le théâtre d'une escarmouche. Des cadavres (auxquels ni les vainqueurs ni les vaincus n'avoient donné la sépul-

ture) étoient étendus sur la terre, avec les corps de quelques chevaux. Le morne silence qui régnoit à l'entour n'étoit troublé que par le cri sépulcral des hiboux, habitans des bois voisins; il ne restoit plus que cette clarté douteuse suffisante cependant pour ajouter une horreur imaginaire aux horreurs réelles dont d'Alonville se trouvoit environné : chaque objet revêtoit une forme indistincte et fantastique. Vers le milieu de la plaine, dont la longueur pouvoit être à-peu-près d'un mille, il s'arrêta, et jetta les yeux autour de lui, s'efforçant de se rappeler où il étoit. Il crut se ressouvenir qu'un endroit pareil étoit voisin du château de Rosenheim; portant ses regards du côté où il le croyoit situé, et que dominoient des terreins élevés, il s'imagina ne s'être point trompé, quoique les collines et les bois qui les couronnoient ne parussent alors que comme une masse d'ombres, au milieu de laquelle il lui étoit impossible de distinguer les clochers

et les tours du château; mais la persuasion qu'il touchoit au terme de son voyage, lui donna la force d'avancer avec une activité redoublée. Pendant une heure entière il continua sa marche. Quelques étoiles, phares isolés et vacillans, qui pouvoient percer l'obscurité profonde d'une nuit de novembre, étoient ses uniques guides. Néanmoins, il trouva, sans beaucoup de difficulté, la route qui, s'écartant de celle du village, conduisoit parmi les bois, à l'une des portes du château. Quoiqu'il ne fût maintenant qu'à deux cents pas de l'édifice, et que la nuit ne fût pas assez avancée pour que ses habitans, quels qu'ils pussent être, fussent déja livrés au sommeil, tout étoit plongé dans un calme si profond, que d'Alonville commença à croire que si l'ennemi s'en étoit rendu maître, du moins il l'avoit abandonné déja, et que quelques-uns des habitans du village voisin en avoient pris possession pour le compte de leurs anciens sei-

gneurs. Animé par cet espoir flatteur qui lui faisoit présager peu de d'obstacles à exécuter son dessein, il marcha en avant, et parvint à l'aire du château, si l'on pouvoit encore donner ce nom à un édifice transformé par les flammes en un monceau de ruines. La forte muraille, en-dedans du fossé, avoit été abattue ; le fossé étoit tellement rempli de ses débris, qu'on pouvoit aisément le traverser ; les tours et les créneaux à demi-écroulés, n'offroient qu'une scène de désolation. Les ruines fumoient encore, exhalant une chaleur étouffante, et une odeur de feu qui commence à s'éteindre. Cette odeur avoit frappé d'Alonville, long-tems avant qu'il arrivât au château ; mais il l'avoit attribuée à l'incendie de quelque village qui pouvoit, comme tant d'autres, avoir été réduit en cendres par les combattans.

Il demeura un moment stupéfait et immobile, osant à peine croire ce qu'il voyoit ; car tout, autour de lui, présentoit la som-

bre incertitude de quelque songe horrible. Il écouta si le feu agissoit encore parmi les murs calcinés ; mais sa furie étoit épuisée. Le calme effrayant qui régnoit en ces lieux de désolation, n'étoit interrompu que par le murmure étouffé du vent qui gémissoit à travers les ruines, et le bruit de l'eau qui couloit lentement autour du fossé. D'Alonville tourna les yeux vers la partie du château qui donnoit sur le jardin où avoient été déposés, si peu de tems auparavant, les restes inanimés de son père; mais de l'endroit où il étoit il ne put discerner que des bâtimens noircis et dégradés, la lueur incertaine des étoiles perçant à travers les fenêtres nues et démolies et les murs creusés par l'action du feu.

Sans beaucoup réfléchir à ce qu'il vouloit faire, il tâcha de gagner le bord du jardin ; mais un sentier qui auparavant conduisoit de ce côté de la colline, étoit maintenant obstrué par des masses énormes de pierres tombées de l'édifice. Il ne

vit d'autre moyen pour pénétrer dans la partie opposée des ruines, que de retourner sur ses pas, et de passer par la grande route qui conduisoit du village à ce côté du château ; car, sans être fort persuadé de la prudence et de l'utilité du parti qu'il alloit tenter, il éprouvoit un désir irrésistible de parcourir les restes mutilés de ce vénérable édifice, quoi qu'il fût maintenant convaincu qu'il ne lui restoit plus aucun espoir de remplir sa mission. Dans le dessein de satisfaire ce désir, il descendit par le même chemin qu'il avoit suivi pour gagner l'endroit où il se trouvoit ; et arrivé au pied de la colline, il tourna du côté qu'il crut devoir le mener à la grande route qui traversoit le village. Il y parvint effectivement ; mais quoique les maisons ne fussent point en cendres, comme il l'avoit craint, elles paroissoient presque entièrement désertes. La désolation qui se manifestoit sous tant de formes différentes, sembloit s'être appesantie sur la demeure

hospitalière du seigneur, et sur les habitations plus humbles encore de ses vassaux. D'Alonville se rappela l'instant où, à une époque antérieure, et dans une situation bien plus déplorable que celle dans laquelle il se trouvoit maintenant, il avoit erré parmi ces chaumières, demandant un abri pour son père, et ne pouvant l'obtenir. Toutefois, il oublia que, dans ce tems, les habitans du village de Rosenheim lui avoient refusé leurs secours, par la crainte des mêmes maux qui avoient depuis fondu sur eux; il forma avec ardeur le vœu d'entendre le son consolateur d'une voix humaine. Il s'imaginoit que s'il pouvoit encore trouver dans ce lieu un seul paysan, il lui seroit possible d'en obtenir quelques renseignemens sur la destruction du château; mais il savoit aussi qu'en vain il s'efforceroit d'obtenir l'entrée de quelque maison, puisque les habitans, s'il en restoit encore, étoient probablement agités par la crainte continuelle de perdre le

seul bien qui leur restoit alors . . . . la vie !
Tandis qu'il délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, il vit poindre une foible lueur à travers les fenêtres de la même chaumière, où, dans son premier et triste voyage, il avoit reçu des directions pour arriver jusqu'au château. Il s'approcha de la porte, écouta attentivement, et crut entendre une voix de femme, dont le ton cadencé sembloit indiquer qu'elle berçoit un enfant, ou qu'elle s'efforçoit de l'appaiser. Au bout de quelques instans, étant confirmé dans cette conjecture, il hasarda de frapper doucement. La même voix demanda : « Qui est là » ? D'Alonville ayant répondu dans le langage du pays « Ami, » reçut la permission d'entrer. Dans cette chaumière il apperçut assise près de quelques charbons à demi éteints, une jeune femme qui tenoit un enfant sur ses genoux, tandis qu'un autre dormoit à terre, étendu sur quelques lambeaux de laine, qui lui servoient en même

tems de couverture. Une veilleuse étoit posée sur la cheminée, et toute l'apparence de cette misérable chambre offroit le spectacle des fléaux réunis de la famine et du désespoir. La femme qui sembloit totalement occupée de l'enfant qu'elle tenoit dans ses bras, ne leva pas immédiatement les yeux; mais lorsque d'Alonville approcha, elle se retourna, et voyant un étranger, elle poussa un cri perçant.... ; puis, du ton de l'angoisse la plus poignante, elle s'écria : « Grand Dieu! les ennemis sont-ils donc revenus! » D'Alonville s'empressa de la rassurer; il lui protesta qu'il étoit un jeune homme infortuné, qui lui-même ayant été chassé de sa demeure, avoit perdu son père, et maintenant.... Il s'arrêta, se rappelant qu'il vaudroit mieux ne pas divulguer le but de son voyage: il ajouta, en conséquence, qu'il étoit venu de très-loin, dans le dessein de chercher les moyens de rentrer dans son pays natal; il la pria de l'in-

former s'il étoit probable qu'il pût atteindre sans aucun danger la frontière de France.

Cette femme, dont les craintes furent aussi-tôt dissipées par la jeunesse de d'Alonville, son air de sincérité et la vraisemblance du récit qu'il venoit de lui faire, commença à son tour à raconter ses malheurs. Elle lui dit que l'armée française avoit parcouru tout le pays, et que, ne trouvant aucune résistance, elle avoit pendant quelques jours, établi un hôpital pour les malades, au château de Rosenheim. Ils avoient d'abord payé les choses qu'on leur avoit fournies, et s'étoient montrés beaucoup moins féroces et moins sanguinaires que ne s'y attendoient les habitans du pays; mais à l'arrivée d'un député de l'assemblée, ils s'étoient soudainement déterminés à s'éloigner; leurs malades et leurs blessés se trouvant en état d'être transportés, ils les avoient envoyés en France. Le député ayant appris que le château appartenoit

au baron de Rosenheim, général au service de l'empereur, et que le comte d'Alberg étoit son gendre, ordonna de piller le château, et y fit ensuite mettre le feu. « Et nous, continua la pauvre femme, nous avons beaucoup souffert, parce que nous étions les vassaux de monseigneur. Ah! monsieur, oui, nous avons bien souffert, je vous en réponds. Mon mari, mon pauvre mari, Dieu sait si je le reverrai jamais, a été forcé par ces vilaines gens, de conduire en France leurs chariots de blessés, et de me laisser, moi et mes enfans, dénués de tout : car le peu que nous avions depuis que nos bonnes dames sont parties, on nous l'a ôté. » — « C'étoient donc de bonnes dames, dit d'Alonville, et vous les regrettez ? »

« Si je les regrette ! oh ! oui. Il ne pouvoit pas y avoir de meilleurs maîtres que les nôtres, ni de maîtresses plus charitables. Ah ! mon pauvre petit Ulric, ajouta-t-elle, en s'adressant à son enfant

qu'elle tenoit sur ses genoux, tu ne serois pas malade et abandonné comme tu l'es en ce moment, si madame d'Alberg et madame la baronne étoient ici ! On pourra dire tout ce que l'on voudra sur les grands ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une bonne maison comme l'étoit notre château, valoit mille fois mieux pour les pauvres gens, que toutes ces nouvelles idées qui n'ont encore produit rien d'heureux. »

D'Alonville ayant écouté la paysanne jusqu'à ce qu'elle eût terminé son récit douloureux, commença enfin à lui faire des questions plus détaillées sur l'état du château ; car, en y réfléchissant, il crut fort possible que les objets qu'il venoit chercher eussent échappé au pillage et à la fureur des flammes. Cette femme lui dit que quelques parties du bâtiment, à ce qu'elle avoit entendu dire, étoient moins endommagées que les autres ; mais que le peu qu'elle savoit à cet égard, elle

le tenoit des voisins; « car je n'ai jamais eu le courage d'y aller moi-même, ajouta-t-elle; depuis quatre ou cinq jours, j'ai vu tout en feu; et quand mon époux m'a été enlevé, je suis devenue comme une folle. » D'Alonville résolut alors de visiter les ruines dans la matinée, et de passer le reste de la nuit où il étoit, si sa nouvelle connoissance vouloit le lui permettre. Elle consentit aisément à ce qu'il restât dans sa maison, et auprès de son feu, — seule commodité qu'elle pût lui offrir; car, ses matelas, lui dit-elle, avoient été emportés pour les blessés, lorsqu'on les fit partir du château; elle ne possédoit aucune nourriture chez elle, n'ayant vécu, depuis deux ou trois jours, que des charités de ceux des voisins qui avoient été assez heureux pour dérober une partie de leurs provisions au pillage des sans-culottes. D'Alonville l'assura qu'il la paieroit avec reconnoissance de la permission qu'elle lui accordoit de demeurer chez

elle ; puis, s'enveloppant dans l'habit grossier dont il s'étoit revêtu, et s'arrangeant dans un coin, près de la cheminée, la fatigue qu'il avoit essuyée l'empêcha de sentir l'incommodité de sa situation, et lui procura quelques heures de repos.

CHAPITRE VIII.

Au point du jour, d'Alonville s'empressa de satisfaire son hôtesse, tant pour l'abri qu'elle lui avoit accordé sous son toit, que pour s'en assurer un pareil pendant la nuit suivante, s'il se trouvoit encore en avoir besoin; puis, plutôt dans le dessein de céder à une curiosité mélancolique, que par suite d'aucun plan arrêté, il prit le chemin du château de Rosenheim. L'aspect effrayant de cet édifice démantelé et en quelques endroits endommagé au point de menacer ruine au moindre souffle du vent, étoit encore plus affreux maintenant qu'on le voyoit distinctement, qu'il ne l'avoit paru à d'Alonville, le soir précédent, lorsqu'enveloppé de l'obscurité de la nuit, il ne pré-

sentoit

sentoit qu'une masse informe de murs noircis et écroulés. Il entra dans l'endroit qui, situé dans l'aire extérieure, jadis, avoit porté le nom de corps-de-garde; et traversant la cour qu'obstruoient des monceaux de pierres, et d'énormes poutres à demi-consumées, il gagna les débris du grand vestibule, dont les murs seuls étoient maintenant debout. D'Alonville se fit un passage au milieu des piles de briques détachées du bâtiment, et dirigea ses pas du côté vers lequel il s'imaginoit (d'après la description que Thérésa lui en avoit donnée), que devoit avoir été la chapelle, et cette anti-chambre où, si elle n'eût point été détruite, se seroient bornées ses recherches. Il s'avança lentement et avec difficulté jusqu'à une porte qu'il trouva tellement encombrée de pierres et de plâtras, qu'il réfléchit un moment sur ce qu'il y auroit de mieux à faire, de retourner sur ses pas, pour tâcher de trouver un autre passage, ou de s'efforcer avec ses

mains d'éloigner les obstacles qui l'empêchoient de pénétrer plus avant. — Soudain, un profond soupir vint frapper son oreille . . . . il sembloit partir de derrière le monceau de ruines qui se trouvoit en face de lui. Il écouta attentivement : un second soupir le convainquit qu'il ne s'étoit point trompé : et sans se donner le tems de faire aucune autre réflexion, il dégagea promptement la porte des débris qui l'obstruoient, et entra dans le lieu d'où ces soupirs paroissoient venir.

Il vit, assis sur un monceau de briques, un vieillard, qui, les coudes appuyés sur ses genoux, soutenoit sa tête avec ses mains, sur lesquelles pendoient ses cheveux gris. Le bruit que fit d'Alonville ne parut point le tirer de sa rêverie mélancolique ; mais ravi de trouver une personne qui pût lui donner quelques renseignemens, d'Alonville lui adressa la parole. Le vieillard ouvrit les yeux, et offrit à ceux du chevalier une physionomie ou-

verte et respectable, profondément sillonnée par la main du tems, mais sur laquelle les calamités récentes sembloient avoir produit des ravages plus grands encore. « Etes-vous de cet endroit, mon ami » ? lui demanda d'Alonville. — « De quel endroit, répondit le vieillard, voulez-vous parler? du château, ou du village voisin ? ». — « Je désirerois savoir si vous êtes de l'un ou de l'autre ? » — « Et vous, qui êtes-vous, jeune homme ? » — « Un être qui déplore bien sincèrement la ruine de ce noble édifice, et les malheurs éprouvés par ses respectables possesseurs. » — « Je crois reconnoître votre voix, s'écria le vieillard ; mais ma mémoire m'a presqu'entièrement abandonné. Dites-moi, où vous ai-je vu déja ? » — « Peut-être, répondit d'Alonville, étiez-vous un des domestiques du château ? » — « J'en étois effectivement un autrefois ; mais depuis quelques années, je m'étois retiré dans une petite maison que m'avoit donnée le

baron, mon bon maître. Lorsque la baronne craignit une attaque, je vins au château; car, tout vieux que je suis à présent, j'ai été soldat autrefois, et dans ce tems de confusion, je pouvois du moins diriger les jeunes gens : oui, et j'aurois pu me servir encore une fois de mon sabre. » D'Alonville vit que ce respectable vétéran ayant une fois commencé à parler, il alloit en apprendre tout ce qu'il désiroit savoir. « Mais la baronne et sa fille nous quittèrent, reprit-il, et deux jours après, les Français tombèrent sur nous. » — « Et, tâchâtes-vous de défendre le château ? » demanda d'Alonville. — « J'étois d'avis de le faire, et deux ou trois autres pensoient comme moi; mais qu'est-ce que c'étoit que cela ? La plupart furent assez poltrons pour ne songer qu'à leur propre sûreté. Ils ouvrirent les portes aux Français, qui mirent ici leurs malades et leurs blessés, et firent, ajouta le bon homme en soupirant, un hôpital du château de Ro-

senheim! » Il s'arrêta quelques instans, comme pour laisser se calmer l'indignation que lui faisoit éprouver ce pénible ressouvenir. « Ces scélérats restèrent ici près de trois semaines, reprit-il, et pendant ce tems, ils apprirent à qui appartenoit le château. Les noms de Rosenheim et d'Alberg leur étoient bien connus; lorsqu'ils partirent, ils firent éloigner les malades, mirent le feu au château et pillèrent le village. » — « Je crains d'après cela, que vous n'ayiez tout perdu, » dit d'Alonville. — « Tout ce que j'avois au monde, répondit le vieillard; tout ce que la bonté de monseigneur m'avoit accordé pour que je pusse passer en paix le reste de mes jours, m'a été enlevé; mais ce n'est pas cela qui m'afflige. Hélas! je n'ai que très-peu de tems à vivre, et je puis tout aussi bien mourir dans la chaumière vide qu'ils m'ont laissée; mais, voir le château de monseigneur ne plus former qu'un monceau de ruines, c'est là ce que j'ai de la peine à sup-

porter ! Il y a maintenant quarante ans que le baron me prit pour son domestique. Je servis sous lui, dans l'année 1757, au siége de Leipsick, où il eut un bras cassé dans deux endroits. Je le soignai pendant tout le tems qu'il lui fallut pour se rétablir ; après cela quand la mort de son fils l'affligea au point de lui causer une maladie dangereuse, il ne vouloit souffrir auprès de lui que moi et madame d'Alberg, ma chère jeune maîtresse. » — Le chagrin de l'honnête vieillard interrompit pendant quelques instans, son mélancolique et simple récit ; mais faisant un effort sur lui-même, il reprit : « Tout est maintenant fini. J'ai entendu dire que le comte d'Alberg a été tué : madame la baronne et la comtesse, sa fille, sont parties ; ni elles ni monseigneur le baron, ne reviendront plus, si même, tant de malheurs ne les font pas mourir. »

D'Alonville auroit désiré consoler le vénérable affligé, et déployer à sa vue,

une perspective plus brillante ; mais il n'en avoit aucune à lui offrir. La désolation qui l'entouroit, les pertes trop évidentes qu'avoient essuyées ses amies, les scènes lugubres qui avoient frappé ses regards lorsqu'il leur avoit demandé l'hospitalité ; s'unissoient maintenant pour accabler ses esprits. Si le chevalier, qui avoit en partage la jeunesse et la santé, n'appercevoit de vant lui que l'obscurité du désespoir ; quelles sensations pénibles ne devoit pas éprouver un vieillard affoibli par les ans et les infirmités, et dont des nuages épais voiloient le soir de la vie ! Aucun des deux ne sembloit disposé à rompre ce silence de douleur. Enfin, d'Alonville s'informa si toutes les parties du château étoient en aussi mauvais état que celle dans laquelle ils se trouvoient alors.

« A-peu-près, répondit l'ancien domestique. Je vous conduirai, ajouta-t-il, si vous le désirez, de l'autre côté où je crois que les murs sont moins dégradés,

et même où quelques-uns sont demeurés debout, à raison de leur épaisseur, quoique le feu ait détruit tous les ouvrages en bois qui les avoisinoient. » D'Alonville suivit en silence le vieillard, qui s'avança difficilement et d'une démarche chancelante, à travers les fragmens de pierres détachées, qui, en plusieurs endroits, fumoient encore. Lorsqu'ils furent arrivés à un endroit qui naguères avoit servi d'appartement de parade, il s'arrêta, et lui montra du doigt une masse de fer qui formoit autrefois un poële magnifique, mais qui, maintenant, étoit à demi-fondue par l'action du feu. Il se baissa et en ramassa un morceau qui se trouvoit brisé. — « C'étoient là les armes de mon maître! s'écria le fidèle serviteur; elles sont en fer, et servoient d'ornement au poële : voyez, elles ne sont presque pas endommagées! » D'Alonville se rappela dans ce moment qu'on lui avoit décrit comme étant garnie en fer, l'armoire

l'armoire qui contenoit les précieux parchemins ; il songea que ce vieillard, qui avoit long-tems joui de la confiance du baron, pourroit probablement lui indiquer l'endroit en question. Animé encore une fois par l'espoir de le découvrir, il se décida donc à tout avouer à son conducteur, et à lui confier le secret de son voyage. Une foible rougeur colora momentanément le visage pâle et languissant du vieux domestique, qui, rendu craintif et défiant par l'expérience et par les souffrances, hésitoit un moment après que d'Alonville eut cessé de parler; mais quelque prudence que lui eussent donnée les années, il lui fut impossible de considérer cette physionomie où régnoit la franchise, et d'entendre le récit simple et clair que lui fit le chevalier, sans renoncer aussi-tôt aux soupçons qu'il avoit d'abord conçus. « Je connois, monsieur, dit Rodolph (c'étoit le nom du vieillard), toute l'importance des papiers dont vous me parlez,

Mais est-il possible que monseigneur, lorsqu'il est parti pour Vienne, ou madame la baronne, lorsqu'elle a été forcée de s'en aller d'ici, aient négligé de s'en assurer ? D'Alonville lui raconta succinctement ce qui s'étoit passé au chateau, lorsque la famille s'étoit vue obligée de le quitter, et il s'accusa d'être, en quelque sorte, la cause de ce fatal oubli. Rodolph le remit alors. « Ah ! oui, monsieur, dit-il aussi-tôt, je me rappelle à présent vos traits : je savois bien que je vous avois vu quelque part, et qu'il n'y avoit pas longtems de cela. Le cruel jour où ma bonne maîtresse nous quitta, elle m'occupa, parce qu'elle pouvoit se fier à moi, à empaqueter quelques-uns des objets les plus précieux. Je vis parmi eux plusieurs papiers et des rouleaux de parchemins que je pris pour ceux dont il s'agit, c'est pourquoi je ne crus pas nécessaire de l'y faire songer. A la vérité, je n'étois pas certain qu'ils fussent dans le château; car je supposois que

monseigneur les avoit emportés la dernière fois qu'il vint ici pour le procès. S'ils étoient perdus, ajouta-t-il, cela seroit à-peu-près aussi fatal pour moi que l'incendie de cette maison-ci. » — « Selon ce qu'on m'a dit, répliqua d'Alonville, la perte de ces papiers leur causeroit un dommage encore plus considérable. C'est pourquoi, mon bon et vieil ami, voyons si nous viendrons à bout de les retrouver. » — « Ah! monsieur, s'écria Rodolph d'une voix tremblante, si je pouvois avant de mourir être de quelque utilité à mon maître. . . . . » — « Montrez-moi l'endroit, reprit d'Alonville, et faisons tout notre possible pour réussir dans notre recherche. »

Ils arrivèrent alors à un passage voûté qui conduisoit auparavant à l'anti-chambre dont étoit immédiatement précédée la chapelle; mais vers l'extrêmité, le mur s'étoit écroulé en-dedans. « Il faut faire le tour, dit Rodolph, il est probable que

nous y parviendrons plus aisément, en traversant la chapelle. » En effet, la difficulté étoit beaucoup moindre de ce côté, parce que, comme il n'y avoit au-dessus que le toit, tandis que les autres parties de l'édifice étoient surmontées de plusieurs étages, l'aire se trouvoit moins obstruée par les éboulemens. D'Alonville le cœur palpitant d'inquiétude et d'espoir, suivit son guide vers le bout du passage qui conduisoit à l'anti-chambre. Comme il étoit voûté en pierre, une partie en avoit été préservée ; mais les plâtras qui étoient tombés, formoient un monceau beaucoup plus élevé que l'endroit où Rodolph jugeoit que devoit être l'armoire. « Il faut nécessairement ôter ces pierres, dit d'Alonville, sans quoi, nous ne saurons jamais si l'endroit que nous cherchons a échappé à la fureur des flammes. » C'étoit une tâche bien dangereuse, parce que les ruines qui s'élevoient au-dessus d'eux paroissoient à chaque instant prêtes à s'écrouler ; le vent

qui murmuroit au travers des murs démolis leur faisoit craindre contiuellement qu'une bouffée un peu plus forte que la précédente, ne les engloutît sous ces débris chancelans. Foible, découragé, abattu par l'âge et par le chagrin, les mains tremblantes de l'honnête Rodolph ne faisoient que peu d'ouvrage; mais d'Alonville, exalté par l'espérance du succès, travailla avec tant de diligence et de succès, qu'au bout d'une heure tout étoit débarrassé; la porte de fer que les gravâts dont la chambre étoit emcombrée, avoient probablement dérobée aux recherches des pillards, parut alors distinctement; mais le bois qui y étoit adapté, et le plâtre qui la scelloit étoient tombés en-dedans. D'Alonville, au risque de faire écrouler le mur sur sa tête, l'ayant forçée, elle céda; car la serrure étoit à-peu-près déjointe par le poids des briques qui pesoient sur elle, et il apperçut alors un sac de cuir que le vieillard lui assura contenir ce qu'il

cherchoit. Il s'en saisit avec empressement.
« Y a-t-il encore quelques autres papiers? demanda-t-il. Ne manquons pas de faire une exacte recherche. » Il trouva deux autres paquets, soigneusement enveloppés, et n'appercevant plus rien, il se retira précipitamment ; et respirant à peine de joie, il entra dans la chapelle. « Jamais, s'écria-t-il en s'asseyant sur une colonne tronquée, jamais aucune plainte ne m'échappera contre ma mauvaise fortune. Oh! mon digne ami, comment pourrai-je reconnoître le service inappréciable que vous m'avez rendu! Moi, hélas! que la fortune a réduit à un état encore plus misérable que celui où vous êtes! » — « Tout ce que je désire, répondit le fidèle vétéran, c'est de savoir que ces papiers auront été remis entre les mains de mes maîtres : mais je ne le saurai jamais ajouta-t il tristement, non, jamais! Je suis trop vieux pour les aller trouver, et ils ne reviendront jamais ici. Je n'ai plus rien à faire

que d'aller mourir dans ma retraite obscure ! »

Cette propension à ramener ainsi ses pensées sur soi-même, n'est que trop naturelle aux vieillards et à ceux qui se trouvent isolés sur la terre. Rodolph oublioit le succès qu'avoit obtenu d'Alonville dans l'affaire qui intéressoit si essentiellement son maître, en réfléchissant que lui, il ne partageroit pas la satisfaction que cette circonstance occasionneroit dans la famille. « Vous ne mourrez point dans votre obscure retraite, s'écria d'Alonville. Je suis bien sûr que, lorsque la baronne apprendra ce qui s'est passé (car vous savez qu'elle ignore que le village ait été pillé et le château incendié), elle vous fera venir près d'elle, à moins que vous ne préfériez rester ici, après que l'on aura réparé votre demeure. » — « Rester ici ! répondit Rodolph, quoi ! pendant qu'on se bat dans tous les environs ! Non ; si j'en avois eu la force, je me serois traîné jusqu'au-

près du baron, à Vienne ; car il n'auroit pas été raisonnable de vouloir que, vieux et infirme comme je le suis, madame la baronne ne sachant pas où elle iroit, s'embarrassât de ma personne. » — « Et qui vous empêche de m'accompagner ? lui demanda d'Alonville. Avez-vous une femme, ou quelque autre parent que vous ne puissiez quitter ? » — « Hélas! non, répartit le vieillard ; ma femme est morte depuis plusieurs années : elle m'a laissé une fille qui s'est mariée au domestique d'un seigneur français, qui vint ici visiter monseigneur, il y a cinq ans. Elle est allée en France avec son mari, et il y a bien long-tems que je n'ai eu de ses nouvelles. Je n'ai plus aucun enfant pour me secourir ; ma sœur qui, depuis le mariage de ma fille, veilloit à mon petit ménage, a été si fort effrayée, lors de l'arrivée des Français dans notre village, que, déja vieille et infirme, son état a empiré, et elle est morte il y a dix jours. »

D'Alonville écouta ce récit de douleur avec autant d'intérêt que pouvoit lui en inspirer tout sujet qui ne se rapportoit pas directement aux moyens de transporter sûrement les papiers qu'il venoit de recouvrer d'une manière si miraculeuse. Le vieillard avoit cessé de parler longtems avant qu'il eût formé aucun plan qui lui parût praticable. Quoi qu'il en soit, il s'agissoit pour le moment de les déposer dans le village, en lieu de sûreté ; car, il réfléchit que si on le voyoit chargé de la sorte, il pourroit être en butte à des soupçons injurieux pour lui-même, et dangereux pour le dépôt sacré dont il étoit chargé. En conséquence, après avoir réfléchi un moment, il jugea préférable de les diviser : il remplit aussi-tôt les poches de Rodolph et les siennes ; mais comme cela ne suffisoit pas, il cacha le reste sous son gilet. Cet arrangement étant une fois terminé, il engagea Rodolph à retourner à sa chaumière, en l'assurant qu'il ne tar-

deroit pas à le suivre, et qu'alors, ils s'entretiendroient plus longuement sur son retour auprès de son ancien maître. L'honnête vieillard paroissoit arrivé à cette période de la vie où l'espoir n'échauffe plus que bien foiblement le cœur humain; il sentoit que, pareil au fidèle chien d'Ulysse, il ne pourroit guères que jetter un dernier regard sur son maître et mourir à ses pieds : il sembloit répugner en quelque façon à s'éloigner de l'endroit où il avoit vu luire des jours plus heureux, pour s'en aller languir parmi des étrangers, durant un petit nombre de mois; mais d'Alonville étoit persuadé qu'il rendroit un service véritable à ses généreux bienfaiteurs, en arrachant leur ancien domestique à la situation déplorable dans laquelle il se trouvoit plongé.

Lorsque son compagnon l'eut quitté, d'Alonville songea à satisfaire le désir mélancolique qu'il éprouvoit de visiter le lieu où étoit enseveli son père. Il y par-

vint avec quelque difficulté. La chaleur du feu avoit desséché les arbrisseaux qui croissoient à l'entour; mais au moyen de ce qu'il s'en étoit conservé une partie, et d'après des observations qu'il avoit faites à une époque antérieure, il réussit à trouver l'endroit où si peu de tems auparavant il avoit pleuré sur les restes derniers de son plus cher parent. Ces sensations douloureuses revinrent en foule l'assaillir avec une force nouvelle; cependant lorsque d'Alonville réfléchissoit sur tout ce qu'il avoit souffert depuis, et qu'il anticipoit avec un triste pressentiment toutes les peines qui probablement l'accableroient par la suite, il avoit peine à désirer que son père eût vécu pour lutter encore contre les maux les plus affreux de la vie..... l'exil et la pauvreté, pour déplorer l'aveuglement qui avoit arraché son fils aîné de son sein paternel, les convulsions politiques qui avoient provoqué l'emprisonnement du souverain auquel il étoit attaché, et le ren-

versement du gouvernement qu'il avoit juré de soutenir. « Ceux qui ont cessé d'exiter sont heureux, s'écria-t-il ; du fonds de leur tombe silencieuse ils n'entendent point gronder l'orage qui ébranle jusques dans ses fondemens le malheureux royaume de France ! Oh mon père ! plût à Dieu que, comme vous, je fusse plongé dans le séjour d'une paix éternelle ! Mais mon foible bras peut être encore appelé au service de ce pays, pour lequel vous perdites la vie ! Je me souviens de vos dernières volontés, et je m'efforcerai d'y obéir. » Cet infortuné jeune homme retourna alors au village, et après plusieurs projets sur lesquels il consulta le vieux Rodolph, il fut convenu qu'ils gagneroient ensemble Coblentz, dans une petite charette, sous l'apparence d'un paysan, accompagné de son fils, en ayant soin de cacher au fond de leur humble voiture, les papiers qu'ils avoient si heureusement recouvrés. Tous les plans qu'ils formoient

offroient des dangers et des difficultés; mais après les avoir mûrement examinés tous, ce dernier leur sembla le plus convenable. Le vieux domestique qui n'auroit jamais pu entreprendre un pareil voyage à pied, paroissoit trouver, dans l'attente de recouvrer la protection de son ancien maître, le seul rayon d'espoir qui pût désormais éclairer le couchant de sa triste et mélancolique existence; arraché en quelque façon au désespoir auquel il s'étoit jusqu'alors abandonné, il s'occupa des préparatifs du voyage avec une telle activité, qu'il parvint à se procurer un cheval et une voiture comme tous deux le désiroient; après avoir déposé dans l'endroit le plus sûr de cette voiture les papiers qu'ils jugèrent les plus importans, d'Alonville et Rodolph commencèrent leur voyage. Ils furent arrêtés deux fois par les traîneurs de l'armée française qui s'étoient emparés de plusieurs lieues du pays à travers lequel ils passèrent; mais Rodolph

arrangea si bien son histoire, et tous deux paroissoient si parfaitement ce qu'ils disoient être, que le quatrième jour après leur départ de Rosenheim, ils arrivèrent sains et saufs à Coblentz.

CHAPITRE IX.

La soirée étoit fort avancée, lorsque d'Alonville atteignit le terme de son voyage, fatigué, non pas tant par l'incommodité de la voiture que par la sollicitude à laquelle son esprit étoit livré, et les soins qu'exigeoit son estimable et vieux compagnon. L'ayant établi commodément dans une auberge, d'Alonville courut à l'hôtel où il s'attendoit à trouver ses amis; son âme se dilatoit délicieusement en songeant que le recouvrement des papiers qu'il leur rapportoit, adouciroit considérablement les regrets que ne pouvoit manquer de leur faire éprouver la ruine de leur château; mais il eut le déplaisir d'apprendre qu'ils avoient quitté Coblentz, le lendemain de son départ pour Rosen-

heim, et qu'ils étoient allés à Vienne. A la vérité, la baronne de Rosenheim, dans la lettre qu'elle avoit laissée pour lui, l'invitoit d'une manière pressante à venir les y rejoindre ; mais il se sentoit découragé et accablé par cette absence imprévue. Triste et mécontent, il se retira dans son premier logement : là, il se mit à réfléchir sur le parti qu'il avoit à prendre ; toutes ses pensées se croisoient dans son esprit sans qu'il pût se fixer à aucune ; il balançoit, incertain entre l'idée d'aller lui-même à Vienne, et celle d'y envoyer son honnête compagnon, tandis que lui, il tâcheroit de se joindre à quelqu'un des corps d'émigrés Français qui se formoient de nouveau. Le lendemain il rencontra le même ami qui lui avoit déja fourni de l'argent, et dont les sages avis avoient le plus grand pouvoir sur lui, en raison de son âge, et de l'amitié que son père lui avoit toujours portée. Ce gentilhomme, nommé le marquis de Magnevilliers, conseilla au chevalier

de

de se rendre de suite à Vienne, où ; après avoir vu ses amis, il pourroit prendre les mesures que lui dicteroient les circonstances, et s'enrôler sous le prince de Condé, ou bien, malgré les derniers décrets contre les émigrés, tâcher de rentrer en France ; parti que monsieur de Magnévilliers se proposoit d'adopter lui-même, quoiqu'il connût bien tous les dangers auxquels il s'exposeroit par là. Il étoit de Picardie, aussi bien que d'Alonville : il se persuadoit qu'ils pourroient, en y retournant, former encore un parti en faveur de l'infortuné monarque, dont il jugeoit que l'injuste et cruel emprisonnement devoit avoir enlevé à ses persécuteurs un grand nombre de partisans. Mais comme ceux qui se décidoient à adopter cette ressource étoient obligés d'exécuter leur dessein séparément et avec beaucoup de précaution, monsieur de Magnevilliers, sans presser son ami de l'accompagner, ni même de le joindre sur la route, se

contenta de l'informer, en confidence, de ce qu'il comptoit faire, et qu'il pensoit que d'Alonville devoit faire aussi, lorsqu'il auroit vu ses amis allemands, auxquels il avoit trop d'obligation pour les négliger. Monsieur de Magnevilliers donna ensuite un petit supplément de fonds à d'Alonville, qui l'accepta sans aucun scrupule, et partit le lendemain pour Vienne, avec Rodolph, par la diligence qu'encombroit déja une multitude de Français, qui, dispersés et incertains sur l'avenir, se rendoient, les uns à la capitale de l'Empire, les autres en Italie. D'Alonville n'éprouva point cette consolation que d'ordinaire on ressent en trouvant des compagnons d'infortune; au contraire, il sentoit son cœur saigner, en réfléchissant sur la triste condition à laquelle étoient réduits tant de braves gens, et sur le déplorable état du pays, dont ils étoient bannis pour leur fidélité envers un roi qu'ils avoient juré de défendre, et un

gouvernement qui, quoique défectueux, étoit infiniment préférable à la tyrannique anarchie, qui, sous le prétexte de corriger ces défauts, avoit imprimé au nom français une tache ineffaçable. Parmi ses compagnons de voyage se trouvoient des êtres âgés et délaissés, qui ne savoient où trouver un abri pour reposer leur tête affoiblie, et sembloient même regretter de ne l'avoir pas livrée au bourreau, plutôt que de venir traîner dans un pays étranger, un petit nombre de jours pénibles et misérables. Des femmes accoutumées à toutes les délices de la vie, étoient maintenant accompagnées d'enfans privés d'appui, errant sur la scène du monde, sans moyens d'existence; quelques-unes déplorant la mort de leurs pères, de leurs frères, ou de leurs époux; d'autres, incertaines sur le sort des personnes qui leur étoient le plus chères, et redoutant néanmoins de l'apprendre.

L'esprit de plusieurs de ces infortunés

sembloit avoir été tellement ébranlé par les nombreux orages qui les avoient assaillis, qu'ils plioient sans résistance sous le poids de leurs souffrances, ne trouvant plus la force de jetter les yeux sur l'avenir qui leur étoit réservé; d'autres, avec plus de courage, rabaissoient leur orgueil au niveau de leur fortune déchue, et s'efforçoient de supporter avec calme des maux qu'ils ne pouvoient éviter; tandis que des personnes d'une autre classe, et principalement de jeunes militaires, formoient sans cesse entr'eux, et avec une égale véhémence, des projets pour le rétablissement de leurs affaires, et sembloient déterminés à tout tenter et à tout sacrifier pour le succès qu'ils croyoient devoir les couronner. D'Alonville qui n'avoit encore combiné aucun plan de conduite pour l'avenir, écoutoit sans beaucoup de confiance ceux de ses compatriotes; mais il n'en voyoit aucun qui lui parût plus raisonnable que celui de monsieur de Ma-

gnevilliers. Au milieu de ses irrésolutions, il espéroit recevoir des conseils et des consolations de la part des amis qu'il alloit rejoindre, et il s'imaginoit trouver un second père dans le vieux baron de Rosenheim.

Aussi-tôt son arrivée, il se hâta d'aller visiter la famille de Rosenheim ; il présageoit avec toute la vivacité de la jeunesse et de l'inexpérience, la réception amicale qu'on alloit lui faire. On l'introduisit dans une chambre où le baron, son épouse, sa fille, le comte d'Alberg, trois officiers allemands et plusieurs dames étoient occupés à jouer. Madame de Rosenheim fut la seule personne qui se leva pour le recevoir, et qui témoigna du plaisir à le voir. Les manières de madame d'Alberg étoient tellement changées, qu'il ne se sentit nullement porté à lui adresser la parole. Le baron, à la vérité, lui parla avec cette aisance et cette politesse particulière à un vieux militaire courtisan ; mais le comte

d'Alberg qui étoit debout derrière la table de jeu, le salua à peine, lorsque madame de Rosenheim le présenta ; il sembloit l'examiner d'un air grave et mécontent.

On a dit généralement qu'il n'y avoit pas sur la terre d'hommes si présomptueux, ou qui parussent si contens d'eux-mêmes que les jeunes officiers français ; leurs propres écrivains l'ont même répété ; les nôtres l'ont redit ensuite ; et enfin, nous qui ne jugeons que d'après ce que nous lisons (et la plupart du tems, dans des livres de pur amusement, où tous les caractères sont exagérés), nous avons admis comme certain, qu'en France tous les jeunes militaires sont (peut-être seroit-il mieux de dire, étoient) des fats. Il est impossible de nier que beaucoup d'entre eux ne soient effectivement tels ; que leurs manières ne soient plus frivoles et leur extérieur plus efféminé qu'aucun de ceux qui sont parmi nous. Mais, comme au milieu de ces travers et ces extravagances,

on a universellement reconnu beaucoup de bravoure personnelle et une délicatesse extrême sur l'honneur, les autres nations n'auroient été que justes en leur accordant une ou plusieurs vertus que, malgré les apparences qui pouvoient être contre eux, il est certain qu'ils possédoient au moins à un aussi haut degré que les militaires de tout autre pays. D'Alonville étoit indubitablement une exception au préjugé qui les condamne tous indistinctement; car il étoit si loin d'être vain ou présomptueux, qu'il avoit vu souvent sa modestie et sa timidité tournées en ridicule par ses jeunes camarades, et sur-tout par son frère aîné, qui, d'un esprit entreprenant et ambitieux, avoit de très-bonne heure secoué le joug de cette autorité paternelle, qu'on respectoit en France davantage et plus long-tems qu'en Angleterre; et qui, possesseur d'une fortune considérable, indépendante du vicomte de Fayolles, son père, avoit commencé de-

puis long-tems à ne penser et à n'agir que d'après lui-même. Il s'étoit jetté à corps perdu dans la révolution, et s'unissant à tous les intrigans qui visoient à la détourner de son cours, il étoit devenu un des ennemis acharnés de ce roi qu'on venoit d'emprisonner, et dont le seul crime étoit une trop grande foiblesse. C'étoit cette conduite de son fils aîné qui avoit réduit au désespoir le vicomte de Fayolles : c'étoit cette conduite de son frère qui avoit cruellement blessé le cœur sensible de d'Alonville, et abattu ses esprits, beaucoup plus que le malheur d'être proscrit ; de façon que, si jamais il avoit cédé à cette vanité qu'on pouvoit lui pardonner au sein de l'abondance et de la prospérité, dans les jours les plus brillans de sa jeunesse, il étoit maintenant impossible d'en découvrir en lui aucune trace. Le comte d'Alberg à qui on avoit peint le chevalier comme très-présomptueux, l'examinoit beaucoup, étant convaincu qu'il l'étoit réellement ; il lui témoignoit.

témoignoit à peine les égards qu'un gentilhomme a droit d'attendre de la part d'un autre gentilhomme. Personne n'étoit plus aisé à décourager que d'Alonville ; il fut tellement blessé de la manière dont il étoit reçu, sur-tout par madame d'Alberg, qu'il résolut de prendre congé, de donner par écrit les détails de son entreprise, et de dire ensuite adieu pour jamais à des amis de la part desquels il s'étoit attendu à éprouver la continuation de cette bienveillance qu'ils lui avoient témoignée avant qu'il eût rien fait pour la mériter.

En conséquence, après être resté quelques momens dans la chambre (madame de Rosenheim s'étoit remise au jeu, aussitôt après lui avoir parlé), il s'approcha de la table, et lui dit, à voix basse, qu'il voyoit que le moment n'étoit pas convenable pour lui faire part du succès de son expédition, que, d'après cela, il auroit l'honneur de lui écrire à ce sujet, et qu'il alloit confier à ses domestiques le paquet

de papiers qu'il avoit laissé en bas. La baronne, quoique accoutumée à se commander à elle-même, changea de contenance, et laissa voir une émotion qui parut à d'Alonville totalement inexplicable ; mais elle se remit bientôt, et donnant ses cartes à un gentilhomme qui étoit assis derrière elle, elle quitta la chambre, en disant avec un sourire forcé, qu'elle avoit à parler à son jeune ami, le chevalier d'Alonville. Ce dernier, après avoir salué la compagnie qui restoit, s'empressa de suivre la baronne.

Madame de Rosenheim passa dans une salle où la table étoit mise pour le souper, elle s'assit et pria d'Alonville de prendre place à côté d'elle. Il obéit en silence.

« Mon aimable ami, lui dit-elle, vous pensez, je le crains, que la réception que vous éprouvez de notre part, n'est point telle qu'elle est due à votre mérite. Il ne m'est pas possible d'en expliquer les raisons : tout ce que j'ose vous dire, c'est que le baron n'est

point instruit de la générosité avec laquelle vous vous êtes exposé pour nous. Le comte d'Alberg est tourmenté depuis les circonstances de la dernière retraite qu'il regarde comme déshonorante pour les armées de l'empereur, son maître ; par quelques événemens désagréables qui lui sont arrivés, par la situation des affaires publiques ; enfin, mon cher monsieur, les meilleurs caractères sont exposés à être aigris par les vicissitudes de la vie ; quoiqu'il n'y ait pas dans le monde un mari plus tendrement attaché à sa femme, que le comte d'Alberg.... »

Madame de Rosenheim hésita, comme une personne qui, sentant toute la nécessité d'une apologie, cherche à la faire de manière à blesser, le moins possible, la sensibilité de celui à qui elle s'adresse. D'Alonville l'interrompit.

« Ma chère madame, lui dit-il, je vous supplie de ne point vous affliger, ainsi que moi, en m'expliquant ce qui, à-coup-sûr,

n'a pas besoin d'apologie. Je suis un étranger pour le comte d'Alberg, et je n'ai aucun titre quelconque à son amitié ou à celle du baron de Rosenheim. Les obligations que je vous ai, madame, sont telles que le tems ne pourra jamais les effacer de mon souvenir : mais s'en suit-il que je doive prétendre à obtenir de pareilles bontés de toute votre famille ? Non sans doute; peut-être aurois-je dû même ne point m'y présenter du tout; mais chargé comme je l'étois d'une commission que je me sentois puissamment excité à remplir, quoique vous ne m'en eussiez pas chargé, je n'ai voulu me fier qu'à moi pour vous en rendre compte. Si vous voulez maintenant, » ajouta-t-il en se levant et s'avançant vers une espèce de vestibule voisin de la chambre dans laquelle ils se trouvoient, « me permettre de vous remettre ces papiers, et de souhaiter à votre famille toutes sortes de félicités, je ne vous importunerai plus. »

Le trouble et la mortification de madame

de Rosenheim augmentèrent visiblement, lorsqu'il posa sur une chaise, à côté d'elle, les actes pour lesquels elle avoit témoigné tant d'inquiétudes. « Est-il possible, s'écria-t-elle, que vous ayez réussi ? Quels dangers vous avez dû courir ! Et quelle réception vous trouvez à votre retour ! Je vous dois, en vérité, une reconnoissance qu'il m'est impossible d'exprimer. Les Français ne sont donc point à Rosenheim ? »

D'Alonville, d'après les manières de toute la famille, s'étoit imaginé que la voix publique, ou quelques-uns de leurs vassaux, leur avoient appris le sort de leur habitation, et que, comme cela arrive souvent dans le malheur, ils s'étoient tristement résignés à leur perte, quoique à demi-disposés à s'en prendre à tout ce qui les entouroit. D'après cette persuasion, la question de la baronne le surprit extrêmement, et il se trouva fort embarrassé pour y répondre; mais après quelques

momens de réflexions, il se détermina à lui raconter, le plus brièvement possible, les circonstances de son voyage. Madame de Rosenheim apprit la destruction de sa superbe propriété, avec la fermeté d'un esprit élevé. Quelque grande que fût la perte qui en résultoit sous le rapport pécuniaire, elle pensoit combien elle l'auroit été davantage encore, sans la vive reconnoissance qui avoit porté d'Alonville à sauver du milieu des débris, les actes qui du moins assuroient à ses descendans la possession des terres de leurs ancêtres; puis jetant les yeux sur lui, elle se rappela combien ses pertes à lui étoient plus considérables encore que celle-là; combien de ses compatriotes, chassés de bien plus riches possessions, étoient maintenant errans sur la surface du globe; toutes ces réflexions la convainquirent qu'il étoit indigne d'elle de déplorer amèrement sa propre infortune. Mais d'Alonville, en même tems qu'il admiroit le calme et la

dignité avec lesquels elle écoutoit des détails qui eussent causé à un grand nombre de femmes des cris de douleur et de rage, voyoit néanmoins que son esprit étoit agité par un autre embarras que celui d'apprendre cette nouvelle à sa famille ; et s'imaginant que sa présence ne faisoit qu'ajouter à la sollicitude à laquelle elle paroissoit livrée, il se leva pour prendre congé d'elle. Tandis que les yeux humides de pleurs, il lui répétoit d'une voix altérée ses vœux pour son bonheur, celui de tous les siens, et lui faisoit ses adieux ; la baronne, à l'instant où il ouvroit la porte, lui prit la main en s'écriant vivement : « Nous ne nous séparerons pas ainsi, chevalier ! Que ne m'est-il possible de tout vous expliquer ! Mais vous ne quittez pas immédiatement Vienne ? » — « Pardonnez-moi, madame, répondit d'Alonville, je n'y avois d'autre affaire que de vous remettre les papiers que j'ai été assez heureux pour retrouver, et de m'ac-

quitter par-là d'une bien foible partie de la reconnoissance que je vous dois : ayant une fois terminé cette affaire, je n'ai plus qu'à partir. »

« Pour quel endroit ? s'écria madame de Rosenheim; où pourrai-je avoir de vos nouvelles ? Je vous en supplie, dites-moi en quel lieu vous vous proposez de vous rendre ? » — « Hélas ! madame, dit d'Alonville, vous me faites une question à laquelle il m'est impossible de répondre. Seul sur la terre, je ne sais pas dans quel lieu pourra me conduire le hasard ou plutôt la fatalité, dans l'intention où je suis de périr en défendant la cause de mon infortuné roi ; mais tous les projets que j'ai vaguement formés jusqu'ici, ont pour objet de rentrer en France. »

« Vous ne pouvez songer à exécuter cette résolution : une mort certaine vous y attend. »

« Par-tout ailleurs m'attend un malheur inévitable. A quoi bon, madame, vous

occuper du sort futur d'un être qui, vous pouvez m'en croire, est parfaitement indifférent sur ce qu'il deviendra ? »

« Dites-moi seulement, s'écria la baronne avec vivacité, comme si elle entendoit venir quelqu'un, qu'elle prévoyoit devoir interrompre leur conversation ; dites-moi seulement où je pourrai vous écrire demain : à-coup-sûr, vous passerez au moins la journée de demain à Vienne ? »

« Sans contredit, madame, si vous avez quelques ordres à me donner. »

« Oui, j'en ai ; je vous prie d'y rester et de me donner votre adresse. »

D'Alonville tira de sa poche une carte sur laquelle il avoit écrit son nom et celui de l'hôtel dans lequel il logeoit, afin de la laisser au portier, s'il n'avoit pas trouvé ses amis chez eux. La baronne la prit, et lui dit à voix basse : « Demain, chevalier, vous aurez de mes nouvelles. » Puis elle le quitta, et d'Alonville, plus abattu qu'il

ne l'avoit jamais été, depuis la mort de son père, reprit tristement le chemin de son auberge.

Ceux qui ont éprouvé cette sensation délicieuse qui dilate notre cœur, lorsque nous croyons nous être acquittés, jusques à un certain point, de la dette de reconnoissance contractée envers des amis que nous chérissons, et sur-tout lorsque nous sommes sur le point de les revoir, après un pareil service, et à la suite d'une longue absence, ont peut-être aussi ressenti la blessure profonde et envenimée que nous fait une réception froide et glacée, au lieu de la réception franche et cordiale qu'anticipoit notre imagination. D'Alonville éprouva dans cette occasion toute l'amertume de ces différens sentimens, et pour la première fois, il connut dans toute leur étendue, les peines qu'entraînent avec eux l'exil et l'isolement. Dans l'instant affreux où son père alloit être arraché de ses bras, il s'imaginoit avoir trouvé

une mère dans madame de Rosenheim; dans la fille de cette femme respectable, une sœur, une amie. La délicatesse avec laquelle elles lui dispensoient les bienfaits qu'il étoit forcé d'accepter, sauvoit à sa situation tout ce qu'elle pouvoit avoir d'humiliant ; banni du sein de sa patrie, privé de son père et d'une brillante fortune, il avoit trouvé dans ces aimables et généreuses amies, une similitude de sentimens qui, si elle ne le réconcilioit pas avec les calamités de la vie, leur ravissoit du moins une partie de leur amertume, et lui donnoit la force de les supporter. Mais elles lui avoient maintenant enlevé cette unique consolation ; en vain ses regards se tournoient-ils de tous côtes, nulle part un rayon d'espérance ne venoit les frapper. Son amour-propre étoit cruellement blessé par la froideur et l'espèce de dédain qu'il avoit remarqué dans la conduite du comte d'Alberg ; il ne voyoit dans les manières du vieux ba-

ron que l'indifférence d'un homme qui, naturellement poli, reçoit avec une civilité bannale, toutes les personnes dont il n'a aucun intérêt à se concilier la bienveillance, et qui, s'il venoit à les rencontrer par la suite, ne se rappelleroit nullement qu'il les eût jamais vues. Mais le changement inexplicable de madame d'Alberg, qui, au lieu de continuer à le traiter en frère, sembloit désirer d'oublier leur connoissance, étoit infiniment plus mortifiante pour le chevalier; certain comme il l'étoit de n'avoir commis aucune action capable de lui aliéner l'estime que, si peu de tems auparavant, elle professoit encore pour lui, il ne voyoit d'autre moyen d'expliquer ce changement dans sa conduite, que de l'imputer à des motifs qui rabaissoient beaucoup dans son opinion, une femme qui lui avoit, jusques-là, paru la plus aimable et la plus accomplie de son sexe. Telles furent les pénibles réflexions qui accompagnèrent d'Alonville durant

son sommeil. On l'éveilla le lendemain de très-bonne heure, pour lui remettre une lettre, qu'un des garçons de l'auberge lui apprit avoir été apportée par une personne qui l'avoit laissée, en disant qu'il n'y avoit point de réponse. Voici quel en étoit le contenu :

« Je ne me rappele pas avoir jamais été aussi embarrassée pour exprimer ce qu'il falloit que je disse, qu'aujourd'hui où il est nécessaire que je vous explique les motifs d'une reception si différente de celle à laquelle, mon cher chevalier, vous aviez droit de vous attendre, quand même vous n'eussiez pas réussi dans la commission dont vous vous êtes si généreusement chargé. C'est une tâche réellement bien difficile, parce que je devrois être sincère, et que je ne puis l'être sans imputer à deux des plus excellens hommes qu'il y ait au monde, les erreurs et les seuls préjugés qui déparent l'excellence de leur caractère. Le baron qui a passé sa vie,

tantôt à la cour et tantôt dans les camps, est bon époux, bon père et bon maître; mais sa sensibilité, concentrée dans sa propre famille, n'en sort presque point, et il n'aime véritablement personne hors de là. Cette circonstance vous paroîtra, je n'en doute pas, très-étrange, à vous qui ne vous êtes pas encore trouvé à portée d'étudier les nuances des divers caractères de la société; caractères que vous apprendrez à connoître à mesure que vous avancerez dans le chemin de la vie. Le baron de Rosenheim est passionnément attaché à sa fille et aux enfans de cette dernière; et cependant, il n'éprouveroit aucun intérêt pour un de ses amis qui auroit une fille ou un fils dans le chagrin ou dans le malheur; il s'occuperoit, avec le calme le plus parfait, de choses indifférentes, lors même que les personnes souffrantes seroient encore sous ses yeux. J'ai vu souvent avec peine et avec étonnement, à-la-fois, des exemples de cette bizarre disposition.

Dans ma jeunesse, j'avoue qu'elle m'a souvent blessée à un tel point, que j'avois besoin de me rappeler toutes les autres bonnes qualités de mon mari, pour me réconcilier avec cette dureté de cœur apparente, avec ce penchant à l'égoïsme ; — vices que cachent difficilement les vertus les plus éclatantes (1). Peu-à-peu, je m'y suis accoutumée ; et voyant tant d'autres hommes à qui l'on pourroit reprocher des défauts bien plus graves et plus pernicieux, j'ai passé par-dessus celui-là, avec d'autant moins de difficulté que, du reste, le caractère de mon mari est irréprochable ; et je ne vous en aurois même pas parlé,

---

(1) Ce caractère n'est point hors de la nature, et je crains même qu'il ne soit pas rare. J'ai connu autrefois un homme auquel le monde accorde des vertus et des talens, intenter une dispute sérieuse à une de ses proches parentes, parce qu'elle avoit la *foiblesse* de déplorer les malheurs d'une amie avec qui elle vivoit depuis plusieurs années dans la plus grande intimité.

si je ne m'y étois vue forcée pour vous prier d'excuser la froideur et l'indifférence avec lesquelles le baron de Rosenheim pourra recevoir un service aussi important que celui que vous lui avez rendu : je ne lui en ai point encore fait part, et il ne sait même point que vous vous en soyez mêlé; mais, pour des raisons particulières, je lui ai seulement dit en termes généraux que j'avois pris des mesures pour recouvrer ces papiers ; ainsi, il est très - probable qu'il recevra le paquet important que vous êtes parvenu à recouvrer, comme une chose toute simple, de même qu'il a écouté, sans exprimer le moindre intérêt sur votre sort à venir, le détail que je lui ai donné de votre première arrivée à Rosenheim ; de la mort du vicomte de Fayolles ; de l'activité et de l'adresse que vous employâtes si heureusement pour nous sauver la vie, lorsque nous nous trouvâmes dans un danger si imminent sur la route de Coblentz. Il entendit, sans aucune

émotion

émotion apparente, ce récit qui me paroissoit si intéressant et si touchant; et lorsque je lui dis que je vous avois invité à venir ici, il ne témoigna même pas le moindre désir de vous voir ni de vous remercier de la conservation de sa famille.

« Mon gendre, le comte d'Alberg, qui est d'un caractère entièrement différent, a reçu, à ce que je crains, de la part d'Heurthofen, je ne sais quelle impression défavorable sur votre compte. Il a passé sa première jeunesse en France; d'après quelques événemens qui lui sont arrivés dans ce pays, et que je n'ai jamais appris qu'imparfaitement, il a conçu une telle idée du libertinage des jeunes gens et des grands de votre nation, qu'il croit qu'une jeune femme ne peut en admettre aucun dans son intimité, sans risquer de perdre, sinon son honneur, du moins sa réputation. Ma fille, que la sensibilité de son cœur et la conviction de votre mérite

portoient à parler de vous, dans les termes de la plus haute estime, s'apperçut d'abord que son mari sembloit l'écouter avec peu de plaisir. Ayant persisté toutefois à énoncer des sentimens qui lui faisoient honneur, sentimens aussi purs que ceux des anges, elle fut convaincue, au bout de plusieurs jours, après que le comte eût eu quelques conférences secrètes avec Heurthofen, que non-seulement le préjugé général, mais aussi des soupçons particuliers conspiroient à vous noircir dans l'esprit de son mari: pour la première fois, peut-être, depuis son mariage, elle vit que la jalousie et la défiance, ces fléaux du bonheur, avoient blessé le cœur de l'homme qu'elle aime presque jusqu'à l'adoration. Je ne sais lequel de son orgueil ou de son amour a souffert davantage; mais je sais que sa position a été on ne peut plus pénible, et qu'elle a risqué tout au monde, excepté le bonheur de son existence future, pour convaincre le comte

d'Alberg de toute la cruauté avec laquelle il injurioit sa tendresse et votre honneur. Il n'entend qu'avec impatience, sur ce sujet, une femme dont jusqu'à présent les désirs avoient toujours été ses loix; il lui a déclaré que, quelque mal fondées que puissent être ses notions sur les mœurs dissolues des Français, il espéroit qu'elle voudroit bien avoir pour lui la complaisance de lui sacrifier sa prédilection (car il sait que ce n'est pas davantage) en faveur d'un étranger qui peut être une exception; mais qui peut, avec tout autant de vraisemblance, avoir des principes aussi relâchés que le reste de ses compatriotes. Loin de considérer comme une obligation l'heureuse adresse avec laquelle vous nous avez sauvées du risque imminent que nous courions d'être noyées, il s'imagine que nous exagérons le danger pour rehausser la valeur du service; et Heurthofen lui a persuadé que le péril auquel nous nous sommes trouvées exposées dans cette

occasion, provenoit de notre obstination à suivre les imprudens avis d'un jeune homme, plutôt que les siens, qui nous auroient mieux dirigées. Je suis maintenant convaincue que cet Heurthofen, que je n'ai jamais estimé, est un scélérat ; j'ai, à mon tour, insisté pour qu'il fût chassé de la famille. Le baron m'a promis qu'il le feroit ; mais ce n'est pas, dit-il, dans un pareil moment qu'il peut congédier un homme qui est au fait de l'administration de tous ses biens, dans laquelle les malheureux événemens de la guerre ont jeté la plus grande confusion. J'ai été forcée, pour le présent, de me rendre à cette raison ; mais j'ai déclaré qu'en quelque qualité qu'il plût au baron ou au comte d'Alberg d'employer désormais cet homme, il ne rempliroit jamais l'office d'aumônier de la famille, tant que je m'en verrois à la tête. Le baron l'a envoyé pour affaires, je ne sais où, et je me trouve ainsi délivrée de son odieuse présence ; mais le mal-

qu'il a fait n'en est pas moins irréparable.

« C'est une chose si délicate que de s'interposer entre deux époux, et le bonheur d'Adriana m'est si cher, que je ne me suis point hasardée à parler au comte d'Alberg sur ce sujet, aussi décidément que je l'aurois fait sur tout autre. Je craindrois qu'il ne crût que ma fille m'a fait des plaintes de son injuste prévention et de ses indignes soupçons, et qu'en lui faisant des remontrances, je ne parvinsse à l'aigrir davantage plutôt qu'à tout concilier. Si je comptois moins sur la noblesse de votre caractère, mon aimable et jeune ami, je ne vous écrirois point tout cela ; mais je crois ne m'être pas trompée en pensant que, quelque ressentiment que vous puissiez éprouver contre le comte, à raison de l'opinion hâtive, injuste, et j'ajouterai, peu généreuse qu'il s'est formée sur votre compte, vous le sacrifierez à la tranquillité d'une famille que vous honorez

de votre estime. Un être tel qu'Heurthofen est au-dessous de votre attention, et doit exciter votre mépris plutôt que votre colère.

» Soyez assuré, mon cher chevalier, que, quoique notre connoissance soit interrompue, quoique je ne puisse, comme j'en avois l'intention, faire de ma maison la vôtre, et vous témoigner tous les égards qui seroient en mon pouvoir (hélas! ils ne pourroient jamais être proportionnés à ceux auxquels vous avez droit) ; cependant, ni le tems ni les circonstances n'arracheront de ma mémoire, ni de celle de ma fille, le souvenir des obligations que nous vous avons ; si vous ne voulez pas nous rendre toutes deux encore plus malheureuses, permettez-nous du moins de vous prouver notre reconnoissance et notre estime, de la seule manière qui nous reste. Je vous aurois demandé l'agrément de vous revoir une seconde fois, plutôt que de vous ennuyer par une aussi lon-

gue lettre; mais je sens que je ne pourrois vous voir sans peine, et je vous communiquerois probablement une partie du regret que j'éprouve. — Je ferai mieux, je crois, de terminer ici; tout ce que je vous demande, c'est de me faire dire, par une personne que je vous enverrai dans la journée, où vous comptez vous rendre en quittant Vienne. Ne m'écrivez point; vous pourrez confier à la personne chargée de ma commission, toute espèce de message dont vous voudrez bien favoriser,

Mon cher monsieur,

Votre très-sincère amie
et fidelle servante,

WILHELMINA-ULRICA,
Baronne de Rosenheim.

CHAPITRE X.

D'ALONVILLE avoit lu la lettre de la Baronne une seule fois, et après avoir voué à l'exécration universelle l'homme qu'auparavant il ne faisoit que mépriser, commençoit à réfléchir sur la manière dont il devoit agir, lorsqu'on introduisit dans sa chambre une femme ayant la tête enveloppée d'un bonnet et d'une large coëffe : il la reconnut pour son ancienne amie Thérésa, la fidelle bonne des enfans de madame d'Alberg. « Je suis envoyée par madame la baronne, monsieur, lui dit-elle aussi-tôt qu'elle fut assise, sans cela vous pourriez trouver très-étrange que je vinsse ainsi vous voir, sur-tout après tout ce qu'on a dit. »

« Apprenez-moi, ma bonne Thérésa, ce-

ce qu'on a dit. Je soupçonne qu'on m'a étrangement calomnié dans votre famille, et je sais à qui je dois toutes ces calomnies. »

« Oui, monsieur ; car je ne crains pas de le dire, il n'y a qu'une seule personne qui soit capable de les avoir débitées. Le vilain hypocrite! Je crois que je lui arracherois les yeux, si je l'avois là devant moi. Mais, malgré cela, il y a d'autres personnes aussi qui n'ont pas la conscience bien nette. C'est de Bessola que je veux parler : je ne peux pas dire que je l'aie jamais aimée ; c'est une petite personne, bien vaine, bien affectée, et voilà tout. On a dit au comte (pour ce qui est de monseigneur le baron, il ne s'embarrasse guères de ce qui ne concerne pas immédiatement sa famille), on a dit au comte qu'on vous avoit vu fréquemment avoir des conférences avec mademoiselle Bessola, à des heures indues; on prétendoit que c'étoit pour l'engager à porter des lettres à ma-

dame la comtesse. De si méchantes accusations me mettent hors de moi ; comme si vous aviez jamais songé à une aussi vilaine chose que de détacher madame de l'affection qu'elle a pour monsieur le comte. »

« Jamais, s'écria d'Alonville avec véhémence ! jamais, par tout ce qu'il y a de cher à l'honneur, une pensée aussi vile ne souilla mon esprit. » — « Je vous crois, monsieur, reprit Thérésa, et je ne peux pas m'imaginer comment M. le comte, qui n'avoit jamais montré la moindre disposition à la jalousie depuis son mariage avec madame, a été fourrer de telles lubies dans sa tête. Pour moi je crois qu'il est ensorcelé. »

« Après tout, mon amie, il n'y a rien de bien extraordinaire là-dedans, répondit d'Alonville, s'il est assez foible pour écouter un être aussi méprisable qu'Heurthofen ; s'il a l'esprit assez étroit pour nourrir ces absurdes préjugés qui stigmatisent toute

une nation pour les vices de quelques-uns de ceux qui la composent. Je suis fâché qu'il en soit ainsi, Thérésa, parce que cela me prive du seul bonheur que je puisse goûter, celui de pouvoir m'avouer pour l'ami de ces aimables et généreuses femmes, la baronne de Rosenheim et sa fille. Mais quelles que chères que me fussent mes espérances, je ne dois pas hésiter à les sacrifier aussi-tôt à leur repos. Quant au comte d'Alberg, je ne le connois point, et je ne chercherai jamais à le connoître : je lui croyois les sentimens d'un militaire et d'un gentilhomme. Je désirerois qu'il y eût moins de difficulté qu'il y en a malheureusement, à ce que je pusse apprendre à le respecter comme le mari de votre excellente maîtresse ; et c'est seulement en cette qualité que je tâcherai de penser à lui ; mais pour son chapelain, si je suis assez heureux pour le rencontrer, je renouvellerai connoissance avec lui sur un pied assez différent de celui sur lequel

nous nous sommes vus la dernière fois. »

« C'est précisément, monsieur, ce que craint madame de Rosenheim, dit Thérésa; et l'une des principales choses qu'elle m'a chargée de vous recommander, c'est de ne point parler à Heurthofen, s'il vous arrivoit de le rencontrer. Elle dit qu'elle a les raisons les plus fortes pour vous supplier d'en agir de la sorte, et elle espère que vous ne la refuserez pas; d'autant plus qu'ayant affaire à un prêtre, vous ne pouvez pas lui témoigner votre ressentiment de la même manière que si c'étoit une autre personne. Outre cela, si vous lui disiez la moindre chose, on sauroit que quelqu'un vous a averti des mauvais offices qu'il vous a rendus, et le mal seroit plus grand que jamais. Madame et la baronne m'ont toutes deux chargées de vous prier de leur donner votre parole d'honneur que vous ne chercherez point à voir Heurthofen. »

« Je ne chercherai point à le voir, ré-

pondit d'Alonville, puisque c'est leur volonté. Je ne chercherai point à voir cet infâme scélérat ; mais si jamais je le rencontre... »

« Il faudra passer sans lui parler. Oui, monsieur, il le faudra ; vous ne pouvez pas convenablement laisser éclater votre ressentiment : madame dit que le plus grand plaisir d'Heurthofen c'est de savoir qu'il a réussi dans ses projets malveillans. S'il peut se rendre important, il ne s'embarrasse pas par quel moyen ; et sa maxime est que le plaisir d'être craint est égal à celui d'être aimé. »

« En vérité, ma chère Thérésa, la famille de Rosenheim a choisi là un admirable directeur ! Mais pour mettre fin à toute inquiétude sur mon compte (car, quel droit ai-je de leur en donner la moindre ?) assurez vos dames de mon obéissance à tous les ordres qu'il leur plaira me dicter. Je ne crains point de faire cette promesse, parce que je suis persuadé

qu'elles ne m'ordonneront rien qui soit incompatible avec mon honneur. »

« Pour cela j'en suis sûre aussi, monsieur, répondit Thérésa ; car, quant à la baronne, je déclare et je crois que, quand vous seriez son fils, elle ne pourroit pas vous aimer davantage. Je ne sais pas si je l'ai jamais vue aussi contrariée qu'elle l'a été de l'indifférence du baron, et de la manière presque grossière dont le comte vous a reçu. Réellement, elle a bien de la peine à cacher le chagrin que cela lui fait; mais elle rejette tout cela sur l'incendie de Rosenheim. Oui, monsieur ; et les autres commissions que madame la baronne m'a données, c'est de vous dire que, comme elle sait que votre dessein est de quitter Vienne tout de suite, elle vous prie de lui faire dire où vous avez dessein d'aller, et elle espère, sur-tout, que ce n'est pas en France. Elle ne peut, à ce qu'elle dit, vous engager à lui écrire pour des raisons qui ne sont que trop pénibles;

mais si vous étiez assez bon pour tâcher de lui donner de vos nouvelles en m'écrivant (dans le cas où vous voudriez bien vous abaisser jusques - là) , elle et madame d'Alberg vous assurent que ce sera une des plus grandes faveurs que vous pourrez leur faire à toutes deux. Madame d'Alberg m'a même chargée particulièrement de vous dire, que, quoique d'après sa conduite d'hier au soir, elle ait pu vous paroître capricieuse ou pis encore, elle n'oubliera jamais les obligations qu'elle vous a, et qu'elle se rappelera toujours, avec l'affection d'une sœur, celui qu'elle doit considérer comme le sauveur de ses enfans et de sa fortune; car elle sait, et je crois que jusqu'à présent il n'y a qu'elle qui le sache, que c'est vous qui avez presque par miracle recouvré ses papiers. Ah ! monsieur, le baron est un très-brave homme; mais il a toujours été trop disposé à ne pas considérer les autres, et à croire tout le monde fait pour lui. » D'Alonville sou-

pira profondément ; car, parmi une foule de pensées pénibles, il se rappela combien il y avoit peu de tems encore qu'il étoit dans une situation égale, si elle n'étoit pas supérieure à celle du baron de Rosenheim, qui rangeoit maintenant ses services dans la classe de ceux qu'un vassal doit à son seigneur et maître.

« Mais ne vous affligez pas, mon cher monsieur, reprit Thérésa ; comptez là-dessus : le jour viendra où vous verrez tout aller bien ; où vous vous verrez beaucoup plus heureux, car vous le serez aussi. Oüi, oui ! Heurthofen sera reconnu pour un scélérat, comme je sais qu'il l'est réellement. Oh ! chevalier ! je pourrois vous dire bien des choses sur son compte ; mais je n'ose pas rester plus long-tems, et il faut que je me dépêche d'exécuter les derniers ordres qu'on m'a donnés. La baronne, monsieur, m'a confié ceci, continua-t-elle en tirant de sa poche une petite boëte scellée de quatre cachets ; elle m'a ordonné de vous

le remettre, sous la condition que vous ne l'ouvrirez que quand vous serez à quarante milles de Vienne. Me le promettez-vous, chevalier? »

« Je ne puis, en vérité, répondit d'Alonville, faire une telle promesse, à moins que je ne sache le contenu de la boëte. Je ne puis même la recevoir. »

« Il le faut pourtant, dit Thérésa; car je vous assure que je ne la reprendrai pas.... La baronne m'a de plus chargée de vous dire que si vous refusiez de prendre cette boëte, qui peut-être contient son portrait, elle croiroit que vous avez renoncé à son amitié, et que rien au monde ne pourroit la rendre plus malheureuse que cette idée. Non, non, chevalier, vous ne voudrez pas affliger madame de Rosenheim en refusant cela. Adieu, monsieur! Puissiez-vous être aussi heureux, en quelque lieu que vous alliez, que mon cœur me dit que vous méritez de l'être! »

A ces mots, Thérésa se précipita vers

l'escalier, en tâchant de cacher ses pleurs et d'étouffer ses sanglots. D'Alonville, incertain sur la manière dont il devoit agir, la suivit, et commença à argumenter avec elle; mais le lieu où ils se trouvoient alors, l'escalier d'une auberge, étoit à-coup-sûr fort peu convenable pour une pareille conférence. Thérésa y songea; « Oh! monsieur le chevalier, pensez à ce qui arriveroit, s'il passoit quelqu'un qui me connût pour la domestique de la comtesse d'Alberg; et rien n'est si possible. » D'Alonville frappé de cette remarque, en sentit aussi-tôt la justesse, et serrant la main de Thérésa, en qui il sembloit perdre sa dernière amie; il la laissa partir, et retourna précipitamment dans sa chambre.

Il examina alors la boëte; elle étoit légère, et pouvoit contenir, à ce qu'il pensa, le souvenir d'amitié de madame de Rosenheim, dont avoit parlé Thérésa; mais quel qu'en fût le contenu, il ne pouvoit la

rendre sans offenser une femme pour laquelle il avoit le respect le plus grand, et sans hasarder de troubler la paix de la famille. Il paroissoit que la seule chose qu'il eût maintenant à faire étoit de quitter Vienne le plutôt possible : il commença de nouveau à se consulter sur le choix de l'endroit vers lequel il dirigeroit ses pas.... Le monde entier étoit ouvert devant lui; mais nulle part il n'appercevoit *un lieu de repos*. Quoi qu'il en soit, un homme de son âge ne doit pas encore songer à la retraite; il désiroit plutôt trouver les moyens de se signaler, ou de périr pour la cause qu'il avoit juré à son père de défendre jusqu'à sa dernière heure. Dans ce dessein, il rechercha ceux de ses compatriotes qui se trouvoient à Vienne, et il en trouva parmi eux quelques-uns de sa connoissance; mais dans leurs conversations sur les projets à adopter pour l'avenir, règnoient toujours la confusion et l'incertitude; plusieurs étoient disposés à s'assembler sous

les ordres des princes du sang : mais, sans l'assistance des puissances étrangères, ils ne pouvoient demeurer long-tems en corps réglé, et cette assistance étoit fort incertaine. Le caractère de gaieté et de vivacité qui distingue les Français, soutenoit un grand nombre de ces hommes braves et infortunés, au milieu des difficultés et des mortifications sous lesquelles auroit succombé tout autre Européen ; toutefois, quelques-uns d'entr'eux, qui non-seulement avoient éprouvé la perte de leur fortune et toutes les souffrances inséparables de l'exil, mais qui se trouvoient encore séparés des êtres qu'ils chérissoient le plus ; et dont le sort les affligeoit davantage que le leur propre, avoient à peine le courage de considérer d'un œil de fermeté les projets qu'on leur présentoit ; tandis que ceux d'une autre classe plus élevée, qui, par leurs titres et d'après leur ancienne situation, étoient attachés à la famille de leur roi, se livroient au désespoir que leur

inspiroient les détails qu'on recevoit continuellement des indignes traitemens qu'essuyoient au Temple les malheureux prisonniers. Dans leurs conciliabules dirigés par la fureur, plutôt que par la raison, ils insistoient témérairement sur des plans dont l'exécution étoit impossible, quand bien même toutes les circonstances eussent été à cette époque aussi favorables qu'elles l'étoient peu.

D'Alonville voyoit avec un extrême regret que la différence d'opinion, l'innombrable variété de jours sous lesquels on considéroit chaque objet, la chaleur et la véhémence que chacun mettoit à soutenir ses propres idées dans des entrevues où personne n'avoit le droit d'influencer les autres, étoient un obstacle presque invincible à l'adoption d'aucun plan qui parût devoir réussir. Mille rapports vagues, mille sujets de défiance venoient continuellement déjouer les projets les mieux concertés ; quelquefois ces sujets de défiance

ne se trouvoient que trop fondés ; car, parmi les émigrés, on en reconnut quelques-uns pour être des émissaires de la France, lesquels, non-seulement trahissoient le secret des conseils auxquels ils assistoient, mais répandoient parmi les villes d'Allemagne, les principes de leur parti ; tandis qu'ils aliénoient l'esprit des classes inférieures, ils inspiroient aux nobles et aux riches des soupçons sur les véritables opinions des Français.

Dans cette cause, comme dans toute autre, les succès captivent davantage l'approbation, que la raison ou la justice ; et, plusieurs personnes qui s'étoient montrées très-zélées pour elles lorsque les armées combinées de l'Autriche et de la Prusse marchoient contre la France, à l'ouverture de la campagne, considéroient maintenant avec une froideur décourageante, et désapprouvoient même ce qu'ils avoient naguères applaudi. Quelques-uns affectoient de craindre qu'on ne vît germer des

principes destructifs de la tranquillité des états de l'Allemagne, et d'autres se déclaroient contre tous les Français, et insinuoient qu'il seroit convenable de leur défendre de s'assembler dans les autres pays.

D'Alonville après avoir passé un jour ou deux à écouter toutes les propositions contradictoires et impraticables, émises par ses compatriotes, n'en trouva aucune qui lui parût plus raisonnable que celle que lui avoit faite son ami ; il étoit presque décidé à retourner immédiatement à Coblentz, où il espéroit arriver encore assez à tems, pour accompagner monsieur de Magnevilliers, lorsqu'il rencontra dans un café, le marquis de Touranges, jeune homme de son âge, qu'il avoit connu à une académie militaire à Paris, deux ans avant la révolution, et avec lequel il avoit contracté une sorte d'intimité. Le marquis de Touranges l'informa dans le cours de la conversation, qu'il comptoit

partir le lendemain pour Berlin, avec son ami et ancien précepteur, l'abbé de Saint-Remi, en passant par Prague. « L'abbé de Saint-Remi, lui dit-il, a une nièce mariée à un Prussien d'un rang très-élevé, et elle offre à son respectable oncle un asyle que je lui ai conseillé d'accepter; comme je n'ai pas encore réglé le parti que je dois prendre, je me suis déterminé à accompagner jusques-là mon ancien gouverneur. » D'Alonville sentit le désir de se joindre à eux. La proposition parut extrêmement agréable au marquis de Touranges. Le même soir il présenta d'Alonville à l'abbé, dont les manières douces le prévinrent immédiatement en sa faveur. Il fut convenu qu'ils voyageroient à cheval ou dans les voitures publiques du pays, selon que l'économie, dont tous trois étoient également obligés de suivre les loix, le rendroit convenable; et le lendemain matin de bonne heure, ils quittèrent Vienne.

CHAPITRE XI.

La matinée du jour où d'Alonville et ses deux amis partirent de Vienne, étoit froide et brumeuse. Réunis par la calamité générale dont ils étoient victimes, chacun avoit ses chagrins particuliers. L'abbé de Saint-Remi avoit depuis long-tems passé sa cinquantième année; et à son âge, la fatigue d'un long voyage, et l'incertitude de la réception qu'il éprouveroit, lorsqu'il en auroit atteint le terme, paroissoient devoir être des circonstances plus inquiétantes pour lui que pour des personnes plus jeunes, qui pouvoient entretenir avec plus de probabilité, l'espérance de voir naître par la suite des jours plus sereins et des perspectives plus brillantes. Cependant, l'abbé, loin de se laisser

abattre par ces considérations, et d'être le plus découragé, étoit au contraire le plus gai des trois.

Le marquis de Touranges, né dans la première classe de la noblesse, avoit environ quatre ans de plus que d'Alonville. Héritier d'une fortune immense, transmise de père en fils à une longue série d'ayeux, il n'avoit jamais formé, jusqu'à l'époque de la révolution, aucun désir qui ne pût être satisfait. A cette période, il s'avançoit rapidement vers les postes les plus honorables et les plus lucratifs qu'un militaire pût obtenir à la cour; il y avoit à peine un an (tems auquel son souverain avoit été forcé de lui ôter l'emploi qu'il avoit auprès de sa personne), qu'il s'étoit marié à une femme charmante. Ainsi, privé de tout ce qui l'avoit rendu heureux, de Touranges étoit maintenant l'être le plus misérable qu'il y eût sur la terre; malgré les remontrances pieuses et amicales de son ancien instituteur, l'idée de ce qu'il

avoit été et de ce qu'il étoit maintenant, agitoit son esprit à un degré voisin de la frénésie. Tantôt il exécroit le nom même de la liberté, dont on ne s'étoit servi que comme un prétexte, pour effectuer le changement qu'il maudissoit; tantôt il appeloit la vengeance céleste sur le peuple qu'on avoit rendu l'instrument de ce changement; d'autres fois, plongé dans la morne apathie du désespoir, il demeuroit des heures entières sans paroître faire aucune attention à ce qui se passoit autour de lui; et sa pensée, errant sans cesse dans les détours du passé, n'osoit pénétrer dans le labyrinthe de l'avenir.

L'abbé de Saint-Remi s'efforçoit rarement de le tirer de cet état de mélancolie, parce qu'il lui paroissoit moins déplorable que les paroxismes de rage dans lesquels de Touranges tomboit quelquefois; il conversoit avec d'Alonville, dont le caractère moins violent et moins impétueux, n'étouffoit point la voix de la rai-

son ; ou bien , s'abandonnant à ses réflexions , il gardoit lui-même le silence. De cette façon , pendant la première journée de leur voyage qu'ils firent à cheval , accompagnés d'un domestique appartenant à de Touranges , et d'un postillon pour leur amener des chevaux , nos trois voyageurs parcoururent fréquemment plusieurs milles sans se dire une seule parole. Dans la matinée , lorsqu'ils sortirent des murs de Vienne , d'Alonville ne put s'empêcher de les fixer avec un sentiment de regret , en quittant le lieu qu'habitoient ses amis qu'il s'étoit flatté naguères de voir adoucir pour lui la perte de ses parens et de sa patrie. . . . . Il sembloit qu'il perdît une seconde fois ces mêmes parens , cette même patrie ! Le brouillard du matin s'étant un peu éclairci , il fit retourner son cheval ; et de dessus une petite éminence , il contempla tristement les édifices publics de la ville , qui étoient encore visibles ; quoiqu'il gardât le silence ,

il parut leur dire un adieu si mélancolique, que l'abbé de Saint-Remi, qui l'observoit, imputa sa douleur à des sensations bien différentes de celles qu'il éprouvoit réellement. L'abbé regardoit, à la vérité, leurs malheurs communs comme des sujets suffisans pour exciter la tristesse de sa nouvelle connoissance; mais il s'imagina qu'outre la cause générale qui les affectoit si vivement tous deux, en leur qualité de Français, Vienne contenoit quelque objet dont d'Alonville se séparoit, sans aucune espérance de jamais le revoir; cette persuasion, jointe à ce caractère doux, quoique mâle et énergique qu'il avoit déja remarqué dans son jeune ami, fit naître dans le cœur de ce digne homme un vif intérêt pour son bien être, et l'engagea à s'efforcer de calmer l'agitation dont il étoit la proie, en lui administrant ces consolations affectueuses que l'esprit aigri et turbulent de Touranges n'étoit pas en état de recevoir. La première journée

de leur voyage, ils arrivèrent assez tard dans la soirée, à une poste peu considérable, où d'ordinaire l'on ne s'arrête que le tems nécessaire pour changer de chevaux; mais quoiqu'il fût impossible de rien trouver de plus triste et de plus décourageant que l'apparence de cette maison située au milieu d'une plaine sauvage et inculte, où des sables arides ne produisoient qu'une bruyère desséchée, de Touranges ayant formé la résolution d'y passer la nuit, et l'abbé de Saint-Remi étant assez fatigué pour regarder comme désirable même un pareil lieu de repos, d'Alonville, qui s'étoit toujours embarrassé assez peu de coucher dans un endroit ou dans l'autre, y consentit promptement. Il étoit d'ailleurs charmé de trouver l'occasion d'examiner le contenu de la boëte que lui avoit fait remettre madame de Rosenheim. Il se voyoit alors à près de quarante milles de Vienne, et il pouvoit l'ouvrir sans violer la promesse qu'on lui avoit demandée en

la lui remettant, et qu'il devoit considérer comme sacrée, quoiqu'il ne l'eût pas faite. De Touranges, qui ne se sentoit nullement disposé à prendre aucune nourriture, vouloit immédiatement se retirer seul dans une des misérables chambres qu'offroit ce triste gîte; mais d'après la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvoit, l'abbé de Saint-Remi ne voulant pas consentir à le quitter, il le suivit en conséquence, et s'efforça d'adoucir par ces attentions humaines et amicales qui lui étoient ordinaires, l'angoisse que chaque heure qui s'écouloit sembloit rendre encore plus déchirante pour son malheureux ami. D'Alonville s'assit, et à la sombre lueur d'une lampe placée contre un mur, il examina le présent qu'on l'avoit forcé d'accepter. Il y trouva une bague de diamant d'une valeur considérable, avec le chiffre de madame de Rosenheim, enveloppés dans une lettre-de-change, de la

valeur de deux milles florins (1). D'Alonville fut fort touché de la délicatesse avec laquelle la baronne acquittoit la dette de gratitude qu'elle croyoit avoir contractée envers lui, et fournissoit à ses besoins. Convaincu qu'il ne devoit ces présens ni à des vices, ni à des extravagances, et croyant d'ailleurs qu'il pouvoit sans honte avoir des obligations à une femme telle que madame de Rosenheim, il ne pensa point à lui rendre un présent si utile, et qui le délivroit de la pénible appréhension d'être réduit sur une terre étrangère à des extrêmités dégradantes, ou de se voir forcé d'accepter des secours pécuniaires de ses compatriotes, qui étoient eux-mêmes si peu en état de lui en fournir. En quittant Vienne, il savoit à peine par quelle raison il avoit préféré entreprendre un si long voyage, à travers l'Allemagne,

(1) Environ cent cinquante louis.

plutôt

plutôt que d'exécuter son premier projet de rentrer en France ; mais indécis et privé de conseil, ses résolutions chancelantes avoient été d'abord influencées par la vivacité avec laquelle de Touranges l'avoit sollicité de se joindre à l'abbé et à lui dans leur voyage à Berlin, et enfin fixées par le ton sérieux dont l'abbé de Saint-Remi l'avoit exhorté à accompagner le marquis : l'abbé avoit même ajouté, dans un moment où ils s'étoient trouvés seuls ensemble, que ce seroit lui rendre à lui-même un service essentiel ; puis, il lui avoit fait entendre, que, quelque bornés que fussent les moyens pécuniaires de Touranges, ils ne l'étoient pas tant qu'ils ne lui permissent aisément de supporter le surcroît de dépense plus ou moins considérable qu'occasionneroit à d'Alonville un pareil voyage, au lieu de celui dont il avoit légèrement parlé comme ayant dessein de l'entreprendre. D'Alonville avoit néanmoins refusé toute assistance de cette espèce, en assu-

rant l'abbé qu'il ne seroit point obligé d'y recourir. Cela se trouvoit effectivement vrai. Quant aux frais du voyage, il avoit plus d'argent qu'il ne lui en falloit pour se rendre à Berlin. Il n'avoit pas encore réfléchi bien sérieusement sur ce qu'il deviendroit ensuite. Le présent amical de la baronne de Rosenheim mit fin à toute inquiétude de cette nature ; il adoucit, jusqu'à un certain point, les chagrins dont il étoit dévoré ; quoiqu'il n'eût plus rien à espèrer de cette amitié dont l'assurance avoit été si douce pour lui, (puisqu'il n'osoit même écrire à la baronne pour la remercier), il n'avoit plus à craindre une misère prochaine, et s'il n'étoit pas plus heureux, il étoit du moins plus tranquille.

Cette circonstance devint consolante pour l'abbé de Saint-Remi, qui, après une heure d'absence, revint dans la chambre où d'Alonville l'attendoit pour partager le souper frugal qu'ils avoient commandé,

avec une contenance qui exprimoit si fortement l'inquiétude et le chagrin, que d'Alonville lui en demanda vivement la cause. « Ah ! mon cher monsieur, « dit l'abbé avec un profond soupir, « notre pauvre ami me déchire le cœur. Dans la sévère épreuve qu'il a plu au ciel de m'imposer, en qualité de membre du clergé de France, je n'ai point encore perdu le courage ; mais, quand je vois l'esprit de Touranges s'aliéner journellement, quand je le vois tantôt exalté jusqu'au plus haut degré de frénésie, tantôt abattu au point de méditer le suïcide, ce spectacle m'afflige à un tel point, que je ne sais si je pourrois me résoudre à le supporter, sans l'assistance que j'espère de vous. Il y a des momens, « ajouta-t-il d'un ton plus mélancolique encore, » où je semble avoir perdu toute l'influence que m'avoient donnée sur son esprit, mon long attachement pour lui, et la sincère affection qu'il sait que je lui porte. Sa situation est à la

vérité cruelle. Une âme d'une trempe inférieure à la sienne, pourroit s'abandonner à un honteux découragement, mais celle du marquis de Touranges devroit être supérieure à tous les événemens de la vie. La religion seule, mon cher chevalier, la religion seule, peut nous en donner la force. Cependant, mon ami, lui qui étoit autrefois si bien instruit dans la sienne, a préféré se fier à cette fallacieuse et pernicieuse philosophie (1) qui nous a tous perdus : hélas ! quelles consolations peut-elle lui offrir dans ces instans d'angoisses ? »

« Je ne suis point assez instruit des affaires du marquis de Touranges depuis notre séparation, dit d'Alonville, pour savoir par quelle raison il éprouve dans ce moment une affliction plus vive que celle de tant de milliers d'individus, qui sont comme lui, chassés de leurs biens et de leur patrie, et qui, dans les horribles convulsions qui ont bouleversé son sein,

(1) On voudra bien se rappeller que c'est un PRÊTRE qui parle.

ont vu quelques-uns de leurs amis les plus chers, leur être enlevés par la mort la plus affreuse, et d'autres les abandonner par esprit de parti, ou parce qu'ils n'avoient pu résister aux trompeuses amorces de l'ambition et de la cupidité. Ces malheurs, les plus effroyables peut-être qui puissent accabler l'humanité, sont plus ou moins le partage de tous les Français qui ont refusé de se soumettre à ce qu'on nomme le système républicain. Chacun doit supporter de son mieux sa part de la calamité générale. Peut-être quelques circonstances que j'ignore, contribuent-elles à rendre la situation de notre ami encore moins supportable que celle des autres, et justifient-elles, par conséquent, cette extrême sensibilité avec laquelle il la déplore ; car, autrement, d'après ce qu'étoit de Touranges lorsque je l'ai connu, il faudroit qu'il fût bien grandement changé, pour ne pas souffrir aujourd'hui avec courage des maux qui lui sont communs avec tant d'autres. »

« Tout est comparatif, mon cher che-

valier, répondit Saint-Remi; vous avez, comme des milliers de vos compatriotes, abandonné votre pays, et vu déjouer toutes les espérances que vous aviez conçues d'y rentrer. Vous avez perdu un excellent père, et vous avez vu votre frère aîné déshonorer le nom qu'il a quitté : ce sont là de grands sujets de chagrin; mais ils sont moins aigus, parce que vous en connoissez toute l'étendue. Hélas! de Touranges ne sait point encore si l'événement le plus cruel qui puisse lui arriver s'est accompli; cependant il éprouve des calamités bien plus grandes même que les vôtres. »

« Vous excitez à-la-fois mon intérêt et ma curiosité », dit d'Alonville.

« Peut-être donc, reprit l'abbé, ne savez-vous pas que madame de Touranges, la mère de notre ami, faisoit partie des malheureux prisonniers du 2 septembre. Elle étoit attachée à la famille royale; c'étoit là son seul crime. Baignée du sang de ses compagnons d'infortune,

trois fois le fer meurtrier des assassins fut dirigé vers sa poitrine, et trois fois comme par miracle, elle fut sauvée de leur fureur. Acquittée par un jugement dérisoire, d'après un caprice pareil à celui qui en avoit fait condamner d'autres également innocens, elle fut ensuite relâchée; et sous la protection d'un marchand, qui avoit reçu plusieurs faveurs de sa famille, elle fut conduite chez elle plus morte que vive. Sa maison étoit déserte; car ses domestiques craignant de partager son sort, l'avoient quittée lorsqu'ils avoient su qu'elle étoit prisonnière. Le cœur navré, l'infortunée madame de Touranges supplie alors son conducteur de ne pas la laisser seule, exposée à la fureur des scélérats, que le désir de la vengeance ou du pillage pourroit porter à pénétrer chez elle, et à lui ôter la vie; mais lorsque cet homme lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour la mettre en sûreté, ou dans quel endroit il pouvoit la conduire, elle ne sut que ré-

pondre. Sa première idée fut de se rendre à une maison de campagne de son fils, située à Orly, à quatre lieues de Paris, où la jeune marquise de Touranges l'avoit attendue quelques jours, vers le tems de sa délivrance ; mais les barrières étoient fermées, et si strictement gardées, qu'il étoit impossible d'exécuter ce dessein, au moins pour le moment. Elle songea ensuite à chercher un asyle dans un couvent où elle avoit plusieurs amies, et où elle avoit résidé pendant quelque tems ; mais la personne à qui elle étoit obligée de se confier, lui déclara qu'elle croyoit que, dans la circonstance présente, il n'y avoit aucune retraite moins sûre que celle-là, puisque la vengeance populaire étoit aussi dirigée contre les monastères. Cette triste discussion entraîna tant de délais, sans qu'il lui eût été possible de s'arrêter à aucune résolution, que son protecteur, qui étoit officier municipal, lui annonça, avec beaucoup de chagrin, qu'il lui étoit impossible de

de demeurer plus long-tems avec elle ; et, sachant à peine ce qu'elle faisoit, elle le supplia de la retirer dans sa propre maison, jusqu'à ce qu'elle pût trouver un autre asyle. Il y consentit. Elle lui remit la possession de son hôtel et de toutes les choses précieuses qu'elle possédoit, et, à la faveur de la nuit, elle le suivit à sa demeure, où elle resta plusieurs jours. Alors, après ces horribles massacres qui avoient jetté l'effroi et l'horreur dans tous les cœurs, les alarmes générales s'étant un peu calmées, et les barrières étant moins strictement gardées, son généreux hôte (qui, ainsi que sa femme et toute sa famille, avoit eu pour elle toutes les attentions possibles,) la conduisit déguisée, mais non sans courir de grands risques, à la maison de campagne, près d'Orly, où elle espéroit trouver sa bru, et pouvoir se concerter avec elle sur les moyens de pourvoir à leur sûreté mutuelle. Hélas! en arrivant à Beaurepaille, près d'Orly,

elle trouva la maison déserte ; un seul paysan y étoit resté avec sa femme, et il informa madame de Touranges que la jeune marquise avoit été tellement alarmée en apprenant ce qui s'étoit passé à Paris, que, malgré l'extrême danger qu'il y avoit à se mettre en route, dans la position où elle se trouvoit, elle avoit immédiatement congédié tous ses domestiques, à l'exception d'un seul, et de sa femme-de-chambre, et avoit pris la poste pour Mantes, où l'homme qui faisoit ce récit, avoit entendu dire qu'elle avoit été arrêtée par la municipalité ; mais il n'en savoit pas davantage ; et l'infortunée madame de Touranges ne put obtenir de lui aucun autre renseignement. En partie dans l'espoir de retrouver sa fille, et en partie dans le dessein de se mettre elle-même en sûreté, madame de Touranges suivit la même route, et écrivit à son fils, de Mantes, où l'on disoit que la jeune marquise avoit été arrêtée. Il ne paroissoit

pas que cela fût vrai ; mais il n'étoit que trop certain qu'elle n'avoit pu en avoir aucune nouvelle. Mon pauvre ami n'a pas reçu d'autre lettre de sa mère, et il n'a jamais entendu parler de sa femme. Il a envoyé un domestique, en lui donnant presque tout l'argent qu'il avoit sauvé, pour faire sur ces deux dames toutes les recherches possibles ; mais jusqu'à présent elles ont été infructueuses ; il seroit retourné en France, au risque de perdre la vie, (car il est si bien connu qu'il n'auroit pu échapper), si le commandement qui lui étoit conféré n'avoit, pendant quelque tems, rendu ce projet impraticable ; mais depuis la retraite de l'armée, mes vives supplications ont pu seules le retenir. Je lui ai représenté combien il étoit improbable qu'il trouvât sa mère et sa femme, et dans le cas où il les trouveroit, l'impossibilité dans laquelle il seroit de les secourir et de les protéger. Ah ! il n'est que trop vraisemblable qu'une pareille tenta-

tive entraîneroit sa mort, et attireroit sur ces femmes infortunées, des calamités plus cruelles encore que celles qu'elles ont jusqu'à présent éprouvées. Il est possible qu'elles soient parvenues à sortir de France; sous la protection d'un oncle de la jeune dame, qu'on sait avoir disparu des environs de Rouen, à-peu-près dans le même tems; dans le dessein de chercher un asyle en Angleterre ou en Hollande. On assure qu'un noble du même nom que celui qu'il a pris, est à Berlin, et c'est d'après cette légère espérance, et les preuves que je lui ai données qu'en retournant en France, il ne feroit qu'exposer sa vie, sans qu'il en résultât aucun bien pour les personnes qui lui sont chères, que je l'ai décidé à entreprendre ce voyage; mais je doute maintenant qu'il veuille jamais le terminer. Continuellement torturé par les craintes les plus affreuses sur le sort de sa femme, de son enfant et de sa mère, il est tantôt à demi-décidé à exécuter sa première résolution

lution et à courir au-devant d'une mort certaine en rentrant en France; et plus souvent excité par les vives angoisses qui déchirent son cœur, à terminer à-la-fois sa vie et ses souffrances. Malheureusement il n'est que trop familier avec ces écrits pernicieux auxquels on donne le nom d'ouvrages philosophiques, et qui depuis vingt ans sont si fort à la mode. Lorsque je lui rappèle les préceptes que je m'étois flatté naguères de lui avoir inculqués si profondément, il me répond par une citation de Rousseau, ou de quelque autre écrivain, dont il admire les productions. Néanmoins, je ne perds point courage, et j'espère beaucoup d'un caractère qui, quoiqu'il ne soit pas exempt de défauts, est accompli à beaucoup d'égards. J'espère davantage encore de ces sentimens exaltés d'honneur qu'il possède, et qui lui suggèreront sans doute, qu'en quittant la vie, tandis que la religion, son pays et sa famille la réclament, il se

rendroit coupable d'une lâcheté indigne à-la-fois de lui-même et des grands hommes qu'il compte parmi ses ayeux; car son sang est réellement un des plus illustres de France. »

Ici l'abbé de Saint-Remi cessa de parler; d'Alonville ému du plus vif intérêt pour son malheureux ami, dont il convenoit que les infortunes étoient non-moins déplorables que les siennes, ne put que rassurer l'abbé qu'il s'empresseroit de faire tout son possible durant leur voyage, pour adoucir les blessures d'un cœur que torturoit àinsi la plus cruelle incertitude. L'abbé lui donna alors quelques indications sur la conversation qu'il le prioit d'avoir avec de Touranges; et bientôt après ils se séparèrent pour la nuit, devant continuer le lendemain matin, de très-bonne heure, leur route vers Prague.

Fin du premier volume.

LE PROSCRIT.

TOME SECOND.

Tom. 2e.



Vous partez donc, Mademoiselle?

Huot inv & del.

LE PROSCRIT,

PAR

CHARLOTTE SMITH,

Auteur d'Emmeline, d'Ethelinde, de Célestine, de Montalbert, des Promenades champêtres, etc., etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Sur la Seconde Édition;

Par feu L. Antoine MARQUAND.

TOME SECOND.

« Et, de vrai, la nouvelleté couste si cher,
» jusqu'à cette heure, à ce pauvre état ;
» . . . .
» qu'en tout et par-tout, j'en quitte
» le party. » Montaigne.

PARIS,

Chez LE NORMANT, Impr.-Libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XI. — 1803.

LE PROSCRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Nos trois voyageurs ne restèrent dans la capitale de la Bohême, que le tems nécessaire pour se remettre un peu des fatigues qu'ils avoient essuyées, et se procurer la force de supporter celles auxquelles ils devoient s'attendre pendant leur route vers Dresde. De Touranges, dont les souffrances étoient du nombre de celles que le tems lui-même ne peut calmer entièrement, fut durant ce peu de jours, dans une situation d'esprit qui causa les plus vives inquiétudes à ses deux amis. L'abbé de Saint-Remi osoit à peine le quitter un seul instant, dans la crainte

que son courage ne cédât au désespoir ; tandis que d'Alonville, soit qu'il fût d'un caractère plus doux que de Touranges, soit parce qu'il connoissoit jusqu'où pouvoient s'étendre ses propres infortunes, les supportoit avec un calme beaucoup plus grand, et s'occupoit constamment à adoucir le sort de son malheureux ami. Toutefois, il ne pouvoit lui inspirer des espérances auxquelles lui-même étoit fort étranger; il connoissoit parfaitement l'inutilité de tous ces lieux communs qu'on administre d'ordinaire aux infortunés, comme des calmans, et qui remplissent si rarement leur objet.

Plusieurs Français étoient arrivés à Prague avant eux, et il s'en trouvoit dans ce nombre quelques-uns qui avoient quitté la France depuis très-peu de tems. Le compte que rendoient ces personnes, de la situation des affaires à Paris, leurs conjectures et leurs appréhensions, n'étoient nullement faits pour appaiser cette solli-

citude consumante à laquelle de Touranges étoit perpétuellement en proie. Il fuyoit leur société autant qu'il lui étoit possible, et parut soulagé lorsqu'arriva l'instant de se remettre en route.

Quoique l'abbé de Saint-Remi ne laissât échapper aucune plainte, il étoit aisé de voir qu'il avoit beaucoup souffert de la fatigue que lui avoit occasionnée l'obligation de faire à cheval la plus grande partie du chemin de Vienne à Prague ; c'est pourquoi d'Alonville, qui avoit déja conçu l'estime la plus vive pour cet excellent homme, s'occupa des moyens de le faire voyager plus commodément ; enfin, il trouva un homme qui s'engagea à conduire deux d'entr'eux et tout le bagage, à Dresde, dans une espèce de cabriolet, à deux chevaux, qu'il mèneroit lui-même. D'Alonville loua à la même personne un cheval pour lui et un autre pour le domestique de Touranges. Tous leurs arran-

gemens étant pris de la sorte, ils quittèrent Prague, cinq jours après y être arrivés.

Depuis le tems où les armées liguées en se retirant des plaines de la Champagne, avoient porté un coup si fatal aux espérances des royalistes français, d'Alonville avoit été tellement agité par l'inquiétude, ou accablé par la douleur; il avoit si continuellement souffert dans sa propre personne ou dans celle des êtres qui lui étoient chers, qu'il n'avoit jamais eu le loisir de reporter, de sang-froid, ses regards sur les événemens antérieurs, ou de les fixer attentivement sur la perspective qui lui étoit ouverte; mais maintenant, tandis qu'il suivoit lentement et très-souvent d'assez loin la voiture qui contenoit ses amis, à travers les sables profonds et les forêts montueuses de la Bohême, le silence mélancolique qui régnoit autour de lui, la nébuleuse obscurité d'un ciel d'hiver et l'ombre épaisse des bois de sapins, au milieu desquels la route continuoit quel-

quefois pendant plusieurs milles, s'unissoient pour exciter en lui des réflexions, des souvenirs et des regrets.

Sa pensée rétrogradoit naturellement vers ce tems où la fortune, un rang élevé, la jeunesse et la santé sembloient concourir à lui assurer une longue suite de jours heureux, où son père le considéroit avec un tendre orgueil, comme le second espoir, le second soutien d'une noble maison; et voyoit avec ravissement tous ceux qui l'entouroient, s'empresser de rendre justice au mérite qu'annonçoit, dès ses premières années, ce fils chéri. Il lui étoit impossible de ne pas se rappeler plusieurs de ces scènes de félicité, passées pour ne plus revenir: quelques mois seulement s'étoient écoulés depuis; maintenant, sans qu'il y eût aucune faute de sa part, il se voyoit exilé, réduit à la misère, en comparaison de son ancienne fortune, errant au milieu des bois de la Bohême, sans dessein déterminé, et ignorant ce à quoi

il devroit s'attendre, au terme de son voyage, ou même à quel endroit il se termineroit.

Les malheurs qui s'étoient amassés sur sa tête durant le court espace de deux années, et particulièrement ceux qui avoient marqué les deux derniers mois, s'offroient à son esprit dans toute leur horreur, et formoient un triste et pénible contraste avec la perspective brillante de sa jeunesse. Les fautes de son frère, la cruelle affliction qu'elles avoient causée au cœur paternel du vicomte de Fayolles; le voyage précipité qu'avoit fait ce dernier pour joindre les armées autrichiennes et prussiennes; leur retraite et toutes les horreurs dont elle avoit été accompagnée; les nuits affreuses qu'il avoit passées depuis la blessure de son père jusqu'à l'instant de sa mort; le château de Rosenheim et ses habitans; leur voyage à Coblentz et son retour à Rosenheim; enfin, la mortification et le chagrin qu'il avoit éprouvés en

se voyant frustré de l'amitié de la famille de Rosenheim, par les infâmes artifices d'Heurthofen, tous ces objets se retraçoient successivement à son imagination, de même qu'après une nuit agitée, on repasse dans son esprit un songe affligeant et lugubre ; mais avec cette différence que tous ces événemens, qui, si on les lui avoit prédits quelque tems auparavant, lui auroient paru aussi invraisemblables que les fictions les plus extravagantes d'une imagination en délire, n'étoient maintenant que trop réels ; et que, tandis que ces retours sur le passé n'étoient qu'une source de chagrins et de regrets, l'avenir se déroboit à ses regards et paroissoit enveloppé du voile de la plus hideuse obscurité. Tout ce qui s'étoit passé avoit tellement déjoué toutes les conjectures qu'on pouvoit tirer de l'expérience ou de l'analogie, sur le cours probable des événemens de la vie, que l'esprit le plus vif et le plus pénétrant ne pouvoit découvrir

dans ce qui arriveroit par la suite, aucun point sur lequel il pût fonder la moindre espérance. A peine eût-on pu accuser le plus timide, de céder trop à la crainte.

Plongé dans ces réflexions, d'Alonville se trouvoit toujours assez loin derrière ses amis, et il n'arrivoit aux endroits où l'on s'arrêtoit, que quelque tems après eux. Comme les mêmes chevaux devoient leur servir pendant tout le trajet de la capitale de la Bohême à Dresde, et que l'homme à qui ils appartenoient, avoit fait la condition qu'ils mettroient à ce voyage le tems qu'il leur plairoit, ils furent quatre jours à se rendre à cette dernière ville, quoiqu'elle ne soit guères éloignée de Prague que de soixante-dix milles, anglais. Le troisième jour, d'Alonville et ses deux amis avoient gravi à pied une montagne très-escarpée, pour soulager les chevaux. Le marquis et l'abbé étoient ensuite rentrés dans la chaise de poste, et descendoient la route de l'autre côté, tan-

dis que d'Alonville continuoit son chemin à pied, parce que son cheval étoit fatigué, et que d'ailleurs la neige qui tomboit sans discontinuer, rendoit le chemin raboteux et glissant. En détournant un angle, qui masquoit auparavant la route, le chevalier apperçut une chaise de poste, qui, en descendant aussi, paroissoit avoir été renversée par la chute d'un des chevaux; et deux étrangers, aidés de leurs domestiques, occupés à relever le cheval. D'Alonville vit le cabriolet dans lequel étoient ses amis, s'arrêter, et l'abbé de Saint-Remi en sortir pour prêter son secours aux voyageurs. Il se hâta de le rejoindre, aussi vîte que pouvoit le permettre le verglas; lorsqu'il fut arrivé près des voitures, ayant attaché son cheval à un arbre, il s'avança pour offrir ses services aux deux gentilshommes, qu'un domestique qui savoit le français, lui dit être des Anglais, qui, venant d'Italie, et

traversant l'Allemagne pour retourner en Angleterre, se rendoient en poste à Dresde dans leur propre voiture. Ces étrangers, dont l'un paroissoit plus jeune que l'autre, quoiqu'aucun des deux n'eût plus de vingt-six à vingt-sept ans, étoient occupés à dégager l'animal souffrant qui, dans sa chute, avoit entraîné la chaise par-dessus lui, cassé le brancard, et paroissoit considérablement blessé, si même il n'étoit pas mort. D'Alonville entendoit l'anglais et le parloit un peu; et pendant qu'il donnoit toute l'assistance qui étoit en son pouvoir, il ne put s'empêcher de remarquer l'énorme différence qui se trouvoit entre la conduite des deux voyageurs. Celui qui paroissoit le plus âgé, maudissoit (avec cette profusion de termes énergiques que fournit si abondamment la langue anglaise) tous les postillons, les chevaux et les maîtres de poste étrangers. Il juroit que, dans tout le continent, il

n'y en avoit pas un seul qui valût un farthing (1), et qu'il vaudroit mieux se donner au diable que d'être obligé d'avoir affaire à des animaux aussi brutes. Toute cette éloquence étoit entièrement en pure perte avec le postillon allemand, qui, sans qu'un seul des muscles de sa large figure éprouvât la moindre altération, et sans ôter sa pipe de sa bouche, avoit très-tranquillement dételé les autres chevaux, les avoit attachés à un arbre, et commençoit maintenant avec un calme aussi imperturbable, à déboucler et à détacher les harnois. Le gentilhomme furieux, vouloit qu'on les coupât sans hésiter; son compagnon ne paroissoit occupé que de délivrer, le plutôt possible, le pauvre cheval de la position pénible dans laquelle il étoit; tandis que son ami faisoit retentir l'air de ses bruyantes malédictions. Un domestique anglais paroissoit agir avec le plus

(1) *Liard* d'Angleterre.

d'intelligence, d'après les directions du premier des deux étrangers ; tandis qu'un valet italien qui demeuroit immobile, et sans chercher aucunement à se rendre utile, paroissoit occupé à solliciter le secours du saint, son patron ; mais bientôt une bordée de juremens que lui lâcha le second gentilhomme, qui, en lui donnant le nom de Macaroni, etc. etc. lui demandoit pourquoi il restoit là à grelotter au lieu de les aider, interrompit ce pieux exercice ; quoiqu'il ne comprît pas toute la force de l'exhortation, il s'empressa de joindre ses efforts à ceux des autres. Mais malheureusement, il fit tout le contraire de ce qu'il falloit, et l'irascible Anglais recommença à le tancer ; puis, le faisant retirer rudement, il appela le domestique du marquis : « Allons, vous, monsieur, donnez-nous un coup de main de ce côté-ci. — Bah ! le diable vous emporte ! Pas comme cela. — Tenez, par ici. — Je veux être maudit si aucun de ces gens-là,

sait distinguer la tête d'un cheval, d'avec la queue! » Pendant ce tems, le cheval étoit tellement dégagé que rien ne l'auroit plus empêché de se relever, s'il en avoit eu la force ; mais il étoit blessé au point de ne pouvoir se tenir sur ses pieds, et de toute façon, il se trouvoit hors d'état de continuer la route. Quoi qu'il en soit, il en restoit encore trois qui suffisoient pour conduire la voiture jusqu'à la poste prochaine ; mais ces voyageurs avoient beaucoup de choses à faire, pour qu'elle pût avancer. Il falloit racommoder le brancard, et remettre une des roues qui avoit été endommagée dans la route, en état de leur servir pendant le reste du voyage. Avant qu'on eût pu exécuter tout cela, la bouche de l'implacable Anglais ne cessa de vomir des juremens et des malédictions. Malgré le découragement qu'inspiroit à d'Alonville et à l'abbé de Saint-Remi, la grossièreté de ses manières, dont son ami lui fit plusieurs fois des excuses en français (aussi-

tôt qu'il eût vu qu'il n'y avoit que l'un d'eux qui entendit l'anglais), ils ne cessèrent de donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir, jusqu'à ce que la voiture se trouvât suffisamment réparée pour avancer en toute sûreté. L'abbé, que son âge et sa profession auroient suffi pour dispenser de se déranger en rien, lorsqu'il se trouvoit là tant d'autres personnes, porta alors légèrement la main à son chapeau, et remonta dans la chaise, où le marquis de Touranges, qui n'avoit pas cru son assistance nécessaire, et qui, d'ailleurs, s'étoit formé une idée fort peu favorable sur le compte des voyageurs, d'après le peu qu'il avoit entendu du langage de l'un d'eux, étoit resté tranquille spectateur de la bagarre ; et peu de tems après l'instant où l'abbé étoit descendu, il s'étoit tellement plongé dans ses tristes réflexions, qu'il avoit fallu les clameurs et les juremens de l'un des étrangers, pour l'en tirer. Cependant, lorsque l'abbé vint reprendre

sa place dans la voiture, le plus jeune des deux Anglais le suivit, et, dans les termes les plus polis, lui renouvela ses remercîmens. L'abbé, à son tour, l'assura qu'il étoit charmé d'avoir pu lui être de quelque utilité, et lui souhaita un bon voyage. Le cabriolet partit alors, et de Touranges dit: « Je suis surpris d'entendre du français, et même du bon français, si l'on en excepte l'accent avec lequel il est prononcé, sortir de la bouche de ces demi-sauvages. »

« Qui qualifiez-vous donc, demanda l'abbé, du nom de demi-sauvage ? »

« Ces Anglais », répondit de Touranges.

« Et pourquoi ? » lui demanda Saint-Remi.

« Parce que je les regarde absolument comme tels, » répondit le marquis.

« Je pense, néanmoins, que vous avez tort, reprit l'abbé; car je ne connois aucune nation de l'Europe plus éclairée, plus

respectable, ou qui du moins me paroisse l'être davantage, d'après le peu que j'en sais à son égard ; et les traductions que nous avons de ses meilleurs auteurs. Quoique je lise l'anglais couramment, ce n'est pas assez pour pouvoir en goûter les beautés dans l'original. »

« Vous pourriez tout aussi bien juger de l'esprit des Espagnols, d'après une traduction française de Don Quichotte ; cependant, les Espagnols ont tout aussi peu de ce qu'on nomme esprit, que les Anglais, d'aucune sorte de génie. Quant aux derniers, ils sont d'une nation à laquelle nous devons tous les maux que la guerre a accumulés sur la France, et le plus grand de tous les maux, celui qui cause maintenant sa ruine. »

A ces mots, de Touranges tomba dans une de ses rêveries habituelles, et quoique l'abbé entreprît de défendre la nation anglaise contre ses imputations, et qu'il y procédât avec autant de raison que d'éloquence

quence et de méthode, le dialogue se changea en monologue : car de Touranges avoit cessé d'écouter, et il répondit seulement qu'il regardoit les Anglais comme un peuple orgueilleux, féroce, et à peine civilisé, et que ceux qu'ils venoient de voir étoient l'image de toute la nation fidelle.

Tandis que l'infortuné de Touranges se livroit ainsi à la prévention nationale, qu'excitoient et que rendoient plus forte ses calamités particulières, d'Alonville restoit à converser avec les deux Anglais, quoiqu'il ne pût se faire entendre en français que d'un seul des deux; car le plus âgé, dont le nom étoit Melton, ne parloit d'autre langue que celle de son pays, malgré qu'il revînt maintenant de faire le tour de l'Europe : son ami apprit néanmoins à d'Alonville qu'ils n'avoient point voyagé pendant tout ce tems ensemble ; mais qu'ils s'étoient rencontrés par hasard à Turin, monsieur Melton y étant arrivé, depuis peu, de Naples, et lui-même s'y étant

rendu de Genêve, où il avoit résidé, depuis que la France étoit devenue un séjour désagréable pour les étrangers. Monsieur Melton y ayant reçu la nouvelle de la mort de deux douairières, par laquelle il se trouvoit possesseur de la moitié d'une fortune très-considérable, et d'ailleurs, fatigué de contempler des objets qui ne lui causoient aucun plaisir, retournoit en Angleterre. Le jeune homme qui donnoit ces détails à d'Alonville, et qui étoit un des cadets de la famille d'Ellesmère, avoit consenti à l'accompagner à travers l'Allemagne, dans l'intention de visiter quelques-unes de ses cours, et sur-tout, celle de Berlin, parce qu'ayant jusqu'à un certain point le projet d'entrer au service, il désiroit connoître mieux la tactique d'une nation qui, sous son dernier monarque, faisoit l'admiration de l'Europe. D'Alonville et Ellesmère conversoient ainsi, en descendant à pied la montagne: Melton s'étoit enveloppé dans son grand manteau,

et replacé dans la chaise. Lorsqu'elle fut parvenue en bas, il la fit arrêter pour qu'Ellesmère y montât; celui-ci, remerciant d'Alonville avec beaucoup de chaleur et de politesse, de l'assistance qu'ils avoient reçue de lui et de son ami, dans leur petit embarras, ajouta que, comme ils suivoient la même route, il seroit charmé s'il se présentoit quelqu'occasion de renouveler connoissance avec eux. Néanmoins, la chaise de poste dans laquelle voyageoient les deux gentilshommes, étant attelée de trois chevaux, alloit beaucoup plus vîte que d'Alonville ne pouvoit le faire, avec sa misérable haridelle. Ils le laissèrent, en conséquence, bientôt derrière eux, et dépassèrent le cabriolet dans lequel étoient de Touranges et l'abbé. Melton avoit jusqu'alors gardé le silence; mais au bruit que faisoient les postillons en passant auprès l'un de l'autre, il parut sortir de sa rêverie, et s'adressant à Elles-

mère, il lui dit : « Eh bien ! Ned (1), que faisiez-vous donc avec ce jeune Français ? »

« Rien, répondit Ellesmère ; mais je le remerciois de nous avoir aidés, ce qui, je pense, étoit le plus nécessaire, puisque vous avez été assez peu poli, pour maudire sans cesse son pays, tandis que lui et son ami étoient exposés à la neige, pour nous prêter leur secours. »

« Bah ! s'écria Melton, le diable m'emporte, s'ils m'ont entendu. »

« Pardonnez-moi, répliqua Ellesmère ; le plus jeune entend parfaitement l'anglais, quoiqu'il ne le parle pas beaucoup ; et même, le vieillard, que j'ai pris pour un prêtre, paroissoit très-bien comprendre ce qu'on disoit. »

« Oh ! quoi ! ce diable d'homme avec une calotte noire sur sa tête, comme s'il se

---

(1) Abréviation anglaise d'Edward.

l'étoit cassée, et qu'on lui eût mis un emplâtre ? Hé bien ! quand il m'auroit entendu ! Mais cet autre grave gentilhomme qui étoit niché dans leur chaise de poste, et qui a levé à peine son nez de dedans son grand manteau fourré, pour nous regarder, quel est-il ? Je suppose quec' est le maître des deux autres. »

« Je ne l'ai pas remarqué, dit Ellesmère; mais quel qu'il puisse être, je ne crois point que les deux autres soient ses domestiques. Le jeune homme avec qui j'ai causé a le ton et les manières d'un gentilhomme; d'après tout ce que j'ai remarqué, je croirois assez que ce sont des émigrés français, qui cherchent dans quelque autre pays, un asile contre l'injustice et la tyrannie dont leur patrie est la proie. »

« Le bel usage qu'ils ont fait de leur liberté ! s'écria Melton; que diable avoient-ils besoin de penser à être libres ? Je suppose qu'ils vont maintenant ravager tous

les royaumes de l'Europe. Pour moi, je ne peux les souffrir, et je ne les ai jamais aimés. »

« Mais, il ne paroît pas, mon ami, reprit Ellesmère, que les Italiens vous plaisent davantage ? »

« Que la foudre les écrase . . . ! ce sont les coquins les plus rusés, les plus perfides . . . . . ! »

« Ni les Allemands ? » ajouta Ellesmère.

« Les Allemands ! hein ! ils valent un peu mieux ; car, je crois qu'ils ressemblent un peu plus aux Anglais. »

« Ni les Espagnols, ni les Portugais ? »

« Oh ! malédiction sur eux ! Je les hais, quoique j'en connoisse très-peu. Ce sont des gens sur le compte desquels on ne sait presque rien. »

« Ni les Russes, ni les Suédois, ni les Danois, ni les Hollandais ? »

« Les Hollandais ! ce sont les coquins

les plus avares, les plus fripons! Non, le diable m'emporte! un Hollandais est encore pire. »

« Pire qu'un Français? » s'écria Ellesmère.

« Non, rien ne peut être pire; mais ils valent à-peu-près autant l'un que l'autre. »

« Ainsi, aucune nation de l'Europe n'a l'honneur de vous plaire. Mais, mon bon ami, ne seriez-vous pas plus en état de juger de leur caractère, si vous parliez leurs langues? »

« Je n'ai pas envie de parler leurs langues. A quoi cela peut-il servir à un Anglais? Lorsque j'irai à ma terre, dans le Gloucestershire (à présent, par exemple), ce que je ferai souvent, maintenant que les deux vieilles femmes sont mortes et enterrées, verrai-je jamais aucun de ces animaux-là? Et parmi mes voisins et mes tenanciers, croyez-vous que je trouve jamais l'occasion de parler italien ou français? »

« Pourquoi donc avez-vous visité tous ces pays, puisque vous aviez si mauvaise opinion de leurs habitans, et que vous n'aviez dessein de tirer aucun fruit de vos voyages ? »

« Pourquoi ? ma foi, Ned, je serois bien embarrassé de vous le dire. J'avois perdu au jeu une somme considérable. »

« Et les banquiers étoient Anglais, je suppose ? »

« Oui, quelques-uns étoient Anglais; mais il y en avoit aussi d'Irlandais ; de façon que comme cela m'ennuyoit d'entendre toujours ma tante et ma grand-mère, me réprimander là-dessus, et que je ne savois trop comment me débarrasser de leurs sermons, on me persuada de faire le grand tour (comme on le nomme), parce que, me dit-on, tous les gentilshommes riches doivent le faire. Mais je me pique de retourner chez moi, aussi bon Anglais que je suis parti ; ou mon esprit changera diablement, ou je mourrai de même. »

» Je

« Je vous crois, répondit Ellesmère ; et qui pourroit ne pas se réjouir de ce qu'il reste encore quelques souches de cette excellente race, et de ce que nous ne sommes pas entièrement dégénérés ? »

En conversant ainsi, ils arrivèrent à une auberge où ils devoient passer la nuit. Les trois autres voyageurs, qui étoient obligés de consulter la commodité du propriétaire de leurs chevaux, ne poussèrent pas si loin, et restèrent dans un village, sur le bord de la route, à trois lieues en-deçà.

CHAPITRE II.

Le lendemain au soir, d'Alonville et ses amis arrivèrent à Dresde. L'abbé de Saint-Remi y avoit quelques connoissances, chez lesquelles ils se rendirent aussi-tôt, et qui, ayant appris qu'il avoit deux amis avec lui, les firent immédiatement prier de leur accorder aussi l'honneur de les voir. De Touranges, après quelques difficultés, accepta l'hospitalité qu'on lui offroit; mais d'Alonville, qui désiroit voir la ville dont il avoit entendu beaucoup parler, s'excusa sur ce qu'un pareil arrangement contrarieroit le plan qu'il avoit formé de visiter tout ce qui méritoit de l'être. L'abbé le laissa avec répugnance, errer au milieu de Dresde, pendant le peu de tems qu'ils devoient y rester;

mais, le matin qui suivit leur arrivée, à peine avoit-il commencé ses excursions solitaires, que, dans une des places il rencontra monsieur Ellesmère, qui parut charmé de renouveler connoissance avec lui. Cette entrevue en amena une autre; et, chaque fois qu'ils se voyoient, ils sentoient s'augmenter l'inclination qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre; et enfin, à la troisième, la confiance s'étoit tellement établie entr'eux, que d'Alonville donna à son nouvel ami, une légère esquisse de sa désastreuse histoire.

Ellesmère étoit doué de presque toutes ces qualités de cœur, que les Anglais sont trop portés à s'approprier exclusivement, parce qu'il est certain qu'ils en sont plus amplement pourvus que toutes les autres nations; du moins, autant qu'on en peut juger d'après leur histoire publique ou privée. Ellesmère étoit franc, généreux, humain et du naturel le plus sensible; il avoit sur l'hon-

neur des notions que les gens du monde nommeroient romanesques ; et il s'étoit formé de l'amitié une idée que les mêmes gens condamneroient comme ridicule. Son père, baronnet, d'une ancienne famille, mais d'une fortune peu considérable, avoit employé la plus grande partie de son bien et de sa vie, à servir une cour où, pendant quelques années, on l'avoit dédommagé de la perte de son tems et de son indépendance, par un emploi qui, quoique lucratif, n'étoit nullement proportionné au nouveau genre de vie qu'il l'obligeoit à mener. Un changement de ministre lui enleva sa place ; il se retira dans son château en Staffordshire, laissant à son fils aîné le soin de soutenir la considération attachée à sa famille, en devenant à son tour homme d'état ; et ce dernier étoit porté à prendre ce parti, à-la-fois par son ambition et par les besoins de sa propre famille ; car, il avoit épousé une jeune femme du plus grand

ton, mais sans fortune, et il en avoit déja plusieurs enfans. Les parens de mylady étant malheureusement du parti qu'on nomme l'*opposition*, il avoit embrassé une cause qui ne lui promettoit aucune espèce d'avantages : comme trop souvent la vertu ne trouve qu'en elle-même sa récompense, monsieur Ellesmère l'aîné ne tiroit nul profit de ses travaux politiques, et n'en recueilloit qu'une gloire stérile et partielle, puisque le parti contraire qui, par malheur étoit le plus puissant, qualifioit du nom de *faction* ce que ses amis décoroient de celui de *patriotisme*. Cette circonstance affectoit beaucoup son père, sir Maynard Ellesmère ; car, quoique les parens de lady Sophia, l'épouse de son fils, pourvussent en partie au soutien d'un homme qui leur étoit allié de si près, leurs moyens n'étoient, en aucune façon, assez considérables pour le mettre à portée de tenir dans le monde l'état qu'exigeoient ses liaisons et ses espérances, sans que son

père y ajoutât des secours qui forçoient ce dernier à vivre lui-même avec la plus stricte économie, et à restreindre excessivement les dépenses des branches cadettes de sa famille, qui consistoient en cinq autres enfans, deux fils et trois filles. Le nouvel ami de d'Alonville en étoit l'aîné. Il avoit été destiné par son père au barreau. Après avoir passé trois ans à l'Université, occupé de cette étude, il étoit allé s'établir au Temple (1); mais, après un plus mûr examen, il se dégoûta entièrement des formes bizarres et incompréhensibles de la jurisprudence anglaise; et sir Maynard, qui ne se voyoit guères en état de le soutenir jusqu'à ce que cette profession pût lui devenir lucrative, céda au désir qu'avoit manifesté son fils, de la quitter entièrement, et d'embrasser celle des armes. Ne voyant cependant aucune apparence de pouvoir l'y faire entrer de si-

(1) Fameux collége de Londres où logent les jeunes étudians en droit.

tôt, sir Maynard avoit consenti à ce qu'il voyageât, pour apprendre les langues de l'Europe, science si nécessaire à un militaire. Il avoit passé onze mois sur le continent, avec une pension très-modique; et maintenant, comme tout sembloit annoncer des préparatifs de guerre, il retournoit en Angleterre.

Encore étranger à l'égoïsme des hommes et à l'influence endurcissante de la prospérité, le cœur sensible du jeune Ellesmère fut vivement touché du récit de d'Alonville; il éprouva bientôt le désir le plus ardent d'adoucir les chagrins de son nouvel ami. Il n'avoit guères à lui offrir que des avis et des vœux; mais ces avis et ces vœux si sincèrement offerts à un homme éloigné de tous ceux dont il eût pu attendre les soins consolateurs de l'amitié, étoient d'un prix incalculable. D'Alonville le sentit : encore une fois, son cœur qu'avoit abattu et glacé la chute récente de ses espérance se dilata, et s'épanouit

à l'espoir d'avoir trouvé un ami. Melton, qui avouoit n'avoir d'autre raison de voyager que celle qu'il ne savoit que faire dans son pays, jusqu'à ce qu'il pût se livrer sans frein à son goût pour quelques sortes de dépenses, ne recherchoit dans toutes les capitales que la société des Anglais, dont le ton et les manières lui convenoient parfaitement, et lui plaisoient par-dessus tout. Il s'en trouvoit plusieurs à Dresde, avec lesquels il se lia, et il y en avoit un, entr'autres, qu'il avoit naguères beaucoup connu, et qui s'en retournoit en poste en Angleterre. Melton regardoit maintenant comme une chose très-désirable de retourner dans son pays natal; il résolut, en conséquence, de se joindre à cette ancienne connoissance, et de quitter Dresde trois jours plutôt qu'Ellesmère ne se l'étoit proposé. Il s'excusa, alors auprès de lui, avec son ton ordinaire, de son changement d'idée; mais Ellesmère, que ce parti contentoit beau-

coup plus qu'il ne l'offensoit, le pria de se tranquilliser à son égard ; ayant réglé leurs comptes des frais de route, ils se séparèrent tous deux, avec la meilleure humeur possible, et sans éprouver le moindre regret l'un et l'autre. Ellesmère réfléchissoit avec étonnement sur le peu d'activité d'esprit de Melton, qui, placé par la fortune dans la position la plus favorable, croupissoit volontairement dans une honteuse ignorance ; et Melton ne réfléchissoit point du tout. Ce dernier joignit bientôt après ses chers compatriotes, sans avoir la moindre inquiétude sur l'impolitesse qu'il venoit de faire à Ellesmère. Il passa une joyeuse soirée, ne se coucha point, et se mit en route au point du jour.

Se trouvant ainsi seul pour continuer sa route vers Berlin, ou libre de la faire en telle compagnie qu'il voudroit, Ellesmère chercha son ami d'Allonville, dans l'intention de lui proposer de voyager avec lui. Il se rendit en conséquence à son hôtel

garni, et l'ayant fait avertir, le chevalier descendit, et dit à Ellesmère qu'il étoit avec quelques-uns de ses compatriotes qui se trouveroient heureux qu'il voulût bien leur accorder le plaisir de sa société; puis il le présenta au marquis de Touranges, à l'abbé de Saint-Remi et à deux vieux nobles français, qui le reçurent avec cette politesse qui distinguoit si généralement les personnes de leur condition. L'abbé de Saint-Remi, qui, quoique prêtre, n'avoit guères de préjugés que ceux qui tenoient à la religion, fit aussi au jeune Anglais un accueil très-flatteur. De Touranges seul garda une froide réserve; et tandis que les autres étoient engagés dans une conversation générale, il sembloit se complaire à accumuler dans son esprit les pensées les plus tristes, et cherchoit à se dérober aux plaisirs de la société.

Lorsqu'on se sépara, d'Alonville proposa à Ellesmère de l'accompagner à son

logement ; lorsqu'ils y furent arrivés, il communiqua à son ami le contenu des dépêches qu'avoient reçues, le jour même, de France, les deux gentilshommes qu'ils venoient de quitter : il étoit extrêmement contraire à leurs espérances, et d'Alonville soupira amèrement en achevant ce détail. « Ces nouvelles, lui dit Ellesmère, sont réellement décourageantes ; cependant ; avec quelle fermeté vos amis supportent ce surcroît de malheur ! Je parle de l'abbé et des deux gentilshommes les plus âgés. L'autre, je pense, n'a pas si bien appris l'art de cacher sous une apparente gaité les angoisses dont son âme est déchirée. Si j'étois disposé à me livrer à des observations sur le caractère national, je dirois qu'il s'affecte plutôt comme un Anglais que comme un Français. »

« Si vous saviez ce qu'il souffre, répondit d'Alonville, ce manque de courage que vous avez avec raison remarqué en lui, vous paroîtroit plus excusable ; ce-

pendant, peut-être le marquis de Touranges a-t-il une dose d'orgueil un peu trop forte. Allié aux premières maisons de la France, et d'un sang qui ne le cédoit qu'à celui de ses rois, il lui est plus difficile qu'à un autre (et aucun de nous n'a trouvé cela très-aisé) de se soumettre aux innovations amenées par la révolution. Dans son origine, de Touranges fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de force aux conventions qu'on demandoit à la noblesse. Lorsqu'elles devinrent inévitables, il continua de demeurer auprès du roi, auquel il étoit personnellement attaché ; mais comme il ne pouvoit ni approuver la diminution continuelle d'une puissance qu'on lui avoit appris à regarder comme sacrée, ni cacher sa haine pour le parti démocratique qui s'acheminoit si rapidement vers la destruction totale de la monarchie, il parut bientôt si suspect à ces gens-là, qu'il devenoit nuisible aux intérêts de son maître, et dangereux pour lui-même

qu'il restât plus long-tems. Après la journée du 20 juin, la chose devint si manifeste, qu'on parvint à obtenir de lui qu'il se retirât. Nous avons tous à-peu-près éprouvé la même destinée : les malheurs domestiques y ont seuls apporté quelque différence, et c'est à cet égard sur-tout que de Touranges est plus particulièrement à plaindre. »

Alors d'Alonville continua de raconter ce qui étoit arrivé à madame de Touranges, la mère du marquis, et la cruelle incertitude dans laquelle il étoit sur son sort et sur celui de sa femme et de son enfant. Le cœur sensible d'Ellesmère fut fortement ému par ce récit : non-seulement il se blâma d'avoir si précipitamment conçu une sorte d'éloignement pour le marquis, à raison de cette réserve qu'il regardoit comme l'effet de la hauteur et de l'orgueil, mais il éprouva même le désir le plus vif, et en même - tems le plus infructueux, d'adoucir les souffrances de

ce malheureux étranger. L'idée qu'il avoit d'abord conçue de Touranges, l'avoit détourné de la proposition qu'il avoit projettée de faire à d'Alonville; mais la cause de cette réserve apparente lui étant maintenant connue, il n'hésita plus à exprimer ses désirs à ce dernier, qui lui témoigna la plus grande satisfaction de ce dessein. Il se hâta, en conséquence, d'en faire part à ses deux amis. L'abbé fut charmé de cette acquisition d'un nouveau compagnon de voyage. De Touranges ne donna aucun signe d'approbation ni d'improbation. C'est pourquoi d'Alonville, à qui on laissoit toujours le soin de faire les arrangemens nécessaires, loua une espèce de carrosse qui contenoit quatre personnes, et offroit en-dehors de la place pour les domestiques et les bagages: dans cet équipage, ils partirent pour Berlin, qui n'est éloigné de guères moins de cent milles de Dresde.

Il ne leur arriva rien d'extraordinaire

durant le premier jour de leur voyage. Ellesmère se prévenoit de plus en plus en faveur de son jeune ami ; il prenoit pour l'abbé de Saint-Remi des sentimens d'estime et de vénération, sans que les argumens d'aucun des deux, ou l'intérêt que lui inspiroit leur sort, pût le porter à rien changer à ses opinions primitives sur les nombreux défauts de l'ancien gouvernement français, ou sur la nécessité d'opérer ces réformes, qui, si elles avoient été dirigées par la raison et la justice, auroient rendu la France, la nation la plus heureuse et la plus florissante de l'Europe. L'idée nette qu'il s'étoit formée de ce qui auroit pu être, ne faisoit qu'augmenter le chagrin qu'il éprouvoit en réfléchissant sur ce qui étoit réellement ; mais s'il s'élevoit quelque conversation à ce sujet, il cachoit soigneusement le premier de ces sentimens à ses malheureux amis, lorsqu'ils étoient tous ensemble, et sur-tout à de Touranges que, dans la première journée de leur route,

il avoit vu s'enflammer à un tel point contre un Allemand qui, à une table d'hôte où il mangeoit, avoit émis une opinion à-peu-près semblable, qu'il s'en seroit suivi une querelle de la nature la plus alarmante, sans l'interposition de l'abbé de Saint-Remi et d'un vieil officier prussien. Ellesmère s'imaginoit que de Touranges le regardoit comme un homme qui, d'après le gouvernement sous lequel il avoit été élevé, ne pouvoit être que disposé favorablement pour le parti démocratique; il s'affligeoit trop sincèrement du revers sous lequel gémissoit de Touranges, pour ne pas employer tous ses efforts afin d'en alléger le poids, et pour ne pas s'abstenir de le presser sur un sujet dont il savoit bien que la discussion ne feroit que rendre plus irritable encore un esprit si violemment blessé.

Le second jour, le tems étoit si mauvais, que leur marche fut extrêmement ralentie : vers le soir, un ouragan, accompagné de

neige

neige et de pluie, la rendit si désagréable, et même si dangereuse (car il étoit presque nuit, lorsqu'il leur restoit encore trois lieues pour arriver à la poste où ils avoient projetté de s'arrêter), qu'ils consentirent à faire halte à un petit cabaret, où ils s'étoient mis à l'abri, plutôt que de s'exposer à verser au milieu de l'obscurité la plus impénétrable, et d'un pays sauvage et montueux. Il n'y avoit dans cette maison aucun lit à leur donner; mais l'abbé observa en souriant, que le vœu de dormir sur le bois, faisoit partie de ceux qu'il avoit prononcés. De Touranges s'embarrassoit fort peu de l'endroit où il reposeroit sa tête appesantie; et d'Alonville avoit été depuis quelque tems trop accoutumé à des vicissitudes de toute espèce, pour ne pas regarder d'un œil très-indifférent cet inconvénient passager. Ellesmère conclut, avec raison, qu'il ne seroit pas plus mal à son aise que ses amis; et ils se jetèrent tout habillés sur quelques bottes de

paille que leurs domestiques avoient portées dans un endroit qu'on eût pu nommer un grenier plutôt qu'une chambre : quoi qu'il en soit, elle offroit du moins un abri contre le vent et la pluie, et nos voyageurs la préférèrent à l'unique chambre qui étoit occupée par des gens d'un extérieur assez bizarre, et dont la profession sembloit pour le moins équivoque ; comme en outre ils étoient très-bruyans et très-querelleurs, et que la seule chose sur laquelle ils parussent être d'accord, étoit l'espèce de volupté avec laquelle ils fumoient, cette pièce étoit, à tous égards, un asile beaucoup moins convenable que le grenier dont nos voyageurs avoient fait choix.

Vers le matin, d'Alonville, impatient de poursuivre sa route, se leva de dessus son lit de paille, et étant parvenu à trouver l'espèce d'échelle qui conduisoit en bas, il descendit. Quoique la matinée fût obscure et nébuleuse, il éveilla les domestiques qui dormoient profondément dans

l'écurie, et les supplia de se préparer à partir le plutôt possible, parce que le changement de vent lui faisoit craindre une grande abondance de neige; persuadé avec raison que, plus ils différeroient, plus ils éprouveroient de difficultés à continuer leur voyage. Ayant donné ces ordres, il retourna sur ses pas, dans le dessein de presser ses amis; mais comme l'échelle qui conduisoit, en guise d'escalier, à l'endroit où ils les avoit laissés, n'étoit que très-peu visible, et que d'ailleurs vers le haut elle se partageoit en deux branches, il hésita un moment, et tâcha de se rappeler de quel côté il lui falloit prendre; enfin, croyant y avoir réussi, il monta quatre ou cinq marches très-roides, et ouvrant une porte, ou plutôt quelques vieilles planches clouées l'une à côté de l'autre, et qui en tenoient lieu, il apperçut avec étonnement, une femme agenouillée à côté d'un misérable grabat, où étoit étendue une figure humaine, sur

laquelle ses yeux étoient fixés avec l'expression d'un désespoir sans remède. A travers le désordre de son long vêtement blanc et de ses cheveux, qui tomboient négligemment sur son visage, d'Alonville s'apperçut qu'elle étoit jeune, et qu'elle sembloit d'un rang distingué. Sans presque y songer, il s'avança vers elle; elle tourna de son côté un visage pâle et amaigri, mais encore enchanteur; et paroissant surprise de l'apparition d'un étranger, elle lui adressa la parole d'une voix très-douce et très-touchante, mais dans un langage dont il n'entendoit pas une syllabe. Quoi qu'il en soit, l'accent expressif de la douleur n'avoit pas besoin d'emprunter le foible secours des mots, pour faire vibrer toutes les fibres d'un cœur, qui, comme celui de d'Alonville, avoit été accoutumé à souffrir. Il s'approcha précipitamment du lit, et vit que la personne qui y étoit couchée étoit un homme, d'environ cinquante à soixante ans, qui paroissoit très-ma-

lade. Il demanda à la jeune femme, en français, en quoi il pourroit lui être utile. Elle sembla comprendre son dessein bienveillant, et fondit en larmes.

Le malade dont les yeux à demi-fermés étoient fixés sur elle, sembla se ranimer en entendant cette douloureuse effusion : il lui parla dans le même langage qu'elle venoit d'employer, et tourna ses regards affoiblis vers d'Alonville, qui, s'appercevant qu'il le voyoit, lui renouvela, en français, ses offres de services. L'étranger l'entendit, et lui répondit dans le même idiôme, d'une manière peu correcte à la vérité, mais suffisante pour que d'Alonville pût comprendre qu'il étoit né en Pologne ; qu'ayant pris une part active à la nouvelle tentative faite par ce pays, pour recouvrer sa liberté, la vengeance du pouvoir dominateur l'avoit marqué pour sa victime, de façon qu'il auroit été emprisonné pour la vie, s'il ne s'étoit enfui précipitamment avec sa fille,

emportant le peu qu'il avoit pu sauver de sa fortune, et dont la plus grande partie lui fut ensuite volée par un domestique; qu'enfin, ils se rendoient alors à Vienne, où ils avoient quelques parens; que la fatigue et l'anxiété l'ayant fait tomber malade, il étoit depuis trois semaines dans cette misérable maison. Il ajouta que sa fièvre étoit passée; mais que l'extrême foiblesse où il étoit réduit lui avoit ravi l'usage de ses membres; au point qu'il craignoit bien de ne jamais se relever de dessus sa couche de douleurs; ce qui ne l'affligeroit pas tant pour lui-même, que l'isolement et la situation déplorable de sa fille. . . . . .

Il ne put achever; néanmoins d'Alonville comprit parfaitement ce qu'il vouloit dire. Il avoit donc là, sous ses yeux, un être plus malheureux encore que ses amis et lui-même; — exilé comme eux, — victime d'un bouleversement politique semblable à celui dont leur pays avoit été la

proie, mais qui y avoit embrassé un parti différent. Il n'en étoit pas moins un objet de compassion pour le cœur généreux de d'Alonville, qui, éprouvant la même sensation dont étoit agité le brave Sidney, en comtemplant l'objet infortuné qui gissoit devant lui, auroit pu dire, de même :

« Tes besoins sont plus grands que les miens. »

Il donna aussi-tôt au gentilhomme polonais, l'assurance de faire à l'instant tout ce qui seroit possible, pour adoucir sa situation. La voix de la pitié, cette voix si consolante pour un cœur ulcéré, sembla produire un effet soudain sur le malheureux Polonais. Il s'efforça donc d'exprimer sa reconnoissance, et sa fille ne pouvoit que pleurer. D'Alonville craignoit d'offrir brusquement de l'argent ; et réellement il ne savoit guères de quelle façon administrer à ces êtres errans et infortunés, les secours dont ils paroissoient avoir si

grand besoin; toutefois, après leur avoir dit qui alloit revenir auprès d'eux, au bout de quelques instans, il sortit dans le dessein de rejoindre son ami Ellesmère; mais il le trouva sur l'escalier, un peu inquiet de son absence; car il avoit déja fait sur son compte, plusieurs recherches infructueuses.

Lorsqu'ils furent descendus de l'échelle, qui n'étoit pas un lieu très-commode pour une pareille conférence, d'Alonville lui raconta en peu de mots l'aventure extraordinaire qui venoit de lui arriver. Une fille charmante, pleurant sur son père expirant, dans un misérable cabaret allemand; ce père, victime de ses opinions: c'étoit une histoire suffisamment intéressante pour faire un effet subit sur l'esprit romantique (1) d'Ellesmère, auquel la

(1) Je veux prévenir les objections qu'on pourroit me faire sur l'emploi du mot *romantique*, ainsi adapté au moral, tandis que, communément, on ne l'emploie que pour caractériser un

beauté

beauté malheureuse étoit toujours sûre d'inspirer un vif intérêt; et qui, quoi qu'il détestât jusqu'à la vengeance les anarchistes aux fureurs desquels la France étoit maintenant en proie, n'en possédoit pas moins un cœur attaché aux vrais principes anglais; un cœur qui détestoit la tyrannie et l'injustice, sous quelque forme qu'elles se montrassent, et toujours porté à se ranger du côté de tout homme qui oseroit leur résister. L'esquisse que lui donna d'Alonville de la

---

site ou une perspective. La raison pour laquelle je lui donne cette acception détournée, est que je veux observer la gradation des nuances, et ne point employer une expression qui impliqueroit un sens totalement faux. — *Romanesque* ne se prend qu'en mauvaise part, il entraîne avec soi l'idée du ridicule; un esprit *romantique*, au contraire, est un esprit mieux organisé qu'un autre, qui ayant échappé à l'influence de la corruption sociale, a conçu des sentimens, des actions et des choses, une idée particulière, à laquelle se mêle une teinte d'exaltation qui ne peut produire que d'heureux résultats. (*Note du traducteur.*)

scène lugubre dont il avoit été témoin, lui fit éprouver une commotion électrique ; et, ne doutant pas que les gens de la maison ne fussent devenus cruels envers leurs hôtes infortunés, aussi-tôt que l'argent avoit commencé à leur manquer, il dirigea avec empressement ses pas vers la cuisine pour obtenir, à cet égard, de plus amples informations.

La cabaretière lui répondit assez froidement que l'homme et la fille (c'est ainsi qu'elle les désignoit) avoient eu tout ce qu'il leur falloit ; mais que, pour sa part, elle avoit une famille considérable, et ne pouvoit pas s'embarrasser toujours des autres. Qu'ils étoient imposés très-haut et accablés par les soldats, et qu'il leur étoit impossible d'avoir encore des étrangers sur les bras. Qu'elle en étoit bien fâchée pour le gentilhomme, si toutefois c'en étoit un ; mais qu'elle pensoit que les gens qui n'avoient que peu ou point d'argent, feroient mieux de rester chez eux, au

lieu de courir les champs pour être à la charge des autres.

D'Alonville n'entendit pas cette harangue que la cabaretière prononça en allemand, aussi bien qu'Ellesmère, qui possédoit mieux cette langue. Toutefois, quelque ardent que fût le zèle de ce dernier en faveur de ces êtres souffrans, il ne se récria point contre l'inhumanité de l'hôtesse allemande, et n'en conclut pas que toutes les hôtesses allemandes étoient inhumaines; mais il fit cette réflexion bien plus vraie: Combien *le peuple* de tous les pays se ressemble ! Il savoit que tel auroit probablement été le langage d'une marchande de bierre (1) entre Londres et Harwich, et de la cabaretière du premier petit bouchon entre Calais et Pàris. Quoi qu'il en soit, sa sollicitude pour le gentilhomme polonais augmenta encore; il pria

(1) Expression hasardée que j'emploie faute d'une meilleure. Le mot anglais est *alewife*.

(Note du traducteur.)

d'Alonville de l'introduire auprès de lui, lorsqu'il retourneroit à sa chambre, afin qu'ils pussent décider ensemble ce qu'il y avoit de mieux à faire pour son service. Le tems pressoit; car le marquis de Touranges et l'abbé étoient pendant ce tems fort impatiens de partir. Le premier avoit écouté l'histoire de l'infortuné polonais avec si peu de sensibilité, qu'Ellesmère ne put parvenir à l'excuser intérieurement qu'en supposant vrai, ce qu'on a souvent avancé, qu'une prospérité non-interrompue et des calamités excessives endurcissent également le cœur et le rendent indifférent aux malheurs d'autrui. S'il eût connu davantage de Touranges, il se seroit apperçu qu'il n'étoit pas naturellement insensible; mais que le nom de *liberté*, nom auquel il imputoit tous les maux qui accabloient son pays, avoit sur lui un pouvoir pareil à celui du bouclier fabuleux de Minerve, et changeoit subitement son cœur en pierre. L'abbé de Saint-Remi avoit plus de cha-

rité chrétienne : il offrit non-seulement d'administrer au malade tous les secours spirituels qui pourroient le tranquilliser, mais aussi de contribuer, autant que le lui permettoient ses ſoibles moyens, à pourvoir à ses besoins pécuniaires ; et enfin, d'employer pour lui rendre la santé les connoissances qu'il possédoit en médecine. Ellesmère pensa *très-hérétiquement* que ces deux dernières offres étoient les plus utiles ; mais il convint avec d'Alonville qu'ils n'accepteroient que la dernière. En conséquence, d'Alonville retourna immédiatement auprès du polonais, et lui proposa de recevoir la visite de l'abbé. Il y consentit avec reconnoissance ; quoique cette visite n'eût duré que quelques instans, elle fut très-satisfaisante ; car l'abbé en revenant trouver les deux jeunes gens, les assura que le danger dans lequel il croyoit qu'avoit été son malade, étoit passé : que, quoiqu'il fût encore extrêmement foible, sa convalescence n'étoit plus

retardée que par ce qui avoit déterminé le caractère de la maladie. — Les peines de l'esprit, cette lassitude et ce découragement qu'occasionne, même à l'esprit le plus ferme, une longue série de souffrances; la crainte qu'il éprouvoit de laisser sa fille, isolée, sans protection, au milieu d'un pays étranger, étoit si grande, qu'il s'étoit refusé, même le peu de douceurs qu'il auroit pu se procurer, parce qu'il désiroit économiser le peu d'argent qui leur restoit, pour la renvoyer à Varsovie, où il espéroit que les parens de sa mère la recevroient, lorsque lui-même, dont les opinions politiques avoient aliéné leur affection, ne seroit plus en état de les offenser. Mais elle avoit positivement refusé de le quitter; et ce conflit entre l'inquiétude qu'il ressentoit sur le sort de cette fille chérie, et la tendresse qu'elle éprouvoit pour lui, l'avoit tellement affecté, justement à l'instant où la méprise que nous avons racontée amena d'Alonville

dans la chambre, qu'il l'avoit fait paroître beaucoup plus languissant qu'il ne l'étoit réellement.

Le compte que venoit de leur rendre l'abbé redoubla la sollicitude des deux jeunes gens, qui éprouvèrent maintenant la plus vive impatience de rassurer le cœur inquiet d'un père sur le destin d'une fille aussi digne d'être aimée, en le mettant à portée d'assurer son retour à Varsovie. Quoi qu'il en soit, il étoit probable que ces arrangemens prendroient beaucoup plus de tems que de Touranges ne voudroit consentir à en sacrifier; lorsqu'ils se rappelèrent qu'il avoit espérance d'obtenir à Berlin quelques renseignemens sur le compte de son épouse, de son enfant et de sa mère, ils lui pardonnèrent une impatience, qui, dans tout autre cas, auroit prouvé un manque d'humanité.

Après une courte consultation entre Ellesmère, d'Alonville et l'abbé, il fut convenu que le dernier se rendroit avec

de Touranges à la porte de la ville voisine, où nos deux amis les rejoindroient au bout de deux ou trois heures; et que, si après ce tems écoulé ils n'étoient pas arrivés, de Touranges et l'abbé pourroient continuer leur chemin. D'Alonville ne doutoit nullement de pouvoir regagner la voiture, au moyen de la vîtesse supérieure des chevaux de poste, le lendemain, ou du moins avant qu'elle arrivât à Berlin.

CHAPITRE III.

L'INTÉRÊT amical que des gens d'un autre pays et de principes opposés aux siens, prenoient à son sort et à celui de sa fille, produisit un effet soudain sur les esprits abattus de Carlowitz : lorsqu'Ellesmère fut introduit auprès de lui, par son ami d'Alonville, ils le trouvèrent assis sur le bord de sa misérable couche, mais encore trop foible pour se soutenir. Il étoit appuyé sur sa fille qui le supportoit avec la plus tendre sollicitude. Tandis que d'Alonville s'occupoit de mettre fin aux efforts qu'il faisoit pour lui exprimer sa gratitude, Ellesmère s'approcha dans le dessein de parler à sa fille ; mais il fut tellement frappé de sa figure enchanteresse et de l'expression de sa physionomie, qu'il ne put que

murmurer une phrase imparfaite, qu'il oublia qu'elle ne pouvoit comprendre. Son père lui adressa alors la parole en polonais; et quoique Ellesmère n'entendit point ce qu'il disoit, il jugea qu'il engageoit sa fille à essayer de s'exprimer en français. Ses joues pâles se couvrirent, pendant un moment, d'une foible rougeur; et se tournant vers d'Alonville, elle fit une tentative infructueuse pour lui parler dans cette langue; mais Ellesmère fut tenté de lui envier ce qui sembloit presque une préférence, et il auroit voulu être celui en faveur de qui elle faisoit cette tentative.

« Alexina, dit le père, en s'adressant à tous deux, Alexina est encore bien neuve dans l'étude de votre langue, messieurs (car il ne s'appercevoit point qu'Ellesmère fût Anglais); mais quoiqu'elle ne soit pas en état de vous dire combien elle vous est obligée, croyez-moi, elle est extrêmement sensible à vos bontés. » Alors,

il lui parla de nouveau; et, le quittant, elle prit un manteau avec un large capuchon, qui étoit posé sur une chaise, et s'enveloppant dedans, de manière à cacher son visage le mieux possible, elle sortit de la chambre.

Ellesmère la suivit des yeux, et eut peine à s'empêcher de lui offrir de l'aider à descendre l'escalier, ou plutôt l'échelle; mais craignant de l'offenser, il s'en abstint, et continua de fixer les yeux sur la porte par laquelle elle étoit sortie. Ce ne fut que le nom de cette fille enchanteresse qu'il entendit répéter plusieurs fois, qui put le tirer de l'admiration de sa beauté, pour songer à ses intérêts, dont d'Alonville avoit déja commencé à s'entretenir avec son père.

« Oui, disoit Carlowitz, ce n'est qu'à cause d'Alexina que le courage m'a manqué; car, pour moi-même, je ne crains pas la mort: je l'ai affrontée sous les formes les plus hideuses; mais mon Alexina! je

désirerois la placer sous la protection de l'unique parent que j'ai à Vienne ; mais alors, ne croyez pas que si je vis encore, j'aie dessein de passer mes jours dans une honteuse inactivité : tant qu'il me restera la moindre force, je l'emploierai à soutenir la cause de la liberté, quoique mon pays ne soit plus qu'un repaire d'esclaves.

Il alloit poursuivre avec cet enthousiasme qu'inspire naturellement la cause pour laquelle il avoit combattu, lorsque se rappelant combien il étoit probable que les principes des personnes auxquelles il parloit, fussent différens de ceux qu'il venoit d'émettre, et peut-être, lisant sur le visage de d'Alonville qu'il ne partageoit point son opinion, il s'arrêta soudain, et dit : « Mais, peut-être ceux à qui je m'adresse souffrent-ils pour une cause bien opposée. »

« Vous ne vous trompez point, quant à moi, répondit d'Alonville ; mon ami est

Anglais ; mais moi, je suis comme vous, exilé de mon pays. Quoi qu'il en soit, si vous le voulez bien, nous ne parlerons point d'affaires politiques. Si chaque homme doit considérer son semblable comme un frère, combien un tel lien n'est-il pas plus étroit encore entre les infortunés ? D'après cela, si je puis vous être utile, vos opinions ne refroidiront pas mon zèle. Si j'avois été Polonais, peut-être eussé-je pensé et agi comme vous l'avez fait ; si vous eussiez été Français, vous auriez vu avec la même horreur que moi, transformer sa monarchie en une anarchie mille fois plus destructive et plus tyrannique. » Cette manière franche et candide de s'expliquer sur un sujet qui n'a que trop souvent rompu les liaisons les plus sacrées, par la chaleur qu'on apportoit à le discuter, mit bientôt les nouveaux amis entièrement à l'aise l'un avec l'autre : ils réglèrent promptement un petit plan pour le transport de Carlowitz et

d'Alexina à Vienne, au retour de la voiture qui conduisoit à Berlin d'Alonville et ses amis ; mais pour le reste, il fut impossible de déterminer Carlowitz à accepter plus de la valeur de dix guinées, à-peu-près. Ellesmère insista pour avancer cette somme de moitié avec d'Alonville ; mais le noble polonais s'obstina à leur en donner un reçu, et un ordre pour la toucher à Vienne, sur une lettre-de-change dont il leur demanda péremptoirement l'acceptation, comme la seule condition à laquelle il consentiroit à recevoir cet argent. Quelque fatigué que fût cet étranger par une longue conversation, Ellesmère remarqua à travers les tristes effets de la maladie et la difficulté qu'il éprouvoit à s'exprimer dans une langue étrangère, que sa physionomie et ses manières révéloient un jugement et un esprit supérieurs. Leurs conventions étant faites de la sorte, Carlowitz témoigna le désir de voir sa fille ; Ellesmère courut précipitamment à

sa recherche, tandis que d'Alonville, dans lequel il sembloit redouter un projet pareil au sien, l'accompagnoit avec une intention bien différente. Lorsqu'il fut descendu, il s'occupa de faire marché avec l'hôtesse, dont les manières s'étoient beaucoup radoucies envers ses hôtes infortunés, pour qu'elle préparât un petit dîner pour eux tous, et qu'elle eût à faire disposer une meilleure chambre pour son ami polonais, durant le peu de tems qu'il resteroit encore dans la maison. Tandis qu'il négocioit ainsi avec cette femme, Ellesmère étoit allé à la recherche d'Alexina qu'on lui avoit dit être sortie. A cinquante pas de la maison, qui étoit entièrement isolée au pied d'une colline escarpée, commençoit un bois de bouleaux et de pins, qui s'étendoient sur cette montagne et sur toutes celles environnantes. Un sentier étoit pratiqué à travers ce bois; Ellesmère le prit, parce que l'abri que fournissoient les sapins lui fit présumer qu'A-

lexina l'auroit choisi pour le lieu de sa promenade. Il l'apperçut effectivement à quelques pas de l'entrée : sa figure étoit presque entièrement voilée par son capuchon, et son ample manteau enveloppoit sa taille; toutefois, Ellesmère pensa que jamais objet plus enchanteur ne s'étoit offert à ses regards. Il s'approcha et lui adressa la parole. Elle releva son capuchon, et découvrit aux yeux d'Ellesmère un visage, où le chagrin et la résignation sembloient ajouter de nouveaux charmes à des traits déja si charmans, et auquel l'expression de la tristesse communiquoit des grâces touchantes, qui suppléoient bien amplement le coloris de la santé. Ellesmère lui ayant fait entendre que son père désiroit la voir, un foible et mélancolique sourire lui annonça qu'elle l'avoit compris ; elle s'avança vers la maison. Ellesmère l'accompagna, et lui donna la main pour monter l'escalier. Lorsqu'ils eurent atteint la porte de la chambre, il

vouloit

vouloit se retirer; mais Carlowitz l'ayant apperçu, le pria d'entrer ; il obéit.

Alexina s'approcha vivement de son père : ce dernier lui tendit une main qu'elle tint un moment dans les siennes, tandis qu'il lui parloit dans sa langue natale, et lui racontoit, à ce que s'imagina Ellesmère, les arrangemens qui venoient d'être pris. « Je ne retournerai donc pas à Varsovie, ô mon père ! Je ne vous quitterai point. » Telle fut la réponse, qu'il devina que faisoit Alexina, d'après l'expression impossible à dépeindre, dont elle l'accompagna. Ses grands yeux noirs étoient remplis de larmes ; cependant elle les tourna vers Ellesmère comme dans le dessein de lui témoigner les sentimens de gratitude dont elle etoit pénétrée ; puis s'asseyant auprès de son père, elle poussa un de ces soupirs profonds, qui semblent soulager le cœur au moment où il vient d'être délivré du poids qui l'oppressoit.

Carlowitz la fixa avec tant d'intérêt et

de tendresse, qu'Ellesmère éprouva une satisfaction plus vive qu'il n'en avoit jamais ressenti, en songeant qu'il avoit aidé à soustraire aux angoisses d'une séparation redoutée, un père et une fille si étroitement attachés l'un à l'autre : cependant son cœur étoit en proie à une douleur cruelle, lorsqu'il se rappeloit que, dans quelques momens, il alloit s'éloigner d'Alexina, pour ne la revoir peut-être jamais. Il fut tiré de ces tristes réflexions par Carlowitz, qui, lui adressant la parole, l'entretint du mieux qu'il put, en français (qu'il ne possédoit que très-imparfaitement), de l'heureuse constitution de l'Angleterre, et de l'état florissant auquel cette nation s'étoit élevée, après une guerre qui avoit menacé d'amener sa ruine. Il toucha quelque chose de l'espérance qu'avoient eue les Polonais d'obtenir des secours de la part des Anglais, et ne put s'empêcher de s'étonner de la promptitude avec laquelle ces derniers avoient oublié

la conduite de l'impératrice de Russie envers eux, dans la guerre d'Amérique, et de remarquer combien il étoit impolitique de la laisser ajouter encore à son énorme puissance, par l'acquisition d'un pays aussi considérable que la Pologne. Ellesmère, qui n'avoit jamais été dans le cas de prendre le moindre intérêt au sort d'une nation qui avoit si peu d'influence sur les affaires politiques de sa propre patrie, ne s'étoit nullement occupé, jusqu'alors, de réfléchir sur cette matière; et Carlowitz s'efforçoit de lui en faire comprendre l'importance, lorsque d'Alonville revint, suivi de l'hôtesse, qui, du ton le plus civil, demanda à Carlowitz s'il vouloit prendre possession de la meilleure chambre qu'elle eût dans sa maison. La foiblesse extrême qu'éprouvoit encore Carlowitz, le força de refuser. Il fit quelques excuses à ses amis, et les pria de ne pas ainsi se confiner dans sa triste demeure; mais ils refusèrent de le quitter, et bientôt on servit

un dîner aussi bon qu'on pouvoit se le procurer dans un pareil endroit. Pendant le repas, Carlowitz leur traça une légère esquisse des événemens de sa vie et de ceux qui l'avoient exilé de son pays. Tandis qu'il parloit, on voyoit se colorer son visage pâle et défait. Ses yeux étinceloient lorsqu'il faisoit l'éloge du roi de Pologne, et toute la langueur de sa physionomie disparoissoit pendant qu'il exprimoit des sentimens dont d'Alonville n'avoit eu jusqu'alors aucune idée, et auxquels il se sentoit peu disposé à acquiescer, tandis qu'Ellesmère, dont les opinions avoient beaucoup plus de rapport avec celles de Carlowitz, le regardoit comme un oracle, et sentoit s'augmenter encore les regrets qui l'assiégeoient, en songeant que le moment de la séparation étoit si prochain.

Par-dessus tout, cette indifférence que Carlowitz témoignoit pour la vie, imprimoit à Ellesmère la plus profonde vénération. Il admiroit cet homme qui décla-

roit que ses craintes seules pour Alexina l'avoient décidé à fuir ; mais que l'état d'anxiété dans lequel il la voyoit, l'horreur et la crainte qu'elle témoignoit de lui survivre, et de tomber sous la dépendance de parens dont il avoit été si lâchement trahi, et qui l'avoient sacrifié à leur propre sûreté, l'avoit déterminé à lui abandonner une vie qui, réellement ne pouvoit plus être d'aucune utilité à son pays. « Lorsque je sentirai toute l'ignominie de ma situation, s'écrioit-il, je regarderai mon Alexina, et je me trouverai encore ennobli par l'idée que je suis son protecteur. Lorsque l'idée de tout ce que j'ai perdu se retracera à ma pensée, je me rappellerai les efforts que j'ai faits pour prévenir cette perte : l'idée de ce que j'ai été et de ce que j'aurois dû être, me consolera de ce que je suis, ou de ce que je pourrai être un jour. » D'Alonville ne put s'empêcher de remarquer intérieurement que l'effet que produisoient sur son esprit l'exil et la

perte de ses propriétés, étoit absolument opposé; que c'étoit précisément l'idée de ce qu'il *avoit été* et de ce qu'il *auroit dû être*, qui rembrunissoit toutes les réflexions qu'il faisoit sur son sort présent ou sur son sort à venir. Comme ni le père ni la fille ne captivoient ses pensées ou ses regards aussi entièrement qu'ils paroissoient fixer ceux d'Ellesmère, son esprit s'étoit reporté à Vienne. Il méditoit sur son étrange destinée, lorsqu'il se rappela soudain qu'il devoit être tard. Il n'avoit pas de montre, mais il pria Ellesmère de regarder à la sienne; celui-ci annonça avec quelque surprise, qu'il étoit deux heures passées. Il s'imaginoit qu'il étoit midi tout au plus. Il étoit tems qu'ils partissent, s'ils ne vouloient point que leurs compagnons de voyage arrivassent à Berlin, sans eux. Carlowitz sentant tout le dérangement qu'il leur avoit déja occasionné, les supplia de ne point s'exposer aux dangers que pourroient entraîner l'orage et l'obscurité,

qui, probablement, les prendroient en chemin, s'ils étoient obligés de continuer leur voyage à cheval, passé la porte prochaine. D'Alonville pressoit aussi son ami de partir ; mais Ellesmère sembloit ne pouvoir s'y déterminer. Enfin, comme il ne lui restoit aucune excuse pour demeurer plus long-tems, et que les chevaux attendoient à la porte, il ne put retarder davantage le moment de dire adieu à ses deux nouveaux amis. D'Alonville, qui s'intéressoit réellement à leur sort, autant qu'il le pouvoit, à l'égard de personnes qu'il connoissoit depuis si peu de tems, les pria de lui écrire lorsqu'ils seroient arrivés à Vienne, leur réitéra les vœux qu'il avoit déja formés pour leur bonheur ; et, à-la-fois avec aisance et politesse, prit congé de Carlowitz, qui l'assura de nouveau de toute l'ardeur de sa reconnoissance. Puis, s'approchant d'Alexina, il lui baisa la main, en lui souhaitant toute espèce de félicité. D'Alonville sortit alors,

laissant Ellesmère faire ses adieux comme il le pourroit; mais ils furent si longs, que d'Alonville s'impatienta, et étoit sur le point de remonter pour le presser, lorsqu'enfin, Ellesmère parut, et montant silencieusement sur son cheval qu'il l'attendoit, il fit une lieue entière, presque sans parler. Au bout de ce tems, nos deux voyageurs étant arrivés à une montagne qui les força de ralentir le pas de leurs chevaux, d'Alonville en prit occasion pour parler des amis qu'ils venoient de quitter; d'après les réponses d'Ellesmère, il crut appercevoir plus clairement ce qu'il avoit déja soupçonné; c'est-à-dire, que la belle Alexina avoit fait impression sur le cœur du jeune Anglais: mais s'imaginant que ce ne seroit autre chose qu'un de ces goûts passagers, dont il avoit été accoutumé à parler si légèrement, il se mit à railler doucement Ellesmère, qui lui répondit sur le même ton; mais quoiqu'il semblât traiter ce sujet en riant, ses longs accès

de

de gravité et les profonds soupirs qui lui échappoient, n'étoient en aucune façon capables de détruire l'opinion que d'Alonville s'étoit formée. Comme ils avoient à-peu-près épuisé tous les autres sujets de conversation, d'Alonville l'amena insensiblement sur les arrangemens qu'il avoit pris pour le transport de Carlowitz et de sa fille à Vienne. « Il y a dans le caractère de cet homme, dit Ellesmère, quelque chose de très-singulier : il a une originalité d'esprit à laquelle j'avois été jusqu'a présent tout-à-fait étranger. J'aurois désiré pouvoir former avec lui une connoissance plus intime. »

« Et avec mademoiselle sa fille aussi ; n'est-ce pas, mon ami? car je m'imagine qu'elle entre pour quelque chose dans ce vœu? »

« Je n'en disconviens pas, répondit Ellesmère ; quoique je n'aie pu m'entretenir avec elle, faute de savoir sa langue, elle a, s'il est possible de se fier à l'ex-

pression de sa physionomie, une âme aussi élevée que celle de son père, et qui est en même tems l'asile des vertus les plus douces de son sexe. Avez-vous jamais vu une figure plus spirituelle et plus enchanteresse ? »

« Voulez-vous que je vous réponde franchement ? lui demanda d'Alonville. — « Oui, franchement, » dit Ellesmère. — « Hé bien ! donc, j'avoue que mademoiselle Carlowitz me paroît belle ; je lui accorde une tournúre charmante et remplie de grâces ; cependant, j'ai vu des femmes dont la figure étoit plus agréable, et toute aussi spirituelle. »

« Mon cher chevalier, répliqua Ellesmère, qui paroissoit préférer que d'Alonville fût d'une opinion différente de la sienne, à le voir aussi épris que lui de la jeune Polonaise, vos yeux sont tellement accoutumés à la beauté française, que vous avez entièrement perdu le goût du très-beau, qui ne marche jamais sans la

simplicité. Je suis persuadé que vous auriez trouvé Alexina adorable, si on vous l'eût montrée dans une loge, à l'Opéra, comme une beauté étrangère, que la mode du jour étoit d'admirer. Ses charmes non-fardés sont, si je puis m'exprimer ainsi, d'un *style* trop naïf, trop vrai, pour plaire à celui dont le goût est vicié par le faux éclat du rouge et les bizarres ornemens de la mode. C'est ainsi que j'ai observé que la plupart des hommes qui affectent d'être du bon ton, en Angleterre et en France, laissent continuellement influencer leur goût, par l'inconstante déesse que je viens de nommer (1). La

(1) La mode est une souveraine qui, toujours capricieuse, dispense les titres et les réputations au gré du hasard. Telle femme qui, depuis quelque tems, est en possession du premier rang de la beauté, et que suit aux promenades la foule automate de nos *merveilleux*, est cependant inférieure, *en tout*, à plus d'une humble *bourgeoise*, qui, dans un modeste asile, vit timide,

femme qu'on proclame par-tout comme la beauté du siècle, est divine, absolument

---

innocente, inconnue ! O beauté fière, qui vous glorifiez de cet engouement passager que vous inspirez à nos *jolis pantins*, que votre orgueil s'abaisse à la voix de la vérité ! Non, vous n'êtes plus belles ! non, vous ne pouvez l'être ! car ces diamans qui chargent votre tête, ce rouge qui enlumine votre visage, cette hardiesse qu'on lit dans vos regards, ou bien, ce maintien langoureux et affecté, cette voix traînante et inarticulée dont vous prononcez quelques phrases bannales, ne vous y trompez point, ce ne sont point là des attraits ! Savez-vous ceux qui vous manquent, que vous ne posséderez jamais ? Ce sont, la pudeur, la modestie, la simplicité ! Sans ceux-là, ô femmes ! la beauté n'existe point. Les charmes de la nature et de l'innocence sont les seuls véritables, et les vôtres m'offrent l'image de ces vers coloriés, qui, la nuit, à Frascati, à Tivoli, éblouissent passagèrement les yeux, et qui, bientôt, jetant une pâle et vacillante clarté, finissent par s'évanouir entièrement sous l'œil brillant du jour.

(*Note du traducteur.*)

sans égale. Au bout de quelques mois ; elle a perdu l'attrait de la nouveauté ; une autre créature incomparable paroît sur l'horizon, et la première tombe inperceptiblement dans l'oubli, à moins que, par quelque singularité dans sa mise ou dans sa conduite, elle ne réussisse à prolonger de quelques jours son empire. »

« Vous devez vous rappeler, mon ami, répondit d'Alonville, que je n'ai jamais été fort initié dans le grand monde de Paris, n'y ayant passé qu'un petit nombre de mois, et dans un tems où les Français étoient beaucoup plus occupés de discussions politiques, que de ce frivole engouement, dont je crois que vous les accusez avec assez de raison. Je puis encore moins juger de ce qui se passe à Londres; mais, permettez-moi de vous faire une question : La belle Alexina ne doit-elle pas quelques-uns des charmes extraordinaires dont vous la trouvez douée, à la détresse au milieu de laquelle

elle étoit plongée ; et, une jolie nymphe errant parmi les bois et les déserts, accompagnant avec une pareille piété filiale, les pas d'un père proscrit, n'acquiert-elle pas des attraits particuliers aux yeux de mon ami, qui est un peu, oui, un peu romanesque ? » — « Vous m'avez souvent dit, mon ami, reprit Ellesmère, lorsqu'il m'arrivoit d'émettre un sentiment ou une opinion qui vous paroissoient étranges : « Il faut être bien Anglais pour avoir une pareille idée; » et moi, je vous répondrai maintenant : « C'est être bien Français que d'avoir une telle pensée. » Non, quoiqu'il soit certain que l'extrême attachement d'Alexina pour son père, me donne la plus haute idée de son cœur et de son jugement, et quoiqu'elle ait une de ces formes grâcieuses et attrayantes, faites pour orner un paysage, où la nature se présente sous les traits les plus sévères et les plus imposans, je n'en pense pas moins, et je suis même assuré que

l'impression qu'Alexina a faite sur moi, n'est due à aucune circonstance locale. En quelque lieu que je l'eusse rencontrée, j'aurois toujours été également frappé, à sa vue. »

« Allons, vous êtes donc réellement amoureux de cette beauté septentrionale, après une connoissance de quatre ou cinq heures ? »

« Amoureux ! oh ! non, pas encore, j'espère. — A la vérité, si j'étois composé d'ingrédiens aussi combustibles que *vous autres*, je pourrois déja dire que je suis *mourant d'amour ;* mais en véritable Anglais, je vous avouerai seulement que, si Alexina avoit un esprit tel qu'elle l'annonce, que je fusse riche et en état de me marier, je la préfèrerois à toute autre femme, pour réaliser mes rêves de bonheur. Mais, hélas ! dans la situation où je me trouve ; fils cadet d'un père peu riche, sans autre ressource que l'épée ou la plume ; destiné, selon l'équitable maxime adoptée dans

votre pays et dans le mien, à courir le monde comme je pourrai, afin que mon aîné puisse transmettre à sa postérité les biens de la famille, il m'est défendu de penser à prendre une femme. Ainsi, ajouta-t-il en soupirant, ne parlons plus d'Alexina, du moins, pour le moment. »

Arrivés à la première poste, d'Alonville et Ellesmère trouvèrent, contre leur attente, leurs compagnons de voyage qui les avoient attendus ; ils continuèrent tous ensemble leur route jusqu'à Berlin, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable.

CHAPITRE IV.

QUELQUE changé que puisse être l'esprit du gouvernement prussien depuis la mort du grand Frédéric, une manière de vivre établie de longue main, et les préparatifs qu'on faisoit pour une nouvelle campagne, qui pût réparer les échecs de la dernière, continuoient à donner à Berlin, l'air d'une grande garnison, plutôt que de la capitale d'un royaume. D'Alonville fut bientôt las d'une scène qui ne lui offroit d'autre spectacle que celui de

> L'homme et l'acier, le soldat et son épée (1).

Plusieurs familles, dont les pères ou les époux étoient partis ou alloient partir pour l'armée, avoient quitté Berlin, pour passer,

(1) Goldsmith.

dans leurs terres, le tems de leur absence; dans le nombre, se trouvoit madame Lewenstirn, la nièce de l'abbé de Saint-Remi, dont le mari avoit reçu l'ordre de partir immédiatement pour la Flandre, avec un régiment qu'il avoit levé; ce dernier avoit déja pris congé de sa femme, et se préparoit à quitter Berlin, lorsque l'abbé y arriva avec ses amis.

Quoique l'abbé eût, jusqu'à un certain point, prévu cette circonstance, elle ne laissa pas de lui causer une vive affliction. Le caractère ouvert et généreux du colonel Lewenstirn lui avoit fait espérer pour de Touranges et pour lui-même, la réception la plus amicale; et il s'étoit flatté que ce brave militaire seroit à portée de procurer à son malheureux ami les renseignemens qu'il étoit si impatient d'obtenir sur un comte de Remesnil, qui, disoit-on, s'étoit rendu à la cour de Berlin, et qui devoit être, selon toute probabilité, l'oncle de madame de Touranges, qui,

comme on l'a vu précédemment, avoit pris un nom supposé. L'embarras extrême qu'occasionnooit au colonel Lewenstirn son prochain départ, étoit tel, qu'à l'arrivée de l'abbé et de ses amis, tout ce qu'il put faire fut de les recommander aux soins hospitaliers d'un de ses proches parens, qui, le lendemain, les accompagna chez les personnes qui paroissoient le plus vraisemblablement, devoir être en état de leur donner les informations qu'ils désiroient. Ils apprirent bientôt qu'un vieux noble français, se faisant appeler le comte de Remesnil, avoit passé très-peu de tems à Berlin. Il avoit deux ou trois dames avec lui; mais les Français même, qui connoissoient de vue le soi-disant Remesnil, n'avoient jamais apperçu la dame en question, et ils ne savoient ni leur âge ni leur nom. Le portrait que l'on faisoit de monsieur de Remesnil, ressembloit à la personne que cherchoit de Touranges; mais ce n'étoit pas là une preuve bien évi-

dente, par la raison que l'oncle de madame de Touranges n'avoit rien d'assez remarquable dans son extérieur, pour qu'on pût avoir la certitude que le même portrait ne conviendroit pas à beaucoup d'autres gens du même âge. Quoi qu'il en soit, une pareille incertitude étoit si pénible, et tel fut l'état d'égarement où retomba de Touranges, en voyant ainsi reculé, ou même entièrement détruit, l'espoir de retrouver sa famille, que l'infatigable amitié de l'abbé de Saint-Remi le porta d'abord à suivre les traces de ce comte de Remesnil, d'après les renseignemens vagues et en petit nombre qu'ils avoient obtenus sur son compte; mais après une recherche plus exacte encore, il fut impossible de découvrir quel chemin il avoit pris en quittant Berlin. Quelques-uns des Français qui l'avoient superficiellement connu (car aucun ne l'avoit jamais vu avant qu'il vînt à Berlin) annonçoient qu'il avoit manifesté le dessein de se rendre en Hollande;

d'autres prétendoient qu'il avoit plusieurs fois parlé de chercher un asile à Pétersbourg ; enfin, deux ou trois l'avoient entendu prendre des informations sur l'Angleterre. Mais personne ne savoit vers lequel de ces divers pays il avoit dirigé ses pas ; car chacun, occupé de ses propres dangers, avoit formé des plans pour y échapper, et ne songeoit guères à s'instruire des intentions d'une personne qu'ils n'avoient jamais vue jusqu'alors, et que, probablement, ils ne reverroient jamais. De Touranges, qui, dans mille occasions, avoit agi lui-même avec la même indifférence, s'en trouvoit maintenant tellement irrité, qu'il étoit toujours prêt à se quereller avec le premier de ses compatriotes qu'il rencontroit, parce que celui-ci n'avoit pas songé à se procurer des renseignemens qui ne pouvoient nullement l'intéresser. Il se sentoit disposé à les accuser d'insensibilité, et de ne prendre aucun intérêt à leur pays natal ; d'après le

peu d'attention qu'ils faisoient aux émigrés d'un rang distingué, il ne doutoit nullement que plusieurs d'entr'eux ne fussent *jacobins*, et il eût voulu les exterminer tous. La remarque, que le chagrin adoucit, mais que le désespoir endurcit le cœur, est généralement juste. L'esprit de de Touranges, loin de devenir plus flexible, étoit au contraire continuellement disposé à s'irriter et à s'enflammer. Il s'*emportoit également contre ceux qui l'injurioient et contre ceux qui ne le secouroient pas; s'embarrassant peu de plaire, là où il n'y avoit rien à gagner, et ne craignant point d'offenser, lorsqu'il n'avoit rien de pis à redouter* (1). Dans une pareille disposition d'esprit, l'amitié consolatrice, ou les calmes raisonnemens de l'abbé, étoient pareillement infructueux; son attachement pour l'infortuné de de Touranges étoit souvent mis aux plus rudes épreuves. En

(1) Le docteur Johnson.

vain représentoit-il à son ami désespéré, que les accès de fureur auxquels il se livroit ainsi, avoient le pouvoir d'augmenter, mais non de diminuer les calamités dont il étoit la proie ; que le moyen le plus sûr de retrouver les objets si chers à son cœur, étoit de suivre un plan définitif : de Touranges demeuroit sourd à ses représentations, et après s'être exposé à deux ou trois affaires, et à la désagréable extrémité de recevoir l'ordre de quitter Berlin, il prit soudain la résolution de retourner à Vienne et de se jeter dans quelques-uns de ces corps de troupes françaises qui étoient encore sur les frontières. L'abbé de Saint-Remi avoit reçu de sa nièce, madame Lewenstirn, l'invitation de venir demeurer avec elle ; la répugnance qu'éprouvoit ce dernier à quitter de Touranges l'avoit seule empêché d'accepter une pareille offre. Une jeune femme, dans l'absence de son mari, ne pouvoit étendre cette invitation jusqu'à

un homme de l'âge et de la figure du marquis de Touranges : mais voyant qu'il ne pouvoit résoudre l'abbé à se séparer de lui, après de longues discussions à ce sujet, il résolut de mettre fin aux objections de ses amis. Ayant paru pendant un jour ou deux plus calme, et occupé de réfléchir sur le parti qu'il devoit prendre, il partit subitement, dans le milieu de la nuit, avec son domestique, laissant à l'adresse de l'abbé de Saint-Remi un paquet contenant plus de la moitié de l'argent qui lui restoit, et une longue lettre, dans laquelle il lui annonçoit que toutes les recherches qu'il pourroit faire sur son compte seroient inutiles; mais qu'en quelque lieu qu'il se trouvât jamais, il ne manqueroit pas de lui écrire. L'excellent cœur de Saint-Remi fut vivement affecté à-la-fois du départ de son ami et des raisons qu'il lui en donnoit; mais il n'avoit d'autre parti à prendre que de se soumettre à cet événement subit; car il connoissoit trop

bien

bien le caractère du marquis pour songer à suivre ses traces, quand même il eût su de quel côté il avoit dirigé sa course. D'Alonville et Ellesmère firent tout leur possible pour consoler cet homme respectable, qui ne fut point insensible à leurs tendres soins. Peu de jours après le départ de de Touranges, madame Lewenstirn vint à Berlin, dans le dessein d'emmener avec elle son oncle à sa maison de campagne. Il fut alors forcé de prendre congé de ses deux jeunes amis. Il donna d'excellens avis à d'Alonville sur sa conduite à venir, et le trouva mieux disposé à les recevoir que l'impétueux et irascible de Touranges; puis, après lui avoir promis de lui écrire, il se sépara de lui avec une expression de tendresse vraiment paternelle. Lorsqu'il eut quitté Berlin, Ellesmère et d'Alonville n'ayant plus aucun motif qui les engageât à y rester, se préparèrent à en partir aussi. Ce dernier voyoit encore le monde entier ouvert devant lui, sans qu'aucune raison

particulière pût le déterminer à se rendre plutôt dans un endroit que dans un autre ; si ce n'est toutefois celle qui lui avoit fait désirer pendant quelque tems, de se hasarder à rentrer en France. Ellesmère étoit la seule personne qui prît maintenant quelque intérêt à son sort : il discutoit avec lui tous les projets que lui offroit son imagination pour l'avenir ; toutes ces conversations se terminoient toujours par des efforts de la part d'Ellesmère, pour lui persuader de le suivre en Angleterre. « Si vous vous déterminez par la suite à retourner en France, lui disoit-il, quoique ce projet me paroisse le plus fou et le plus impraticable que l'on puisse imaginer, où pourrez-vous trouver autant de facilité pour cela, qu'en Angleterre ? Quoique en ma qualité de cadet, et d'après l'ignorance où je suis de ce que je deviendrai, je n'aie point de maison à vous offrir, mon ami, il me sera néanmoins possible de vous être de quelque utilité. Si

les événemens venoient à prendre une tournure plus favorable que ne semble l'annoncer tout ce qui se passe à présent, vous ne pourriez être fâché d'avoir passé quelques semaines en Angleterre, avant que de retourner dans votre patrie. »
D'Alonville secoua alors tristement la tête.
« Ah ! cher Ellesmère, répondit-il, ne me faites point envisager des chimères si flatteuses et qui paroissent si peu devoir se réaliser jamais. Naguères, à la vérité, je songeai à visiter l'Angleterre en voyageur, pour m'y instruire et m'y amuser à-la-fois. Maintenant, en quelle qualité y paroîtrai-je ? comme un de ces infortunés étrangers, dont le nombre excessif, malgré la générosité de vos compatriotes, commence déja à exciter leurs plaintes ! »
Le souvenir de ces jours heureux, où tous les objets offroient à ses regards un aspect si différent, vint alors se retracer à son esprit ; mais Ellesmère, dont l'amitié pour lui étoit aussi ardente que sincère, ne le

laissa point se livrer à ces affligeantes réflexions : il témoigna un désir si vif de ne pas se séparer de lui, il lui donna de si bonnes raisons pour l'engager à l'accompagner en Angleterre, qu'à la fin, d'Alonville s'y détermina. Après être restés environ dix jours à Berlin, ils quittèrent cette ville, et prirent la route de Hambourg, dans le dessein de s'y embarquer pour l'Angleterre. Pendant la route, la conversation tomba souvent sur leurs amis polonais ; Ellesmère témoignoit au chevalier une vive impatience d'apprendre de leurs nouvelles. L'absence et le peu de probabilité qu'il y avoit à ce qu'il la revît jamais, n'avoit point diminué la tendre admiration qu'il ressentoit pour Alexina ; souvent il s'abandonnoit, en parlant d'elle, à des sentimens exaltés. Alors d'Alonville le railloit sur la triste figure qu'il feroit parmi ses belles compatriotes, lorsqu'on sauroit que son cœur étoit tombé au pouvoir d'une Polonaise, qu'il avoit rencontrée, errant dans

une forêt d'Allemagne. Ellesmère, à son tour, accusoit son ami d'insensibilité; « ou plutôt, disoit-il, vous niez la réalité des charmes d'Alexina, parce que votre mémoire vous retrace quelque modèle de perfection qui ne lui ressemble en rien. Ah! chevalier, vous n'êtes pas, je crois, exempt de ce goût pour la galanterie qu'on impute aux jeunes gens de votre pays. Cette charmante madame d'Alberg, cette Adriana, dont je vous ai entendu parler, avouez, mon ami, que vous ressentez pour cette beauté impériale une préférence pareille à celle que vous vous étonnez de me voir éprouver pour mon aimable pélerine. »

« Non, sur mon honneur, répondit d'Alonville très-gravement; jamais je n'ai été assez ingrat, ou assez présomptueux pour songer à madame d'Alberg, autrement que comme à une sœur, à laquelle j'ai les plus grandes obligations. Je ne me rappelle même pas d'avoir jamais employé,

en parlant d'elle, le nom familier d'Adriana, si ce n'est quand je vous ai répété les conversations qui avoient eu lieu entre elle et sa mère, ou entre sa mère et moi ; je vous jure, mon cher Ellesmère, que vous pourriez tout aussi bien me soupçonner d'avoir de l'inclination pour la respectable baronne de Rosenheim, que pour sa fille. »

« Mais cette Thérésa, à laquelle je vous ai vu écrire l'autre jour ? »

« Thérésa est la domestique de confiance de madame d'Alberg. C'est par elle seulement que mes amies peuvent apprendre de mes nouvelles. Leur généreuse sollicitude pour ma sûreté les a portées à m'engager à leur écrire sous son couvert. Je ne l'ai fait encore qu'une seule fois depuis que je leur ai dit adieu. Je ne veux point me prévaloir souvent de cette permission, de crainte de leur causer quelque désagrément. » Malgré ses protestations, d'Alonville ne pouvoit retenir un

soupir toutes les fois qu'il parloit de ces dames. Quoiqu'Ellesmère s'abstint de lui communiquer de nouveau ses soupçons sur son attachement pour madame d'Alberg, lorsqu'il eut vu que ces soupçons lui faisoient de la peine, Ellesmère, dis-je, ne pouvoit s'empêcher de croire que son jeune ami avoit donné au comte allemand, plus de sujets de mécontentement qu'il ne vouloit en convenir.

Ellesmère lui parloit quelquefois des personnes auxquelles il espéroit pouvoir le présenter en Angleterre.

« Nous irons ensemble, disoit-il au vieux manoir de famille, dans le Staffordshire; car mon père et ma mère sont d'assez braves gens, et sont toujours bien aises de me voir, pendant un mois ou environ, ainsi que les amis qu'il me plaît d'amener avec moi. Quant à mes sœurs, ce sont de bonnes filles, assez peu jolies; elles ont été élevées presqu'entièrement à la campagne, à l'exception de l'aînée, de façon qu'elles

ne sont nullement ce qu'on nomme *du bon ton.* Vous qui, je suppose, avez fréquenté en France les femmes de la plus haute volée, vous ne serez point en danger de devenir amoureux d'elles, même quoiqu'aucune prédilection en faveur de quelque autre, ne vous prémunisse contre les attraits de mes belles compatriotes. »

« Je serois dans un danger imminent, répondit d'Alonville, si c'étoit là ma seule égide, sur-tout, d'après ce que j'ai entendu dire de la beauté des Anglaises; mais hélas! mon ami, il n'est guères probable que les malheureux exilés qui cherchent maintenant un asile dans votre patrie, aient dessein de se jetter dans des intrigues de cœur. Quels que puissent être les principes des autres, je crois pouvoir vous assurer que je ne violerai jamais à ce point les loix de l'hospitalité, dans la maison du père de mon ami, s'il arrive que j'y sois admis. J'aurai pour toutes les femmes le plus grand respect; mais, quels

que

que soient leurs charmes, je ne crains pas d'assurer qu'aucune ne pourra me faire oublier ce que je dois à la confiance et à l'hospitalité qu'on m'y accorde. » — « Vous prenez la chose trop sérieusement, dit Ellesmère. Si mes sœurs étoient jolies, je ne vois pas pourquoi vous ne les aimeriez pas, tout comme un autre, et pourquoi vous ne le leur diriez pas ; mais, peut-être êtes-vous tenté, mon ami, d'offrir un exemple irrécusable, de ce qu'on a avancé depuis deux ans, que les Français et les Anglais ont échangé leurs caractères. Vous, d'un Français léger et inconstant, vous êtes devenu, à vingt-un ans, un grave stoïcien ; et moi, flegmatique Anglais, de deux ans plus âgé que vous, je tombe amoureux fou, à chaque pas que je fais, de la première nymphe que je rencontre. »

« Ce changement, s'il étoit réel, répondit d'Alonville, ne seroit point difficile à justifier ; du moins, pour ce qui nous concerne individuellement. Vous

pouvez vous livrer librement aux saillies de votre imagination, parce que vous êtes certain d'être reçu, après tous vos égaremens, par une famille que vous aimez, dans un pays où vous attendent la sûreté et la prospérité; mais, moi, il faudroit que je fusse, en vérité, plus léger que tous mes compatriotes ensemble ne pouvoient l'être dans les beaux jours de la France, si le renversement de fortune que j'ai éprouvé, ne réprimoit pas aujourd'hui ma légèreté naturelle. J'avois un père, un frère, des biens considérables, des amis, et la perspective d'une destinée plus brillante encore: j'avois appris à me glorifier de mon pays; maintenant je rougis d'être Français, et si jamais j'y retourne, quel spectacle viendra s'offrir à mes regards!

« Dans des fleuves de sang, tant d'innocens plongés !
» Le fer, de tous côtés, dévastant cet empire;
» Tous ces champs de carnage. . . . . » (1)

« Tels sont, continua d'Alonville, les

(1) Voltaire.

spectacles qui frappent continuellement mon imagination; et qui, je vous l'avoue, empoisonnent tellement mon existence, que je ne puis guères la regarder comme un bien. »

Leur voyage se passa sans aucun événement remarquable. Ils arrivèrent le dernier jour de décembre à Hambourg, et s'y étant embarqués sur un vaisseau marchand, prêt à mettre à la voile, ils entrèrent bientôt dans la Tamise, sans avoir éprouvé aucun accident; et là, quittant le vaisseau, ils prirent la poste et se rendirent à Londres.

CHAPITRE V.

Les avenues qui conduisent des bords de la Tamise à l'immense capitale de l'Empire Britannique, sont mal distribuées pour faire pressentir à un étranger qu'il entre dans la première ville du monde (1). Il étoit presque nuit lorsque d'Alonville traversa le bourg et la cité; et, dans une pareille saison de l'année, à une heure aussi avancée, tous les objets lui paroissoient aussi hideux et aussi sombres que sa propre destinée. Quoique accompagné d'Ellesmère, au moment du débarquement, il s'étoit vu en butte à cette grossièreté qui souille la conduite des classes inférieures du peuple anglais, envers les étrangers; et tandis que la populace, regardant d'Alonville et

(1) Cette expression pourra paroître susceptible d'être contestée, sur-tout par un Français; mais, on voudra bien considérer qu'elle se rencontre dans l'ouvrage d'une dame anglaise.

(*Note du traducteur.*)

Ellesmère comme des Français, les accabloit d'injures, les recherches légales des commis de la douane, annonçoient évidemment des soupçons et une défiance inaccoutumés. C'étoit à cette époque où l'on soupçonnoit tous les étrangers d'être *jacobins* ; il est indubitable que cette société envoyoit effectivement alors, dans toute l'Europe, des agens et des émissaires, à-la-fois, pour informer le club central, de la disposition des autres pays, et pour y souffler une étincelle de ce feu dévastateur, qui a produit dans leur propre patrie une si horrible conflagration. A cette antipatie que la classe inférieure des Anglais a toujours appris à nourrir contre toute autre nation, mais sur-tout contre les Français, se joignoit alors, d'après le grand nombre d'entr'eux qui s'étoient réfugiés en Angleterre, la crainte que chacun d'eux ne fût un incendiaire : et les protestations d'Ellesmère sur le compte de son ami, furent à peine suffisantes pour

l'empêcher d'être inquiété. Les expressions grossières et le ton de voix élevé que l'on emploie dans ces occasions, paroissent aux étrangers qui ne connoissent point assez cette langue pour suivre des dialogues aussi rapides, doublement rudes et menaçans ; et cet échantillon de l'hospitalité nationale avec laquelle on recevoit d'Alonville, au moment où il posoit le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, n'étoit ni très-flatteuse pour lui, ni capable de dissiper l'accablement dans lequel ses esprits étoient plongés.

Ellesmère ne voulut point occuper son logement ordinaire ; il s'établit, avec le chevalier, dans l'auberge, où la gaité, la propreté de tout ce qu'il l'entouroit, un bon souper et un excellent lit, ranimèrent, en quelque sorte, cet être errant et infortuné ; et le lendemain matin, tandis qu'Ellesmère écrivoit à ses amis dans le Staffordshire, d'Alonville se trouva disposé à donner, à l'abbé de Saint-Remi, de l'An-

gleterre et des Anglais, une description plus favorable qu'il ne s'étoit senti porté à le faire, la veille au soir.

C'étoit à cette période où se faisoit dans Paris, ce procès cruel et révoltant, intenté à un roi si peu coupable et si injurié ; quoiqu'on fût loin de penser alors que la convention pût être assez impolitique pour commettre un crime inutile, qui ne devoit aboutir qu'à armer contre elle toutes les puissances de l'Europe, d'Alonville crut, néanmoins, de son devoir de ne pas se montrer en public, tant que le monarque, à qui son père avoit consacré sa vie, à qui lui-même avoit juré obéissance et fidélité, seroit exposé à l'ignominie d'un procès criminel, et tant que cet événement demeureroit indécis. Il se refusa, en conséquence, aux pressantes sollicitations d'Ellesmère, qui témoignoit une vive impatience de lui faire voir les choses les plus dignes d'attention que contenoit la capitale ; et, lorsqu'à sa prière, son ami le lais-

soit seul une soirée, pour visiter ses connoissances, il demeuroit à l'auberge, où il n'avoit que trop de tems pour méditer sur sa triste situation.

Ce qui se passoit journellement dans les rues de Londres, offroit au chevalier de nombreux sujets de réflexions affligeantes. Il voyoit un grand nombre de ses compatriotes, dépendant, pour se procurer de quoi satisfaire aux besoins de la vie, de la bonté d'une nation, qui, par un effort de générosité, réprimoit, ou du moins, cachoit son ancienne inimitié, pour leur accorder des secours. Cependant, tandis que d'une main, les Anglais les accueilloient, de l'autre, ils sembloient prêts à tirer l'épée contre tout un peuple, dont la masse leur paroissoit souillée de crimes inconnus jusqu'alors dans les annales du genre humain. Autrefois, en Angleterre, les gens du peuple, doués de peu de discernement, regardoient tous les étrangers comme des Français. Mainte-

nant, ils entendoient parler des atrocités commises par la nation française, et avec encore moins de discernement, ils enveloppoient dans une condamnation universelle, tous les individus de cette même nation ; ajoutant à la haine nationale, depuis si long-tems enracinée, une nouvelle haine plus violente encore, qu'excitoient en eux les horreurs multipliées dont chaque jour apportoit les révoltans détails. Ces circonstances rendoient le séjour de Londres extrêmement pénible pour d'Alonville. Il savoit qu'on pouvoit appliquer à la manière dont se conduisoit alors la nation anglaise, envers ses compatriotes, l'expression employée en parlant d'un de ses gens de lettres les plus illustres, dont l'excellent cœur et les manières bourrues étoient si connus :

« Toutes ses paroles sont dures; mais, ses actions sont tout le contraire de ses paroles. » (1)

Et que, tandis qu'on le huoit, qu'on

(1) Mot de mistriss Piozzi, en parlant du docteur Johnson.

l'insultoit dans les rues de Londres, il n'y avoit pas dans les maisons qui composoient ces mêmes rues, une seule famille opulente, ou même aisée, qui n'eût contribué à soulager les besoins de ces Français, jetés sur leur rivage, dénués des choses les plus nécessaires; cependant, chacune des réflexions qui naissoient à ce sujet dans son esprit, étoit si pénible, que son découragement augmentoit d'heure en heure, et quelquefois tandis que, solitaire, il passoit tristement une longue soirée, il ne pouvoit s'empêcher de se demander : « Qu'ai-je à faire en Angleterre? Qu'ai-je à faire à Londres? »

Hélas! ces questions ne servoient qu'à en amener une autre. — « Qu'ai-je à faire par-tout ailleurs? » En effet, il n'avoit rien à faire, sinon de retourner sur le continent, de s'enrôler de nouveau dans l'armée, ou de tâcher de rentrer en France, inconnu, déguisé; puis, là, de se joindre à ceux qui, révoltés des atrocités commises depuis peu, s'efforçoient

secrètement de rétablir dans ses droits, leur monarque détrôné.

Ce dernier parti étoit celui vers lequel d'Alonville penchoit le plus. Il écrivit en conséquence au marquis de Magnevilliers (car les communications étoient encore libres entre les deux pays) : sa lettre étoit conçue en termes à-peu-près impossibles à comprendre, dans le cas où elle seroit interceptée ; l'adresse portoit un nom supposé, et il donnoit la sienne à Londres, en usant des mêmes précautions. Alors, déterminé à ne demeurer en Angleterre que jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse qui pût servir à le diriger pour l'avenir, il se hâta d'accepter l'invitation que lui faisoit continuellement Ellesmère (et que répétoient vivement sir Maynard et lady Ellesmère, dans les lettres que son ami recevoit d'eux), de l'accompagner au château où résidoit sa famille, dans le Staffordshire.

Durant son court séjour à Londres,

d'Alonville avoit été présenté à monsieur Ellesmère, frère aîné de son ami, et à son épouse, lady Sophia. Mais quoiqu'ils eussent reçu une éducation soignée, qu'ils parlassent bien le français, et qu'ils lui eussent fait très-civilement une invitation bannale, d'Alonville ne fut jamais tenté de renouveler sa visite. Monsieur Ellesmère paroissoit plongé dans la politique, et n'accordoit que très-peu d'attention à tout ce qui ne se rapportoit point à ce but. Son épouse étoit une jolie femme, une femme qui affectoit le *bon ton;* elle passoit une partie de la matinée à courir de boutique en boutique, occupée sans cesse à concilier deux objets qui cadrent rarement ensemble, l'élégance et l'économie. Il étoit nécessaire pour lady Sophia d'être bien mise, d'avoir toutes ses robes, tous ses bonnets, etc. dans le plus nouveau goût, et même d'être citée comme un modèle d'élégance, digne d'être suivi par les autres femmes; mais comme les finances de son

mari (quoique tous les intérêts de la famille eussent été sacrifiés à son établissement) auroient été loin de pouvoir subvenir aux frais qui en seroient résultés, si elle s'étoit servie des marchands à la mode, lady Sophia vouloit bien condescendre à visiter plusieurs fois dans la semaine, l'obscur atmosphère de la cité, ou de Holborn-Hill; et ayant une fois acheté ses matériaux dans ce quartier, elle parvenoit, à l'aide d'une de ses cousines et de sa femme-de-chambre, à les mettre si adroitement en œuvre, que, pour la *mise*, elle jouissoit de la plus grande réputation dans les cercles a la mode. Mais comme, d'après les occupations auxquelles il étoit livré, son mari avoit acquis une façon de penser particulière aux personnes avec lesquelles il vivoit, lady Sophia avoit la tête remplie des noms de certains magasins, boutiques de modes, etc. où les contrebandiers vendoient secrètement les articles de leur commerce illicite. Ces sortes de spéculations remplis-

soient tellement son esprit, qu'elle trouvoit à peine le tems de dire quelques mots dans la journée ; mais elle étoit ordinairement suppléée par sa cousine qui possédoit toute espèce de talens et *d'accomplissemens*, qui étoit l'oracle du goût, de la mode et de l'esprit, qui connoissoit toutes les sciences et entendoit toutes les langues, et enfin, qui ne fréquentoit que les personnes du plus haut rang et les étrangers de distinction. D'Alonville n'eut pas *le bonheur* de se trouver avec cette étonnante combinaison de tout ce qu'il a d'attrayant et de digne d'admiration ; mais il entendit lady Sophia exprimer tous ses regrets de ce que miss Milsington étoit engagée à dîner le soir (1) même, chez sa tante la duchesse de....., où elle de-

---

(1) Cette note est en faveur des bons provinciaux, auxquels il n'est pas inutile d'apprendre, qu'à Londres comme à Paris, les gens du bon ton ne *dinent* plus que le soir.

(*Note du traducteur.*)

voit voir le duc de . . . et une très-longue série d'ambassadeurs et de plénipotentiaires. D'Alonville s'embarrassa fort peu de cette circonstance, et même il oublia le nom de cette merveille, lorsqu'en cheminant vers Stafford, avec son ami Ellesmère, ils s'entretinrent tous deux des jours qu'ils avoient passés à Londres, et des personnes qu'ils y avoient vues. Ellesmère se récria contre la plupart des femmes. « Quels mannequins que toutes ces dames! dit-il: parmi toutes ces poupées revêtues, avec lesquelles nous avons dîné l'autre jour chez mon frère, en est-il une seule à laquelle un homme en état de combiner deux idées, puisse penser une seconde fois? Y a-t-il au monde un être moins raisonnable que ma belle-sœur, lady Sophia? Cependant, ce sont de telles femmes qu'on nomme accomplies! »

« J'ose dire qu'elles le sont réellement, répondit d'Alonville; à-coup-sûr, on ne peut nier que plusieurs, et même beau-

coup d'entr'elles, ne soient extrêmement belles. »

« Oui, peut-être votre goût français les juge-t-il ainsi ; c'est là, mon cher ami, le défaut que je trouve à votre goût. Leur beauté ne consiste qu'en dorure et en peinture, comme la tenture de vos chambres ; quant à leurs qualités morales. . . . elles sont à-peu-près nulles. »

« Réellement, mon bon ami, répliqua d'Alonville, si je ne vous connoissois pas aussi parfaitement, je soupçonnerois qu'en vous écartant ainsi de l'opinion générale, vous voulez affecter la singularité. Quels sont donc les talens que vous admirez dans les femmes ? »

« Oh ! ce ne sont pas ceux qu'on nomme ainsi par pure galanterie ; ce n'est pas de jouer sur la harpe ou le forté-piano, une douzaine de sonates qui interrompent la conversation, et fatiguent infiniment les infortunés auditeurs ; ce n'est

pas

pas de peindre une rose ou une jacée (1), qu'on pourroit tout aussi bien prendre pour une pivoine et une oreille d'ours, si le nom n'étoit pas au bas; ce n'est pas de répéter quelques phrases de français avec un accent bien anglais, et d'appeler tous les étrangers *Mounshers*, comme j'ai entendu une de ces miss Westwood vous nommer. Eh bien! ces jeunes personnes passent cependant pour fort bien élevées, quoique, moi, je les trouve haïssables, affectées, minaudières et d'un esprit étroit. Oh! Dieu me préserve d'avoir une femme qui ait de pareils talens! »

« A la bonne heure, reprit d'Alonville; mais cette demoiselle dont je ne me rappele pas le nom, — vous savez bien, cette dame dont lady Sophia vous a tant parlé? »

---

(1) Sorte de plante dont il y a plusieurs espèces. On en cultive quelques-unes dans les jardins, à cause de la beauté de leur fleur.

« Ah ! miss Milsington. Quoi, mon bon ami ! votre curiosité a été excitée par ce que vous avez entendu dire de miss Milsington ! — Non, je ne tâcherai pas de vous la peindre, car c'est impossible ; je ne voudrois pas, en vous donnant une esquisse de ce qu'elle est, diminuer le plaisir que, je n'en doute pas, vous éprouverez en voyant (car vous la verrez un jour ou l'autre) un des phénomènes du monde féminin. »

« Mais, est-elle belle ? »

« Vous savez que la beauté dépend du goût. »

« Laissez-moi poser la question d'une autre façon. La trouvez-vous belle ? »

« Elle n'est pas très-jeune, répondit Ellesmère en souriant, et éludant la question ; mais (si vous conservez le goût qui règne depuis quelques années en France) cela ne diminuera nullement ses perfections à vos yeux. »

« Il me paroît, reprit d'Alonville, que

cette dame n'est pas davantage votre favorite que celles dont vous m'avez déja esquissé le portrait. »

« Cependant, je ne révoque point en doute ses *perfections*, continua Ellesmère. Il est certain qu'elle parle votre langue comme si elle étoit née en France; elle entend et parle l'italien; elle est assez bonne musicienne pour composer; autant que je puis le savoir, elle possède, comme une *artiste*, toutes les autres sciences qui sont du ressort des dames. Cependant, vous voyez que, quoique d'une famille distinguée, vivant toujours au milieu des personnes à la mode, et *toute pétrie* de grâces, miss Milsington n'est point encore mariée : ce qui prouve que je ne suis pas le seul de mon opinion sur son compte, quoique je croie être à-peu-près le seul qui aye le courage de l'avouer. »

« En un mot, dit d'Alonville, elle ne

ressemble donc point du tout à la belle Polonaise Alexina? »

« Alexina! répondit Ellesmère, Alexina! par le ciel! il n'y a pas plus de ressembalance entr'elle, qu'entre la Vénus de Médicis, et une de ces figures aux joues rubicondes, bariolées de rouge et de vert, qu'un Juif porte sur une planche. »

« La comparaison est un peu outrée », s'écria d'Alonville.

La soirée étoit fort avancée lorsqu'ils arrivèrent à Eddisbury-Hall, résidence de sir Maynard: là, ils trouvèrent un groupe de caractères bien différens de ceux qu'Ellesmère avoit traités avec tant de sévérité.

Sir Maynard Ellesmère avoit alors soixante ans passés. Sa personne ressembloit parfaitement à l'idée que donne l'ancienne Ballade du « *Vieux Courtisan des Reines* » (1); dans ses manières, il

(1) Ancien poëme anglais.

observoit cette cérémonie et cette formalité, maintenant si universellement passées de mode. Quoiqu'il eût été déçu dans l'espoir d'agrandir et d'enrichir sa maison, par quelques-uns de ces bons bénéfices qui réparent si bien, pour tant de familles nobles, la prodigalité ou le zèle inconsidéré de leurs ancêtres, il étoit toujours le plus fidèle des gentilshommes campagnards, et il abhorroit tous ceux qui ne croyoient pas implicitement à l'infaillibilité des ministres et des princes. On présumoit que sa haine pour de telles personnes étoit considérablement augmentée, depuis qu'un domaine voisin, plus étendu que le sien, avoit été acheté par un riche Dissenter (1), qui, quoique d'une très-humble origine, étoit parvenu à amasser une fortune immense, en s'associant à une manu-

(1) Mot anglais, qui désigne ordinairement les *presbytériens* et autres *non-conformistes*, qui refusent de se ranger sous la discipline de l'église anglicane.

facture dans le comté adjacent. Quoique il n'y eût jamais eu la moindre liaison entre les deux maisons, l'inimitié de sir Maynard pour le possesseur de ce domaine, étoit telle qu'il ne voulut pas permettre à sa famille de continuer à voir les personnes du voisinage qui visitoient ce maudit presbytérien ; il congédia son apothicaire, dont les ancêtres avoient, depuis deux générations, tâté le pouls de la famille Ellesmère, parce qu'il avoit été trop assidu à faire sa cour aux nouveaux venus, et que, pendant une des attaques de rhumatisme, auxquelles lady Ellesmère étoit sujette, il s'étoit rendu à Eddisbury-Hall, avec moins d'empressement, à ce que s'imaginoit sir Maynard, qu'il n'avoit coutume de le faire lorsque cet opulent malade ne partageoit pas encore son attention. Du reste, sir Maynard étoit bon voisin et affectoit la popularité. Sa table étoit plus hospitalière qu'en consultant la prudence, ne l'auroit permis sa fortune ; et il faisoit une

figure très-respectable comme président des sessions, et chef du grand-jury. Il étoit bon maître, et ses domestiques vieillissoient à son service ; enfin, il s'étoit toujours acquitté convenablement de ses devoirs d'époux et de père. La seule erreur qu'il eût commise étoit peut-être d'avoir sacrifié une trop grande partie de sa fortune pour l'aîné de ses fils, ce qui devoit influer d'une manière assez défavorable sur la destinée de ses cinq autres enfans. Lady Ellesmère étoit une de ces femmes auxquelles on peut appliquer, avec vérité, une èpithète qui ordinairement ne signifie rien, celle de *bonne pâte de femme*. Elle avoit été belle dans sa jeunesse, sans être vaine ; et, quoiqu'elle eût apporté à sir Maynard une fortune considérable, elle avoit renoncé gaiment à sa maison de ville, et lorsqu'ils s'étoient trouvés dans la nécessité de borner leurs dépenses, elle n'avoit point répugné à se retirer en province, où elle s'étoit efforcée

de remplir, autant que cela étoit en son pouvoir, le vide que devoit nécessairement produire dans l'éducation de ses filles, l'impossibilité de se procurer des maîtres qui ne se trouvent qu'à Londres. Mais, quoiqu'elle-même eût reçu une éducation soignée, elle n'étoit nullement douée de ce qu'on nomme des talens de société ; ses instructions avoient plutôt pour but l'utile que l'agréable. Enfin, elles tendoient à faire de ses filles de bonnes femmes de gentilshommes campagnards, lesquels elle se représentoit toujours semblables à ceux d'autrefois. Quoi qu'il en soit, il ne paroissoit pas que, pour le présent, personne fût très-empressé de se procurer de pareilles femmes. Miss Ellesmère étoit dans sa vingt-septième année. Sans être très-belle, elle avoit une jolie figure et une tournure agréable ; mais on voyoit répandue sur toute sa personne une teinte de mélancolie, qu'on attribuoit à la peine qu'elle avoit éprouvée quelques années auparavant,

paravant, en voyant rompre un mariage projetté entre elle et un jeune ecclésiastique, parce que sir Maynard l'avoit trouvé impraticable, sous le rapport de la fortune, quoiqu'il eût auparavant paru y consentir, par complaisance pour sa fille. Miss Mary, la seconde fille, d'une année plus jeune que l'ami de d'Alonville, étoit une jeune personne fort vive, âgée de vingt-deux ans, et qui ne prenoit pas beaucoup de peine pour cacher la répugnance avec laquelle elle verroit les fleurs de sa jeunesse se flétrir au milieu des épines de la virginité, à moins que son frère aîné ne consentît à abandonner quelques milliers de livres sur le revenu du domaine patrimonial. Quoiqu'elle ne fût pas belle, il y avoit dans tout son extérieur quelque chose de vif et de piquant. Dans les assemblées publiques du comté où elle s'étoit montrée depuis dix-huit mois, elle avoit excité une admiration assez vive pour lui faire désirer ardemment d'essayer dans

Londres l'effet de ses charmes. Dans ce dessein, elle avoit imaginé un petit plan pour se procurer une invitation de la part de lady Sophia ; mais elle s'étoit vue déçue dans son espoir, lady Sophia ne se souciant nullement d'introduire les sœurs de son mari dans des cercles où elles ne pourroient paroître qu'autant que sir Maynard feroit pour elles des dépenses considérables, qui ne manqueroient pas de diminuer la part de son fils aîné. Miss Mary fut en conséquence forcée de se contenter de tenir le premier rang dans les bals champêtres, et de borner, pour le présent, ses projets de conquêtes, au très-petit nombre de jeunes gens qui se trouvoient à vingt milles à la ronde. Théodora, sa jeune sœur, avoit environ dix-huit ans ; mais comme elle n'étoit ni grande ni très-jolie, elle paroissoit au moins de trois années plus jeune ; on l'habilloit et on la traitoit comme un enfant. Le dernier des frères de la famille, que sir Maynard destinoit à

l'église, venoit d'entrer à Oxford, en quittant le collège d'Exton ; mais il se trouvoit alors dans la maison paternelle ; car les fêtes de Noël et celles par lesquelles on célèbre le commencement de la nouvelle année, n'étoient point encore passées, lorsqu'Edward Ellesmère introduisit dans la famille que nous venons de décrire, son ami, le chevalier d'Alonville.

CHAPITRE VI.

Sir Maynard Ellesmère reçut l'ami de son fils avec l'hospitalité d'un gentilhomme anglais, et la politesse d'un courtisan d'ancienne date. Il avoit presqu'entièrement oublié son français ; mais en faveur de l'ignorance où il supposoit qu'étoit d'Alonville, de la langue anglaise, il s'efforça de s'en rappeler quelques phrases; ce qui, cependant, ne contribuoit guères à rendre la conversation intéressante. D'Alonville étoit doué d'une civilité simple et naturelle, que n'avoit point encore altérée l'affectation du jour. Il ne fatiguoit point ses amis de salutations et de complimens ; ou bien il n'affectoit point, selon la coutume beaucoup plus générale à présent, la distraction et l'ennui. Ses manières

plurent à sir Maynard : et ce qu'avoit raconté Edward Ellesmère de sa conduite tendre et affectionnée envers son père, confirma cette impression favorable. D'après cela, lorsque sir Maynard eut appris qu'il entendoit l'anglais, il prit un grand plaisir à s'entretenir avec lui ; témoigna combien il approuvoit ses opinions politiques, et but à l'éternelle confusion de tous les *dissenters*, les *round-heads* (1) et les *sans-culottes*. D'Alonville avoit une idée fort peu nette de ce que pouvoient être ces deux premières espèces de gens ; mais s'imaginant que c'étoit le nom que portoient en Angleterre des individus de la même sorte, à-peu-près, que ces derniers, il but à leur destruction autant de vin qu'il plut à sir Maynard de lui en verser. Au plus haut période de ces libations, Edward Ellesmère trouva le moyen

(1) *Têtes rondes*, c'est le sobriquet que les royalistes donnoient aux *parlementaires*, sous le règne de Charles Ier., roi d'Angleterre.

de s'échapper ; car, quoique sir Maynard ne bût pas, dans toute l'étendue de la signification que les Anglais accordent à ce mot, il y avoit néanmoins un instant, à la suite du dîner, où il devenoit extrêmement éloquent, et où il insistoit quelquefois très-longuement sur les grands services qu'il avoit rendus au gouvernement, les sacrifices qu'il avoit faits et la mortification qu'il éprouvoit de s'être vu congédié, après une vie si loyalement passée, et après avoir rempli ses fonctions d'une manière si irréprochable. Tout cela étoit très-vrai ; mais Ellesmère l'avoit entendu tant de fois, qu'il laissa son ami, pour lequel ce récit avoit l'avantage de la nouveauté, l'écouter tout seul, et se retira, pendant cette conversation, dans un petit cabinet d'étude qu'on avoit pratiqué pour lui, à côté de sa chambre à coucher, et où sa seconde sœur ne tarda pas à aller le joindre.

« Hé bien! Mary, lui dit-il lorsqu'elle entra, avez-vous examiné ce que je vous

ai apporté de Londres ? Dites-moi, ai-je bien rempli mes commissions ? »

« Vous êtes charmant, Edward, répondit miss Mary ; tout cela est divin, sur-tout les bonnets. Quel joli mantelet vous avez apporté à maman ! Seulement je trouve qu'il est d'un genre trop moderne pour elle. »

« Oh ! quant à cela, vous savez que ce n'étoit pas mon affaire. Lady Sophia a bien voulu s'en charger ; mais pour vos bonnets, ceux d'Elizabeth et de Théodora, elle a déclaré qu'il lui étoit de toute impossibilité d'y songer, car elle étoit occupée, non à se préparer pour le jour de la naissance (vous savez qu'elle ne va point à la cour), mais à diriger la façon des robes, et la toilette de je ne sais combien de ladys Frances, et de ladys Caroline, dont elle m'a défilé les noms. Cette miss Milsington étoit avec elle ; et quand on eût dû m'accorder sur-le-champ une pairie, je n'y serois pas

demeuré cinq minutes de plus. De cette façon, j'emmenai d'Alonville avec moi; nous courûmes toutes les boutiques des marchandes de modes, et nous choisîmes nous-mêmes tous vos bonnets. Je crois que j'ai un peu excédé les ordres sur l'article de la dépense ; mais, si ma mère la trouvoit trop considérable , je tâcherai d'arranger cela pour le mieux; quoique je vous assure, ma chère Mary, que je suis revenu le plus pauvre de tous les voyageurs des trois royaumes. » — « Oh! Ned, répondit miss Mary, vous êtes une si bonne créature, que je voudrois vous voir riche, vous trouver une héritière. Savez-vous que nous nous sommes imaginées toutes que vous pourriez faire la conquête de cette petite fille de Nabab (1), qui vient de paroître dans les en-

(1) On nomme Nabab, en Angleterre, un homme qui a gagné aux Indes, une fortune immense. La plupart de ces êtres reviennent dans leur patrie, le cœur endurci et corrompu, les sens anéantis par les excès. O vous qui enviez

virons. Elle est réellement gentille; elle doit être au bal mardi prochain: nous

---

leur luxe et leur splendeur, savez-vous à quel prix ils les ont obtenus? Au prix du bien le plus cher à l'homme, de l'honneur! Semblables aux vampires, ils ont sucé le sang des malheureux soumis à leur tyrannie: ils ont bu les larmes du foible et de l'opprimé; et lorsqu'ils retournent en Europe, chargés des trésors de l'Orient, la totalité de ces trésors n'est que la somme des dépouilles de leurs victimes! Et cependant, ô honte! ô dégradation! de pareils monstres sont respectés, encensés! Les forfaits, empreints sur leur vile physionomie, les forfaits dont leur vie entière est souillée, sont effacés aux yeux de la plupart de leurs compatriotes, par l'éclat de leur or (*)! O mon pays! tu n'as point de Nababs, mais tu renfermes dans ton sein, des êtres plus méprisables, plus haïssables encore; des êtres qui, foulant aux pieds tous les sentimens les plus sacrés, se sont enrichis par la mort de leurs parens, de leurs amis; qui, portant le deuil dans tous les cœurs, se sont transformés en bour-

(*)Le caractère d'un Nabab, n'est peint dans aucun ouvrage avec plus de vérité que dans le charmant roman, de mistriss Bennet, intitulé: *Anna*, ou l'*Héritière galloise*.

voudrions bien que vous fissiez tous vos efforts pour vous emparer de son cœur. »

« Chimère que tout cela, s'écria Ellesmère. Je te promets, ma douce Mary, que je n'épouserai jamais de fille de Nabab, ni aucune autre héritière. Un habit rouge, et l'honneur d'être tué par messieurs les Français, voilà, je crois, les seules choses auxquelles je doive m'attendre. Mais vous ne me dites pas ce que vous pensez de mon ami : n'est-il pas très-joli garçon ? »

« Ou . . . . i, » répondit lentement miss Mary, comme si elle ne pensoit qu'à moitié comme son frère : « il est bien ; c'est-à-

reaux, et ont jonché de cadavres le sol de leur patrie, pour assouvir la soif insatiable de richesses qui les dévoroit ! ce sont là, pourtant, ceux qui brillent, qui blessent les yeux de leur faste inhumain, tandis que le mérite, modeste et délaissé, erre tristement dans les humbles sentiers de la douleur et de la pauvreté. Oh ! quand viendra l'instant suprême où le luxe du crime cessera d'insulter au dénuement de la vertu ?

(*Note du traducteur.*)

dire, je le regarderois comme un très-bel homme, s'il n'étoit pas Français. »

« Et cette seule chose suffit pour vous faire penser différemment ? s'écria Ellesmère en riant. Hélas! ma sœur, ne sont-ce pas les circonstances dans lesquelles vous le voyez, plutôt que son pays, qui vous le font regarder sous un jour si peu avantageux ! Supposons qu'un Français, de la figure de d'Alonville, et possesseur d'un grand nombre de terres et de châteaux, se fût offert à vos regards, hein ! Mary, ne l'auriez-vous pas trouvé charmant ? »

« Non, répondit-elle en hésitant ; ce n'est pas cela, mon frère, je vous assure ; mais d'une façon ou d'une autre, je n'aime pas les étrangers. »

« Votre *d'une façon ou d'une autre*, est une expression d'une grande force, reprit son frère ; mais, quoi qu'il en soit, Mary, nous ne pousserons pas plus loin cette discussion ; car je n'ai nullement

envie que mon ami devienne amoureux de vous, ni que vous deveniez amoureuse de lui : un tel arrangement ne conviendroit à personne. Nous autres hommes, nous sommes, à la vérité, d'assez mauvais juges pour ce qui nous concerne les uns les autres; mais je vous assure que si j'avois quelque nymphe favorite, qui n'eût point vos préjugés à l'égard des étrangers, je me garderois bien de lui présenter mon ami d'Alonville; je ne l'aurois même pas amené ici, si je n'avois su qu'il n'y a rien à craindre pour notre pensive Elizabeth, ni pour vous qui courez après une fortune et un titre, et qui, *d'une façon ou d'une autre*, n'aimez pas les étrangers; ni enfin pour la petite Théodora. . . . . »

« Théodora! en vérité, s'écria miss Mary, vous êtes assez bon, mon frère, de penser à cette petite fille, pour vous imaginer qu'on puisse devenir amoureux d'elle! Maman seroit bien contente si on alloit lui fourrer de pareilles sottises dans la tête! Oh! oui,

pour elle, il n'y a rien à craindre, j'en suis bien sûre ! »

« Allons, allons, ma sœur Mary, ne vous fâchez pas ; Théodora n'aura point d'amant avant quarante ans, à moins que vous ne soyez déja pourvue : ainsi, soyons toujours bons amis, et descendons prendre le thé chez ma mère. »

En entrant, ils trouvèrent d'Alonville déja assis entre lady Ellesmère et sa fille aînée, et aidant cette dernière à faire le thé. Lady Ellesmère s'efforçoit de le traiter avec le plus d'honnêteté possible ; car son cœur, naturellement bon, s'intéressoit à toutes les personnes dans le malheur ; on étoit enfin parvenu à lui faire comprendre que d'Alonville étoit un gentilhomme qui avoit quitté son pays natal, dans l'espérance d'y rentrer bientôt pour rétablir dans ses droits, son roi détrôné ; et considérant sa situation sous ce point de vue, elle éprouvoit pour lui de l'intérêt et du respect ; mais jusqu'alors sa cu-

riosité s'étoit fort peu occupée des scènes extraordinaires qui se passoient depuis si long-tems en France. Elle étoit de ces femmes qui, contentes de jouir d'un sort honnête, ne fatiguent point leur modeste entendement en cherchant à pénétrer dans le labyrinthe des sciences. Les rois et les politiques n'avoient jamais attiré son attention que lorsqu'elle lisoit la liste des places qui se trouvoient à leur disposition. Elle désiroit que son fils Ellesmère, le grand objet de son ambition, pût en obtenir une; mais, du reste, elle n'avoit pas la moindre idée de ce qu'on entendoit par un gouvernement despotique, une monarchie limitée, ou une république; jamais elle n'avoit su d'où provenoit la révolution française, dont elle entendoit parler depuis quatre ans, sans avoir été une seule fois tentée de faire une question quelconque à cet égard. Sir Maynard le lui avoit expliqué plusieurs fois; mais elle l'oublioit toujours; de cette façon, elle étoit réelle-

ment aussi *poco curante* que mistriss Shandy, elle-même, à l'égard de mille objets qui tournoient la tête à la moitié du genre humain.

Quelque indifférente que lady Ellesmère pût être sur ce qui se passoit loin d'elle, elle prenoit le plus vif intérêt aux événemens dont les environs étoient le théâtre. Elle désiroit tout le bien possible à la plupart de ses voisins, exceptez-en toutefois le riche presbytérien qu'elle haïssoit aussi cordialement qu'il étoit dans son caractère de haïr quelqu'un, quoiqu'elle n'eût d'autre raison de le haïr que parce qu'il étoit riche, et un nouveau parvenu; car elle ne concevoit rien à la partialité que sir Maynard supposoit à cet homme et à toute sa secte, pour les principes républicains; mais elle s'imaginoit qu'il suffisoit pour rendre son aversion légitime, qu'un pareil individu, qui *n'étoit autre chose* qu'un commerçant, possédât une belle maison, de grandes propriétés, et tous les objets

de luxe qui devoient être exclusivement le partage *des gens comme il faut.* Toutes les autres familles des environs avoient pour elle une déférence pareille à celle qu'elle leur témoignoit, et l'un des principaux plaisirs de lady Ellesmère étoit de former des parties où ses filles tenoient le premier rang, et étoient regardées comme les arbitres du goût et de la mode. Comme le voisin qui l'offusquoit si fort étoit soigneusement exclus de ces réunions, personne n'y disputoit à la famille Ellesmère la prééminence de la naissance, de la beauté, de l'élégance ou des richesses; et les jeunes ladys revenoient ordinairement satisfaites à tous égards, si ce n'est sur le point qu'elles ambitionnoient le plus vivement, c'est-à-dire, leur désir extrême de trouver un mari. Les années s'étoient écoulées les unes après les autres dans la même uniformité; elles avoient régulièrement dansé les mêmes contredanses, vu les mêmes visages, et entendu les mêmes

les mêmes conversations, depuis que miss Ellesmère avoit atteint sa quatorzième année. Pendant une visite en Oxfordshire, elle avoit conçu un malheureux attachement ; et c'étoit là la source de cette langueur et de cette indifférence, qui lui donnoient un air de réserve et de hauteur. Miss Mary, plus jeune et plus ardente, étoit déja mortellement fatiguée de cette ennuyeuse répétition ; mais la convocation de la milice, l'arrivée de la fille unique d'un riche nabab, laquelle étoit venue faire une visite dans les environs, et celle de quelques autres étrangers, jointes au retour de son second frère, contribuèrent à ranimer ses esprits, et à lui faire trouver supportable la perspective de passer encore un hiver à la campagne. Lady Ellesmère, de son côté, commençant à craindre que sa fille aînée ne se mariât jamais, désiroit vivement que Mary parût dans tout son éclat ; elle étoit alors occupée à faire tous les préparatifs

de sa parure, pour un bal qui devoit avoir lieu le surlendemain, à la ville voisine.

Lady Ellesmère avoit entendu dire que tous les Français étoient grands danseurs; elle en conclut que d'Alonville seroit enchanté d'apprendre qu'il alloit y avoir un bal. Elle lui parla, en conséquence, de ce grand événement, comme si c'eût été une affaire assez importante pour intéresser le monde entier, et elle remarqua (quoiqu'elle ne fût pas dans l'habitude de faire des remarques), qu'il l'écoutoit sans donner aucune marque de satisfaction. Elle fut encore plus surprise, lorsqu'Ellesmère lui dit que son ami n'étoit point dans l'intention d'aller au bal; ne jugeant pas convenable, en sa qualité de Français, de paroître dans un lieu public, tandis qu'une si grande quantité de ses compatriotes étoient exposés au sort le plus déplorable, et que son souverain étoit traduit devant un tribunal composé de ses sujets. De pareils sentimens étoient entièrement nou-

veaux pour lady Ellesmère. Il fut impossible de lui faire comprendre pourquoi *un jeune homme* refuseroit de prendre part à un amusement quelconque, lorsque cette privation ne pouvoit apporter aucun remède aux maux qu'il déploroit. Elle ne songeoit pas que, pour un étranger, une assemblée de gens qu'il n'avoit jamais vus, et que probablement il ne reverroit jamais, devoit être un objet fort peu intéressant : mais c'est ainsi que ceux qui ne sont point habitués à réfléchir ou à fréquenter les scènes diverses de la société, ont la plus grande peine à entrer dans les sentimens des autres ; et, conséquemment, il n'y a rien de plus rare que de voir les gens agir comme ils voudroient qu'on agît envers eux. Lady Ellesmère, quoique rien ne l'eût plus alarmée que de supposer qu'un jeune homme, dans une position pareille à celle de d'Alonville, d'un autre pays et d'une autre religion, osât songer à l'une de ses filles, étoit cependant mécontente qu'il

ne cherchât point à leur plaire. Miss Mary, quoiqu'elle eût préféré pour parténaire (1) un jeune enseigne de la milice, héritier d'une fortune assez considérable, étoit toutefois mortifiée de voir qu'elle n'auroit pas l'occasion de montrer le bel étranger à toutes les miss du voisinage, et de leur prouver que ses charmes exerçoient également leur puissance sur les hommes de toutes les nations. Mais n'étant pas plus en état que sa mère, de comprendre qu'un homme de l'âge et de la figure de d'Alonville, pût refuser d'aller au bal, sans quelque bonne raison, elle se mit dans la tête qu'il avoit conçu de l'attachement pour sa sœur Théodora, et qu'il restoit, dans l'intention de passer la soirée avec elle. Cette idée seule excita son indignation; elle résolut, si tel étoit son projet, de le déjouer en ordonnant aux domestiques de porter à

(1) Mot imité de l'anglais, *partner*, dont la véritable signification est *associé*; pris dans le sens ci-dessus, il s'entend *de la personne avec laquelle on danse*. (Note du traducteur.)

souper au gentilhomme français, à onze heures ; en faisant recommander strictement par sa mère, à la vieille femme qui avoit à-la-fois servi de nourrice et de gouvernante aux plus jeunes enfans de la famille, de ne pas laisser descendre miss Théodora. D'Alonville donna la main aux dames pour monter en voiture, et rendit très-ponctuellement à sir Maynard, ses profondes révérences, ainsi que les excuses solemnelles qu'il lui faisoit sur l'*indecorum* qu'il y avoit à le laisser ainsi seul ; puis, serrant la main de son ami Edward, il l'engagea à demi-voix, en français, à tâcher de trouver dans la fortune de la jeune héritière, sur laquelle ses sœurs l'avoient plaisanté, un remède contre la blessure que lui avoient faite de certains yeux noirs, dans les bois de la Bohême. Lorsque les voitures furent parties, d'Alonville retourna, triste et pensif, dans la petite bibliothèque de son ami, où il désiroit passer la soirée. Depuis plusieurs semaines, c'étoit la première fois qu'il se

trouvoit seul ; car, il ne pouvoit guères se regarder comme tel, au milieu du bruit et du tumulte de Londres, où, quoique rien ne l'amusât, tout concouroit à le distraire. Il se sentoit soulagé en se voyant laissé, durant l'espace de quelques heures, à ses réflexions ; car l'extrême civilité de sir Maynard, les questions des dames, et même les attentions de son ami, lui étoient quelquefois à charge ; et depuis ses trois jours de résidence à Eddisbury-Hall, il avoit une fois ou deux répété, presqu'involontairement :

« Encor, si je pouvois, libre dans mon malheur,
» Par des larmes, au moins, soulager ma douleur. »

Il ne fut pas plutôt seul, qu'il tira de sa poche une lettre qu'il avoit reçue, le jour même, de l'abbé de Saint-Remi. Elle contenoit les détails les plus affligeans sur le compte de plusieurs Français de la connoissance de d'Alonville, et, particulièrement, de l'infortuné de Touranges. — « Il m'a dernièrement écrit, continuoit le bon abbé, et m'a peint d'une manière si ex-

pressive l'état de son esprit, que je suis inquiet plus que jamais sur son cômpte : et, quoique je jouisse ici d'une tranquillité que je ne puis espérer, si je retourne vers le théâtre de la guerre, je crois, mon cher chevalier, qu'il est de mon devoir de suivre le sort de mon malheureux élève. Un caractère naturellement impétueux et maintenant aigri par l'infortune et par la chute de toutes ses espérances, l'a engagé dans deux ou trois affaires, qui sont non-seulement très-peu en sa faveur, mais même très-injurieuses pour les émigrés français, en général, qui, étant reçus par-tout avec soupçon et avec défiance, ne sauroient prendre trop de soin de ne pas blesser les préjugés des nations chez lesquelles ils cherchent l'hospitalité. Vous ne me soupçonnerez pas d'être disposé à blâmer ma propre nation, encore moins à m'efforcer de découvrir des défauts dans le caractère d'un homme, dont j'ai employé tant d'années de ma vie à former la jeunesse, et sur l'âge mûr duquel je fondois de si douces espérances ;

mais, combien il en est peu qui puissent supporter des calamités si cruelles et si inattendues ! Vous êtes, mon cher chevalier, un de ceux qui, je crois, soutiendront avec le plus de courage d'aussi dures épreuves; et, certain comme je le suis d'être écouté, je puis vous citer les paroles suivantes de Cicéron :

« Je ne veux point omettre cette occa-
» sion de vous engager et de vous ex-
» horter à supporter vos peines comme il
» convient à un homme d'un courage et
» d'un esprit aussi distingués que les vôtres.
» En d'autres mots, permettez que je
» vous conjure de soutenir avec résolution
» ces vicissitudes de la fortune, que la
» prudence la plus consommée ne sauroit
» prévenir, et dont aucun mortel n'est
» responsable. »

» Le tems viendra, mon ami, où le ciel vengera sa cause. Quelque obscure que soit maintenant la perspective qui s'étend devant nous, les nuages dont elle est voilée

se

se dissiperont ; et même, la persécution de notre malheureux monarque produira dans nos affaires un changement favorable. Ceux qui, par l'usurpation et l'abus du pouvoir, l'ont mis en jugement, soit qu'ils l'acquittent ou qu'ils le condamnent, verront qu'ils ont été trop loin. Ils verront qu'il est impossible de l'emprisonner pour la vie, lui et sa famille ; ils n'oseront pas consommer leur crime, en lui ôtant la vie ; de peur que l'indignation du peuple ne l'emporte sur ses craintes ; car, soyez bien sûr que c'est la terreur seule qui a retenu la populace, et que les atrocités qui ont été commises, l'ont tellement étonnée et intimidée, qu'elle a laissé passer sous son nom les crimes d'une poignée de scélérats stipendiés (1). Le calme et la dignité avec

(1) Lors de l'affreuse journée du 21 janvier 1793, toutes les femmes de Paris étoient en pleurs ; et les précautions qu'on prit, à la fatale exécution, prouvent trop combien l'on redoutoit de laisser percer les sentimens réels du peuple.

lesquels Louis XVI endure l'indigne traitement dont ces monstres l'accablent, et l'absurde cruauté de ces derniers produiront leur effet. Notre roi a été quelquefois mal conseillé. La douceur, ou si vous voulez, l'indolence de son caractère le faisoit céder trop aisément aux opinions de gens dont le jugement étoit bien inférieur au sien, et à des avis, la plupart du tems intéressés et dérivant généralement d'un motif dépravé; mais pour me servir d'une expression de Shakespéare, qu'employa l'autre jour un Anglais en me parlant de ce monarque infortuné, c'est

« Un homme bien plus opprimé qu'oppresseur (1). »

---

(1) Ou bien « : Un homme qui a bien plus à se plaindre des autres, qu'ils n'ont à se plaindre de lui. » Toutes ces versions sont d'une foiblesse extrême : Shakespéare est désespérant à traduire; ce qu'il dit en quatre mots, il faut, pour le rendre, faire usage d'une longue périphrase, et l'on est toujours à cent pieds au-dessous de lui. Il dit : *A man more sinned against than sinning.*

» Il n'a jamais voulu que du bien à son peuple : il proféra une atroce absurdité, celui qui, le premier, osa l'appeler un tyran. Le courage avec lequel il a supporté un revers de fortune, presque sans exemple, prouve la pureté de sa conscience ; car, qui peut, mon ami, dans ces momens désastreux, relever le courage de l'être souffrant, si ce n'est la persuasion intime de n'avoir pas mérité les maux sous le poids desquels il est accablé ? Je vous citerai, à cette occasion, les vers suivans d'un auteur que je n'aime point ; mais ils s'appliquent naturellement à ce que je viens de dire :

Quand le ciel en colère,
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs (1).

» Après toutes ces choses, qui doivent, mon jeune ami, vous prémunir contre les maux individuels les plus cruels que vous

(1) Voltaire.

puissiez éprouver, je hasarderai de vous dire que je sais, de science certaine, que votre frère, qui devroit porter le respectable nom de Fayolles, et vivre dans tout autre endroit que celui où il se trouve, est maintenant un des principaux chefs du parti qui inonde de sang notre malheureux pays, et qu'il se fait appeler Dubosse. Pardonnez-moi si je vous répète ces désagréables nouvelles, dans le cas où vous les auriez déja apprises. Nous sommes dans un tems où les gens raisonnables doivent s'efforcer de fortifier leur esprit contre les malheurs domestiques et les malheurs publics. Hélas ! les uns sont presque toujours la conséquence nécessaire des autres!

» Je compte assez sur votre attachement pour espérer que vous me pardonnerez de revenir aussi souvent sur ce qui me concerne. Je vous dirai donc, qu'après quelque délibération, je me suis déterminé à rejoindre mon malheureux élève,

de Touranges, et même à le suivre dans notre déplorable patrie, s'il persiste à y retourner. Cependant, s'il y a quelque danger pour lui, il est très-probable que j'y échapperai plus difficilement encore; mais, je pourrai dire alors : « *Neque verò tunc ignorabat se ad crudelissimum hostem, et ad suppliciaproficisci.* (1) » Ecrivez-moi sur-le-champ, mon ami, et parlez-moi de vous même et de notre compagnon de voyage, dont les sentimens généreux et les manières aimables, ont laissé dans mon esprit l'impression la plus favorable. Je ne puis finir ma lettre d'une manière plus convenable qu'en vous recommandant d'avoir sans cesse présens les vers suivans, si souvent cités et si souvent admirés de notre grand poëte (2) :

(1) Il n'ignoroit point qu'il retournoit se livrer à l'ennemi le plus cruel, et se dévouer aux plus affreux supplices. (Cicéron en parlant de Régulus.)

(2) Racine.

« Celui qui met un frein à la fureur des flots,
» Sait aussi des méchans arrêter les complots ;
» Soumis avec respect à sa volonté sainte,
» Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
» crainte. »

Malgré les excellentes leçons de courage et de résignation que contenoit cette lettre, d'Alonville sentit s'affaisser son cœur sous le poids des nombreuses réflexions qu'elle lui inspira. La conduite déshonorante de son frère troubloit sur-tout son esprit ; et tous les maux qu'elle avoit fait éprouver à son père se retraçant alors à sa mémoire, lui infligeoient un tourment aussi aigu que celui qu'il avoit ressenti en l'apprenant pour la première fois. Il prenoit le plus vif intérêt au sort de l'infortuné de Touranges, tandis que l'amitié persévérante et désintéressée de l'abbé de Saint-Remi, donnoit une nouvelle force aux sentimens de respect et d'affection que cet excellent homme lui avoit inspirés à la première vue. Il se mit à lui écrire, et fut retenu assez tard par cette occu-

pation, ne soupçonnant nullement que son refus de partager les plaisirs de la soirée avoit inspiré à l'une des sœurs de son ami, des soupçons et de l'aversion, et qu'elle avoit attribué sa froideur apparente à des projets auxquels il n'avoit jamais songé.

Tandis qu'il étoit occupé à exprimer au bon abbé toutes les sensations que lui faisoit éprouver la situation de son roi, de son pays et de ses amis, quelques-uns des domestiques de sir Maynard énonçoient leur façon de penser sur le gentilhomme étranger. Un vieux sommelier, qui remplissoit aussi l'office d'intendant, et étoit en grande faveur auprès de sir Maynard, étoit l'orateur en chef. La femme-de-chambre des jeunes ladies, qui avoit passé à Londres, précisément le tems nécessaire pour lui faire haïr la campagne, entama la conversation en prenant le thé, dans la chambre de la femme-de-charge. Elle déclara qu'elle *devoit* avouer que si le gentilhomme n'étoit pas étranger, elle le regar-

deroit comme un fort beau garçon, opinion à laquelle souscrivit, sans restriction, la servante de la maison, qu'on avoit admise ce soir-là. « Quoi! Martha, dit le sommelier, savez-vous ce que c'est qu'un joli garçon? Songez-vous, mon enfant, que ce jeune homme est, comme on dit, l'ennemi naturel de notre roi, de notre pays, et le nôtre, par conséquent? Comment osez-vous dire que c'est là un beau garçon? comme si on avoit jamais vu un Français être fait comme nous! » Ici le vieux sommelier commença une longue diatribe contre les Français, et finit par prédire que leur jeune maître Edward se perdroit s'il continuoit à en fréquenter, parce qu'ils étoient tous des hypocrites, et aussi rusés que Belzébuth lui-même.

La femme-de-chambre de miss Ellesmère prit alors la parole. Elle raconta que, tandis qu'elle servoit chez l'honorable mistress Compton, dans Velbeek-Street, près Cavendish-Square, il y avoit un valet-

de-chambre français qui la faisoit mourir de rire avec son baragouin ; qu'elle auroit pu apprendre sa langue si elle l'avoit désiré, parce que Brussy (le valet) vouloit toujours lui parler ; mais qu'elle se moquoit de lui, et ne pouvoit jamais répéter les *drôles de mots* qu'il vouloit lui faire apprendre ; que cependant elle s'en étoit bien repentie depuis, parce que l'honorable mistress Compton l'auroit emmenée avec elle, lorsqu'elle étoit partie pour Rome, et les autres contrées de l'Italie, si elle avoit su le français ; mais que, comme elle ne le savoit pas, cette dame avoit pris une jeune femme suisse, que lui avoient recommandée madame Gaggleganni, la femme de l'ambassadeur de Gênes, et miss Millsington; et que, pour elle, se trouvant sans place, elle avoit été obligée. . . . . »

Une vieille fille, qui avoit été attachée à lady Ellesmère depuis son enfance, écoutoit cette harangue avec beaucoup de mécontentement. Elle avoit déja aspiré

deux prises de tabac, puis, en prenant une troisième avec une véhémence peu commune, et parlant gravement du nez, elle interrompit l'orateur : « Qu'appelez-vous *obligée* ? lui dit-elle ; vous devriez vous trouver bien heureuse de servir dans une famille aussi respectable que celle-ci ! » La vénérable mistress Packer continua de donner un libre cours à son indignation, et se servit d'expressions si piquantes sur le compte de son adversaire, que celle-ci étoit prête à perdre patience, et à lui répondre un peu durement, lorsqu'heureusement pour la tranquillité de la maison, elle fut contenue par l'apparition de miss Théodora, qui, s'étant glissée hors de sa chambre solitaire (tandis que sa vieille duègne prenoit lentement son thé auquel elle avoit coutume de mêler quelques cuillerées d'eau-de-vie, pour l'empêcher de lui affecter les nerfs), entra d'un air triste et languissant, et s'adressant à mistress Packer, la supplia de

permettre que quelqu'une des filles de la maison, montât pour jouer aux cartes avec elle. — « C'est si triste, dit la pauvre enfant, d'être enfermée comme ça toute une journée avec la vieille Griffin, tandis que maman et mes sœurs sont sorties; et puis, je pense tant à ce maudit bal ! Ah! mon Dieu ! j'étois cent fois plus heureuse lorsque j'étois tout-à-fait, tout-à-fait enfant; car, alors, on me permettoit d'aller au bal de monsieur Boulanger, une fois par an; et, à-présent...., jamais, jamais on ne me laisse mettre un pied hors de la maison. » Mistress Packer lui répondit brusquement, qu'elle ne se mêloit point des affaires de mistress Griffin. Que si *elle* vouloit laisser monter les filles, rien de mieux; mais que, pour son compte, elle savoit quels étoient les ordres de mylady, et que d'après cela, elle s'en lavoit les mains. » A ces mots, elle sortit majestueusement; Théodora pérora mistress Kitty, (la femme-de-chambre) avec tant d'élo-

quence, qu'elle parvint à la décider à venir jouer avec elle à la *bataille*. En passant devant la porte de la bibliothèque d'Ellesmère, où d'Alonville étoit occupé à écrire, Kitty s'écria: « Seigneur! comme ça seroit plaisant de frapper à la porte, et d'effrayer le Français! comme il trembleroit! Il croiroit que c'est un esprit! » — « Au nom du ciel, ne le faites pas, dit Théodora; maman ne me le pardonneroit jamais! » — « Il n'y auroit pourtant pas le plus petit mal à ça, reprit Kitty. J'ai bien envie de regarder par le trou de la serrure ce qu'il fait. Je ne sais vraiment pas à quoi il pense. Il me semble que ce seroit bien plus poli à lui de venir jouer aux cartes avec nous; et je pense qu'il seroit bien content si nous le lui demandions. »

Théodora, quoique fort peu prudente, et ayant reçu de la part des domestiques avec lesquels on la laissoit toujours seule à la maison, des impressions peu conve-

nables, avoit néanmoins assez de bon sens et de réflexion, pour comprendre que la proposition de mistress Kitty péchoit contre la bienséance; elle parvint, avec quelque difficulté, à la dissuader de ce projet, et étant arrivées dans la chambre où étoit mistress Griffin, qui ne s'étoit point apperçue de l'absence de Théodora, elles passèrent le tems à bâiller sur un jeu de cartes bien vieilles et bien sales, ou à écouter, par intervalles, quelques-unes des histoires de Kitty, telles que le récit des espiègleries du jeune monsieur Compton, de l'école de Westminster, lorsqu'il venoit visiter son frère, l'honorable monsieur Compton, dans Welbeck-Street, près Cavendish-Square. Enfin, mistress Griffin étant parfaitement ennuyée des autres et d'elle-même, conduisit sa jeune maîtresse dans sa chambre, où la pauvre Théodora ne pouvant dormir, demeura toute la nuit à écouter si elle entendoit revenir les voitures; et très-impatiente de

savoir si miss *une telle* et miss *une telle*, ainsi que ses cousines de Warwick, y étoient, et si miss Anne avoit trouvé un danseur, et de quelle façon elle étoit habillée. Elle fut dans la dure nécessité d'attendre jusqu'au lendemain matin, pour recevoir ces renseignemens importans.

On a dit, des prisonniers plongés depuis long-tems dans une profonde obscurité, que leurs yeux s'habituant à la fin aux ténèbres, ils parviennent à distinguer les objets qui les entourent, et ressentent un vif intérêt pour les animaux ou les reptiles qui habitent leur cachot. Il me semble que cette remarque peut s'appliquer de même à l'esprit humain. Les gens qui, par choix ou par nécessité, vivent très-éloignés des capitales, où les sciences sont plus universellement répandues et brillent de tout leur éclat, se forment un monde assorti à leur manière de vivre, et prennent un intérêt aussi sérieux aux événemens de la ville ou du marché voisin, qu'en inspire

aux esprits plus éclairés, l'histoire de l'Univers. Lady Ellesmère étoit de ce nombre : lorsqu'elle entendoit déplorer universellement le sort du malheureux Louis XVI, ou les atrocités dont la France étoit le théâtre, elle répondoit simplement : « Le pauvre homme ! ou, c'est bien étonnant, en vérité ! » tandis qu'elle s'occupoit avec ardeur de l'histoire de monsieur Samuel Harrisson, procureur, lequel avoit été congédié par miss Fanny Pinkrey, fille d'un apothicaire, et qu'elle s'étonnoit pendant une heure entière, de ce que mistress Grisby ou le docteur, souffroient que les miss Grisby dansassent avec ces deux officiers, qui, tous deux, étoient étrangers, et dont l'un étoit Irlandais. Ces intéressans sujets et plusieurs autres qui ne l'étoient pas moins, tels que les différentes mises et la conversation de la soirée, fournissoient une ample matière de conversation le lendemain matin pendant le déjeûner, à lady Ellesmère et à ses

deux filles aînées, lesquelles continuoient à s'en entretenir pendant plusieurs jours de suite, au point de faire perdre patience à Edward Ellesmère, quoiqu'il aimât extrêmement sa mère, étoit quelquefois poussé à bout par l'attachement qu'elle montroit pour des choses insignifiantes ou des gens peu importans. Enfin, l'ennui que lui causoit cette manie, joint au peu d'attention que lady Ellesmère et ses sœurs faisoient à d'Alonville qu'elles regardoient maintenant comme un zéro, puisqu'il ne pouvoit contribuer à leur amusement, le décidèrent à hâter la visite qu'il avoit dessein de faire à un oncle qui le chérissoit, et qui désiroit ardemment sa présence.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

SUR les bords de Needwood-Forest, et à environ vingt-sept milles de la demeure de sir Maynard Ellesmère, vivoit dans un petit bien de la valeur de cent cinquante livres (1) par an, son frère cadet, qui aveit changé son nom en celui de Caverly, que portoit une terre, dont bien long-tems auparavant il s'étoit vu obligé d'aliéner la plus grande partie; mais il en avoit conservé une portion suffisante pour vivre agréablement, d'autant plus, qu'au revenu de sa ferme qu'il occupoit lui-même, il joignoit la demi-solde du grade de lieutenant. Ses arrangemens domestiques res-

(1) Je préviens le lecteur que les livres numéraires, dont il est question dans tout l'ouvrage, sont des livres sterling.

sembloient assez à ceux de Columelle ; mais, quoiqu'il eût beaucoup de singularités qui le faisoient regarder comme un *original*, il possédoit un excellent cœur; et tout misantrope qu'il prétendoit être, il employoit la plus grande partie de son tems et de l'argent qu'il pouvoit mettre de côté, à réparer les malheurs de ses voisins, dont il étoit vivement chéri. Quoique sir Maynard et le capitaine Caverly fussent ensemble sur le ton le plus amical, ce dernier alloit très-rarement à Eddisbury-Hall. Il détestoit l'ennuyeux cérémonial qui y régnoit; et quoiqu'il ne s'exprimât pas ouvertement à ce sujet, il étoit révolté de l'inexcusable partialité que sir Maynard témoignoit à son fils aîné, au détriment de ses autres enfans, qu'il regardoit comme autant et même plus méritans, sur-tout Edward, qui, de tout tems, avoit été son favori. Lorsque sa nièce Elizabeth perdit son amant, l'honnête capitaine prit tant d'intérêt à son sort, qu'il

offrit de s'engager à payer cinquante livres par an, sur sa petite propriété, pour aider à compléter la somme qu'exigeoit le père du jeune homme : il représentoit sans cesse à son frère combien il étoit cruel de sacrifier toute sa famille au bien-être de son aîné. Ce fut, encouragé par ses conseils, qu'Edward Ellesmère prit sur lui de déclarer son dégoût pour le barreau ; et durant les voyages de ce dernier, il l'aida de tout son pouvoir. Il étoit naturel qu'Edward fût impatient d'embrasser un tel oncle ; dix jours après son arrivée en Staffordshire, il partit à cheval avec d'Alonville, et, à l'heure du dîner du capitaine Caverly, ils arrivèrent à Fernhurst, nom de la ferme où résidoit cet honnête vétéran.

Le capitaine Caverly se trouvoit à environ un mille de sa maison, dans un champ qui donnoit sur le grand chemin, occupé à épier l'arrivée de son neveu ; à peine l'apperçut-il, qu'il franchit la haie

qui les séparoit, aussi vîte que le lui permirent les douleurs encore récentes de son dernier accès de goutte, et une demi-douzaine de lévriers et de chiens d'arrêt, dont il étoit accompagné. Il serra cordialement la main du jeune Ellesmère, et le nommant son cher Ned, lui témoigna tout le plaisir qu'il avoit à le revoir; puis, se tournant vers d'Alonville, il lui souhaita la bien-venue, avec la même gaité et la même franchise, en s'excusant de ne pouvoir lui adresser la parole en français; « mais, continua le capitaine, dites-lui, mon cher Ellesmère, que, quoique je sois à présent un vieux paysan, je faisois, il y a quelques années, un bon militaire; et que j'ai vu sur le champ de bataille, ses compatriotes faire une autre mine que la sienne, quoique je sois charmé de le recevoir ici, et que je sois bien disposé à faire tout mon possible pour l'y traiter à son goût. »

Ellesmère tranquillisa beaucoup son

cher oncle, en lui assurant que d'Alonville, quoique étranger, savoit assez d'anglais pour comprendre sans interprète les choses honnêtes qu'il lui adressoit : et ils se rendirent ensemble à la ferme. Le chevalier, échappé pendant quelque tems à la splendeur guindée d'Eddisbury-Hall, se sentoit délivré d'un poids énorme ; et la bonhomie du capitaine lui inspiroit déja pour lui, la prévention la plus favorable.

Le dîner quoique très-simple, étoit si bien accommodé, si proprement servi, qu'on ne pouvoit douter qu'une femme très-versée dans l'économie domestique, n'y eût présidé. Le capitaine étoit d'une humeur si ouverte et si gaie, que ses deux convives furent enchantés de lui. Ellesmère lui fit le récit de ses voyages ; et son oncle qui en avoit fait de semblables, y prit le plus grand intérêt. Il parla, à son tour, en homme sensé, des affaires de la France, et exprima ses désirs de pouvoir aller combattre les coquins qui étoient assez vils pour

traiter une femme, comme ils avoient traité la reine de France. « Mais, continua-t-il, cette maudite blessure que j'ai au cou, et qui me tourmente diablement une ou deux fois par an, jointe à la goutte qui m'empêche de marcher, me forceront, je le crains, mon cher Ned, de t'envoyer tenir ma place. A quoi donc pense le vieux baronnet, mon digne frère aîné, de ne point tâcher de t'avoir une commission dans l'armée? »

Ellesmère informa son oncle de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, depuis son retour, et la conversation changea d'objet.

Le soir, lorsque l'heure fut venue de se retirer, le capitaine les conduisit dans leurs chambres respectives qui étoient meublées avec une simplicité si propre et en même tems si élégante, que d'Alonville ne put s'empêcher d'en faire la remarque. A côté de celle qui lui étoit des-

tinée, se trouvoit un grand cabinet bien éclairé, et rempli de livres, dont plusieurs étoient en français. « Ce sera votre appartement, dit le capitaine Caverly, aussi long-tems que vous le voudrez, mon cher monsieur; souvenez-vous bien que personne dans ma maison ne doit éprouver la moindre gêne ; lorsque nous parlerons, ou boirons trop pour vous, quittez-nous, et montez ici tant qu'il vous plaira. A propos, Ned et moi, nous devons chasser demain avec la meute du lord Aberdore. La nuit promet d'être belle. Ned dit que vos chevaux pourront bien suivre la chasse ; sinon, je trouverai le moyen de vous monter tous deux. Qu'en dites-vous ? Etes-vous curieux de voir comment nous *aller à la chasse dans Angleterre* (1) ? » D'Alonville exprima le désir de se joindre à

---

(1) On sait aisément que le capitaine Caverly a dit le reste en anglais, et qu'en voulant parler français, il le fait d'une manière très-incorrecte.

eux, et l'instant du départ fut fixé pour le lendemain à neuf heures.

La matinée étoit favorable, et la chasse superbe, à ce que disoit tout le monde; néanmoins, elle fit peu de plaisir à d'Alonville, car, outre que la chasse du renard en Angleterre est très-différente de celle de France à laquelle il avoit été accoutumé, le cœur du chevalier étoit oppressé plus qu'à l'ordinaire. Toutefois, les échos, qui résonnoient à travers le bois, lorsque le renard étoit forcé, produisoient un très-bel effet, et eussent pu, dans tout autre tems, lui inspirer une partie du plaisir qu'il voyoit goûter à tous ceux qui l'entouroient. Plusieurs gentilshommes passèrent auprès de lui, et sachant que c'étoit un émigré, ami d'Edward Ellesmère, ils le saluèrent assez poliment; mais aucun d'eux ne lui adressa la parole. Les valets apprenant qu'il étoit Français, le regardoient avec étonnement, se persuadant qu'un Français ne devoit pas savoir monter

ter à cheval, ils étoient impatiens de voir quelle contenance il feroit lorsqu'il faudroit aller au galop.

Quoi qu'il en soit, d'Alonville ne leur donna aucune occasion de critiquer la manière dont il se tenoit à cheval ; il suivit pendant quelque tems la meute à une certaine distance ; enfin, n'entendant plus rien, et se trouvant au milieu d'une forêt dont il ne connoissoit pas les routes, il ralentit sa marche, et, oubliant le dessein qui l'avoit amené dans ce lieu, il tomba dans une de ses rêveries habituelles, dont la France étoit toujours le principal objet. Le bois dans lequel il se trouvoit lui rappela ceux de son pays natal ; et insensiblement son cheval, en suivant les sentiers tortueux, cessa d'aller au trot, et prit le pas, puis enfin, marchant à peine, commença à brouter les végétaux qu'un hiver peu rigoureux avoit laissé croître sous l'abri de ces grands houx (1) qui servent

(1) Voyez sur les houx, une note du beau

à guider les pas du forestier à travers ces routes ombreuses et sauvages. D'Alonville, plongé dans ses tristes réflexions, laissoit son cheval errer ainsi à l'aventure; mais s'appercevant enfin qu'il commençoit à être tard, et ignorant à quelle distance il se trouvoit de la maison du capitaine Caverly, il jugea qu'il étoit tems de tâcher de retrouver son chemin. Il arrêta son cheval, et écouta attentivement; car il étoit possible que les aboiemens des chiens lui parvinssent de loin, et le dirigeassent vers l'endroit où étoient ses amis; mais aucun son ne frappoit son oreille, si ce n'est le gazouillement mélancolique des oiseaux, dont le chant hivernal sembloit plutôt l'expression du besoin que celle du plaisir. Le bruit du vent qui soupiroit tristement à travers les branches effeuillées, sembloit avoir changé depuis le matin, et être tourné au nord; il avoit couvert l'ho-

poëme du docteur Darwin, intitulé : *The Botanic Garden*, le Jardin Botanique.

rizon de ce voile sombre et uniforme qui annonce la neige. Après avoir écouté, à plusieurs intervalles, d'Alonville n'entendant rien qui pût lui indiquer le chemin qu'il devoit suivre, donna de l'éperon à sa vieille monture pour lui faire suivre un peu plus vîte le sentier dans lequel ils étoient. Il se trouva bientôt hors de la forêt, et dans une prairie que, d'après les traces de chevaux et de bestiaux qu'il y vit empreintes, il jugea devoir le conduire, sinon à un village, du moins à quelque ferme considérable; il médita intérieurement la phrase anglaise qu'il lui faudroit employer pour demander à la première personne qu'il rencontreroit les renseignemens dont il avoit besoin pour regagner la demeure du capitaine Caverly, qui ne pouvoit être, selon son calcul, éloignée de plus de sept ou huit milles.

Ses conjectures se trouvèrent justes, quant à la route qu'il avoit suivie; elle le conduisit à un village où paroissoit çà et là

un petit nombre de chaumières distribuées en groupes irréguliers, le long d'une espèce de champ inculte, et deux ou trois fermes. Il regarda autour de lui s'il trouveroit quelque personne dont l'aspect l'encourageât à s'adresser à elle ; mais la plupart des habitans du hameau étoient à l'ouvrage dans les environs. Il s'approcha d'une troupe de petits garçons occupés à jouer près d'un étang ; et ayant arrangé ses expressions de son mieux, il leur demanda comment il pourroit trouver le chemin de Fernhurst ; car il avoit noté ce nom sur ses tablettes. Les enfans cessèrent de jouer et s'approchèrent de lui ; mais, quoiqu'il leur répétât sa demande de toutes les manières qu'il put imaginer, tous ses efforts furent vains. L'aîné des petits garçons le regarda d'un air ébahi, se gratta la tête et cria, *Anan*? expression que d'Alonville comprit tout aussi peu que l'enfant avoit compris sa question. Cette première tentative ayant été infructueuse, il dirigea

son cheval vers une ferme : il trouva dans une grange un batteur qui, supposant qu'il étoit du nombre des chasseurs, suspendit son ouvrage pour lui répondre; mais le malheureux accent de d'Alonville trompa encore une fois son espoir. Le manant, ou ne l'entendit point, ou bien ne voulut pas l'entendre, et murmura entre ses dents : « Hum ! un Français ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? » Il recommença à frapper sur le grain, sans faire davantage attention à lui. D'Alonville se flattant d'obtenir de l'autre sexe, naturellement plus doux et plus compatissant, un accueil moins décourageant, retourna dans ce qu'on pouvoit appeler la rue du village ; il accosta une vieille femme, la seule qu'il apperçut, et ôtant son chapeau, il s'efforça de lui exprimer de la manière la plus intelligible, ce qu'il souhaitoit. Elle s'arrêta, fixa les yeux sur lui, et posant à terre un seau qu'elle portoit, elle sembla désirer de le comprendre. Encouragé par

son attention, il redoubla ses efforts; mais il ne parut pas que cela produisît aucun effet. Enfin, elle vint à côté de son cheval, et ôtant son chapeau et son bonnet, elle s'écria d'une voix perçante et très-distincte : « Parlez plus haut, Votre Grandeur; j'ai l'oreille dure. » D'Alonville comprit qu'elle étoit sourde, et la quittant, il s'avança vers un jeune homme monté sur un cheval de charrue, et qui en conduisoit deux autres devant lui. « Comment dois-je faire, lui dit-il en parlant lentement, et à ce qu'il croyoit très-correctement; comment dois-je faire pour retourner à Fernhurst ? » L'homme ayant arrêté ses chevaux, d'Alonville lui répéta sa question. « Comment vous devez faire ? s'écria le paysan, ma foi, comme vous pourrez. » — « Mais quel chemin dois-je suivre? » reprit d'Alonville, en donnant une autre forme à sa demande. « Suivez votre nez, répondit le brutal; j'espère qu'il vous conduira au diable; car je voudrois, du fond

de mon âme que tous les Français y soyons; car, c'est eux qui sont cause d'nos taxes, et de c'qu'on nous ſait tirer pour la milice! D'Alonville, quoiqu'il fût loin de comprendre entièrement cette réponse, n'eut néanmoins pas de peine à s'appercevoir qu'elle étoit offensante; et au même moment, ayant vu plus loin une ou deux maisons d'un peu meilleure apparence que celles devant lesquelles il venoit de passer, il dirigea son cheval de ce côté. Il atteignit bientôt la porte d'une maison de brique, d'un extérieur très-propre; elle avoit trois fenêtres de front: la porte, à laquelle conduisoit une petite avenue pavée et pratiquée à travers une cour couverte de gazon, étoit peinte en vert, ainsi que les marches attenantes; le heurtoir étoit d'un cuivre resplendissant; et, sur la porte, un mortier doré confirma d'Alonville dans l'opinion qu'il avoit conçue en voyant à travers une des fenêtres des vases étiquetés et d'une forme assez

singulière, que c'étoit de cet endroit qu'on distribuoit au pays environnant les bienfaits d'Esculape ; ce dont, à la vérité, d'Alonville eût pu se convaincre entièrement en approchant davantage de la porte où on lisoit en grosses lettres dorées le nom de Sanderson, ainsi que les trois professions qu'exerçoit monsieur Sanderson.

Enfin, pensa alors d'Alonville, voici une maison où je pourrai peut-être me faire entendre, car elle paroît habitée par des bourgeois aisés. Il attacha son cheval à un crochet enfoncé dans la barrière, et qui avoit indubitablement été placé pour un pareil usage ; puis, entrant dans la cour, il frappa doucement à la porte. Un garçon à cheveux roux, de quinze à seize ans, et le corps ceint d'un tablier, vint lui ouvrir. Voyant un jeune homme d'une figure agréable et d'une tournure honnête, il l'engagea à entrer, et lui demanda ce qu'il désiroit. D'Alonville répéta encore la question qu'il avoit déja faite tant de fois.

« Par où dois-je passer pour aller chez le capitaine Caverly, à Fernhurst ? » Le garçon, dont l'attention paroissoit exclusivement captivée par des drogues qu'il étoit occupé à mélanger, ne comprit pas mieux que les autres ce que demandoit d'Alonville : mais le priant d'une voix très-élevée de s'asseoir et d'attendre un moment qu'il allât chercher Miss, il sortit de la pharmacie et ferma la porte après lui. D'Alonville s'assit, comme on l'y avoit engagé, près d'une autre porte qui étoit entre-bâillée, et d'où il entendit indistinctement des sanglots et de profonds soupirs, semblables à ceux d'une personne souffrante ou en proie à un vif chagrin ; il distingua ensuite la voix d'une autre personne qui s'efforçoit de calmer la douleur de la première, dans une langue qui le convainquit que la femme qui parloit étoit du même pays que lui. Son attention fut bientôt plus fortement excitée encore : il prêta l'oreille avec empressement, et entendit

une conversation qui lui donna l'assurance que les deux interlocutrices étoient Françaises, et victimes toutes deux de quelque malheur récent et terrible. Une telle découverte agit si puissamment sur son âme, qu'une impulsion presque irrésistible le porta à mettre de côté tous les ménagemens de l'étiquette, et à chercher dans quelle chambre étoient ces femmes infortunées. Son visage révéloit toute l'agitation de son esprit, lorsqu'il en fut tiré par la voix d'une personne qui lui adressoit la parole de l'autre côté du comptoir. C'étoit miss Sanderson, la sœur du gentilhomme dont le nom étoit écrit sur la porte, qui, vêtue d'une jolie robe de mousseline imprimée, avec une ceinture de ruban de satin écarlate et un bonnet bleu, mis sur le côté, s'informoit, en saluant d'une manière gracieuse et en souriant doucement, de ce que désiroit *le gentilhomme*.

Les joues de cette nymphe champêtre étoient couvertes d'une si vif incarnat,

et la manière affable dont elle s'étoit présentée, sembloit annoncer un si grand désir d'être aimable, que, dans toute autre circonstance, elle eût pu amuser d'Alonville et l'occuper pendant quelques instans; mais maintenant, il savoit à peine à qui il parloit, et il avoit presqu'oublié ce qu'il avoit dessein de demander. Il répéta sa question ordinaire, mais d'une manière si peu distincte, qu'il n'étoit pas du tout surprenant que la belle à qui il s'adressoit n'en comprît pas un mot. Quoi qu'il en soit, elle n'étoit pas de celles qui se reposent entièrement sur leurs charmes personnels. Elle avoit travaillé à orner son esprit, et avoit cultivé, autant qu'elle en avoit trouvé l'occasion, l'étude qu'elle avoit faite de la langue française, dans son enfance, à sa pension. Elle n'étoit pas peu glorieuse de posséder des connoissances aussi étendues; et, enchantée de pouvoir les faire briller, elle lui dit alors: « *Monsieur, j'apperçoive que vous ate un*

parang de les dames qui logé dans note maison. » D'Alonville saisissant avec empressement une occasion si favorable de découvrir quelles étoient ces dames, répondit en français, à miss Sanderson, qu'il n'étoit point leur parent, mais une personne qui prenoit beaucoup d'intérêt à leur sort. Il hésita et réfléchit un moment sur ce qu'il diroit pour obtenir d'être admis auprès de ces françaises, craignant de laisser appercevoir qu'il n'avoit d'autre droit pour y prétendre que celui que pouvoit lui donner son titre de compatriote; mais la jeune femme qui redoutoit à son tour qu'il ne découvrît ce qui étoit réellement, c'est-à-dire, qu'elle ne l'avoit point entendu, se détermina à le convaincre du contraire; d'après cela, sans attendre aucune explication ultérieure, elle s'écria: « *Oui, monsieur, c'est bian verrai. — Cette un chose bain terr ible. —Toute le monde en est à dessespir.* » D'Alonville étoit sur les épines, et sentant que si

elle continuoit à parler français, il ne sauroit jamais ce qu'il désiroit apprendre, il reprit assez de présence d'esprit pour lui dire en anglais, qu'il avoit le bonheur d'entendre un peu cette langue, et qu'il la prioit d'avoir la bonté de satisfaire la prédilection qu'il éprouvoit pour cet idiôme, et de l'employer en lui parlant. Miss Sanderson, qui auroit été dans l'impossibilité de faire autrement, consentit obligeamment à cette demande. « Ainsi, monsieur, comme je vous disois, continua-t-elle, les dames qui logent chez nous, sont, à ce que je puis croire, dans la plus grande affliction ; quoique je n'aie point entendu dire qu'elles vous attendissent, je suis certaine qu'elles seront charmées de vous voir. Je vais leur dire, si vous voulez, que vous êtes ici. Sous quel nom, monsieur, dois-je leur parler de vous? »

D'Alonville pensa qu'il vaudroit mieux écrire que d'avoir recours à un message, qui, déja très-étrange en lui-même, le de-

viendroit probablement encore plus, par la manière dont il seroit rempli. Il prit en conséquence une plume, et écrivit en français ce qui suit : « Le chevalier d'Alonville, fils cadet de feu le vicomte de Fayolles, ayant appris par hasard, que plusieurs dames de son pays se trouvoient dans cette maison, les prie de lui accorder l'honneur de leur présenter ses respects. » L'obligeante miss Sanderson prit le billet, lorsqu'il fut plié, et après une absence que d'Alonville dans son impatience crut devoir être éternelle, elle revint avec un autre billet, dont voici le contenu :

« Les dames qui habitent cette maison, quoiqu'elles n'aient pas l'honneur de connoître le chevalier d'Alonville, se rappelant néanmoins son nom, et ne doutant point qu'il n'ait quitté la France pour des raisons pareilles à celles qui les en ont bannies, ne peuvent refuser la faveur qu'il leur offre ; elles trouveront dans leur affliction, une sorte de consolation à unir leurs

chagrins à ceux d'un de leurs compatriotes, *à qui elles peuvent encore donner ce nom.* » Le style de ce billet redoubla la sollicitude et l'impatience de d'Alonville; et comme s'il étoit certain de trouver les femmes les plus intéressantes qu'il eût jamais vues, il suivit miss Sanderson dans un petit parloir, où il trouva une femme de cinquante à soixante ans, sur le visage flétri de laquelle on remarquoit l'expression d'une pénétration et d'un jugement peu communs, auxquels se joignoit cependant une sorte de fierté et de hauteur. Son aspect et ses manières révéloient, au premier abord, une femme de condition. D'Alonville lui témoigna sa reconnoissance de ce qu'elle vouloit bien lui permettre de lui présenter son hommage. Elle lui répondit avec la plus grande aisance, mais d'un accent extrêmement triste; puis, se tournant vers une autre dame qui étoit assise près du feu, la tête appuyée contre le chambranle, tandis

qu'un chapeau, auquel pendoit un lông voile, lui cachoit le visage, elle ajouta: « Vous pardonnerez, monsieur, si ma fille ne se lève point pour vous recevoir; mais elle est trop mal à son aise: les nouvelles d'aujourd'hui l'ont trop accablée pour cela. » Un soupir profond et convulsif que poussa la jeune dame, fut le seul signe qui témoignât qu'elle avoit entendu ce que venoit de dire sa mère. D'Alonville exprima le plus vif intérêt sur leur sort, et ajouta qu'il craignoit presque de demander si les nouvelles affligeantes dont cette dernière venoit de parler, les concernoient particulièrement, ou intéressoient les Français en général.

« Est-il possible, monsieur, dit la dame âgée qui avoit reçu d'Alonville, que vous ne les ayez point apprises? » Alors elle lui raconta en termes qui exprimoient vivement sa douleur et son indignation, le fatal événement du 21 janvier.

D'Alonville

D'Alonville fut frappé d'horreur et de consternation, et pendant quelques instans, il lui fut impossible de parler ; la jeune dame fondoit en larmes et poussoit de pénibles sanglots, sa mère s'efforça de la calmer et de la consoler. Il seroit difficile de rapporter toute la conversation qui eut ensuite lieu. Dans le cœur de la dame âgée, le désir de la vengeance sembloit absorber la douleur. La jeune femme continuoit à pleurer ; d'Alonville tâchoit en vain de leur offrir des consolations dont il avoit besoin lui-même. Il oublia entièrement que le tems s'écouloit, et la raison qui l'avoit amené dans la maison ; la conversation, quelque vague qu'elle fût, n'auroit point été interrompue de si-tôt, si une domestique française n'étoit entrée dans la chambre, portant dans ses bras un beau garçon de sept mois environ : à la vue de cet enfant, des passions différentes semblèrent agiter de nouveau les deux dames. La grand'mère, les yeux

animés par toute l'énergie qui faisoit la base de son caractère, exprima le désir qu'il fût assez âgé pour tirer l'épée, et contribuer à anéantir les scélérats qui venoient de souiller pour jamais son pays, en commettant un crime aussi atroce ; tandis que la plus jeune, levant son voile, découvrit aux regards de d'Alonville, un visage charmant, malgré sa pâleur, et des yeux enchanteurs, quoique baignés de larmes. L'enfant lui tendit ses petites mains ; elle le prit dans ses bras, et le pressant tendrement contre son sein, elle s'écria en laissant tomber une larme sur la joue de son fils : « O mon pauvre petit émigré ! que deviendras-tu ? » Jamais d'Alonville ne s'étoit trouvé aussi ému que dans ce moment ; il ne put se déterminer à partir : il vouloit s'informer si ses nouvelles amies étoient aussi commodément établies que le permettoient les circonstances dans lesquelles elles se trouvoient, quoiqu'il vît qu'elles avoient été accoutumées à une

situation bien différente : il désiroit leur acquérir l'amitié des Anglaises de distinction qu'il connoissoit, de la mère et des sœurs de son ami Ellesmère.

Mais s'il éprouvoit pour elles un si vif intérêt lorsqu'il ne voyoit encore en elles que des femmes en proie comme lui au malheur d'avoir été chassées d'auprès de leurs parens, de leurs amis, et forcées à errer tristes, seules et sans appui, dans un pays étranger, il sentit redoubler le zèle qui le portoit à les servir et à les protéger, lorsqu'il apprit qu'il avoit sous les yeux, la mère et l'épouse du marquis de Touranges, d'un homme pour lequel il ressentoit la plus tendre compassion, quoiqu'il lui fût impossible de l'aimer; et qui avoit droit de sa part, à tous les soins de l'amitié, quoique ce ne fût que par rapport à l'abbé de Saint-Remi. Après cette intéressante découverte, il passa le reste du jour à raconter à la vieille marquise (la jeune s'étoit retirée, accablée par la vio-

lence de son émotion), ce qu'il savoit de son fils ; cependant, quelque étrange que lui parût le caractère de cette dame, il ne voulut pas hasarder de lui communiquer pour le moment le contenu de la dernière lettre de l'abbé. — Aucun des deux n'étoit disposé à terminer cette conversation. Madame de Touranges avoit mille questions à faire ; et d'Alonville ne songeoit plus à la nécessité de retourner chez le capitaine Caverly ; mais au moment où l'on convint que d'Alonville reviendroit voir les dames le lendemain, il se rappela qu'il faisoit déja nuit, et que s'il n'avoit pu trouver la route de Fernhurst, pendant le jour, il n'étoit guères probable qu'il y réussît mieux au milieu de l'obscurité. Cette réflexion le força d'avoir recours aux avis de la belle miss Sanderson (car son frère n'étoit pas encore rentré). Elle sembloit avoir conçu de lui l'opinion la plus flatteuse. Le chevalier étoit réellement d'une si belle figure et d'une tournure si agréable,

que miss Sanderson, qui étoit très-versée dans la lecture des romans, et qui se faisoit appeler Suzette; car malheureusement son nom étoit Suzannah (et il étoit impossible de le dire autrement en anglais), le prit pour le héros de quelque fameuse histoire; Tancrède de Normandie, ou un autre des chevaliers errans, célébrés par les troubadours. Elle avoit lu et même traduit quelques-uns des contes de Florian; et il n'y avoit pas un seul de ses héros qu'elle ne comparât à l'*aventurier* (1) qui, maintenant, bien plus humble dans ses prétentions, la supplioit de lui trouver dans le village, un homme qui pût lui servir de guide, pour regagner l'habitation du capitaine Caverly. Tous les habitans étant déja couchés, ce désir étoit assez difficile à satisfaire; la belle et généreuse Suzette se trouva dans une grande

(1) *Adventurer* se prend en bonne comme en mauvaise part.

perplexité ; elle n'osoit ni envoyer l'apprenti de son père, ni prêter le cheval qui étoit toujours dans son écurie, prêt à le conduire dans la nuit, chez les personnes qui l'envoyoient chercher ; enfin, après de longues perquisitions, on trouva un homme qui, moyennant une *couronne* que d'Alonville n'eut pas de peine à lui promettre, monta sur un cheval de charette, et le conduisit par différens chemins de traverse à Fernhurst, qui étoit éloigné d'environ six milles. D'Alonville n'y arriva qu'à onze heures passées ; mais son retour causa la plus grande joie à Ellesmère et à l'honnête capitaine. L'ayant en vain cherché de tous côtés, dans les bois, jusqu'à la nuit, ils étoient revenus à la ferme dans l'espoir qu'il s'y seroit rendu avant eux ; mais ne le trouvant pas, ils avoient conçu de l'inquiétude, et envoyé à sa recherche plusieurs personnes qui, un moment avant son arrivée, venoient de rentrer, sans apporter aucune nouvelle de lui. Maintenant

rassuré sur son compte, le capitaine commença à le railler sur sa longue absence; mais Ellesmère s'apperçut aisément que cette gaieté étoit déplacée. Il se rappela les nouvelles affligeantes que leur avoient annoncées les journaux du jour; et faisant des excuses à d'Alonville, de la légèreté de son oncle, il se sentit disposé à mêler ses pleurs à ceux qu'il appercevoit dans les yeux de son ami.

CHAPITRE VIII.

Lorsqu'Ellesmère eut appris ce qui s'étoit passé la veille au soir, il devint aussi empressé que d'Alonville, et davantage même, s'il est possible, d'offrir aux malheureuses étrangères tous les services qui pouvoient dépendre de lui. Il proposa dans ce dessein, mille projets, en un moment. Il alloit écrire à sa mère et à ses sœurs, qu'il conduiroit les deux dames à Eddisbury. D'Alonville qui étoit loin de croire qu'elles y fussent reçues aussi-bien que se l'imaginoit Ellesmère, sentit toute la générosité des offres de son ami, mais ne parut pas disposé à s'en prévaloir. Cependant il accéda aussi-tôt au désir que lui témoigna Ellesmère de l'accompagner dans sa visite; et, avec un sourire mélancolique,

il

il l'engagea à se prémunir contre les beaux yeux de la jeune madame de Touranges. « Je connois, mon ami, l'influence de la beauté malheureuse, ajouta-t-il ; et je vous assure que vous ne trouverez pas la jeune marquise moins dangereuse que votre charmante Polonaise. »

« Il est probable, répondit Ellesmère, qu'elle le seroit bien davantage encore, si j'étois Français ; mais n'ayant reçu ni une éducation étrangère, ni une éducation à la mode, je n'ai jamais été accoutumé à adresser mes hommages aux femmes mariées. »

« Hé bien! dans ce cas, partons, reprit d'Alonville ; car, quoique j'espère et que je croie que la famille errante de notre malheureuse connoissance, de Touranges, n'est pas dans une situation assez désagréable pour avoir besoin de secours pécuniaires, cependant, il ne peut qu'être avantageux pour elle d'être connue de personnes de distinction en Angleterre.

Ces dames paroissent extrêmement sensibles aux marques d'intérêt qu'elles ont reçues de la famille . . . . . , (ma foi, je ne puis me rappeler le nom) ; mais j'ai compris qu'elle étoit alliée au noble avec la meute duquel nous avons chassé, et qu'elle demeure à deux milles du village. Ce fut cette famille qui leur trouva le logement dans lequel elles sont maintenant, et qui leur a témoigné depuis l'amitié la plus constante. Je suis fâché de ne pas me ressouvenir de son nom. »

« Des parens du lord Aberdore? répondit Ellesmère. Je ne sache pas qu'il en ait de pareils à ceux que vous venez de me citer ; à la vérité, ces environs-ci ne me sont guères familiers, et je ne connois lord Aberdore que de vue. Je suis charmé qu'il ait des parens si généreux ; car, quant à lui, je n'ai nullement entendu dire qu'il le fût. »

« Si je disois à mon oncle où nous allons, ajouta Ellesmère, il entreprendroit tout

au monde pour être utile à des ſemmes dans le malheur ; et il feroit volontiers, dans ce cas, le rôle de chevalier errant. »

« Il vaudroit peut-être mieux, répondit d'Alonville, voir auparavant nous-mêmes les dames de Touranges ; votre oncle n'a point de femmes dans sa famille, peut-être, en excitant sa bienveillance, ne ferions-nous que lui causer de l'embarras, sans être d'aucune utilité aux personnes auxquelles nous nous intéressons. Je crains, ajouta-t-il, que dans ce pays-ci, mes compatriotes n'aient à espérer que de la protection et des moyens de subsistance ; car les efforts les plus généreux des étrangers ne peuvent soulager les maux incalculables sous lesquels ils gémissent. Ces pauvres dames, qui maintenant sont cachées dans un petit logement, au sein d'un misérable village, ont été accoutumées au plus haut degré de la splendeur et de l'abondance. La plus âgée a passé sa vie à la cour ; l'autre, revêtue de tous les

avantages que pouvoient donner la jeunesse et la beauté, la naissance et la fortune, venoit d'entrer sur la scène de la vie la plus brillante et la plus magnifique; tout s'est évanoui. Mais, ce n'est point la privation de tout ce qui peut flatter l'imagination et satisfaire le goût, qui semble exciter leurs regrets; c'est pour de Touranges seul que tremble sa mère; c'est l'idée de de Touranges qui baigne de larmes intarissables les yeux de son épouse, ainsi que celle du sort affreux de notre patrie et de la catastrophe horrible qui vient de terminer les jours de notre monarque. Le mal général, à la vérité, ne peut être réparé; mais leurs infortunes particulières peuvent l'être. Plût à Dieu que je susse où est de Touranges! » D'Alonville tomba alors dans une rêverie qui dura jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la maison où ils se rendoient; Ellesmère ne l'interrompit pas.

En entrant dans la boutique, ils furent

reçus par monsieur Sanderson, qui connoissoit Ellesmère. Lorsqu'ils lui demandèrent vivement des nouvelles des dames françaises, il secoua la tête, en parlant de la plus jeune. « La douce créature, dit-il, est si malade, ses nerfs sont si délicats, en un mot, tout son système est tellement dérangé, que Suzy et moi, nous avons été sur pied toute la nuit. » — « J'espère, dit d'Alonville extrêmement alarmé, qu'il n'y a pas de danger. » — « Je vous assure que je n'aime pas du tout ces symptômes-là ; et puis, je n'ai jamais vu de langueur pareille à la sienne. Au reste, nos jeunes dames de Berthorpe seront ici tantôt, et j'espère que leur société qui fait toujours du bien à madame la marquise, et le plaisir de vous voir, messieurs, leur seront plus utiles que toutes mes drogues. »

« Et quelles sont ces dames de Berthorpe ? » demanda Ellesmère. — « La famille Denzil, répondit Sanderson : peut-être la connoissez-vous, monsieur Elles-

mère. Ce sont de braves, de dignes gens, et proches parens de la famille Aberdore, à ce que j'ai entendu dire, quoique je ne sache pas à quel degré. De toute façon, pourtant, cette parenté vient du côté de la défunte lady; quoique vous sachiez, continua-t-il, en branlant la tête d'une manière significative, que ce n'est pas là auprès de mylord un grand titre de recommandation; mais à la vérité, la noble famille est si rarement à Berthorpe, que je m'imagine que mistriss Denzil et ses filles, se sont logées dans le voisinage, moins à cause d'elle, que parce que cela leur convenoit à d'autres égards. Ce furent elles qui m'engagèrent à louer ma maison à ces dames étrangères. En premier, j'y étois assez peu disposé; mais en y réfléchissant, je songeai que la famille Denzil ne s'intéressoit pas à des personnes qui n'en seroient pas dignes; et Suzy, qui aime tout ce qui n'est pas ordinaire, désiroit vivement que je les reçusse ici. Je ne saurois dire que

j'aie eu lieu de m'en repentir. La vieille dame, qui, à ce qu'on m'a dit, a toujours vécu avec la reine, dans son pays, est à coup sûr, ce qu'en Angleterre on nomme un peu haute ; mais, pour la plus jeune, comme dit quelquefois son confesseur, c'est presque un ange. Il faudroit vraiment n'avoir pas de cœur pour ne pas faire tout son possible pour lui être utile. Je vous assure qu'elle est trop jolie et trop aimable pour n'être pas très-dangereuse : et tout apothicaire de campagne que je suis, moi qui n'ai le tems que de songer à mes malades, et qui, planté sur mon cheval, parcours tous les environs, depuis six heures du matin jusqu'à minuit, par ma foi, en demeurant comme cela si près d'elle, il me seroit bien difficile de n'en pas devenir amoureux, si ce n'étoit la différence de religion et de pays, et qu'elle est déja mariée, comme je l'ai dit à son confesseur. »

« Son confesseur, dit Ellesmère ; et qui

est son confesseur ? Est-il ici pour le moment ? » — « C'est un prêtre français, répondit Sanderson, qui est venu avec elles, et ne les a pas quittées depuis qu'elles sont ici ; mais il est maintenant à Londres, pour les affaires de son ordre. Il a l'air d'un bon humain, bien simple et bien honnête. Quant à moi, j'avouerai que j'avois conçu une espèce de prévention contre les prêtres catholiques. On a toujours raconté de si vilaines histoires sur leur compte ; mais, de bonne foi, ce monsieur-là m'a l'air d'un aussi digne homme que tous les ecclésiastiques de l'église d'Angleterre. » Pendant cette conversation, d'Alonville, à qui madame de Touranges avoit fait dire qu'elle seroit charmée de le voir dans quelques instans, réfléchissoit sur les vicissitudes étranges de la fortune. La femme, qui, si peu de tems auparavant, rassembloit autour d'elle les cercles les plus brillans de Paris et de Versailles, étoit maintenant un objet de

pitié pour un apothicaire de campagne. Si l'on veut se rappeler combien les personnes d'un rang distingué en France, regardoient avec dédain les marchands les plus respectables, on pardonnera un reste d'orgueil involontaire à d'Alonville, qui, malgré le ton jovial avec lequel monsieur Sanderson avoit parlé de ses hôtes, se trouvoit choqué de voir qu'il s'en entretînt si familièrement : toutefois, se rappelant bientôt à quelle condition étoit réduite Marie-Antoinette d'Autriche, il fut honteux du mouvement déplacé de hauteur qu'il venoit d'éprouver : s'il eût jamais lu notre Spenser, ou qu'il se fût rappelé quelque passage à-peu-près semblable, d'un auteur français, il eût pu dire, sinon pour l'expression, du moins pour la pensée, comme l'auteur de la Reine des Fées :

« Telle est la foiblesse de toutes les es-
» pérances des mortels ; telle est l'instabi-
» lité de toutes les choses terrestres, qu'au
» lieu de parvenir au but vers lequel se

» dirigent nos désirs, trop souvent nous
» voyons le torrent de la douleur englou-
» tir l'édifice de notre félicité. De pa-
» reilles vicissitudes sont également l'apa-
» nage des paysans et des rois. O toi que
» le destin a placé dans les régions infé-
» rieures de la vie, ne te désespère dont
» point de ton humble situation : tel donc
» l'élévation excite aujourd'hui ton envie,
» demain sera précipité plus bas encore
» que toi! (1) »

Miss Sanderson entra dans ce moment, et informa d'Alonville que madame de Touranges désiroit le voir ainsi que son ami. Ils entrèrent dans le petit parloir où d'Alonville avoit passé la soirée précédente, et où ils ne trouvèrent que la vieille marquise. Parfaitement maîtresse d'elle-même, d'après son long usage du monde, elle reçut Ellesmère comme si

(1) Ce passage du poëte Spenser est plutôt imité que traduit. (*Note du traducteur.*)

elle l'avoit connu depuis l'enfance, et parla de ses affaires à d'Alonville, avec aussi peu de réserve que si un étranger n'eût pas été présent. « Ma fille, dit-elle, a été si fort affectée de ce que nous a appris le chevalier d'Alonville sur notre pauvre fugitif, quoique je me sois efforcée de calmer la peine que doivent lui causer de pareilles nouvelles, qu'elle est trop mal pour pouvoir quitter son lit. Si je ne m'étois attendu au plaisir de vous voir ce matin, mon cher chevalier, continua-t-elle en s'adressant à d'Alonville, je crois que j'aurois prié mes hôtes de vous envoyer chercher ; car ma fille ne peut prendre aucun repos, parce qu'elle s'imagine que vous ne lui avez pas dit tout ce que vous savez sur de Touranges. J'ai tâché d'éluder ce pénible récit ; mais elle persiste, et je crois qu'elle sera plus tranquille lorsqu'elle vous aura vu, ainsi que monsieur votre ami, qui, d'après son nom, est, je suppose, le même qui a fait

le voyage de Vienne à Berlin, avec le marquis. » Ellesmère s'inclina affirmativement, et madame de Touranges reprit la parole :

« Comme vous avez voyagé, dit-elle en s'adressant à Ellesmère, et que vous, (en se tournant du côté de d'Alonville), vous êtes d'un pays où c'est l'usage, je ne vous ferai à l'un ni à l'autre, aucune apologie de ce que je vous conduis dans la chambre à coucher de ma fille ; car, j'ai insisté pour qu'elle restât au lit. Je crois que nous pouvons monter. » Madame de Touranges passa devant ; Ellesmère et d'Alonville la suivirent.

Dans une chambre petite et très-propre, ils trouvèrent la belle française au lit, et son enfant endormi à ses côtés. Si d'Alonville l'avoit jugée la veille, très-jolie et très-intéressante, elle le lui parut alors bien davantage encore : cependant il n'y avoit dans son négligé rien d'étudié, ni qui annonçât la coquetterie. Ellesmère

jeta à d'Alonville un coup-d'œil qui sembloit signifier : « Vous avez eu raison de me dire qu'elle étoit dangereuse ; » tandis que d'Alonville lui répondit par un autre regard qui exprimoit une sorte de triomphe, et vouloit dire : « Hé bien ! ai-je toujours un goût vicié par les attraits factices des Françaises? Ne voilà-t-il pas sous vos yeux une femme de *mon* pays, qui est d'une beauté véritable et *simple* ? » La vieille marquise entama la conversation, et sembla désirer que d'Alonville et Ellesmère ne cachassent rien de ce qu'ils savoient sur la triste situation d'esprit dans laquelle ils avoient vu de Touranges, ni même la manière précipitée dont il avoit quitté l'abbé de Saint-Remi ; elle fit même à d'Alonville des questions qui le forcèrent de divulguer ce qu'il auroit voulu leur cacher, le contenu de la dernière lettre de l'abbé.

D'Alonville trouva cette conduite très-étrange, après les craintes que madame de

Touranges avoit témoignées sur la santé et sur la vie de sa fille : il fut encore plus étonné, lorsqu'après lui avoir demandé la lettre, elle la lut elle-même, et la donna ensuite à Gabrielle (nom qu'elle donnoit quelquefois, familièrement à sa fille). Gabrielle ne faisoit guères que pleurer. Elle tâcha de lire la lettre ; mais elle n'y put réussir ; elle étoit en proie à une agitation si visible, qu'il sembloit presque inhumain de ne pas la quitter. Loin de saisir avec avidité l'espoir que son mari lui seroit rendu d'une façon ou d'une autre, espoir dont sa belle-mère avoit toujours tâché de la bercer, elle sembloit considérer la situation d'esprit dans laquelle l'abbé de Saint-Remi le disoit plongé, comme devant amener les conséquences les plus fatales. Elle le voyoit se précipiter au-devant de la mort, en retournant en France : déja peut-être, il étoit la victime de son propre désespoir, et de l'inhumanité des cannibales, qui sembloient se complaire à s'a-

breuver de sang. Elle ne s'affligeoit point sur le triste isolement dans lequel elle-même se trouvoit ; mais lorsqu'elle parloit, on s'appercevoit qu'elle désiroit d'abandonner l'asile qu'elles avoient trouvé en Angleterre, et de rentrer, à tout hasard, en France. La persuasion qu'elle y trouveroit de Touranges, ou la mort, acquiéroit de nouvelles forces par ce que lui apprenoit la lettre de l'abbé de Saint-Remi.

Lorsqu'il sembla plus convenable de la quitter, que de faire aucune tentative ultérieure pour la consoler, d'Alonville et Ellesmère prirent congé ; mais tous deux étoient trop occupés de leur nouvelle connoissance, pour pouvoir penser à autre chose. « Que faire, mon cher ami, dit Ellesmère, tandis qu'ils retournoient à Fernhurst : que faire pour adoucir le chagrin de cette charmante femme ? » — « Je n'en sais en vérité rien, répondit d'Alonville, si elle est déterminée à s'aban-

donner au désespoir. Son projet d'aller en France est une extravagance, et il ne faut pas le souffrir; mais, tout bien considéré, quoique ces femmes infortunées ne puissent l'exécuter, je sais quelqu'un qui le pourra. » — « Réellement, répondit Ellesmère, qui ne le comprit pas. Connoissez-vous quelqu'un qui pût, en se rendant en France, leur être de quelque utilité? »

« Oui, reprit d'Alonville, je le crois. Je pense qu'en y allant moi-même, je pourrai leur être utile; et sous peu, très-peu de jours, je prendrai congé de vous, mon cher Ellesmère, et de cette île hospitalière. » — « Mais comment? s'écria son ami; quel est votre projet? En quelle qualité vous y rendrez-vous? »

« Ne me le demandez pas encore, dit d'Alonville, car à peine le sais-je moi-même; mais je trouve entièrement impossible de ne pas y aller. »

« Et moi, répondit Ellesmère, je trouverai

verai tout aussi impossible de rester dans l'inaction en Angleterre. Nous passerons la mer ensemble, mon cher chevalier ; et si vous allez en France, ce que pourtant j'espère que vous ne ferez pas, moi, j'irai servir en qualité de volontaire dans l'armée, sur le continent, si je ne puis me procurer une commission. »

A leur retour à Fernhurst, Ellesmère, qui ne pouvoit ni parler, ni songer à autre chose, avec la permission de d'Alonville, raconta à son oncle la mélancolique histoire des deux dames. Le capitaine Caverly qui avoit conservé assez de bravoure et de galanterie pour faire revivre le siècle de la chevalerie, quoique son influence eût entièrement cessé de faire mouvoir le monde, éprouva aussi-tôt, comme l'avoit prévu son neveu, le zèle le plus ardent à servir et à protéger les intéressantes étrangères, et ce fut avec quelque difficulté, qu'Ellesmère put l'empêcher de partir

sur-le-champ, pour leur offrir un asile dans sa maison. — « Vous êtes trop bon, mon cher oncle, lui dit-il ; mais je crains que nos amies ne puissent, avec convenance, accepter vos offres généreuses. » —« Et pourquoi, s'il vous plaît ? les convenances, les convenances ! sottises que tout cela ! Entendront-elles les remarques que feront les *sages gentilshommes* du voisinage? et quand elles les entendroient, n'ont-elles pas assez de bon sens pour ne point s'embarrasser de toutes ces niaiseries ? Que font les convenances de ce pays-ci, envers des femmes d'un autre pays ? Et, dis-moi, je te prie, cher Ned, si parmi toutes les prudes qui trouveroient là-dedans un défaut de *convenance*, il y en auroit une seule qui eût la générosité de le prévenir, en recevant elle-même ces femmes infortunées, ou même en leur témoignant le moindre égard ? Non, par ma foi ! elles sont toutes égoïstes, insensibles : et c'est pourtant à de telles gens

qu'il faudroit faire toutes sortes de sacrifices ! »

Ellesmère savoit que tout ce que venoit de dire le capitaine Caverly étoit très-vrai ; mais il savoit aussi qu'il y avoit d'autres objections insurmontables, auxquelles le brave vétéran, dans la chaleur de son zèle à secourir des dames dans le malheur, n'avoit point fait assez d'attention. Il le lui fit doucement entendre, et Caverly, paroissant rentrer aussi-tôt en lui-même, détourna bientôt après la conversation, qu'il ne ramena plus sur le même sujet ; mais il continuoit à témoigner un si vif désir d'être utile à mesdames de Touranges, que les deux jeunes gens étoient enchantés de leur avoir assuré un aussi ardent défenseur ; car, dans un court entretien qu'ils eurent à ce sujet, il leur parut que les deux dames ne pouvoient être en aucun endroit mieux qu'où elles étoient pour le moment, en attendant qu'elles reçussent des nouvelles du marquis de Tou-

ranges, ou que quelque heureux changement les rendit à leur patrie. Hélas! un pareil événement sembloit plus éloigné que jamais!

CHAPITRE IX.

Il étoit maintenant devenu impossible à nos deux amis de trouver aucune jouissance à chasser, ou à se livrer à toutes les autres espèces d'amusemens par lesquels ils avoient résolu d'employer le tems, durant leur séjour chez le capitaine Caverly. Ils n'avoient besoin d'aucun prétexte pour répéter leur visite à la maison de monsieur Sanderson ; car madame de Touranges, la mère, leur avoit déclaré que rien ne pourroit lui être plus agréable que de les voir ; outre cette invitation générale, il étoit d'ailleurs de la politesse de s'informer de la santé de la jeune marquise, qu'ils avoient vue le jour précédent, si fort indisposée. Ils partirent en conséquence vers les dix heures, après

avoir persuadé au capitaine Caverly de remettre à une autre occasion, la visite qu'il désiroit si vivement faire aux étrangères ; non-seulement parce qu'ils pensoient que madame de Touranges étoit trop malade pour que la présence d'un autre étranger ne l'incommodât pas, mais aussi, parce que le capitaine avoit lui-même ressenti la veille au soir, quelques symptômes de goutte qui, au commencement du printems, l'attaquoit d'ordinaire, avec beaucoup de vivacité. Mais, quoiqu'il ne pût pour le moment présenter ses respects aux étrangères pour lesquelles il avoit conçu un intérêt si généreux, il chargea son neveu et d'Alonville, de leur offrir de sa part tous les services qui pourroient dépendre de lui. Il leur envoya, de son propre jardin, quelques-unes des productions de ses serres chaudes, dont il s'énorgueillisoit beaucoup.

La jouissance qu'il éprouva en remplissant cet acte de bienveillance, ne fut pas

plus grande que celle que ressentit son neveu en exécutant sa commission, et d'Alonville, quoiqu'assez éloigné du bonheur, sentit encore dans ce moment du plaisir à vivre : cependant, la satisfaction que lui causoit la certitude d'être utile à ses nouvelles amies, étoit, pour l'instant, aussi désintéressée à l'égard de l'une qu'à l'égard de l'autre.

En arrivant au village, Ellesmère s'arrêta pour parler à un tenancier de sir Maynard, qu'il rencontra sur la route ; d'Alonville étant entré seul dans la maison de Sanderson, fut aussi-tôt conduit par l'apprenti, dans le parloir, où il trouva madame de Touranges, la jeune, avec son petit garçon endormi sur ses genoux ; tandis qu'à côté d'elle étoit assise une jeune personne, qui paroissoit âgée d'environ dix-sept à dix-huit ans, et occupée à faire quelque ouvrage d'aiguille pour son amie. Elle étoit en robe du matin, très-simple ; et le peu de poudre dont ses cheveux

étoient couverts, avoit été presque entièrement enlevé par le vent ; un chapeau de castor noir, qui seul en avoit retenu une partie, étoit posé sur une chaise à côté d'elle ; mais le désordre de sa coëffure prêtoit un charme tout particulier à sa physionomie, que, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement belle, d'Alonville regarda comme la plus intéressante qu'il eût jamais vue. Madame de Touranges qui le considéroit déja comme un ancien ami, lui tendit la main, et lui souhaita le bonjour avec un sourire mélancolique ; puis elle lui dit de la remercier de ce qu'elle lui faisoit connoître sa belle et jeune amie, miss Denzil, qui étoit venue, ajouta-t-elle, pour passer la matinée avec elle. D'Alonville répondit par une de ces phrases qu'on emploie ordinairement dans ces sortes d'occasions. Lorsque madame de Touranges s'informa de son ami, il s'informa à son tour de la marquise, qui parut au même instant, et ne tarda pas selon

sa coutume, à s'emparer entièrement de la conversation, et quoique Ellesmère entrât au bout de quelques minutes, elle n'en devint pas plus générale pendant un certain tems, madame de Touranges la jeune (que nous nommerons désormais Gabrielle, pour éviter de les confondre), étant accoutumée à laisser sa belle-mère, pour qui elle éprouvoit un respect très-voisin de la crainte, prendre le dessus dans toutes les sociétés. Ellesmère étoit occupé à l'écouter; et les regards et les pensées de d'Alonville étoient entièrement captivés par la jeune étrangère. Il laissa dire à Ellesmère tout ce qu'il voulut sur ses projets et sur ses intentions, et informa madame de Touranges de la résolution qu'il avoit prise, le soir précédent, de partir pour la France, résolution qu'elle approuva hautement. D'Alonville, à la vérité, entendoit leur entretien, mais n'y faisoit aucune attention, n'étant occupé dans ce moment qu'à chercher les moyens d'entrer

en conversation avec miss Denzil. A peine connoissoit-il encore le son de sa voix, et il ne pouvoit savoir si elle parloit le français couramment, et si son jugement répondoit à l'expression à-la-fois douce et spirituelle de sa physionomie. Quoique madame de Touranges ne pût plus prétendre aux attraits de la jeunesse et de la beauté, elle étoit de ces femmes qu'une longue habitude d'être adulées porte à vouloir l'être par-tout également, et qui croient que la supériorité de leur esprit doit prolonger l'ascendant que le tems a nécessairement diminué en grande partie, en flétrissant les charmes de leur personne. Tandis qu'elle étoit à la cour, elle jouissoit d'une trop grande faveur pour s'appercevoir jamais du déclin des attraits qu'elle avoit possédés au printems de sa vie ; et maintenant, sous l'empire des revers les plus crüels, après les calamités affreuses dont elle avoit été la victime, elle ne pouvoit renoncer encore à l'habitude

qu'elle avoit contractée, d'exiger qu'on lui prêtât attention. D'après cela, la distraction évidente de d'Alonville, lorsqu'elle lui adressoit la parole, fut loin de lui plaire ; il l'écoutoit, à la vérité, et il acquiesçoit à tout ce qu'elle disoit ; mais ce n'étoit plus cette déférence respectueuse, cette attention marquée, qui, la veille, l'avoient si fort enchantée dans son jeune compatriote. Considérant néanmoins comme une résolution fixe et invariable son projet de rentrer en France, elle traça le plan qu'elle croyoit le plus sûr, pour parvenir à ce but, quoiqu'il lui fût impossible d'en juger. Elle lui offrit des lettres pour un de ses amis, à Londres, lequel, étant un des derniers seigneurs qui eussent émigré, et ayant traversé depuis peu la Bretagne, pourroit lui donner des détails plus certains que personne, sur la situation présente de cette province. D'Alonville accepta son offre, sans cependant désirer beaucoup de connoître une per-

sonne qui avoit émigré depuis peu ; car il avoit toujours regardé ces sortes de gens comme ayant été trop liés avec les promoteurs de la première révolution, et comme en ayant trop approuvé les principes (1). Près d'une heure s'étoit écoulée de la sorte : miss Denzil occupée de son ouvrage, avoit à peine levé les yeux, si ce n'est pour parler de tems en tems à voix basse, à Gabrielle. D'Alonville écoutoit avec la plus grande attention ; mais la voix perçante et élevée de madame de Touranges, qui étoit assise immédiatement à côté de lui, l'empêchoit de distinguer ce qu'elle disoit. Enfin, miss Denzil parut demander l'heure ; elle se leva avec quelque précipitation, et mettant son chapeau, elle prit dans son panier à ouvrage un grand mouchoir de gaze, avec lequel elle l'attacha négligemment sous son cou. Elle demanda ensuite si Agathe

(1) O esprit de parti !

pourroit l'accompagner jusques chez elle; et donnant un baiser à l'enfant qui continuoit à dormir dans les bras de sa mère; elle serra tendrement la main de Gabrielle en lui disant : « Adieu jusqu'à demain, ma chère amie. » Puis, saluant madame de Touranges avec respect, et d'Alonville et Ellesmère, avec cette civilité froide qu'on emploie envers de nouvelles connoissances, elle alloit sortir avec Agathe (la domestique française de madame de Touranges), qui venoit de se montrer à la porte de la chambre ; mais d'Alonville ne pouvant supporter l'idée de se séparer ainsi d'elle, sans savoir s'il la reverroit jamais, se hasarda à lui dire : « Vous partez donc, mademoiselle? Ne me sera-t-il pas permis de vous accompagner une partie du chemin? » Une rougeur passagère colora les belles joues de l'aimable étrangère ; elle lui répondit qu'elle seroit fâchée de lui donner cette peine, et de l'enlever ainsi à ses amies. D'Alonville ne voulant point

paroître regarder cette réponse comme un refus, se tourna vers madame de Touranges, et lui demanda la permission de reconduire mademoiselle Denzil. « Volontiers, répondit cette dame ; mais ma femme-de-chambre l'accompagnera aussi. Sa mère l'a confiée pour venir ici, à une domestique, qui, ayant autre part à aller, n'a pu rester pour l'attendre ; et je lui ai promis de la faire reconduire. Comme je ne prévoyois point votre galanterie, et n'étant pas du tout sûre, d'ailleurs, que mon amie, madame Denzil, l'approuve, je n'en dois pas moins tenir ma promesse, chevalier, et envoyer Agathe avec elle. » A ces mots, madame de Touranges ordonna à sa femme-de-chambre de suivre miss Denzil, et regarda d'Alonville avec un signe de tête, qui vouloit dire : « Vous ferez ce qui vous plaira. » Ce dernier, suivi d'Agathe, se hâta de la rejoindre.

Miss Denzil avoit déjà passé la rue du village, et pris un sentier qui traversoit

la bruyère, lorsque d'Alonville l'atteignit. Quoique la vîtesse avec laquelle elle avoit marché, et l'espèce de surprise que lui causoit la persévérance d'un jeune homme à qui elle avoit à peine dit quelques paroles, eût rendu plus vif le doux incarnat de ses joues, d'Alonville se flatta que ses beaux yeux bleus n'exprimoient aucun déplaisir. Il vit qu'elle parloit français assez imparfaitement et avec une extrême défiance de soi-même ; mais sa voix étoit si douce, que tout ce qu'elle disoit acquéroit un charme inexprimable, par la manière dont elle le prononçoit. Quoique le chemin fût de près de trois milles, il parut à d'Alonville cent fois trop court ; et si l'on eût examiné sa physionomie, elle auroit révélé les sensations qui l'agitèrent lorsque sa belle compagne lui dit : « Je ne suis plus, monsieur, qu'à quelques pas de la maison ; je serois fâchée de vous donner la peine d'aller plus loin ; à moins cependant, que vous ne veuilliez faire à ma mère

le plaisir d'entrer. » D'Alonville hésita un moment. Peut-être étoit-ce là la seule occasion qu'il pût jamais avoir de faire connoissance avec une famille dont cette fille charmante faisoit partie ; mais comment seroit-il reçu? Il étoit possible que sa visite alarmât la mère ou lui déplût : il étoit possible que cette mère fût ou prude ou hautaine, ou ignorante, et que le moyen par lequel il comptoit rendre sa connoissance avec la fille plus intime, ne servît qu'à lui faire fermer pour jamais la porte de la maison. Il valoit mieux ne pas s'y exposer. Il dit, en conséquence à miss Denzil, qu'il n'osoit pas prendre la liberté de se présenter devant madame sa mère sans sa permission : mais il ne put sè résoudre à dire adieu à mademoiselle sa fille, sans s'informer avec empressement du jour où il pouvoit espérer de la revoir. « Oh ! répondit-elle avec la franchise de l'innocence, je suis continuellement avec mes amies, les dames de Touranges ; et ma mère, lorsque sa

santé le lui permet, y est presque aussi souvent que moi. Vous ne demeurez pas loin d'ici ? » ajouta-t-elle. « Je demeure..., répondit d'Alonville ; hélas ! mademoiselle, je ne demeure nulle part ! Naguères, continua-t-il avec un profond soupir, naguères j'eus une demeure et une patrie ; mais maintenant, je suis comme les dames auxquelles vous prenez un si généreux intérêt, errant sur la surface de la terre. Ah ! si vous saviez combien vous rend aimable et touchante votre amitié pour ces étrangères ! Mais . . . pardon si je vous retiens. Croyez-vous, réellement, que je puisse être assez heureux pour vous revoir encore une fois avant de quitter l'Angleterre, et, selon toute apparence, pour n'y revenir jamais ! »

Miss Denzil parut affligée de la tristesse évidente avec laquelle il prononça ces paroles, et embarrassée pour y répondre. Toutefois, la candide simplicité qui lui étoit naturelle, l'emporta sur la réserve

artificielle, qui lui eût peut-être appris à cacher l'intérêt que lui inspiroit d'Alonville. « J'espère que nous nous reverrons encore, dit-elle : je le désire ; et j'espère, monsieur, que si vous quittez l'Angleterre, ce ne sera pas pour retourner en France ; car un pareil voyage vous exposeroit à des dangers auxquels on ne peut penser sans frémir. » — « En quelque lieu que j'aille, répondit d'Alonville; quelque puisse être mon destin, ce sera toujours pour mon cœur une douce consolation de penser que vous daignez vous ressouvenir de moi. » Il sentit qu'il alloit trop loin. Ils étoient alors arrivés à une porte qui donnoit sur un petit enclos dont étoit entourée la maison de mistress Denzil : il étoit tems que d'Alonville prît congé de sa fille ; il n'ignoroit pas que, plus il prolongeroit cette dangereuse entrevue, plus il éprouveroit de difficultés à la terminer ; il lui répéta, en conséquence, le vœu de la revoir encore. et ses remercìmens de l'honneur qu'elle

lui avoit fait, en lui permettant de la reconduire : puis au moment où elle entra dans l'enclos, suivie d'Agathe qui la conduisit jusqu'à la maison, il la quitta.

D'Alonville s'en retourna précipitamment par le sentier qu'il venoit de parcourir en si douce compagnie. Arrivé sur une éminence, à deux ou trois cents pas de la porte, il se retourna pour voir s'il découvriroit encore une esquisse confuse de la figure enchanteresse qu'il venoit de quitter ; mais elle avoit entièrement disparu. Il examina la maison ; elle étoit irrégulière, peu élevée, à demi-cachée par les arbres qui l'entouroient, et elle sembloit ne pas avoir été, dans l'origine, destinée à servir de demeure à la famille d'un gentilhomme. Un soupir involontaire lui échappa lorsqu'il la perdit de vue, et il suivit presque machinalement le sentier qui conduisoit à la maison où il avoit laissé ses amis.

Il trouva Ellesmère, écoutant aussi

attentivement madame de Touranges, que lorsqu'il l'avoit quittée ; elle ne lui avoit pas laissé le loisir de réflechir que le tems s'écouloit, et qu'il faisoit attendre son oncle pour dîner ; l'apparition de d'Alonville ne détourna même de la conversation, ni la narratrice, ni l'auditeur. A la vérité, madame de Touranges étoit alors occupée à donner à Ellesmère, un détail très-circonstancié de tous les événemens qui lui étoient arivés à Paris, pendant le mois de septembre précédent, et ils étoient trop extraordinaires pour ne pas absorber toute son attention. Gabrielle paroissoit frémir de terreur, et s'étonner que sa mère pût parler avec tant de fermeté de tout ce qu'elle avoit vu et souffert même, malgré le tems qui s'étoit écoulé depuis. D'Alonville, de son côté, regardoit comme un manque d'égards de la part de madame de Touranges, de s'appesantir si minutieusement sur de pareilles descriptions devant sa fille, dont ces tristes ressouvenirs

altéroient visiblement la santé. Il s'assit à côté d'elle, et l'entretint de sujets moins affligeans ; il lui parla de sa jeune amie, qui étoit réellement l'objet dont il étoit alors occupé davantage. « N'est-il pas vrai, lui dit Gabrielle, que c'est une fille charmante ? En vérité, toutes les personnes de cette famille sont fort aimables. Nous lui avons l'obligation de mille petits agrémens qui ont rendu beaucoup plus commode qu'elle ne l'auroit été autrement, cette retraite que mistress Denzil nous a procurée elle-même, lorsque ma santé me mit dans l'impossibilité absolue de demeurer plus long-tems à Londres. » D'Alonville désiroit lui faire une foule de questions sur leur compte, et il en auroit hasardé quelques-unes, si dans ce moment Ellesmère ne s'étoit rappelé qu'il étoit plus que tems de retourner à Fernhurst ; il en fit ressouvenir d'Alonville, et ils partirent ; Ellesmère ayant obtenu d'avance la permission d'amener son oncle, dans un jour

ou deux ; ils laissèrent madame de Touranges beaucoup plus contente qu'elle ne l'avoit encore été depuis plusieurs mois. Non-seulement elle se voyoit un certain nombre d'amis sur l'assistance et la protection desquels elle pouvoit compter pendant la résidence involontaire qu'elle et sa fille faisoient en Angleterre, mais elle avoit quelqu'un à qui parler, quelqu'un enfin qui paroissoit la regarder comme une femme d'un jugement supérieur : titre qu'elle étoit en grand danger de perdre aux yeux de la plupart des Anglais. Outre ces consolations, le voyage que d'Alonville se proposoit de faire, excitoit en elle les espérances les plus ardentes et les plus flatteuses. Elle ne doutoit point qu'il ne leur procurât des nouvelles de de Touranges, et qu'il ne lui rendît un fils au sort duquel l'orgueil l'intéressoit autant que l'amour maternel. Il étoit le dernier de sa famille, à l'exception de l'enfant qu'il n'avoit jamais vu, et qui avoit reçu le jour

au milieu de la ruine et de la dispersion de cette même famille. De l'existence de ces deux êtres, dont l'un étoit exposé à un péril si imminent, et l'autre à toutes les maladies dont est assiégée l'enfance des mortels, dépendoit le bonheur qu'anticipoit madame de Touranges, à travers les peines de l'exil : celui de voir la maison de Touranges recouvrer sa splendeur première, et écraser le parti qui l'éclipsoit pour le moment.

CHAPITRE X.

MADAME de Touranges avoit tellement étourdi Ellesmère, qu'il étoit fort peu disposé à parler, et d'Alonville encore moins. De cette façon, ils cheminèrent pendant un mille environ, en gardant un profond silence qu'Ellesmère interrompit subitement en arrêtant son cheval, et demandant à son ami s'il ne croyoit pas que le capitaine Caverly leur en voulût d'avoir fait attendre le dîner si long-tems? D'Alonville, qui n'entendoit pas bien ce que signifioit cette question, en demanda l'explication. « Quoi donc! mon ami, répondit Ellesmère, ne savez-vous pas que notre bon oncle, qu'on n'a jamais pu décider à se soumettre au joug du mariage, dont il a conçu l'idée la plus formidable, est sous

la

la domination de sa femme-de-charge, qui le gouverne avec plus de sévérité que n'oseroit jamais en employer la plus impérieuse lady ? Comme elle ne m'aime pas beaucoup ; car elle s'est imaginée, je ne sais comment, que j'engage l'honnête capitaine à se révolter contre son autorité ; et comme elle soupçonne toujours que je pourrai hériter d'une partie de la fortune de ce dernier, à laquelle cette femme très-prévoyante projette intérieurement de donner une autre destination, elle a fait plusieurs tentatives pour m'interdire l'entrée de son despotique et petit gouvernement. Dans ces occasions, néanmoins, notre vieux soldat a résisté courageusement à sa tyrannie; mais l'idée que je suis un sujet de discorde entre eux, ôte pour moi beaucoup d'agrément aux visites que je lui rends, et fait que je les abrège toujours. Dieu sait que jamais l'espérance de posséder entièrement, ni même en partie, la fortune du capitaine Caverly, n'est entrée dans

mes projets d'existence pour l'avenir ; mais j'aime mon oncle, et je désirerois qu'il se fût préparé une destinée plus heureuse. » — « Je vous supplie, mon ami, dit d'Alonville, si vous croyez qu'il puisse ressentir quelque déplaisir de nous voir ainsi en retard, allons plus vîte. » — « Non, reprit Ellesmère, ce n'est pas tant cela qui m'a frappé tout-à-l'heure ; car, quoique nous ayons sur notre conscience le crime énorme d'être cause que le dîner s'est refroidi, après quelques heures de mauvaise humeur et de bouderie, tout sera terminé ; mais ce qui m'a conduit à penser à la gouvernante de mon oncle, et à vous en parler, c'est la difficulté que nous éprouverons à nous soustraire à son couroux, lorsqu'elle saura qu'il est sur le point de faire connoissance avec nos Françaises, et qu'il se propose même de les recevoir dans sa maison. »

« Permettez-moi une observation, dit d'Alonville. Vous autres Anglais, vous ac-

cusez les Français (je parle des Français tels qu'ils étoient, il y a quelques années), d'avoir des mœurs dissolues, et de braver toute espèce de principes dans leur commerce de galanterie ; cependant, depuis le peu de tems que je suis en Angleterre, j'ai remarqué plusieurs sortes d'arrangemens qui, dans mon pays, paroîtroient des preuves extraordinaires d'un défaut de principes, ou de ce que nous nommons bienséance. »

« Trève de vos comparaisons morales, mon cher chevalier. Malgré les airs solemnels que nous nous donnons, nous autres Anglais, votre remarque est assez juste ; mais il n'y a rien de si aveugle que le préjugé national, et la présomption nationale.... Cette miss Denzil, ajouta-t-il en changeant de conversation, est une bonne et jolie fille, n'est-ce pas d'Alonville ? »

« C'est, selon moi, la femme la plus

aimable que j'aie vue, non-seulement en Angleterre, mais depuis que j'existe. »

« Oui, dit Ellesmère; j'ai vu que vous vous êtes pris de belle passion pour elle, et je ne m'y serois pas attendu; car, après tout, ce n'est qu'une fleur sauvage et inculte, plus brillante que belle. J'aurois plutôt imaginé, mon bon ami, que vous vous seriez laissé charmer par la belle Gabrielle. »

« Quoi! la femme de mon ami! »

« Cela n'empêche point, chevalier, vous le savez bien; mais de peur que vous ne deveniez réellement épris des simples charmes de cette nymphe des déserts, je veux vous mettre sur vos gardes, en vous prévenant que j'ai appris qu'elle est la seconde ou troisième fille d'une famille très-nombreuse; et que, par je ne sais quelle étrange combinaison de malheurs, cette famille se trouve frustrée de la plus grande partie de ses propriétés, et forcée à vivre dans une extrême obscurité. Je n'ai pu obtenir, à

cet égard, que des détails très-vagues et très-incomplets, de madame de Touranges, qui est trop occupée de ses propres affaires pour se mêler beaucoup de celles des autres; outre cela, je crois que les étrangers comprennent toujours difficilement l'histoire domestique des Anglais; ce qui vient probablement de l'extrême différence qui se trouve entre leurs coutumes et les nôtres. Au reste, ce que j'ai compris bien clairement, c'est que mistress Denzil n'a rien à donner à ses filles, et qu'elles sont bien loin d'être dans une position fortunée. »

« Je suis fâché de l'apprendre, répondit d'Alonville, non parce qu'une fortune plus brillante m'inspireroit l'espoir d'être reçu plus favorablement dans la famille de mademoiselle Denzil, car je ne puis, en aucune façon, prétendre à un pareil bonheur; mais parce que, s'il faut en croire son extérieur qui présage un esprit fort aimable et fort ingénu, il y a peu de jeunes

personnes qui méritent un sort plus heureux que celle dont nous venons de parler. » D'Alonville poussa un soupir si profond en achevant ces mots, qu'Ellesmère ne put s'empêcher d'en faire la remarque. « Quoi ! réellement ? s'écria-t-il, mon invulnérable ami y est à la fin pris à son tour ! lui sur qui, jusqu'à présent, n'ont encore pu faire aucune impression, la vivacité remplie de grâces des Françaises, la majestueuse gravité des Allemandes, et même les charmes des belles Anglaises ! » D'Alonville répondit à cette raillerie du mieux qu'il put, et ils arrivèrent bientôt après à Fernhurst, où ils trouvèrent le pauvre capitaine beaucoup plus affligé du réfroidissement de son dîner, que ne paroissoit devoir l'être un homme aussi peu attaché que lui aux plaisirs de la table. Ellesmère déplora vivement le dérangement qu'il avoit occasionné, quoiqu'il témoignât par son appétit que cette circonstance étoit fort peu importante pour

lui. D'Alonville étoit triste, abattu et gardoit le silence. La physionomie, la voix de la belle Denzil étoient toujours présentes à son imagination ; il sembloit avoir découvert qu'il existoit au monde un être digne qu'il désirât de vivre pour lui ; et que l'Angleterre contenoit un objet qui lui faisoit souhaiter d'y rester.

Cependant il n'étoit pas tellement aveuglé par cette passion naissante, qu'il ne sentît combien il seroit déraisonnable de s'y livrer ; mais il n'avoit pas assez d'empire sur lui-même pour fuir les occasions de voir miss Denzil, qu'après cette première entrevue, entièrement l'effet du hasard, Ellesmère sembloit prendre à tâche de faire trouver avec lui. Le lendemain, ce dernier s'efforça de décider son oncle à rendre visite à madame de Touranges ; et il l'intéressa si bien en sa faveur, il lui donna sur-tout une si haute idée de l'intéressante Gabrielle, que, bravant tous les orages domestiques aux quels il étoit

exposé, le vieux capitaine leur rendit l'hommage le plus assidu. Il mettoit à contribution sa ferme et son jardin pour garnir de leurs meilleures productions la table des dames étrangères, et il lioit des parties exprès pour elles, d'abord à la maison de mistress Denzil, et ensuite à Fernhurst, où mistress Denzil elle-même, et madame de Touranges la mère, étant présentes, la médisance n'auroit pu trouver la moindre trace d'*indecorum*, ni rien qui pût scandaliser la pruderie la plus renforcée. D'Alonville auroit ressemblé bien peu à tout homme de son âge, de son pays, ou même de tout autre pays, si, voyant continuellement l'objet qui lui avoit par degré inspiré une préférence marquée, il avoit pu lui cacher ce sentiment de préférence ; cependant, lorsqu'il étoit seul, et qu'il se hasardoit à examiner sa propre conduite, il se la reprochoit ; car il sentoit parfaitement que, dans une situation pareille à la sienne, il ne devoit point songer

à

à captiver l'affection d'une fille innocente, à laquelle il se verroit bientôt forcé de dire un éternel adieu. Hélas! lorsqu'il voyoit Angelina (car, tel est le nom qu'une mère romantique avoit donné à sa troisième fille), il oublioit toutes les leçons de la raison et de la prudence; et ses dispositions naturelles, qui étoient vives et impétueuses, l'emportoient alors sur le caractère artificiel que lui avoient donné le chagrin et l'adversité. Il s'imaginoit que les yeux doux et expressifs d'Angelina entendoient le langage de [illegible]iens; et lorsqu'il parloit de la ruine de sa fortune, de l'obligation où il se trouvoit d'être errant, fugitif, il voyoit ces yeux charmans se remplir de larmes. Une fois il hasarda de commencer une esquisse des circonstances mélancoliques qui avoient accompagné la mort de son père; mais sa voix s'éteignit lorsqu'il voulut décrire la scène qui se passa au château de Rosenheim, et Angelina ne l'engagea pas à poursuivre. Dans

ce moment, sa mère, qui avoit quitté la chambre quelques instans auparavant, rentra, et s'informa naturellement de ce qui occasionnoit les pleurs qu'elle voyoit couler sur les joues de sa fille. D'Alonville se leva, et s'approcha de la croisée ; mais Angelina, sans hésiter, répondit : « Oh ! chère maman, le chevalier m'a raconté tant de tristes particularités sur ce qui lui est arrivé avant de venir en Angleterre, que cela fend le cœur. » — « Je vous demande pardon, madame, dit d'Alonville, je ne savois point que la sensibilité de mademoiselle Angelina pût être excitée à ce point par le récit de malheurs, dont j'ennuie rarement mes amis, par la raison qu'ils sont sans remède. Je ne sais pas, en vérité, comment j'ai pu être assez foible pour me livrer à des plaintes aussi inutiles. « Mistress Denzil parut entendre cette apologie avec autant d'intérêt que sa fille en avoit accordé à l'histoire qui y avoit donné lieu, et elle lui répondit en

souriant d'une manière pensive : « Ne savez-vous pas, chevalier, que nous écoutons toujours avec patience et même avec sympathie la relation de chagrins que nous avons éprouvés nous-mêmes ? Hélas! mes enfans et moi, nous avons aussi été errans, exilés. Je ne sais même si je ne pourrais pas dire que nous le sommes encore ; car, victimes de l'injustice, de l'oppression et de la fraude, nous sommes maintenant bannies du rang où la fortune nous avoit originairement placées ; et l'Angleterre, avec tous ses avantages, n'est pas le pays où l'être souffrant trouve beaucoup d'adoucissement à un pareil changement de fortune. Mais allons, continua-t-elle d'un ton plus gai, nous ne ferons que nous attrister l'un l'autre : cherchons quelque autre sujet de conversation moins lugubre. »

Ces parties se firent exactement tous les jours, pendant les dix premiers de la résidence de nos deux amis à Fernhurst : on

trouva un chemin plus court, qui réduisoit à quatre milles tout au plus, la distance de cet endroit à North-Felbury et Berthorpe, les deux villages où étoient situées les habitations de mistress Denzil et de monsieur Sanderson. Le capitaine Caverly étoit même tellement touché de l'éloquence d'une des dames françaises, et de la beauté de l'autre (quoiqu'il n'entendît que fort imparfaitement celle-là, et qu'il n'osât admirer ouvertement celle-ci), que l'âge de la chevalerie sembloit renaître pour lui, en même tems que l'ardeur de la jeunesse. Il avoit une chaise de poste; mais afin de ne pas payer un impôt très-onéreux, tandis qu'il s'en servoit fort rarement, il l'avoit enfermée depuis quelque tems dans une remise, où elle étoit complètement oubliée. Le tems et les vers avoient un peu endommagé la doublure, et les armes des respectables familles des Ellesmère et des Caverly, qui, originairement, avoient été peintes sur les panneaux,

étoient presque entièrement effacées par l'humidité. Lors de la première visite à Fernhurst, on avoit trouvé quelques difficultés, pour la manière d'y conduire mesdames de Touranges. Pour éviter qu'on y fût une autre fois exposé, Ellesmère entreprit de visiter cette voiture, depuis si long-tems négligée; et, en dépit d'une bruyante opposition de la part de la gouvernante du capitaine, laquelle troubla fortement la paix du ménage, la doublure fut nétoyée, brossée, réparée; et la vieille chaise de poste, tirée de la remise, et exposée au soleil, durant une belle matinée, reprit bientôt toute sa splendeur première. Deux des plus beaux chevaux de charrue, soigneusement étrillés et appareillés, et un joli petit postillon dans ses habits de dimanche, composoient tous ensemble un équipage bien loin d'être à dédaigner, et qui facilitoit considérablement les efforts bienveillans du capitaine Caverly, pour ranimer les esprits languissans de la belle

Gabrielle, qui, quelque tems auparavant, plongée dans le plus sombre abattement, commençoit maintenant à entrevoir une perspective plus brillante; tant les yeux de la jeunesse se détournent aisément du sentier raboteux de l'adversité, pour contempler les beaux paysages que l'espérance déploie devant eux!

D'Alonville offroit un autre exemple de ce pouvoir magique de l'espérance. Mille visions enchanteresses se succédoient maintenant à l'œil de sa pensée, non comme ces rêves chimériques qu'un instant voit naître et mourir, et que fait évanouir soudain le flambeau de la raison, mais comme de douces réalités dont s'enivroit continuellement son esprit fasciné. Mistress Denzil, oin de le considérer comme un aventurier qu'elle devoit craindre, ou un misérable exilé que cette raison eût pu lui faire mépriser, le traitoit avec une bonté particulière; et un petit nombre d'entrevues avec sa charmante fille, suffit

pour le convaincre qu'il avoit excité un intérêt durable dans cet innocent et jeune cœur, auquel l'univers entier n'auroit pu le décider à renoncer. Le bonheur futur d'Angelina lui étoit plus cher que toute chose au monde; et néanmoins, il étoit sur le point de le sacrifier à des projets d'ambition, à son inconsidérée et égoïste opinion.

Cependant, pourquoi cette opinion étoit-elle égoïste et inconsidérée? Sa fortune devoit-elle demeurer toujours dans un état aussi désespéré que celui où elle étoit maintenant? Devoit-il rester toujours exilé, sans propriété, sans amis, sans demeure? Enfin, étoit-il décidé que tous les efforts contre les anarchistes et les bourreaux de la France seroient infructueux, parce qu'une campagne n'avoit point réussi? Avoir une telle pensée, ce seroit révoquer en doute la justice de la Providence. Si elle arrivoit enfin, l'heure qui le rendroit à son pays, ne seroit-il pas

alors en son pouvoir de placer la femme qu'il chérissoit dans une situation bien supérieure à celle au sein de laquelle sembloient la condamner à végéter en Angleterre, les malheurs de sa famille ? Cette réflexion le conduisit à une suite d'idées les plus riantes et les plus flatteuses; et il se détermina à solliciter la possession de l'objet, sans lequel il étoit bien sûr, qu'en vain seroit-il rendu à son pays, en vain y jouiroit-il de la prospérité la plus inaltérable, il lui seroit impossible d'être heureux. Enfin, il avoit réuni une si grande quantité de probabilités, et le pinceau de l'amour les avoit revêtues de couleurs si séduisantes, il avoit si bien réfuté en lui-même toutes les objections qui pourroient contrarier le plan formé par son ardente imagination, qu'il n'hésita pas lorsqu'Ellesmère le plaisanta une seconde fois sur son attachement visible pour Angelina, à lui communiquer son dessein de faire sérieusement des propositions à mistress Denzil.

Loin de combattre un tel projet avec le flègme et la gravité d'un Anglais, Ellesmère non-seulement l'encouragea à en poursuivre l'exécution, mais lui offrit même son aide pour concourir au succès; il fut décidé que, comme d'Alonville s'étoit assuré déja de l'approbation de la fille, il saisiroit la première occasion de se déclarer à la mère, de la part de qui, d'après toutes les observations qu'il avoit faites depuis peu, il se persuadoit avoir peu à craindre d'éprouver un refus. Cette détermination fut prise après la journée la plus délicieuse, passée dans une société telle qu'on en rencontre rarement. Madame de Touranges n'avoit jamais été d'une humeur si agréable. Sa fille, toujours intéressante, étoit maintenant presque gaie; et mistress Denzil, sur un piano-forté, petit, mais excellent, avoit joué quelques airs simples et touchans, tandis que ses filles chantoient, jusqu'à ce qu'Ellesmère qui aimoit passionnément la mu-

sique, déclara qu'il étoit en danger de devenir aussi amoureux d'Olivia, la seconde sœur, que d'Alonville l'étoit déja de la troisième : d'Alonville répondit à cette déclaration, en lui rappelant sa passion pour la belle Polonaise, envers laquelle il l'accusa, en riant, d'infidélité. Ellesmère répliqua qu'il n'avoit jamais vu de femme qu'il aimât autant qu'Alexina ; et d'Alonville qui ne croyoit pas qu'il parlât sérieusement, et qui jugeoit presque impossible qu'il la revît jamais, ne fit qu'en rire. Ils s'occupèrent alors de projetter une autre partie, aussi agréable que celle qui venoit de finir ; et le lendemain ils s'étoient réunis dans le dessein de réaliser ce plan, lorsqu'un paquet de lettres, apporté par un domestique, que sir Maynard avoit envoyé tout exprès, les força d'y renoncer. Ellesmère se voyoit obligé de retourner sur-le-champ à Eddisbury ; d'Alonville, le cœur oppressé, prit donc congé de son généreux hôte et d'un voisinage qui lui

étoit devenu si cher; et quoique tous deux se promissent bien de trouver l'occasion de revenir à Fernhurst, au bout de quelques jours, ils retournèrent avec une répugnance à-peu-près égale, entendre les longues et fatigantes histoires de sir Maynard, les insipides anecdotes de lady Ellesmère, assister aux ennuyeux et cérémonieux dîners et aux soupers solemnels qui les attendoient à Eddisbury.

CHAPITRE XI.

Comme mistress Denzil et sa famille paroîtront souvent dans la suite de cette histoire, il ne sera peut-être pas inutile de donner quelques détails sur leur compte; rien, je crois, ne remplira mieux ce but que la lettre suivante, que mistress Denzil écrivit elle-même en réponse à celle qu'elle avoit reçue d'une de ses amies, qui lui adressoit des remontrances sur le caractère inquiet qui, depuis quelque tems, lui faisoit souvent changer de résidence : d'où cette prudente correspondante prenoit occasion de lui représenter combien ces fréquens déplacemens devenoient coûteux, et d'entre-mêler son sermon amical de plusieurs proverbes d'un grand poids, tel que celui-ci : « Une pierre toujours

en mouvement ne ramasse pas de mousse. »
Voici la réponse qu'elle fit à ces lieux communs :

« Il y a toujours, ma chère * * * * *, tant de véritable amitié dans votre sévérité, vos intentions sont si bonnes, que je n'hésiterai pas à entreprendre la défense de la partie de ma conduite que vous semblez désapprouver ; cette façon d'agir est un témoignage de l'affection réelle que je vous porte ; car, avec la plupart des personnes qui me font encore l'honneur de se dire mes amies, je me contente de laisser ma conduite se justifier elle-même, d'après le sentiment intime de la rectitude de mes motifs, et la persuasion dans laquelle je suis, que rien n'est si difficile, même aux esprits les plus éclairés et les moins susceptibles de préjugés, que de juger les actions d'autrui, lorsque les motifs de ces mêmes actions ne peuvent leur être connus.

» Vous pensez que j'ai tort de songer à

changer encore une fois de demeure, au moment où vous me croyez établiesi agréablement dans une maison meublée, pour un oncle (1) de lord Aberdore. Très-certainement, une maison meublée pour l'*oncle* d'un lord *devroit* être extrêmement précieuse pour moi qui ne suis pas du nombre des poëtes qui ont des maisons, et je *devrois* être ravie d'un avantage aussi grand que celui d'habiter, *sans payer de loyer,* un bâtiment qui pourroit bien, je crois, rapporter au noble cousin de mes enfans, vingt-cinq, ou (qui sait ?) vingt-

---

(1) De peur qu'on ne trouve dans quelques parties de l'esquisse que donne mistress Denzil, de son histoire, trop de ressemblance avec la mienne, je prie le lecteur de vouloir bien faire attention à cette circonstance, qui en diffère si essentiellement: aucun des parens de mes enfans ne leur a jamais prêté *de maison*, quoique plusieurs d'entr'eux aient fait tous leurs efforts pour leur ôter *la maison* que nous possédions en propre.

six liv. (1), par an ; laquelle somme, j'en conviens, est on ne peut plus considérable, pour un homme qui jouit d'environ vingt mille livres (2) de rente, provenant de ses propres domaines, et d'à-peu-près sept autres mille livres, en places.

» Mais, savez-vous, ma chère *****, qui, heureusement pour vous, avez vu très-peu de gens de l'espèce de ceux avec qui je suis liée ; savez-vous bien qu'il y a plus d'une manière de payer de tels avantages ? Hélas ! c'est peut-être une sorte de cruauté, que de vous donner, à vous qui êtes douée d'une philantropie si ardente, une véritable idée de ce que sont les hommes, sur-tout ceux que nous appelons LES GRANDS, et que vous considérez, je le sais, comme étant, *dans le fait*, ce qu'ils devroient être, d'après la supériorité de leur éducation et la faculté qu'ils ont, de devenir les bienfaiteurs du genre humain.

(1) Sterling.

(2) Toujours sterling.

» Mais, maintenant, comme il s'agit de ma propre défense, je dois vous dire que, non-seulement, il y a deux manières d'accorder une faveur, mais qu'il est même une de ces manières qui détruit entièrement l'obligation, tandis qu'au contraire, l'autre en double le prix.

» Or, mon bon lord Aberdore ne connoît que la première de ces deux méthodes; il m'a installée dans cette maison avec tant d'ostentation, en faisant sonner si haut l'obligation que je lui ai, il a tant de fois appris à ses adulateurs combien il en avoit agi généreusement envers « la pauvre mistress Denzil et sa famille, » que moi, à qui on a répété tout cela, qui me suis apperçue qu'à mon séjour dans ce lieu étoient attachées plusieurs conditions auxquelles je n'avois jamais songé, lorsqu'on me résolut à l'habiter; moi enfin, qui ne suis pas plus éblouie par la noblesse de mylord, que je ne me sens dégradée par ma pauvreté, j'éprouve de

tems à autre un grand penchant à rendre cette maison au vieil homme et à la vieille femme qui l'habitoient auparavant; puis en tirant à mon *noble* cousin une révérence très-profonde pour toutes ses faveurs passées, à m'entourer de mes enfans et de mes livres, en quoi consistent toutes mes richesses, et comme un Prospero féminin, m'embarquer pour une île déserte, ou toute autre île que notre chère Angleterre, que je n'en avoue pas moins être le meilleur de tous les pays possibles, pour un million de choses. Il n'y a pas un pareil endroit dans le monde pour trouver des bœufs bien gras et de riches pâturages, de beaux chevaux et de belles prairies pour les nourrir, de belles femmes, de belles maisons pour les loger, et de belles étoffes pour les habiller; de beaux domestiques en belles livrées, de belles voitures pour qu'ils montent derrière, et de beaux spectacles publics pour y faire voir tout cela; de belles places pour ceux qui ont de grands

talens, et des bénéfices admirables pour ceux qui n'ont qu'une grande avidité ; d'excellentes loix pour défendre la propriété de ceux qui peuvent payer pour qu'on les défende ; enfin, une brave armée et la meilleure marine de l'univers. Tous ces privilèges particuliers à la Grande-Bretagne sont hors de doute, ainsi que plusieurs autres, en trop grande nombre pour qu'il soit possible d'en faire mention, et loin de nier leur réalité, je ne suis même pas disposée à désigner, comme le fait notre poëte favori (1), à une autre occasion :

« . . . . Un endroit ou deux,
Que devroient bien purger un si grand nombre de beautés. »

» Tout au contraire, je veux louer le désintéressement de nos hommes d'état, l'abnégation personnelle et l'humilité de nos ecclésiastiques, l'intégrité, la célérité de nos hommes de loi, et particulièrement de ces dignes et respectables mortels que le vulgaire appelle des *procureurs*, mais

---

(1) Cowper.

qui se donnent le nom de *solliciteurs*
Voyez maintenant, si vous pouvez raisonnablement m'accuser d'être insensible aux avantages nombreux et inestimables dont nous jouissons! Je suis si éloignée de mériter ce reproche, que la persuasion seule où je suis de ces avantages (jointe à quelques autres raisons peu importantes), me force à rester dans

« Cette terre qui repousse loin d'elle toutes les autres ! »

» Entre ces dernières raisons, il y en a cependant une très-puissante, c'est que j'ai perdu dans ce cher pays tout, excepté *ma tête*; et que, si je me hasardois maintenant à en sortir, je pourrois fort bien, à ce que je crois, courir le risque de me voir priver de ce seul et unique bien, avec lequel, grâce à Dieu, j'ai jusqu'à présent suppléé à ceux que m'ont enlevé les dignes et honnêtes parens de mes enfans, et vérifié (à la vérité, aux dépens de ma santé

et quelquefois de mon caractère), la justesse de cet excellent adage :

« La science vaut mieux que des terres ou des maisons.
» Lorsqu'on a perdu ses terres et ses maisons,
» La science reste. »

» Or, comme ce bien, d'après la manière dont je le possède, ne seroit d'aucun rapport dans tout autre pays (supposé même que ma tête restât sur mes épaules), vous voyez, ma chère amie, que tant que je serai réduite à ne vivre que par lui; c'est-à-dire, tant que les *bonnes gens* dont j'ai parlé, jugeront à-propos de me frustrer entièrement, moi et mes enfans, des propriétés qui nous appartiennent, il faudra, bon gré, malgré, que je reste en Angleterre, en dépit de tous mes beaux projets de voyage. Ainsi confinée

« Dans une petite île, et seulement durant un demi-siècle. » (1)

(1) Pope.

ne vous étonnez pas si j'ai besoin de m'agiter dans ma prison, et si je m'indigne d'être plantée ici, comme un chou, pour y voir blanchir ma tête et durcir mon cœur. Vous qui êtes du petit nombre de ces personnes qui ne se détournent point de la triste couche du désespoir ou de la maladie, lorsque l'amitié ou le devoir les y appellent, vous avez vu combien est cruelle la position de l'être souffrant qui cherche le repos, et ne le trouve nulle part: il essaie de tous les endroits de son lit, et tous sont pareillement semés d'épines. Ayez la même indulgence pour un esprit agité, un esprit accablé de peines présentes et de craintes sur le sort avenir de mes enfans. Chassée de ma propre maison, il y a douze ans, avec une nombreuse famille, je fus long-tems obligée d'errer sans aucun plan déterminé ; et peut-être cette obligation s'est-elle maintenant convertie en habitude, et est-elle devenue un défaut de mon caractère. Soit ;

je ne prétends point être exempte de défauts ; et en ma qualité de poëte, je pourrois excuser mon imprudence comme y étant absolument forcée. Hélas ! chère *****, combien la plupart des gens heureux sont loin de se faire une idée d'une situation si différente de la leur ! Plusieurs de mes *ci-devant* amies, car j'en ai laissé plusieurs en chemin (je me trompe, ce sont elles qui m'ont laissée), étoient nées, comme moi, avec la perspective d'une douce aisance, et leur destin subséquent (ah ! combien il diffère du mien !) n'a *point* démenti leur espoir. Ces dames ont toujours eu un père, un époux, ou un frère pour régler leurs affaires pécuniaires. Le matin ne revenoit que pour éclairer de nouveaux plaisirs au-dehors, ou quelque amusement choisi, dans leur propre maison : elles passoient, et, je le sais, passent encore les hivers où elles sont, à Londres, à parcourir les boutiques, ou à faire des visites pendant toute la matinée ; ou bien,

celles qui sont femmes de lettres, ou à qui l'on fait accroire qu'elles le sont, emploient leur tems à examiner les nouveaux pamphlets, à parcourir les *reviews*, pour savoir ce qu'elles doivent penser, à écouter l'opinion de « monsieur un tel, l'homme le plus charmant qu'il y ait au monde, et qui fait lui-même des vers divins » ; à extraire d'un livre quelques lignes *délicieuses*, enfin, à suivre les sermons d'un fameux prédicateur, ou à assister à des lectures philosophiques. D'autres, d'un esprit moins rafiné, fréquentent les ventes, ou bien, se promènent en voiture dans le parc, ou à pied, dans les jardins de Kensington. Les premières (les femmes de lettres), rentrent s'habiller pour dîner, et ensuite elles se rendent à quelqu'une de ces conversations qui sont

« La fête de la raison et l'épanchement de l'âme. »

ou plutôt, au moyen de leurs liaisons avec quelque actrice favorite, elles parviennent à avoir des places au spectacle, tandis

qu'on en refuse à tout le monde, et se délassent de leurs études *abstraites*, en assistant à une pièce célèbre. Les moins éclairées, les beautés, ou plutôt, celles qui exigent qu'on les regarde toujours comme telles, s'habillent avec plus d'éclat, mais non avec plus de soin. Elles inventent de nouvelles modes pour laisser à une distance incommensurable, *le vulgaire ;* elles dînent à huit heures ; de là, vont à l'opéra, passent la moitié de la nuit à jouer, et le lendemain, elles s'en entretiennent à haute voix pendant la pause qu'elles font dans *Bond-Street*, avec quelque oisif qui affecte une servile adoration pour la déesse de la mode. S'il arrive que ces dames n'aient été répandues originairement que dans les cercles de la cité, elles ont soin de parler sans cesse d'un grand nombre de lords et de ladys, de sir John et de sir Frédérick, de se faire voir souvent avec de pareils personnages, et enfin de surpasser ces nouvelles connoissances dans leurs folies

lies et leurs dépenses. Telle est la vie que mènent les personnes qui « plaignent bien véritablement la pauvre mistress Denzil ; mais ne peuvent s'empêcher de dire qu'elle a tout-à-fait tort à plusieurs égards. A-coup-sûr, elle a quelques talens, mais au fond, il n'y a rien de si extraordinaire ; et supposé même qu'elle en ait davantage ; quelle folie de les employer à attaquer des personnes *de conséquence*, qui, réellement, lui vouloient du bien ! et puis, ses opinions politiques sont si étranges ! Il ne peut y avoir sur tout cela qu'une seule opinion parmi *les gens comme il faut* : pourquoi donc les offenser en en émettant une différente, tandis *qu'eux* seuls peuvent lui être de quelqu'utilité pour l'avancement de sa nombreuse famille ? » Tels sont les charitables commentaires qu'on fait sur la conduite de « la pauvre mistress Denzil, » qui, le matin quitte son lit, lorsque sa santé le lui permet, pour s'asseoir à son bureau, d'où elle ne se lève que pour se

mettre à table devant un dîner dont elle ne peut manger, servi par un petit garçon, gauche et mal-adroit, ou une grosse campagnarde qui s'étonne « comment que madame peut écrire tant de livres comme il y en a sur la table. » Durant cet agréable repas dans lequel l'auteur

« Se nourrit des mets doux et amers de l'imagination. »

plutôt que de toute autre chose, elle est souvent interrompue par un honnête gentilhomme en habit brun, large et grossier, en cheveux plats, qui, avec une de ces espèces de demi-révérences que font souvent les gros commerçans, et qui signifient : « Hum ! vous avez beau être une *Dame*; je sais que vous êtes pauvre, et que vous devez, » tire de sa poche et lui présente une petite lettre, qui, par hasard, se trouve contenir ce qui suit :

A mistress Denzil,

« Madame,

» Mon voisin, monsieur Thomas
» Tough, passant devant votre porte, je
» l'ai chargé de passer chez vous pour re-
» cevoir la somme de soixante-deux livres,
» neuf schellings et onze pences, dûe par
» lettre-de-change souscrite au nom de
» messieurs vos fils : j'ai envoyé ladite
» lettre à messieurs Ramsay et Shrimpshire,
» selon vos désirs ; mais ils m'ont répondu
» qu'ils n'avoient entre les mains aucun
» effet pour l'acquitter : d'après quoi,
» j'espère que vous voudrez bien en payer
» de suite le montant au porteur, dont le
» reçu sera suffisant. »

Je suis, madame,
votre très-humble serviteur,
HUMPHRY HOTGOOSE.

N. B. « Madame, j'espère que vous
» ne manquerez pas de faire *de suite*
» honneur à ladite lettre, vu que j'ai un
» grand paiement à faire mercredi pro-
» chain, et j'espère que vous terminerez
» sans différer ; faute de quoi je serai
» obligé de remettre mes intérêts entre les
» mains d'un homme de loi. »

En sortant de cet agréable tête à tête avec monsieur Thomas Tough, mistress Denzil retourne à son bureau, et recommence à écrire avec le plus de courage possible, dans la foible espérance d'obtenir de son libraire une partie de l'argent qu'elle a été obligée de promettre aux demandes du susdit Thomas Tough, pour le compte de monsieur Humphry Hotgoose. L'excellente recette pour animer et exalter l'imagination !

Le soir arrive, néanmoins, et la trouve dans cette occupation. Après une conférence avec monsieur Tough, il faut qu'elle

écrive un tendre dialogue entre quelque damoiselle dont les perfections surpassent même celles

« Que crée l'imagination des jeunes poëtes, lorsqu'ils aiment ; »

et son héros, qui, à la bravoure et aux talens de César, joint la douceur, l'amabilité de sir Charles Grandisson, et l'esprit de Lovelace. Mais la conversation de monsieur Tough, ses grossières menaces et ses bruyantes remontrances, ont entièrement abattu les esprits de l'infortunée auteur ; et ils sont loin de se ranimer lorsqu'elle apprend que son quartaut de petite bierre est presque fini ; et que les cochons d'un riche fermier, son voisin, ont pénétré dans son jardin, bouleversé tous les légumes, et ne lui ont pas laissé une seule hyacinthe, ni une seule jonquille. Elle sait que toutes les remontrances seroient vaines, et que, ne le fussent-elles même pas, le fermier Duckbury ne peut lui rendre une couche de jolies fleurs, sur les-

quelles elle comptoit pour l'amusement de quelques instans solitaires, au printems. Triste et découragée, elle se rappele que, naguères, elle avoit un jardin entouré de murs, et bien fourni de fleurs; les agrémens et les plaisirs de l'abondance se représentent involontairement à son esprit. Toutefois, elle est tirée de ces réflexions par sa domestique, qui, en l'aidant à se déshabiller, lui apprend «que les enfans de John Gubbins, qui demeure sur le grand chemin, sa femme et John lui-même, ont tous attrapé la rougeole; qu'un des enfans en est mort, et que l'autre est près de mourir.» Alors elle est honteuse de la peine que vient de lui causer la perte de quelques bouquets, tandis que des créatures comme elle, et si près d'elle, sont en butte à des calamités bien plus cruelles. Elle s'informe des personnes qui sont auprès de ces pauvres gens; elle apprend que le fermier Duckbury leur a envoyé le docteur (loué par la paroisse pour soigner

les pauvres à tant par tête), et qu'il dit que la fièvre est d'une espèce très-maligne, que lui-même craint de la gagner. A la compassion que mistress Denzil éprouve pour ces infortunés, se mêlent alors des appréhensions pour sa propre famille. L'idée qu'une fièvre maligne exerce ses ravages dans une misérable chaumière, à cent pas tout au plus de sa porte, chasse le sommeil loin de ses paupières appesanties, ou bien, s'il vient les fermer pendant quelques instans, un de ces effroyables animaux qu'on nomme des *créanciers*, apparoît à son imagination troublée, ou bien l'image de ses voisins malades, expirans, flotte autour d'elle. A peine le jour commence-t-il à poindre, elle envoie sa domestique (le nez bien bouché avec de la *rue*), s'informer à leur porte, comment ils se trouvent. Cette scène, le *nec plus ultrà* de la misère, telle que l'a peinte le récit fidèle de sa domestique, excite sa

commisération. Depuis long - tems elle n'achète son vin qu'à la douzaine, n'étant pas assez riche pour s'en procurer une pièce; mais elle envoie alors tout ce qu'elle en a chez elle, pour subvenir aux besoins pressans de John Gubbins et sa famille, sachant bien que cette liqueur leur fera plus de bien que toutes les ordonnances du médecin, et sur-tout de celui que le fermier Duckbury, en sa qualité d'inspecteur, paie à tant par malade. Le reste du jour se passe comme à l'ordinaire. Son héros et son héroïne se sont séparés, plongés dans le désespoir, ou retrouvés avec transport, et elle est occupée à tracer le détail de l'une ou de l'autre de ces deux situations; non sans s'interrompre quelquefois pour s'informer de la famille Gubbins, et pour prendre des précautions, afin de préserver la sienne de l'atteinte de ce mal pestilentiel. Vers le soir, arrive le fermier qui revient de la ville de marché,

et qui s'est chargé de lui apporter ses lettres. Il lui en remet deux, dont voici à-peu-près le contenu :

« N°. 4, Thaives-Jnn, 28 février 17... »

« Madame,

» Les curateurs ont reçu la vôtre, en
» date du 9 courant. Je vous informe par
» celle-ci, de leur part, qu'à l'avenir ils
» ne correspondront plus avec vous, ni
» ne répondront à toutes les questions que
» vous pourrez leur faire. Ils sont surpris
» des reproches que vous leur adressez,
» à l'égard de monsieur Prettythief,
» leur agent. Vous avez déja été informée
» que les curateurs lui ont écrit pour sa-
» voir ce qu'il a fait des 650 l., etc. et lui
» demander ses comptes, il y a au moins
» cinq mois. Je ne doute pas que, vu que
» c'est un très-honnête homme, il ne
» donne, dans le tems convenable, d'ex-
» cellentes raisons là-dessus. En atten-
» dant, à l'égard de l'argent pour le sou-

» tien de vos enfans, ces messieurs n'en
» n'ont point entre les mains ; mais quand
» même ils en auroient, cela reviendroit
» toujours au même, étant déterminés à
» ne pas payer un *farthing*, sans un ordre
» de la chancellerie. »

Je suis Madame,

Pour MM. RAMSAY et SHRIMPSHIRE,

Votre très-humble serviteur,

ANTHONY LAMBSKIN.

LETTRE II (1).

« Madame,

» Je suis très-surpris que vous n'aiés pas
» anvoyé, comme vous l'aviét promit, la fin

(1) Je n'ai pas besoin de prévenir que les trois lettres qui se trouvent dans le cours de ce chapitre, doivent être fort incorrectes, les deux premières pour le style, et la dernière pour le style et l'orthographe. (*Note du traducteur.*)

» du troisième volume du nouveau roman
» que je vous ai acheté. Les libraires l'at-
» tendent au tems que je leur ai dit qu'il
» seroit prêt, et l'imprimeur m'a avertit
» qu'il vat manquer de copie, si vous n'en
» envoié pas promptement. J'inciste pour
» avoir une centaine de page au moins,
» pour sammedi au soire : insi que l'odde
» à la liberté par laquelle vous devés finir
» ledit vollume ; mais j'en changerai le
» tittre, ayant promit au libraire qu'il n'y
» aurois pas de libèrté du tout dans cette
» ouvrage ici ; sans quoi ils n'auroit pas
» voulu en prandre. Espérant recevoir le
» manuscrit (comme je vous ai déja don-
» nés de l'argeant dessus) dans le tems
» cidessus mantiòné, je demeure,

» Madame,

JOSEPTH CLAPPER.

« 194, Holborn, 22 février 17... »

« Telles sont, ma chère *****, les jouissances que la vie offre maintenant à mistress Denzil, jointes à d'autres dont je m'abstiendrai de vous donner la description, parce que quelques-unes vous sont connues, et que les autres ne feroient que vous causer une peine infructueuse.

» Mais, pour cesser de parler à la seconde personne, n'ajoutez pas, mon amie, votre censure à celle de ces êtres légers et insensibles que j'ai peints plus haut, et d'autres encore que je *pourrois* peindre pareillement. N'ajoutez point votre censure à la leur, si je trouve toujours impossible de me soumettre, sans murmurer, à un sort aussi affreux ; et que ces brillans individus, s'ils peuvent mettre un moment de côté leurs absurdes préjugés, demandent à leur propre cœur, si, dans des circonstances pareilles à celles dans lesquelles je me trouve, ils se conduiroient mieux que je ne l'ai fait:

» Quoi qu'il en soit, j'aurois tout sup-

porté, parce que je le *dois*, parce que je l'endurois pour mes enfans, et peut-être parce que je sentois une sorte de satisfaction intérieure à braver les traits aigus de l'adversité, sous lesquels auroient succombé la plupart des femmes. J'aurois pu soutenir tous ces maux avec moins de disposition à murmurer, si je ne voyois, à mesure que je m'avance dans ce chemin raboteux, que ceux qui, de tems à autre, jettoient une fleur devant moi, la retiroient presque aussi-tôt : quelques-uns simplement par cette foiblesse et ce caprice, apanages ordinaires de l'espèce humaine ; d'autres, parce que je ne veux pas consentir à leur laisser diriger mon entendement à leur gré ; et plusieurs, hélas ! par l'atteinte inévitable de la mort. Vous savez combien j'étois tendrement attachée à une amie qui m'a été enlevée de cette façon. Si vous aimez mes essais poëtiques autant qu'autrefois, quoique peut-être ils ne soient plus maintenant ce qu'ils

étoient alors, peut-être éprouverez-vous une satisfaction mélancolique en lisant les vers qui s'offrirent il y a quelques soirées à mon imagination, tandis que j'errois solitaire, épiant le lever de la lune, au-dessus de la colline boiseuse qui avoisine ma demeure, et songeant avec un sentiment amer et douloureux, que douze longs mois d'infortune et de regrets s'étoient écoulés depuis que j'avois perdu l'amie qui, à elle seule, suppléoit pour moi, les parens et les connoissances que les calamités m'avoient ravis; quelques-uns, à raison de la distance qui les séparoit de moi, et d'autres d'après cet abandon que la politique prescrit aux gens *sages* et *prudens*, envers les êtres *pauvres* et *persécutés*.

---

(1) Comme une ombre infortunée, je cherche l'obscurité des nuits : le sourd gémissement des vents s'unit à mes soupirs; les froides gouttes de la rosée se mêlent sur mes joues avec les pleurs brûlans qui coulent de mes yeux.

---

(1) La prose suivante n'est qu'une imitation des vers de l'original. *(Note du traducteur).*

Les épines dont est parsemée ma couche, ravissent à ces yeux appesantis, un sommeil désiré; mais, depuis long-tems privée des douceurs du repos, ici, du moins, je suis libre de pleurer.

Douze fois la lune qui, rougeâtre, se lève au-dessus de ce bois peuplé de pins ombreux, a rempli son orbe, depuis que la terre, ô mon Henriette, te reçut dans son sein!

Depuis ce tems, chaque mois s'écouloit lentement, tristement, amenant avec lui quelque nouveau chagrin à déplorer, quelque tourment plus poignant encore que le précédent; mais, tu n'es plus là pour calmer ces tourmens.

Ta consolante amitié n'est plus là, pour rappeler le repos dans cet esprit fatigué, battu de la tempête; et je sens doublement les peines qui pèsent sur mon sein, puisque tu n'existes plus pour moi!

Les brillantes visions d'une Grâce idéale que crée le jeune poëte, dans ses songes, n'étoient pas plus charmantes que ton visage, ni plus parfaites que ta personne.

Tu possédois un esprit que ne pouvoit altérer aucune souffrance; tu possédois cette énergie

mentale dont le pouvoir suprême chasse au loin le démon acharné qui arrache des mains de l'imagination des fleurs prêtes à s'épanouir.

O mon angélique amie ! ma mémoire se plaît à errer sur le lieu que tu habitois autrefois; j'y repose ma pensée, regrettant amèrement ce cœur si tendre, si affectionné, qui maintenant se réduit en poussière dans une urne lointaine!

Mais avant que sur ce bois de pins ombreux, douze fois la lune ait rempli son orbe, ce cœur déchiré, qui saigne de la perte du tien, peut-être, ô mon Henriette, sera froid comme lui!

« Et c'est là, je pense, ma chère *****, un dénouement que je dois souhaiter bien ardemment. Toutefois, lorsque je jette les yeux sur mes enfans, particulièrement sur mes filles et mon petit garçon, je rougis de ma lâcheté, et je m'impose l'obligation de ne pas même *désirer* de quitter mon poste, malgré toutes les circonstances qui le rendent de jour en jour plus pénible à conserver.

» Mais

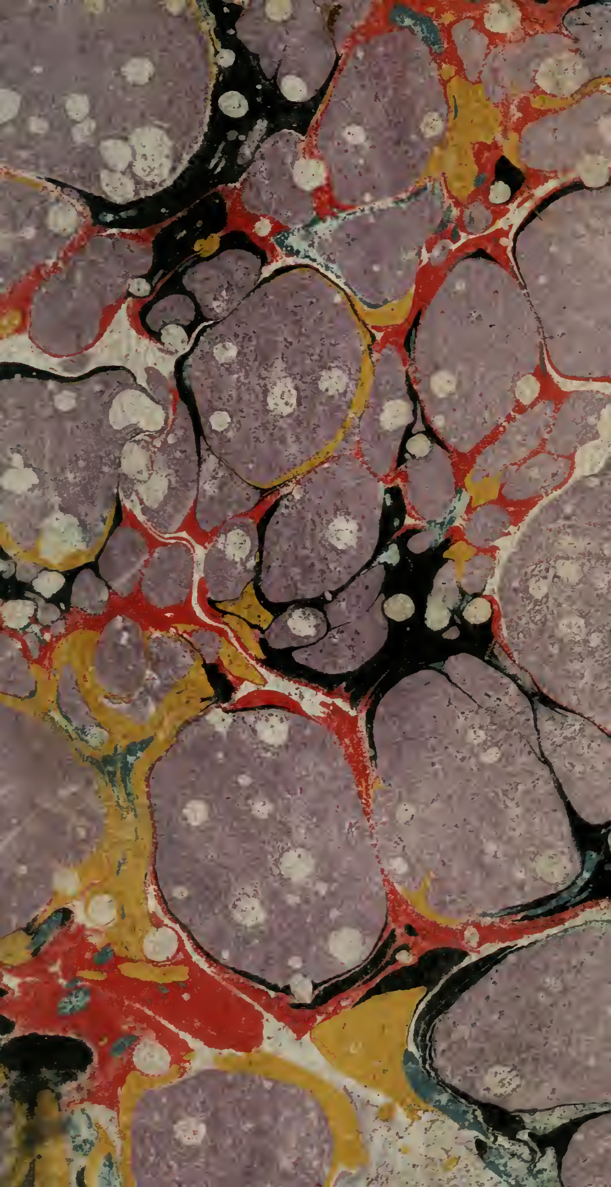
» Mais quelle réparation peuvent me faire les gens, qui, sous prétexte de me servir, m'ont ainsi abusée ? Si la justice existe, soit dans le ciel, soit sur la terre, ils auront dans l'un et l'autre de ces endroits, à répondre à de terribles accusations ! En attendant, malgré toutes vos exhortations à la modération, je vais tâcher de montrer ce qu'ils sont, à un monde déja peu disposé à les juger favorablement ; et vous verrez qu'il peut arriver réellement dans cette terre fortunée, que des personnes riches commettent avec impunité des crimes infiniment moins pardonnables (parce que la tentation est bien moindre), que ceux pour lesquels on punit journellement les *frippons subalternes*....; crimes dont les suites amènent les événemens les plus funestes. Je n'ose m'étendre davantage sur ce sujet, car mon esprit et ma santé en souffrent. Adieu, ma chère *****; tant que j'existerai, quelle

que puisse être ma position, je demeurerai toujours votre fidelle et affectionnée amie.

CHARLOTTE DENZIL.

Fin du second volume.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 042046232